



RECA NAZ.
Emanuele III

LII

D

39

NAPOLI

XLII

Q

34



LE
NOUVELLISTE
DU PARNASSE,
OU
REFLEXIONS

SUR LES OUVRAGES

NOUVEAUX.
SECONDE EDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai
des Augustins, du côté du Pont S. Mi-
chel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





LE
NOUVELLISTE
DU
PARNASSE.

XXVII. LETTRE.

P.



ONSIEUR,

On vient de publier depuis peu de
jours, *Pausanias* ; ou *Voyage Historique*
de la Grèce, traduit en François avec des
Remarques, par M. l'Abbé Gedoy de
l'Académie Française & de l'Académie des
Tome II.

A

Inscriptions & Belles-Lettres. J'ai lû avec soin la Préface, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous entretenir dans la cinquième Lettre, sur la simple Lecture que l'Auteur en avoit faite dans une assemblée Académique. Depuis l'impression, j'ai reconnu que ma mémoire m'a assez bien servi alors pour n'être pas obligé de m'étendre aujourd'hui sur cette même Préface. Je persiste toujours à soutenir que cette belle gloire, dont la Grece fut redevable à des statues ou à des couronnes de laurier, ne fleurira jamais en France par ce moyen. Si vous me demandez sur quoi j'appuie cette prédiction, je vous répondrai que la différence des mœurs & des tems est mon garant. D'ailleurs si cet usage devoit avoir lieu, ce seroit pour les beaux esprits & les Sçavans; cependant ceux qui se sont proposé d'encourager les talens, n'ont jamais employé cette noble économie; on a fondé des prix d'or ou d'argent à Toulouse, à Caën, à Paris, à Marseille & à Pau; & on n'a pas cru qu'une couronne de laurier fût capable d'exciter l'émulation de nos Poètes & de nos Orateurs. Tant de Sçavans pâliroient-ils sur les Livres Latins, Grecs, Hébreux & Arabes, si pour récompenser

se de leurs veilles laborieuses, ils ne pouvoient esperer qu'un si sterile honneur ? Mais voici un exemple décisif contre l'idée du renouvellement de l'économie politique de la Grèce : Quand M. Colbert, qui avoit des vûes si justes sur toutes choses, voulut reveiller le zele un peu assoupi de Messieurs de l'Académie Française, ne regla-t'il pas qu'il y auroit pour chaque séance quarante jettons à partager entre les Académiciens présens ? Je sçai que M. l'Abbé d'Olivet dit à ce sujet, pag. 20. de son *Histoire de l'Académie*, in-12. que l'*assiduité purement gratuite jusqu'alors, ne s'étoit jamais ralentie*. Mais je croi devoir plutôt m'en rapporter à l'Abbé Talle-
mant l'ainé, qui avoit vû naître les jettons & qui s'explique ainsi dans une Lettre sur les démêlés de l'Académie avec Furetière, imprimée dans le *Mercur* de May 1688 : *J'avouerai ici que depuis que M. Colbert a fait donner des jettons, on a été un peu plus exact à venir à l'heure, qu'on n'étoit*, pag. 217. Je ne sçai en vérité pourquoi M. l'Abbé d'Olivet, qui a copié fidelement ce qui est dit dans cette Lettre contre Furetière, a cru devoir pallier un fait si simple & si naturel. Il me semble qu'il pouvoit être aussi

ingenu & aussi vrai que son Confrere ; sans rien diminuer de la gloire de son Académie.

Quoi qu'il en soit , ces établissemens anciens & modernes font voir ; que les couronnes de laurier ou de lierre ne sont plus de saison , & qu'il est impossible de faire revivre ce généreux désintéressement , dont il est pourtant toujours sciant à un Ecrivain de faire l'éloge : mais venons à Pausanias.

Cet ancien Auteur n'avoit pas encore été traduit en François : les infatigables érudits en faisoient seuls leurs délices. Ainsi ceux qui veulent étudier à peu de frais la docte Antiquité , ou plutôt ceux qui veulent paroître sçavans , sans sçavoir ni le Grec , ni le Latin , doivent mille remerciemens à l'Académicien , pour avoir traduit en notre Langue un Livre plein de faits historiques , de Mythologie , de science Geographique & Chronologique , & où il est parlé de tant de Héros & de tant de Statues. M. l'Abbé Gedoyne a connu sans doute tout le mérite de l'Auteur Grec : cependant à l'exception de ce qui regarde la guerre Messéniaque , & celle des Gaulois , on est assez médiocrement intéressé au reste ; & il faut avouer qu'il n'y a guères que

du Parnasse. XXVII. Lettre. 5

des Sçavans de profession , pour qui c'est d'ailleurs un jeu de lire Pausanias en Grec , à qui cette Traduction pourroit faire un certain plaisir : en quoi je ne prétens nullement rabaisser le travail du laborieux Traducteur. Ce que je puis même vous assurer , c'est qu'on peut toujours le consulter utilement. Il falloit autant de capacité qu'en a M. l'Abbé Gedoy, pour traduire si clairement un Auteur dont le style est serré & obscur. En lisant la Traduction , vous reconnoîtrez cette correction, cette pureté & cette netteté de style, qui plaisent dans son Quintilien: & si vous vous piquiez de sçavoir le Grec, vous remarqueriez peut-être qu'il possède parfaitement cette Langue.

Rien ne prouve mieux son bon goût, que les remarques qu'il a faites sur son original. L'érudition y est ménagée ; rien de superflu & d'ennuyeux. Au lieu de s'approprier les découvertes d'autrui, comme ont fait certains petits Commentateurs modernes, il cite honorablement ceux qui les ont faites. Si par hazard Pausanias fût tombé entre les mains de quelque Scoliaſte, dont le talent est de compiler sans goût tout ce qu'il lit, au lieu de deux volumes *in-4°*. nous

aurions eu sans doute cinq ou six volumes remplis de toutes les variantes & de tous les lieux communs de Mythologie, d'Histoire, de Geographie, de Chronologie, des longues citations Grèques & Latines, des Médailles, &c. Enfin Pausanias auroit nagé dans un fatras énorme d'Antiquités. Graces au bon goût du Traducteur, on ne trouve que Pausanias dans sa Traduction.

Si l'on ne connoissoit la politesse ingénieuse de M. l'Abbé Gedoy, on jugeroit par quelques traits de son Epître dédicatoire, à ses dignes Confreres de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, qu'il a eu quelque regret d'avoir si judicieusement & si sobrement employé l'érudition : car voici comme il leur parle : » L'un, sçavant Antiquaire, » qui n'ignore rien de ce qui regarde les » monumens publics, les Inscriptions & » les Médailles, trouvera que j'ai traité » superficiellement cette partie ; l'autre, » profond dans la Chronologie, dans » l'Histoire, dans la Géographie, tant » ancienne que moderne, ne verra dans » ces Remarques rien qui soit digne de » lui ; un autre qui a fait une étude particulière de la Mythologie, m'accusera » de beaucoup d'omissions ; un autre, » qui possède à fond les Langues Orien-

» tales , pensera que je devois chercher,
 » dans ces Langues-là même , la clef de
 » plusieurs Fables ; une autre enfin ac-
 » coutumé à consulter les manuscrits , &
 » à recueillir toutes les variantes , me
 » blâmera de n'avoir pas porté ce soin
 » aussi loin que je le pouvois , & tous
 » auront raison. « Ce n'est-là , comme
 vous voyez , qu'un tour éloquent &
 neuf , pour mettre dans un beau jour
 les talens singuliers des membres de
 l'Académie des Belles-Lettres. Car en
 vérité je crois que M. l'Abbé Gedoyne
 seroit bien fâché d'avoir produit des
 Commentaires de cette espèce. Con-
 tent de faire paroître son Académique
 sagacité , dans le choix heureux de quel-
 ques Remarques sçavantes , il a renoncé
 prudemment à un importun étalage.
 Ainsi , en faveur du Compliment , je
 lui pardonne le mal qu'il dit de son
 Livre.

*Après l'idée que je vous ai donnée de
Pausanias , vous sentez assez qu'il m'est
 impossible de le suivre dans ses diffé-
 rens *Voyages* , où il y a des détails im-
 menses. Je me bornerai donc à rapporter
 quelques traits , & à faire quelques
 réflexions.

Page 61. tome 1.

Voici un endroit qui n'est pas indifférent : » Phryné, dont Paraxitele étoit amoureux, l'ayant prié de lui donner le plus bel ouvrage qui fût sorti de ses mains, il ne la refusa pas ; mais comme il ne vouloit pas lui dire, quel étoit celui de ses ouvrages qu'il estimoit le plus, elle vint à bout de le connoître par une ruse dont elle s'avisa. Un jour que Praxitele étoit chez elle, un domestique à qui elle avoit donné le mot, accourant de toute sa force, vint dire à Praxitele que le feu étoit à sa maison ; qu'une bonne partie de ses ouvrages étoit déjà brûlée ; & qu'il n'en restoit que fort peu, qui ne fussent pas endommagés ; Praxitele sortant aussi-tôt, s'écria, *je suis perdu & mon satyre & mon Cupidon sont brûlés* ; alors Phryné le rassura, lui dit qu'aucun malheur n'étoit arrivé ; qu'elle avoit seulement voulu sçavoir par lui-même, quel étoit celui de ses ouvrages dont il faisoit le plus de cas ; & sur le propre témoignage de Praxitele, elle fit choix de son Cupidon. » En lisant ce morceau, qui vous servira d'ailleurs à connoître le style du Traducteur, il m'est venu dans l'esprit, qu'on pourroit faire un livre assez plaisant de tous

les tours de souplesse, dont se sont servi les Phrynés anciennes & modernes, pour mettre à profit leurs charmes. Je suis persuadé que le détail de ces stratagèmes seroit curieux ; mais il faudroit pour cela avoir les talens du galant Auteur des *Amours d'Horace*, imprimées en Hollande il y a quelques années.

Vous ne sçaviez peut-être pas, que dans toutes les bonnes Villes de la Grèce il y avoit des *Leschés*, c'est à-dire, des lieux où les gens oisifs venoient s'entretenir, à peu près comme sont aujourd'hui nos Caffez. C'est ce que nous apprend M. l'Abbé Gedoy, dans une de ses notes, pag. 286. tom. 1. A Sparte, ajoute-t'il, les deux *Leschés* étoient destinés à autre chose, parce que l'oisiveté n'y étoit pas soufferte, comme parmi nous. Je ne sçai si dans cette remarque il n'a pas voulu faire allusion à un certain lieu public, où selon le bon mot des Journalistes de Trevoux, * *on tient école d'ignorance & de bon goût*. Il me semble que ces réduits littéraires méritent quelques égards, quand même on n'y agiteroit que ces jolies questions, dont il est parlé dans le *Pantalo Phœbeana*.

* Mémoires de Trevoux, Juin 1725. art. 47.

Me fera-t'il permis d'observer ici, qu'il est échappé à M. l'Abbé Gedoy de violer une regle essentielle de la versification dans le Vers suivant ?

Les fers *succederent* à mon premier malheur.

Je crus d'abord que c'étoit une faute d'impression, & qu'au lieu de *succederent*, il falloit lire *succederont* : mais comme il s'agit d'un fait déjà passé, il est visible que c'est une inattention du Traducteur. J'avouë que la méprise est pardonnable ; mais comme il seroit bien à M. l'Abbé Gedoy, de remarquer une faute dans un Vers Grec, il me semble que je n'ai pas mauvaise grace d'en relever une dans un Vers François : il est trop raisonnable pour s'en scandaliser.

Un point d'Histoire bien curieux est celui qui regarde Oedipe : On dit communément qu'il eut quatre enfans de Jocaste sa mere. Cependant selon Pausanias, peu de tems après cet inceste malheureux, la mere mourut ; Oedipe n'eut pas ces quatre enfans d'elle, mais d'Euryganée fille d'Hyperbas. Ce sont les Poëtes Tragiques, qui long-tems après l'avanture d'Oedipe, dit M. G. p. 249. T. 2. pour la rendre plus susceptible d'horreur & de compassion, ont supposé que ce malheureux Prince avoit eu des enfans de Jocaste ; la mort

soudaine de cette Princesse après avoir épousé son fils, ne pourroit-elle point fournir le sujet d'une nouvelle Tragedie d'Oedipe ?

Vous voyez, Monsieur, que je me contente de recueillir quelques faits convenables aux sujets que nous pouvons traiter dans ces Lettres ; il n'est pas possible de faire un meilleur usage d'un livre destiné aux Sçavans de profession. Voici encore un autre trait qui me paroît assez singulier. Pausanias en parlant de l'institution des Jeux Pythiques, dit pag. 331. du Tom. 2. » Que » ces jeux consistoient anciennement en » un combat de Poësie & de Musique, » dont le prix se donnoit à celui qui » avoit fait & chanté la plus belle Hym- » ne en faveur d'Apollon. « Notre Voyageur après avoir nommé ceux qui les premiers remportèrent le prix, parle ainsi : *On tient que ni Orphée, qu'une haute sagesse & une parfaite connoissance des mysteres de la Religion rendoient recommandable, ni Musée qui faisoit profession d'imiter Orphée en tout, ne voulurent jamais s'abaisser à disputer le prix des Jeux Pythiques. C'est ainsi que parmi nous les Poëtes excellens se sont toujours abstenus de se compromettre ; si*

l'on en excepte M. de V. comme vous le verrez- ci après.

Il falloit que les Grecs fussent passionnés pour la musique , puisqu'au rapport de Pausanias , Eleuther fut déclaré vainqueur dans les Jeux Pythiques à cause de sa belle & grande voix, quoiqu'il eût chanté une hymne qui n'étoit pas de sa façon. Il dit aussi qu'Hésiode ne fut pas reçu à disputer le prix , parce qu'en chantant il ne sçavoit pas accompagner de la lyre. Il est aisé de juger par - là comment cet apophtegme moderne *un Poète n'est pas une flute* , * auroit été reçu chez une Nation si sensible aux plaisirs de l'harmonie, & dont la langue étoit une espece de musique.

S'il m'étoit permis de transporter ici differens morceaux d'érudition , j'aurois bien des choses à dire. Je finis , en vous avertissant que j'ai observé que M. l'Abbé Gedoyn n'adopte pas aveuglément tout ce que dit Pausanias , & qu'il attaque quelquefois sa crédulité superstitieuse. Je ne sçai si l'Auteur Grec n'use pas du privilege de mentir , dont les Voyageurs sont en possession (car M. l'Abbé G. nous donne Pausanias pour un Voyageur ,) lorsqu'il nous dit ,

* V. le *Dict. Neol.* au mot, *Flute*.

par exemple , qu'un Phénicien qu'il a connu , lui contoit qu'un homme se voyant poursuivi par une vipère , monta au haut d'un arbre , que la vipère ne pouvant l'atteindre , jetta son venin contre l'arbre , & que dans le moment il avoit vû l'homme expirer.

Je réserve pour une autre Lettre ce qui me reste à vous dire de cette Traduction , pour avoir lieu de vous parler dans celle-ci , d'un *Recueil de divers traités sur l'Eloquence & sur la Poësie* imprimé en Hollande , in - 12. 2. vol. 1730. Dans le premier volume, on trouve d'abord les Réflexions sur la Rhétorique & la Poétique de M. de Fenelon , adressées à M. Dacier Secrétaire de l'Académie Française : il n'est pas nécessaire de relever ici le mérite de cet ouvrage ; vous sçavez que ce Prélat n'a rien écrit où il y ait plus de goût & de jugement. Je ne pense pas si avantageusement de ses Dialogues sur l'Eloquence ; l'éloge qu'en a fait l'Auteur de la Préface , n'a pas imposé aux esprits solides. M. de Fenelon prêche dans ces Dialogues la belle simplicité , & cependant on y trouve de ces faux brillans qu'il condam-

né. M. Gibert a critiqué cet ouvrage de M. de Fenelon dans son troisiéme volume des *Jugemens des Sçavans sur les Maistres de l'Eloquence*. Il y a plus de solidité & de justesse dans les Reflexions sur l'Eloquence par M. Arnaud , qui sont inserées dans ce Recueil. On a suivi l'Edition qu'en fit le P. Bouhours en 1700. La Préface est de ce célèbre Jesuite. Il mit à la tête de ces Reflexions , des Remarques de M. de Sillery Evêque de Soissons contre le P. Lami Benedictin , qui dans son *Traité de la connoissance de soi-même* s'étoit ouvertement déclaré contre la Rhétorique qui est en usage au Barreau & dans la Chaire. La réponse du Philosophe Benedictin vient après , & ensuite la Réfutation par le même Prélat. En lisant ces divers écrits , vous sentirez qu'un homme d'esprit & de goût sçait raisonner avec plus de justesse sur l'Eloquence , qu'un subtil Metaphysicien , lors même que celui-ci se vante de ramener tout à la pure raison.

M. Arnaud dans les *Reflexions* attaque une longue Préface , que M. du Bois avoit mise à la tête des *Sermons de saint Augustin* , & » où il déploie » toute son éloquence , pour prouver

» que les Predicateurs doivent re-
 » noncer à l'éloquence : que la Chaire
 » ne souffre point de ces figures qui
 » s'emparent de l'imagination, point
 » de ces tours , qui remuent les
 » passions ; & qu'en un mot l'Évangi-
 » le , dont la simplicité a tant de char-
 » mes , doit là-dessus servir de règle à
 » ceux qui l'annoncent. « C'est ainsi
 que M. l'Abbé d'Olivet expose les
 idées de M. du Bois , pag. 317. de
 l'*Histoire de l'Académie* ; il dit, avec
 raison, que dans les Reflexions de M.
 Arnaud , imprimées plus d'une fois ,
ce nouveau système est foudroyé. J'ajoute-
 rai qu'en lisant cet écrit , on remarque
 par tout *ce grand * sens* avec lequel ce
 fameux Docteur jugeoit de toutes choses ,
 ce sont les termes de M. de Valincourt,
 rapportés par l'Historien de l'Acadé-
 mie.

Le second volume contient : *Les
 Reflexions du P. du Cerceau sur la Poë-
 sie Française*. C'est une espece de Poëti-
 que Grammaticale , où l'on tâche
 d'établir que ce qui distingue les vers
 de la prose , *c'est uniquement le tour qui
 met de la suspension dans la phrase* , par

* Histoire de l'Académie Française , pag.
 370.

le moyen des inversions ou transpositions requës dans la langue , & qui n'en forcent point la construction. Mais pour renverser ce beau système, il suffit d'observer que nous avons de très-beaux vers, où il n'y a ni inversion , ni transposition. Or si le caractère essentiel & distinctif de la versification Françoisse consistoit dans ces transpositions , ainsi que l'assure le P. D. C. il n'y auroit point de beaux vers qui ne fussent marqués à ce coin. Les Reflexions peu sentées qui composent 210. pages , avoient déjà été imprimées dans divers Mercurès ; ce Recueil n'en auroit pas été moins bon , quand on les auroit laissées dans leur première & vraie place. Cet Auteur qui étoit si prolix dans ses poësies l'est encore plus dans sa prose ; il auroit pû nous développer en trente pages son mauvais système , & auroit été ainsi un moins désagréable écho d'un homme de beaucoup d'esprit , * qui sans être Poëte est fort au fait sur la Poësie. C'est ainsi qu'il s'exprime. Ajoutez à cela un stile plat qui affadit encore ces pitoyables reflexions.

Il y a bien plus de goût & de raisonnement dans le *Traité de la Poësie*

* M. L'Abbé de Pons.

Pastorale par M. l'Abbé Genet. Le caractère de l'Eglogue & de l'Idylle y est fidèlement représenté. Il n'a pas tenu à cet Académicien qu'on n'ait vû refluer le véritable goût des Eglogues , immolé au Bel Esprit.

On a mis à la fin du second tome la *Lettre à Monsieur D*** au sujet du Prix de Poësie donné par l'Académie Françoisé l'année 1714.* Le sujet étoit le nouveau Chœur de Notre-Dame construit par Louis XIV. & promis par Louis XIII. Le prix fut déferé à un Poëme de l'Abbé du Jarry , dont on fait l'anatomie dans cet Ecrit ; dessein, pensées , expressions ; tout y est sifflé : sur tout , les *Pôles Brulans* de ce pauvre Poëte , sont bien tournés en ridicule. Il faut avoïer que l'Auteur de cette Lettre est un fin connoisseur. Pour vous donner une idée de son agréable vivacité , je vais rapporter un trait qui n'offense personne : « Les Despreaux , » dit-il , p. 494. les Racines, les la Fontaine , ne sont plus : nous avons perdu avec eux le bon goût qu'ils avoient introduit parmi nous ; il semble que les hommes ne puissent pas être raisonnables deux siècles de suite. » On vit arriver dans le siècle qui

» suivit celui d'Auguste, ce qui arrive
 » aujourd'hui dans le nôtre. Les Lu-
 » cains succederent aux Virgiles, les
 » Seneques aux Cicerons ; ces Seneques
 » & ces Lucains avoient de faux bril-
 » lans , ils ébloüirent ; on courut
 » à eux à la faveur de la nouveauté ;
 » Quintilien s'opposa au torrent du
 » mauvais goût. O que nous avons be-
 » soin d'un Quintilien dans le dix-
 » huitième siècle!» M. l'Abbé d'Olivet a
 parlé à peu près sur ce ton , dans son
 remerciement à l'Académie. Mais ne
 pourroit-on pas dire que M. Rollin est
 ce Quintilien si ardemment désiré ? il
 est à souhaiter que ses ouvrages , esti-
 més de tout le monde , nous inspirent
 de l'aversion pour le stile précieux , &
 affecté , qu'on veut accrediter parmi
 nous.

Il y a à la fin de cette Lettre l'Ode
 ingénieuse & pourtant rejetée de M.
 de Voltaire sur le même sujet Acadé-
 mique. J'ai bien peur que sans exami-
 ner les deux pièces , vous ne couron-
 niez l'Ode préféablement au Poème
 de l'Abbé du Jarry : mais le nom des
 Auteurs ne doit jamais imposer à un
 homme judicieux. D'ailleurs des Juges
 éclairés ont décidé autrement. Cette

aventure prouve que M. de Voltaire mis au-dessous de du Jarry , auroit dû suivre l'exemple de Musée & d'Orphée , dont parle Pausanias ; on soupçonne que M. de V. à autrefois composé cette Lettre.

Sçavez - vous , Monsieur , que la Hollande a aussi son fide Bibliothécaire des Gens de Cour ; mais cet Auteur a prudemment supprimé son nom , & n'a donné qu'un Recueil en 2. vol. in-12. sous ce titre : *Elite de bons mots , Pensées choisies , Histoires singulieres & autres petites Pièces , tant en prose qu'en vers , recueillies des meilleurs Auteurs , & particulièrement des Livres en Ana ; nouvelle édition , augmentée de plusieurs Pièces nouvelles qui n'ont-jamais paru dans de pareils Recueils.* 1731. Ces fortes de Compilateurs se rencontrent souvent avec leurs devanciers , parce qu'ils puisent dans les mêmes sources. Lorsque ce secours leur manque , ils s'amuseut à aboyer contre les Ecrivains qu'ils n'ont pû mettre à contribution : jugez-en par ce que M. de Pitaval a écrit dans son *Esprit des Conversations agréables*, Tome 3. contre M. Rémond de S. Mard , Auteur de l'*Examen Philosophique de la Poësie* : » Ses idées ,

» (dit-il , p. 197.) son ~~alambiquées~~ ;
 » éloignées de la belle nature ; rien
 » n'instruit moins que ce dernier Ou-
 » vrage ; il vous promene dans un Pays
 » que son imagination a créé , où
 » l'on voit de belles illusions : il
 » saisit ce qu'il y a de plus abstrait
 » dans la matiere ; loin de s'humani-
 » ser par son expression , il en va cher-
 » cher une , qui est apprêtée avec tant
 » d'art , que le sens qu'elle recèle , ne
 » se présente qu'à un Devin. *Je n'ai*
 » *trouvé mon compte* que dans une ré-
 » flexion qu'il fait , lorsqu'il dit , que
 » dans la Poésie , on fait cent insultes
 » à la raison par les fots égards que
 » l'on a pour les oreilles. De pareils
 » Ecrivains se sont-ils imaginé que
 » pour écrire bien , il falloit faire mon-
 » tre de son esprit , par des idées & des
 » expressions , qui affectassent le Lec-
 » teur , & lui donnassent lieu de dire ;
 » voilà un génie neuf , qui a trouvé un
 » nouveau Systême dans l'art d'écrire.
 » Qu'arrive-t'il ? c'est que ces Ouvra-
 » ges , qui surprennent l'admiration ,
 » tombent , par la honte qu'on a de
 » les avoir admirez ; on les sacrifie
 » bien-tôt au bon goût à qui on fait
 » amende-honorable. « On voit dans

le tour de cette critique toute la fleur de l'esprit de *Damon*. Mais je ne sçai si M. Rémond, qui certainement n'est pas jaloux d'enrichir les beaux Recueils du sieur de Pitaval, ne se trouvera pas loüé dans cet endroit, contre l'intention de son Censeur. *Saisir ce qu'il y a de plus abstrait dans une matiere*, ne paroîtra pas un défaut à un subtil Ecrivain qui ne hait pas les Entitez Métaphysiques, & les abstractions idéales, lorsqu'elles sont finement & *chaudemment* traitées.

Après tout, il se consolera facilement de cette censure, s'il considère que les Rapsodistes font peu de cas des Ecrivains qui ne leur fournissent pas de *précieux lambeaux* pour leurs collections; & que celui-ci lui donne pour Compagnon de fortune, un Poëte célèbre, qui a publié un Recueil de Fables il y a quelques années, je ne rapporterai que les derniers traits du Parallèle que M. de P. a fait de la Fontaine avec le Fabuliste moderne. » Le » naïf du premier, (*dit-il, p. 363. T. 1.*) » est la nature elle-même; le naïf du » second est la nature contrefaite: dans » le premier, l'art est si caché qu'on ne » l'apperoit point; dans le second, il

» étouffe la véritable nature. « Ne pourroit-on pas dire que ce petit Ecrivain , par ses diverses critiques , a cherché à sortir de son obscurité , en se faisant de grands adversaires ? Projet qui certainement ne lui réussira pas ; Les Ecrivains d'un certain ordre méprisent les insultes des *Damons* , & sont assez vengés par le jugement du Public. Ils ne daignent pas même les haïr. Je suis , &c.

VINGT-HUITIÈME LETTRE.

P.

M Algré la résolution que j'avois prise, Monsieur, de ne plus vous entretenir de la Traduction nouvelle de *Pausanias* , vous m'obligez à y revenir , en me demandant , si M. l'Abbé Gedoy n'a eu raison de donner le titre de *Voyage Historique de la Grèce* , à une compilation d'*Antiquités*. On n'avoit jamais eu , dites-vous , cette idée du livre de l'Auteur Grec. Pour vous satisfaire , j'ai examiné avec attention la forme de son Ouvrage ; & j'ai remarqué que *Pausanias* dit , qu'il a vu

du Parnasse. XXVIII. Lettre. 23
la plûpart des choses dont il parle.
Or, ces choses regardent différentes
Villes de la Grèce. Il s'agit donc de
décider, si un Auteur qui écrit plu-
sieurs choses qu'il a vûës çà & là, dans
un pays d'une mediocre étendue, peut
se revêtir du titre de Voyageur. A la
vérité, je n'y vois point d'inconve-
nient considérable : Il me semble néan-
moins qu'en ce cas le titre de *Description Historique* seroit plus naturel. Un
Voyageur d'ordinaire fait mention de
la route qu'il a tenuë, & de ce qui lui
est arrivé dans le cours de ses Voyages.
Or, on ne voit pas la moindre idée de
cela dans Pausanias. C'est donc com-
me si D. Bernard de Montfaucon s'é-
toit avisé de donner le titre de *Voyage*
de la France à ses Monumens de la Mo-
narchie Françoisse, en conservant à son
Ouvrage la forme qu'il a. En un mor,
on voit une route dans tous les Voya-
ges anciens & modernes. Trouvez-
vous que le Traducteur, pour justifier
le titre qu'il lui a plû de donner à sa
Traduction, ait raison de prétendre,
qu'en disant : (*Pausanias dans ses At-*
tiques, dans ses Corinthiaques, dans ses
Eliques,) on ne presente à l'esprit
rien de clair & de distinct. Il n'y a, ce

me semble, que des personnes bien ignorantes, qui puissent être embarrassées sur ce que veut dire *Attica*, *Corinthiaca*; en tout cas, il n'y a qu'à substituer le mot de *description*, comme font tous les Anglois, & *Dryden*, en particulier, & dire : *Pausanias dans sa Description des Antiquitez d'Athènes ou de Corinthe, &c.*

M. l'Abbé Gedoy n'a rien oublié; pour assurer à Pausanias la qualité de *Voyageur*. Si par exemple l'Auteur Grec parle de quelque monument dans le pays des Hebreux, le Traducteur en conclut, selon son système, que *Pausanias avoit voyagé en Judée & dans toute l'Asie*. Mais si ce raisonnement est juste, je ne vois pas pourquoi il ne lui fait pas faire le tour du monde; car l'Auteur Grec parle de toute sorte de païs, & promene sa plume presque sur toute la terre connue alors. Il seroit plaisant que quelque nouveau Traducteur de Pausanias donnât ce titre à sa Traduction : *Voyage de Pausanias autour du monde*.

Vous auriez grand tort de vous défier de l'exactitude du *Voyageur* Grec, après que M. l'Abbé G. s'en est, pour ainsi dire, rendu caution. Il y a en effet
dans

·dans la plûpart des récits de cet Auteur, un certain air de sincérité & de vérité qui persuade : il donne presque toujours aux faits le degré de probabilité ou de certitude qu'ils méritent. J'aurois cependant souhaité que ce Compilateur, d'ailleurs si judicieux, se fût abstenu de recueillir des contes pueriles ou absurdes, qui lui font peu d'honneur.

Quoiqu'il en soit, le jugement de Pausanias paroît dans ce qu'il dit : par exemple, au sujet du cheval de Troie, dans le ventre duquel on veut communément que les Grecs se soient cachés ; il soutient au contraire que c'étoit une machine de guerre propre à renverser des murs ; *ou bien, ajoute-t'il, p. 73. tom. I. il faut croire que les Troyens étoient des stupides, des insensés, qui n'avoient pas ombre de raison.* Cette réflexion de Pausanias est du goût du Traducteur, qui regarde comme lui, l'idée d'un cheval de bois farci de gens de guerre, comme une imagination Poétique, qui bien examinée est une ridicule extravagance.

L'aveu que fait l'Auteur Grec de la supercherie des Oracles n'est pas moins remarquable. » *Amphiloque, dit-il,*

» p. 110. tome I. a un Autel à Athènes : mais il rend ses oracles à Malus , Ville de Cilicie ; & de tous les Oracles il n'y en a point qui soient moins trompeurs que les siens. « Il s'en faut bien que Pausanias fût persuadé qu'il y eût rien de surnaturel en tout cela. Je ne trouve pas moins vraie la reflexion que fait le Traducteur , en parlant d'une fontaine , près du Temple d'Amphiaräus, dans laquelle on étoit obligé de jeter quelque pièce d'or ou d'argent : l'*Avarice* , dit-il, pag. 110. *ou la cupidité des Prêtres, a été dans tous les tems une source de superstitions & d'abus.*

Quoique Pausanias soit un érudit de la première classe , il ne laisse pas de glisser de tems en tems *quelque morceau de galanterie*. Vous en jugerez par cette Historiette. Il y avoit dans l'Achaïe un Temple consacré à Diane. » La Prêtresse étoit toujours une Vierge , qui étoit obligée de garder la chasteté jusqu'à ce qu'elle se mariât , & pour lors le Sacerdoce passoit à une autre. » Or il arriva qu'une jeune fille d'une grande beauté , nommée Cometho , étant revêtue du Sacerdoce , Melanippus , le jeune homme de son

» tems le mieux fait & le plus accom-
» pli, devint amoureux d'elle. Voyant
» qu'il en étoit aimé réciproquement,
» il la demanda en mariage à son Pere.
» Le naturel des vieillards est de s'op-
» poser toujours à ce que souhaitent
» les jeunes gens, & d'être sur tout
» fort peu touchés de leurs amours.
» Par cette raison, Melanippus ne put
» obtenir de réponse favorable, ni des
» parens de la fille, ni des siens pro-
» pres. On vit en cette occasion,
» comme en bien d'autres, que quand
» une fois l'amour nous possède, tou-
» tes les Loix divines & humaines ne
» ne nous font plus de rien. Melanip-
» pus & Cometho satisfirent leur pas-
» sion dans le Temple même de Diane;
» & ce saint lieu alloit être pour eux
» comme un lit nuptial, si la Déesse;
» n'avoit bientôt donné des marques
» terribles de sa colere. » La sterilité
fut générale, les maladies populaires
emporterent une infinité de gens. L'O-
racle de Delphes apprit à ces Peuples,
que l'impiété des deux amans étoit la
cause de ces maux, & que pour appai-
ser la Déesse, il lui falloit sacrifier
tous les ans un jeune garçon & une
jeune fille qui excellassent en beauté

sur toutes les autres. » Ainsi, ajoute
 » *Pausanias*, p. 110. pour le crime de
 » ces deux amans, on voyoit périr de
 » jeunes filles & de jeunes hommes,
 » qui en étoient très-innocens; leur
 » sort & celui de leurs proches étoit
 » bien cruel, tandis que Melanippus
 » & Cometho, les seuls coupables pa-
 » roissoient moins malheureux; car du
 » moins avoient-ils contenté leurs dé-
 » sirs, & les amans se trouvent heu-
 » reux de pouvoir se satisfaire, même
 » aux dépens de leur vie. » Mais autant
 qu'il avoit une idée sublime de la feli-
 cité de deux amans, autant il trouvoit
 malheureux ceux qui aimoient sans
 être aimés. C'est une induction que je
 tire de la réflexion qu'il fait après avoir
 décrit l'Amour malheureux d'un jeune
 Berger; » on croit (poursuit-il, pag.
 » 119.) que les hommes & les fem-
 » mes, pour oublier leurs amours,
 » n'ont qu'à se baigner dans le Selim-
 » nus; ce qui en rendroit l'eau d'un
 » prix inestimable, si l'on pouvoit s'y
 » fier. «

Vous sçavez, Monsieur, que Pytha-
 gore défendoit à ses Disciples de man-
 ger des fèves. Le fameux Abbé Faydit,
 dans sa Lettre au Prieur des Carmes de

Riom, a expliqué cette défense d'une manière singulière ; mais la bienséance ne me permet pas d'entrer dans aucun détail. Ne pourroit-on pas soupçonner Pausanias d'avoir eu la même idée : „ Les Pheneates , *dit-il* , p. 164. racontent, que Cérés , cherchant sa fille , „ étoit venue chez eux , & que pour „ récompenser ceux qui lui firent un „ bon accueil , elle leur donna toute „ sorte de grains , hormis des fèves. „ Pourquoi ce légume en fut excepté „ & pourquoi ils le tiennent im- „ pur, c'est un mystère qui ne se révèle „ point. „

Je ne sçai si ceux qui n'ont pas une admiration aveugle pour les Anciens feront contents d'une reflexion que fait le sçavant Traducteur , à l'occasion d'un tableau de Polygnote qui représentoit le Siège de Troye : „ Il y „ avoit dans ce tableau , *dit M. G. p.* „ 373. plus de 80. figures , *chaque figure principale étoit marquée par une* „ *inscription* , c'étoit l'usage des Peintres de l'ancien tems , & je ne puis „ croire que leurs tableaux en fussent „ défigurés ; puisqu'ils ont fait l'admiration des Grecs & des Romains , „ dont le goût pour la peinture valoit

„ bien le nôtre. Un usage contraire a
„ prévalu , & fait souvent d'une belle
„ tapisserie & d'un beau tableau , une
„ énigme pour les regardans. Ces ins-
„ criptions donnoient d'abord l'intelli-
„ gence du sujet & mettoient le Spec-
„ tateur à portée de juger si chaque
„ partie du sujet étoit bien exécutée.“

Il me semble que M. l'Abbé Gedoyne confond différentes choses. J'avoue avec lui que les grands morceaux de tapisserie ou de peinture dénués d'inscription, deviennent des énigmes pour la plûpart des Spectateurs. Mais prétendre qu'à l'exemple des Anciens on doit marquer chaque figure principale d'un tableau par une inscription, c'est vouloir affoiblir l'effet que produit un beau tableau , & émousser la curiosité au lieu de la piquer.

Ces tableaux d'histoire sont faits pour des gens qui ont quelques connoissances. Qu'on mette au bas le fait historique , à la bonne heure , cela est utile pour s'en rappeler commodément les circonstances , & pour connoître les Héros. Mais le plaisir de l'intelligence sera perdu, en mettant une inscription à côté de chaque principale figure ; les yeux , au lieu de con-

l'idée de l'ordonnance du Tableau, l'attitude des figures, le coloris, seront occupés à lire ces diverses inscriptions. Un beau Tableau s'explique par lui-même. M. Despreaux admirateur passionné des Anciens, est de mon sentiment. Voici comme il s'exprime dans son *Discours sur le style des Inscriptions* : *

„ Comme les Tableaux de la Galerie
 „ de Versailles sont des especes d'Em-
 „ blèmes héroïques des actions du Roi,
 „ il ne faut dans les regles, que mettre
 „ au bas du Tableau le fait historique,
 „ qui a donné occasion à l'emblème.
 „ Le Tableau doit dire le reste, &
 „ s'expliquer tout seul. Ainsi, par
 „ exemple, lorsqu'on aura mis au bas
 „ du premier Tableau, *le Roi prend*
 „ *lui-même la conduite de son Royaume* ;
 „ *et se donne tout entier aux affaires* ,
 „ 1661. il sera aisé de concevoir le des-
 „ sein du Tableau, où l'on voit le Roi
 „ fort jeune, qui s'éveille au milieu
 „ d'une foule de plaisirs dont il est
 „ environné, & qui tenant de la main
 „ un timon, s'apprete à suivre la Gloi-
 „ re qui l'appelle, &c. “

M. l'Abbé Gedôyn ne s'en tient pas

* Oeuvres de Boileau, pag. 88. T. IV.
 in-12. 1729.

à cette débauche d'admiration ; résolu de l'épuiser , il s'extasie sur cette Inscription qui est au bas du Tableau : *Polygnote de Thase fils d'Aglaophon a fait ce Tableau , qui représente la prise de Troie ; & à ce sujet il prononce l'éloge des Inscriptions faites il y a deux mille deux cens ans. Je vous avoue que je ne puis me résoudre à les admirer aussi excessivement que lui. Si la brièveté & la simplicité donnent tant de relief aux Inscriptions , le Traducteur doit être bien charmé de ce que nos Graveurs mettent au bas de leurs Estampes , Coypel pinxit , Drevet sculpsit ; mais il est d'autres sortes d'Inscriptions , qui valent bien celles des Anciens. Sans vouloir être piqués par l'antithèse , & par les pointes épigrammatiques , nous exigeons dans ces Inscriptions , des pensées vraies & naturelles qui caractérisent le sujet représenté par le Peintre ou par le Graveur.*

Voilà , Monsieur , tout ce qui me restoit à vous dire de la Traduction des *Antiquités Grecques* de Pausanias. Malgré mes petites remarques , je vous proteste que j'en fais cas. Les Planches sur tout , gravées sur les desseins du

du Parnasse. XXVIII. Lettre. 33
sçavant Chevalier de Follard, n'en font
pas un médiocre ornement.

On vient de réimprimer en Hollan-
de un Livre dont je m'abstiendrois de
vous parler, si on n'y avoit inséré une
pièce assez curieuse contre le docte M.
Burman, si connu par ses travaux &
ses combats littéraires. Voici le titre
de ce petit Ouvrage : *Etat de l'homme
dans le peché originel, &c. in-12.* C'est
la Traduction du *Peccatum originale
philologicè elucubratum* de Beverland.
Elle avoit déjà été imprimée en 1714.
L'Ouvrage contient des plaisanteries
libertines, qui tiennent lieu de raisons
parmi les esprits forts. On a enrichi
cette nouvelle Edition d'un *Brevet
Calotin*, contre le Sieur Burman, qu'on
tourne en ridicule, pour ses sottes &
ennuyeuses Scolies. Vous sçavez que ce
grand Litterateur saisit toutes les oc-
casions de se déchaîner contre les
François, ennemis ou amis de sa pe-
dantesque érudition. On sçait qu'il a
fort maltraité M. Capperonier : J'aime
bien qu'on lui retrace de tems en tems
la juste idée qu'on a de ses talens. C'est
ce qu'on vient de faire avec une agréa-
ble vivacité dans une Lettre imprimée
depuis quelque tems dans la *Continua-*

tion des Mémoires de Littérature & d'Histoire, Tome X. Partie II. On dit que l'Auteur est un François réfugié en Hollande. Il s'agit dans cet écrit du *Phedre* publié par M. Burman. Le François réfugié commence par se moquer des Commentateurs *Mathanasiens*, & attaque ensuite la Préface de notre grave Hollandois qui déchire impitoyablement des Sçavans illustres, & qui même n'épargne pas les *Hares* & les *Bentleis*. « Que ce procédé ne vous » étonne point (dit l'Auteur de la » Lettre) M. Burman est en possession » de s'égayer aux dépens des autres » Critiques; jugez-en par ces traits répandus dans sa Préface: Mrs Guier & le Fevre sont les Coriphées des Critiques téméraires: M. le Clerc n'a fait toute sa vie que se veautrer dans les ordures des Scolastiques; c'est un Journaliste à gage, qui n'a aucune teinture des Belles-Lettres, qui juge témérairement & sans goût des anciens Auteurs, & s'érige en Censeur & en Scoliaſte de tous les Poètes; enfin un extravagant; le Momus de ce siècle; les Daciers & les Commentateurs à la Dauphine n'ont fait que des recherches mépri-

» fables. Il déclare sans façon , que de-
 » puis long-tems il s'est fait une loi
 » d'attaquer de gayeté de cœur , les
 » le Clercs, les Capperoniers & autres
 » Frelons & Plagiaires de cette es-
 » pece, *similes fucos & compilatores alie-*
 » *norum Scriniorum* ; avec lesquels ;
 » ajoute-t'il , les vrais-Sçavans doivent
 » avoir une guerre implacable. » *Qui-*
 » *buscum inexpiabile semper decet verè eru-*
 » *ditis manere bellum.* Je passe plusieurs
 autres douceurs qu'il dit à un grand
 nombre d'autres Scoliaſtes ; mais je ne
 puis m'empêcher de rapporſer la réſe-
 xion que fait là-deſſus le François re-
 fugié. « Voilà , dit-il , le genre de po-
 » liteſſe , qu'a acquis M. Burman , en
 » corrigeant Quintilien , Ovide, Phé-
 » dre , ces grands modeles de l'Urba-
 » nité Romaine. C'eſt du dernier , qui
 » ſçait prêter tant de graces aux véri-
 » tez les plus dures, qu'il a appris cette
 » critique fine & polie , dont je viens
 » de vous citer quelques traits. Ainſi
 » M. Burman ne copie pas ſeulement
 » les expreſſions de ſes Originaux , il
 » en imite les manieres & le caractère
 » d'eſprit. » Si vous voulez rire , liſez
 l'Histoire de la maladie de notre
 Sçavant Hollandois , qui obligé

de se tenir oisif, se compare agréablement à un Savetier boiteux, *velut claudum sutorem*. En vérité cette Lettre est bien propre à faire connoître le mérite de certains collecteurs de Notes, qui ne coûtent qu'à transcrire.

Comme je sçai que vous avez donné des éloges aux *Mémoires & Aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, je crois que vous serez bien aise d'apprendre que l'Auteur transplanté en Hollande, vient de publier deux nouveaux Volumes. Il a profité de cette liberté dont il vante les avantages dans son projet de la Traduction de *M. de Thou*. Cette suite est en général intéressante. Mais l'Auteur, selon sa coutume, s'appesantit sur les détails; se livre à la passion de moraliser: d'ailleurs sa morale est trop affectueuse; ce ton me paroît plutôt convenir à un Prédicateur, qu'à un Romancier. Je vous communiquerai bien-tôt mes Réflexions sur l'Ouvrage entier.

Il s'en faut bien cependant que les *Avis d'un oncle à son neveu*, imprimez chez Delefpine, se fassent lire aussi agréablement; outre que cette qualité d'oncle n'est pas fort aimable, selon cet apophtegme ancien, *ne sis mihi pa-*

truns ; il n'y a que des lieux communs de morale. C'est une froide imitation des avis ingenieux & solides donnés par une Dame illustre à ses enfans : M. Dupuy a déjà publié des Instructions d'un Pere à sa fille , & à son fils ; en voici d'un oncle à son neveu , voyez où cela iroit , si ces sortes d'Ouvrages étoient à la mode : on passeroit en revûe tous les degrés possibles de Parenté ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que par un léger changement dans les titres des Livres , le nombre en deviendrait prodigieux ? Car qui empêchera de faire des représentations d'un fils à son Pere , d'une fille à sa Mere , d'un neveu à son Oncle , &c. Peut-être que ces faiseurs de représentations ne raisonneroient pas le plus mal. Au reste ce que je dis , ne tend qu'à faire voir l'inutilité de ces sortes de Livres , où l'on repete fastidieusement , une Morale triviale.

Voici un Ouvrage qui mérite sans aucune exception , l'estime du Public : c'est le troisiéme Volume de l'Histoire ancienne de M. Rollin. Je prens un plaisir singulier à le lire , & j'admire toujours plus l'habileté de l'Auteur dans le choix des faits , & dans la maniere :

de les peindre ; ses réflexions judicieuses , son goût exquis , son amour pour la véritable gloire. On est toujours d'accord avec ce noble & vertueux Ecrivain sur ce qu'il blâme, & sur ce qu'il louë. Quoique je me propose de vous entretenir de cette Histoire ; permettez - moi de vous communiquer une Réflexion que cette Lecture a fait naître ; j'ai observé que l'Histoire ancienne fournit non seulement des actions illustres , mais encore des Réflexions où regne une morale élevée. Je vous demande si en écrivant l'Histoire Générale de l'Europe , depuis un certain nombre de siècles , il seroit possible de trouver dans les Historiens tant d'actions vertueuses , & tant de Réflexions si propres à former l'esprit & le cœur. Il me semble qu'on tenteroit inutilement de trouver quelque ressemblance entre les Peuples & les Historiens. Les uns n'ont point connu le véritable Héroïsme , & les autres n'ont jamais été Philosophes.

- Vous vous plaignez de ce que je ne vous ai point encore parlé des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres* , dont on a déjà imprimé qua-

torze volumes. Je conviens avec vous que cet Ouvrage est très-utile ; mais comme ce ne sont que des faits détachés & des Catalogues de Livres , dont la discussion seroit sèche & ennuyeuse , vous me devez sçavoir bon gré de mon silence. Voici ce que je pense de l'exécution de ce projet. L'Auteur me paroît y apporter toute l'application dont il est capable , il s'attache aux faits singuliers , & à la recherche des Ouvrages. Ce n'est pas lui rendre justice , que de le donner pour un hardi abrégiateur de Journaux , il suffit d'ouvrir son Livre , pour voir qu'il puise dans différentes sources. Il faut pourtant convenir que les Journaux sont ses principaux guides , & qu'il ne vérifie pas toujours les faits qui y sont cités. Le plus grand inconvénient que je trouve , c'est que l'Auteur ne prend pas la peine de lire les Ouvrages de ces Ecrivains ; ce qui seroit pourtant nécessaire ; outre la découverte de plusieurs faits curieux , il pourroit ensuite démêler finement leur caractère. Il y a d'ailleurs quelques Auteurs qui ne méritent point le titre d'*Illustres* , & dont par conséquent il ne

devoit point parler. Je voudrois encore que le style fût moins négligé. Malgré ces défauts, qu'il est impossible à un seul homme d'éviter entièrement, cet ouvrage mérite l'estime du Public. D'ailleurs le volume de corrections, qu'on donne de tems en tems, remédie en partie à ces inconviniens.

L'infatigable M. Gaullier, Professeur au Collège du Plessis, a publié une Méthode pour l'étude des Humanités. C'est un Grammairien fécond, qui, suivant toutes les apparences, regalerà encore ses écoliers d'un bon nombre de volumes. Je ne sçai si cette multiplication est nécessaire. Il me semble que le grand nombre de regles accable plus l'esprit qu'il ne le soulage.

M. Pasquier, Avocat au Parlement, a distribué depuis quelque tems un *Projet d'un traité complet du Droit public*. Il m'a paru fort curieux; mais pour juger sûrement de l'ouvrage, il faut attendre qu'il soit imprimé.

Le R. P. de Charlevoix a fait imprimer chez les Guerins, en 2. vol. in-4^o. son Histoire de l'Isle de Saint Dominique. Nous vous en rendrons compte dans la suite

Les Comédiens François ont représenté depuis peu , avec un succès médiocre la Comédie , en un Acte , intitulé : *Le Mari curieux.*

Je suis , Monsieur ,

Votre , &c.

KINGT-NEUVIE' ME LETTRE.

Z.

VOUS ne vouliez pas me croire ; Monsieur , lorsque je vous disois que nos Réflexions sérieuses , & badinnes sur le Projet d'une nouvelle Traduction de M. de Thou , attireroient une réponse. Elle paroît depuis quelques jours sous ce titre : *Copie d'une Lettre écrite par l'Auteur de la nouvelle Traduction de M. de Thou , à un de ses amis en France , in-4º.* C'est un Ecrit où brillent la modestie & le jugement que vous avez admirés dans le *Projet* ; l'Auteur a eu soin d'en envoyer plusieurs Exemplaires à Paris ; c'est pour cette raison que je me crois obligé de vous parler de cette Pièce, où il y a quel-

ques imputations qui ne doivent pas être dissimulées.

Pour peu que cet Ecrivain eût réfléchi sur le caractère de ma critique, il auroit reconnu que son étrange dé-mangeaison de parler de lui, avoit donné occasion de m'égayer à ses dépens : En effet comment pouvoir s'empêcher de rire en voyant ce Traducteur donner sa personne pour l'image de l'illustre M. de Thou, & parler sans cesse de son esprit & de son cœur ? Malgré mon attention, à ne rien dire qui eût l'air satyrique, il n'a pas été assez galant homme, pour souffrir tranquillement de petites railleries. Ma Lettre est à ses yeux une *Satyre* qu'il dit *imprimée par autorité*. L'Auteur consacre à cette chimerique prétention, une page entière de sa Lettre : c'est un pompeux verbiage, où il n'y a pas l'ombre de raisonnement. Il paroît que l'imagination du Traducteur est son véritable ennemi. Publie-t-on qu'on a permis l'impression d'une Traduction de M. de Thou ? Il se figure qu'on a vû quelques morceaux qu'il avoit traduits. Paroît-il une Critique de son *Projet*, c'est une affaire d'Etat. Il érige le Nouvel

liste en *Champion de la nouvelle Traduction de Paris*, & le regarde comme un de ses Concurrrens, qui, pour me servir de sa Métaphore, sont vivement tourmentés par les morsures de la jalousie. Peut-on enfanter tant de visions? Pour tranquilliser, s'il est possible, l'esprit du Traducteur, nous lui déclarons sans équivoque, que nous ne prenons aucun intérêt à une Traduction, dont il craint si fort le succès. En examinant son *Projet*, nous avons usé du petit droit, que nous exerçons sur les Ecrits publics. La dix-huitième Lettre dont il se plaint, a été imprimée par la même autorité, qui a permis la publication de toutes les autres.

Tous ces ridicules détours aboutissent à dire, que si la Lettre a été imprimée par autorité, ceux qui sont chargés de reprimer les artifices de l'envie & de la malignité, ont ouvertement approuvé la falsification & l'imposture. Cette odieuse imputation n'est pas plus réelle, que la prétendue lecture de ses morceaux traduits, & que l'ordre d'attaquer son *Projet*. Le Traducteur est un Romancier; il imagine tout ce qu'il veut; jugez-en par les falsifica-

tions qu'il m'attribue. Il se plaint d'abord que je lui fais dire sans raison, *que les François ne rendent point justice à M. de Thou, parce qu'il n'y a point en France autant d'Exemplaires de son Histoire, qu'on en trouve en Angleterre, en Allemagne, & dans tous les Pays du Nord ensemble, & que j'assure en vérité, que ce raisonnement me paroît pitoyable.* Scavez vous le merveilleux expédient dont il s'est servi pour colorer cette fausse accusation ? Il a supprimé une partie de son texte, dont j'ai seulement pris la substance, parce que je ne lui envie pas son style prolix & diffus. Permettez-moi de transcrire ici le passage entier : » Je ne ferai
 », point difficulté, dit-il dans son Pro-
 », jet, d'avancer que cette multitude
 », d'Éditions Latines-(faites en Fran-
 », ce) est une preuve assez foible du
 », zèle des François pour M. de
 », Thou. La plus grande partie des
 », Exemplaires a toujours passé dans
 », les Pays étrangers. J'avancerai har-
 », diment par la connoissance que j'ai
 », eu l'occasion d'acquérir * en voya-

* L'Auteur n'a pu visiter tous les Cabinets & toutes les Bibliothèques d'Angleterre &

„geant dans toutes les parties de l'An-
„gleterre, que dans cette Isle seule il
„s'en trouve un aussi grand nombre
„qu'en France. Que seroit-ce si je par-
„lois de l'Allemagne & de tous les Pays
„du Nord, où l'on assure qu'on auroit
„peine à trouver une Bibliothèque
„sans un Exemplaire de M. de Thou.
„Aussi plusieurs Etrangers ont-ils ac-
„cusé les François de ne rendre pas
„assez de justice à un des plus grands
„Hommes qui soient nez parmi eux,
„d'entendre mal les interêts de leur
„vanité, & de leur propre estime en
„paroissant négliger un Ouvrage
„qui fait un honneur infini à leur
„Nation. “ Je demande à tout es-
prit non prévenu, si ce que j'ai dit
n'est pas contenu dans ces paroles du
Traducteur. Qu'il ne dise pas que je
lui prête le langage qu'il fait tenir
aux Etrangers; outre qu'il insinue la
même chose au commencement, n'est-
il pas visible qu'il a introduit des Etran-
gers pour s'exprimer avec une liberté
moins indécente? D'ailleurs il ne cite

de France: encore moins de l'Europe. Ain-
si il parle en l'air. Au reste il n'y a point de
Bibliothèque en France, où M. de Thou ne
soit.

leur prétendu témoignage , que parce qu'il pense comme eux.

L'autre falsification est encore plus imaginaire ; elle ne lui a coûté que la suppression de quelques lignes décisives pour le sens de mes phrases. » Une
 „ main habile , dis-je , dans le Projet ,
 „ (c'est le Traducteur qui parle) peut
 „ retoucher la Traduction de Norman-
 „ die , & la rendre aussi bonne , ou
 „ si l'on veut , meilleure que la nôtre :
 „ mais on conçoit bien qu'écrivant en
 „ Hollande , j'aurai l'avantage dans
 „ mes Notes de pouvoir m'expliquer
 „ avec une liberté qu'on n'a point en
 „ France. *Le Nouvelliste* me fait dire
 „ jeme vante d'effacer la Traduction de
 „ quelque main habile que ce soit. » Par
 cet industrieux arrangement , le Traducteur me travestit en Ecrivain peu sincère : mais pour me justifier , il n'y a qu'à rapporter sans altération ce que j'ai avancé : *A la vue de ce riche assemblage de Notes , aussi réel que les Palais des Fées , il prend le ton de redoutable Concurrent , & se vante , &c.* Qui ne voit que conformément à sa modeste pensée , je fais sentir que ses notes rendront sa Traduction préférable à toute autre : car c'est ce qu'il prétend.

S'il y a du ridicule en tout cela , qu'il s'en prenne à lui-même.

Il nous apprend ensuite que ses notes *se réalisent* , je lui en fais mon compliment , & je souhaite sincèrement qu'il trompe les justes estimateurs de la capacité, qui craignent de trouver dans ces notes un hardi Copiste , & non un Ecrivain exercé à la censure , & à la critique des Historiens.

Je ne répondrai point à quelques injures de ce galant homme. C'est apparemment l'effet de l'amitié que le Traducteur porte au genre humain. Environné d'Ecrivains d'une certaine espèce , il me prête les vûes les plus basses , qu'il sçache que nous ne brûlons pas de ce pur amour pour la belle gloire , qui , de son propre aveu , l'a porté à s'associer pour une somme d'argent , avec une compagnie de Traducteurs , dont il fait lui-même peu de cas.

Ne trouvez - vous pas singulier , qu'il m'accuse d'avoir *insinué qu'il est aimé & estimé de tout le monde* ? J'ai dit , qu'il étoit , selon lui , *universellement aimé & estimé* , expression équivalente à ce qu'il apprend lui-même , qu'il n'a reçu dans toute sa vie que des marques d'estime & d'amitié de toutes les person-

nes qu'il a connues : & puis étant l'ami du genre humain , pourroit-il le soupçonner d'être ingrat envers lui ? J'aurois honte de rapporter ces minuties , si je ne m'étois proposé de vous faire connoître le caractère du Traducteur , qui , à ce sujet , saisit l'occasion d'annoncer au Public , que les Anglois & les Hollandois lui ont voué de concert leur amitié & leur estime.

Le Traducteur est constant à être son propre Panegyriste : il nous apprend (ce qu'il importoit extrêmement de sçavoir) que depuis trois » ans il jouit de toutes les douceurs » & de tous les agrémens de l'abon- » dance ; que de quelque principe » que soient venus ses voyages & son » changement , il a su se conserver » dans les bornes les plus exactes de » la sagesse & de l'honneur , & prati- » quer par inclination ces mêmes sen- » timens de morale que les honnêtes » gens ont goûtés dans ses Ecrits , & » dont le Ciel a mis la source au fond » de son cœur. « Le Traducteur a-t'il pû s'imaginer que je révoquois en doute sa sagesse ? Mais puisque le faux sens qu'il a donné à mes paroles , lui procure l'avantage de publier dans
son

son Apologie, qu'il est homme sage, & qu'il a des sentimens de morale : je l'en félicite, & je ne le contredirai jamais sur cet article : si pour un moment il avoit pû s'estimer un peu moins, il auroit observé que je me suis abstenu de toute personnalité offensante. Nous protestons avec toute la sincerité possible, que nous n'oublierons jamais cette maxime d'un ancien Auteur : *De factis non honestis, honestus non habetur sermo.*

J'ai dit dans ma Lettre, que les Envieux accusent le Traducteur d'ignorer les finesse de la Langue Latine & de l'avoir cultivée, en lisant de vieilles Chroniques. Il conclut de-là que je veux entreprendre de le faire passer pour un homme sans délicatesse & sans goût, qui n'a d'autres connoissances que celles qu'on puisse dans les vieilles Chroniques. Trouvez-vous qu'il y ait du bon sens & de la justesse dans ce Commentaire ? Cependant sur cette fantastique accusation, il ose me reprocher le manque de bonne foi & de droiture, l'injustice, l'aveuglement, & tout ce que peut inspirer une imagination échauffée. Ne peut-on pas lui appliquer dans un certain sens ces paroles : *Qui semel ve-*

recundia fines transferit, eum bene & naviter oportet esse impudentem. (Cic. Epist. lib. V. Epist. 12.

Après tant d'injustes reproches, il confesse, que j'écris avec grace, & que si l'on retranche de la prétendue *Satyre* quelques railleries froides & triviales; (celles sans doute dont il a été piqué) le reste est d'un tour assez heureux. Je lui avoué avec la même liberté, que son style est vif, mais diffus & peu correct, & que si la Traduction est du même goût, on pourra dire de lui ce que Juvenal disoit des Historiens de son siècle :

*Namque oblita modi millesima pagina
surgit,
.... Et crescit multa damnoſa papyro.*

Les Réflexions par lesquelles je finis, lui paroissent d'un fort bon goût, raisonnables & judicieuses; mais en homme qui n'entend pas la matiere, il traite de *galimatias*, un endroit dont le sens, pour de sages considérations, est un peu enveloppé. Il semble ensuite ne rien trouver de nouveau & d'extraordinaire en tout cela : il seroit pourtant à souhaiter qu'il eût fait de pareilles

Réflexions dans son *Projet*, elles y auroient été plus goûtées que de frivoles Anecdotes ; & que de vains éloges qu'il fait de sa personne. Enfin le Traducteur a suivi, contre son intention, le conseil que lui avoit donné son ami de laisser la prétendue *Satyre du Nouvelliste sans réponse* ; puisqu'effectivement il ne répond à rien.

On vient de réimprimer *l'Histoire de l'Empire*, par M. Heiss, 3. vol. in-4°. C'est pour la troisième fois qu'on l'a imprimée à Paris. La première édition est de 1684. & la seconde de 1711. Si quelqu'un de nos bons Ecrivains avoit voulu fournir la même carrière, il est vraisemblable que l'Ouvrage de cet Auteur seroit moins estimé. Le style n'a rien d'ingénieux & d'élégant : on sent par tout l'étranger. Ce qui me déplaît, c'est ce que l'Auteur n'indique pas les sources où il a puisé.

Il me semble qu'un Historien moderne ne doit pas les cacher. La nouvelle édition est préférable à toutes les autres ; elle est augmentée de plusieurs notes historiques & politiques, qui sont en général curieuses & intéressantes. Mais je voudrois qu'on eût cité les Livres d'où elles sont tirées.

Il étoit inutile d'imiter en ce point M. Heiss. L'Auteur des notes a continué l'Histoire depuis 1711. jusqu'en 1724. & la suite des Généalogies des Alliances & des Traités de Paix. Quoiqu'il n'ait mis que les Lettres initiales de son nom, il parle si avantageusement du Corps Helwetique, dans quelques remarques, qu'il y a lieu de conjecturer qu'il est Suisse.

Pour vous faire connoître le mérite de ces notes, je vais en rapporter quelques-unes. Vous sçavez que Boniface VIII. n'oublia rien pour semer la dissention entre l'Empereur Albert & Philippes Roi de France. L'Auteur remarque à ce sujet, p. 192. T. I. *que le Pape porta la dissimulation si loin qu'il accorda un Jubilé universel, pour remercier le Ciel de l'union. & de la parfaite reconciliation de ces deux Chefs de la Chrétienté. C'est se dépiquer d'une maniere bien singuliere.*

La Diette de l'Empire, tenuë à Spire en 1326. donne lieu à une Réflexion curieuse. M. Heiss cite quelques faits décisifs pour l'autorité qu'elle avoit alors. L'Auteur des notes avertit p. 205. » qu'il faut remarquer dans » tous ces endroits combien l'Empe-

» reur étoit dépendant des Etats de
 » l'Empire. C'étoient les Diettes qui
 » régloient les dépenses, & les Subs-
 » des ordinaires, sans que son Conseil
 » particulier y eût aucune part. « Il
 eût été également important de mar-
 quer en peu de mots, par quels moyens
 les Empereurs s'étoient affranchis de
 cette dépendance.

M. Heiff en décrivant les cruautés
 de l'Empereur Venceslas, lui repro-
 che, p. 217. de s'être *abbaisé jusqu'à*
faire une étroite liaison avec l'Exécuteur
de la Haute-Justice, ou le Bourreau, qu'il
appelloit son compere. Le Commenta-
 teur encherit sur l'Original, en disant
 après Lansius, *que le Bourreau accompa-*
gnoit partout Wenceslas, & que souvent
ils alloient tous deux montés sur un mê-
me cheval. Je ne sçai s'il convient à un
 Historien judicieux de recueillir de pa-
 reilles circonstances.

Il y a plus de bon sens dans la re-
 marques suivante. M. Heiff dit, page
 232. que l'Empereur Sigismond étoit
 liberal, sçavant, aimant les gens de
 Lettres. Le Commentateur pour fai-
 re voir l'estime singulière que ce Prin-
 ce avoit pour les Sçavans, nous ap-
 prend » qu'il donna l'Ordre de Cheva-

» valier à Georges Fiscelin, un des plus
» habiles Jurisconsultes de son tems,
» & que celui-ci ayant eu dans la
» suite quelque differend au sujet du
» rang qu'il devoit tenir parmi les
» Chevaliers; Sigismond lui fit con-
» noître combien il devoit préférer
» son état au second. « *Je puis*, lui
dit-il, *créer mille Chevaliers dans un*
jour, & l'espace de mille années ne me suf-
firoit pas pour faire un seul Sçavant. C'é-
toit lui reprocher finement qu'il ne
s'estimoit pas assez par l'endroit qui le
rendoit si supérieur aux autres. Mais
en même tems on voit combien il fai-
soit cas du sçavoir; sentiment qui lui
a été commun avec les plus grands
Princes.

Mais en voilà assez pour vous met-
tre à portée de connoître le mérite des
notes. Il me reste à vous parler de la
continuation de l'Histoire. L'Auteur
ne cite pas non plus les Livres, d'où
il a tiré les faits. Il me paroît que les
Gazettes ont été ses principaux gui-
des. Il faut pourtant convenir qu'on
trouve quelques détails curieux. Vous
sçavez l'Histoire des démêlés de Cle-
ment XI. avec l'Empereur, & l'at-
tention mutuelle de ces Princes à se pi-

quér. Le continuateur rapporte quelques faits fort singuliers, & s'il faut juger de ses talens politiques, par le portrait qu'il fait de la Cour de Rome, je vous avouë qu'on ne peut lui contester la faculté de juger sainement des choses. Lisez les pages 42, 118 & 119. du Tome II.

Ce qu'il rapporte page 203. n'est pas moins remarquable. Dans les Eglises Protestantes du Duché de Hanover; on étoit dans l'usage de faire des prières durant les tems orageux, pour demander au Ciel que les Vaisseaux qui devoient périr, vinssent échoüer vers les Côtes Germaniques, & fussent jettés préférentiellement sur les rivages habités par les gens du pays, afin qu'ils pussent profiter des dépouilles. Ils prétendoient acquérir par ces prières, un titre légitime sur les marchandises & autres effets : » La Critique des personnes éclairées, ajoute le Continu-
» teur, p. 203. avoit cherché en vain
» de détruire une pratique si peu con-
» forme aux Loix des Chrétiens. Des
» considérations humaines avoient em-
» pêché que l'on ne forçât les Minis-
» tres Protestans de supprimer une in-
» vocation publique qui eût à peine

» été tolérée dans le Paganisme. « Ces prières furent sagement abolies par le Conseil de Régence du Roi Georges I. & l'on avertit les peuples, qu'on puniroit comme voleurs & pirates, ceux qui se rendroient maîtres des effets jettés par les naufrages sur les Côtes dépendantes de l'Electorat d'Hannover. Vous remarquerez en passant, qu'il n'y a point de Religion où la superstition ne regne, sur tout lorsqu'elle paroît avantageuse. Au reste le style du Continuateur n'est pas fort différent de celui de M. Heiss. Ce sont deux Etrangers qui ont à peu près le même tour d'esprit.

J'avois envie de vous entretenir de l'*Essai sur les Guerres Civiles de France*, traduit de l'Anglois de M. de Voltaire, dont on vient de publier une seconde édition in-8o. 1731. Mais les faits y sont si pressés, & la narration si rapide, qu'il ne m'est pas possible de détacher aucun morceau. Comme c'est une lecture fort courte, je vous renvoye au Livre même; vous y reconnoîtrez l'esprit vif & hardi de cet illustre Poëte. La traduction me paroît bien écrite; mais celui qui l'a faite, est tombé dans une méprise.

ſinguliere. M. de Voltaire a traduit en Anglois la Lettre que M. de Montmorin , Gouverneur d'Auvergne écrivit , pour ne pas faire périr les Proteſtans de ſa Province , le jour de la Saint Barthelemy; le Traducteur au lieu d'inſerer la Lettre telle qu'elle avoit été écrite par ce Gouverneur , l'a compoſée d'après la Traduction Angloiſe. Cela eſt fort plaſant.

Les Hollandois travaillent à une nouvelle Edition; augmentée, du Dictionnaire de Richelet. Il eſt étonnant que des étrangers s'érigent en Maîtres de notre Langue. Quoiqu'il en ſoit , on aſſûre qu'ils ne copieront pas entièrement l'édition faite à Lyon en 1725. 3. v. in-fol. Il eſt à ſouhaiter qu'on retranche une partie de l'érudition de l'Avocat Lionnois ; je veux dire cet importun étalage de droit, & d'inſcriptions latines. Je ne doute pas non plus qu'on ne ſupprime la *Bibliothèque du Richelet* ; c'eſt-à-dire, le Catalogue des Auteurs cités dans le Dictionnaire. Il étoit fort court dans les éditions précédentes; mais il a plû à un barbouilleur de papier , d'en faire un Livre. C'eſt un faras Théologique qui laſſe la patience du plus intrépide Lecteur. Il y a ou-

tre cela des minuties puériles , des faits avancés en l'air , & les éloges sont prodigués aux plus misérables Ecrivains. Cet Auteur qui tranche du grand Litterateur , ignore quelquefois les faits les plus communs ; ainsi , à l'article de *Baron* le Comédien , il le fait bonnement Auteur de toutes les Pièces que lui attribue l'*Almanach du Parnasse*. Qui ne sçait cependant que ce Comédien n'a fait que prêter son nom à des personnes intéressées à garder l'*incognito* ? Jugez de l'esprit du Bibliothécaire par la remarque suivante :
» En passant j'exhorterai l'Auteur de
» cet Almanach à ajoûter le lieu & la
» date de naissance de chacun des Poë-
» tes dont il parle : *Item* , de joindre
» les noms de Baptêmes , &c. une de-
» mi-feuille d'augmentation en fera
» l'affaire. Si quelques-unes des Mu-
» ses qui y ont place , apprehendoient
» qu'à la date de naissance , on ne les
» prît pour des Sybilles , on pourroit
» trouver moyen de leur lever ce scrupule. Il n'y a qu'à compter leurs années de vingt-quatre mois. » Je ne sçai si l'Auteur charmé de cette burlesque invention n'a pas sauté de joye , ainsi que fit M. Pittaval dans une oc-

casion où son esprit le servit aussi utilement.

Le bon goût du faiseur de Bibliothèque brille dans l'article du P. du Cerceau. Voici comme il parle de son Recueil de Poësies diverses : *c'est un bel & bon in-8°. du quel en qualité de Tisonneur, j'aime fort les Pincettes, & plus encore, comme bon Parisien, la Ravigote & les Pâtez.* On dit ce que ce même Auteur, aidé d'un bel esprit d'Avignon, va nous donner les *Anecdotes du Parnasse*. En vérité si elles sont aussi curieuses que celles dont je viens de vous entretenir, ce fera un Ouvrage digne d'amuser les gens d'esprit & de goût.

L'Académie Françoisë s'est départie, cette année de son indulgence ordinaire ; elle a jugé indignes des prix les Pièces d'Eloquence & de vers, qui lui ont été présentées. Mais ce refus, si propre à justifier l'usage de la Critique, ne doit point décourager les Candidats, puisqu'un des plus beaux esprits de notre siècle, a eu autrefois un sort presque semblable. C'est un fait que j'ignorois, & que j'ai appris en parcourant la *Bibliothèque de Richel.* » La première Pièce, dit-il, que

» je connoisse de M. de Fontenelle, est
 » celle qu'il composa pour le prix de
 » Poësie en 1675. & qui se trouve
 » dans le Recueil de l'Académie, im-
 » primé la même année. *L'amour qu'a*
 » *le Roi* pour les Lettres & les Scien-
 » ces, étoit le sujet proposé. Les vers
 » de M. de Fontenelle n'eurent pas le
 » prix, mais ils furent pourtant ju-
 » gés dignes d'être donnés au Public.
 C'est peut-être par déference au senti-
 ment de l'Académie, que cette Pièce
 ne se trouve point dans le Recueil des
 Oeuvres de ce célèbre Auteur. Mais je
 ne sçai pourquoi il n'a point inséré
 celle qu'on trouve dans le Mercure du
 mois de Mai 1677. & qui est intitulée
l'Amour noyé. Elle étoit bien digne
 d'accompagner les autres Poësies.

Je crois que vous me sçaurez bon gré
 de vous envoyer la Pièce suivante de
 M. de Voltaire; bien que le jugement
 qu'il porte sur les Poëtes Epiques, soit
 plus badin que solide.

Sur les Poëtes Epiques.

Plein de beautés & de défauts;
 Le vicil Homere a mon estime;

Il est , ainsi que ses Héros ,
 Babillard outré ; mais sublime.
 Virgile orne mieux la raison ;
 Est plus juste , a plus * d'harmonie ;
 Mais il s'épuise avec Didon ,
 Et * rate à la fin Lavinie.
 De faux brillans , trop de magie ,
 Mettent le Tasse un cran plus bas .
 Mais que ne tolere-t'on pas
 Pour Armide & pour Herminie ?
 Milton , plus sublime qu'eux tous ,
 A des beautés moins agréables ;
 Mais il n'écrit que pour les fous ,
 Pour les Anges , & pour les diables .
 Parler de moi , seroit trop fort ,
 Après Milton , après le Tasse ;
 Et j'attendrai que je sois mort ,
 Pour apprendre quelle est ma place .

* Je ne crois pas que personne ait encore dit
 que Virgile eût plus d'harmonie qu'Homere.

* La métaphore est tirée d'un arme à feu ,
 dont la poudre ne prend point. On dit qu'on
 rate une chose , lorsqu'en l'entreprend & qu'on
 n'y réussit point. Or Virgile n'a point entrepris
 de peindre les amours d'Enée & de Lavinie :
 Il ne s'est aucunement proposé cet objet. L'ex-
 pression n'est donc pas juste ; mais elle est plai-
 sante , & cela suffit peut-être dans une piece
 badine .



TRENTIÈME LETTRE.

E.

UNE Société de gens de Lettres Anglois , a entrepris , Monsieur , une *Histoire universelle* , depuis le commencement du monde jusqu'à présent , & ils ont publié leur Projet. Ils promettent d'établir tous les faits sur les témoignages les plus certains , en sorte qu'aucun événement considérable n'y sera rapporté , sans être solidement appuyé d'une autorité exactement citée à la marge. Cette Histoire , dit-on , s'imprime actuellement *in-4^o*. à Londres , & les Auteurs s'engagent à en donner tous les six mois un volume de 90. feüilles.

Ils ont déjà publié l'*Introduction* , qui contient la *Cosmogonie* , c'est-à-dire , la création du Monde. Ce commencement , qui est plus philosophique qu'Historique , vient d'être imprimé *in-12*. à la Haye , traduit en François. Le Traducteur attend sans doute , que la suite de l'Ouvrage An-

glois paroisse , pour la traduire pareillement. Il est à souhaiter qu'il soit un peu plus correct & élégant dans son stile.

Le I. Livre contiendra l'Histoire Asiaticque; jusqu'à Alexandre. Le II. l'Histoire Gréque , mêlée avec l'Histoire Asiaticque , depuis Alexandre jusqu'à Mahomet. Le III. l'Histoire Romaine. Le IV, l'Histoire Mahometane. Le V, l'Histoire des Peuples Occidentaux & Septentrionaux de l'Europe. Le VI; l'Histoire des Royaumes, & des Etats modernes , dans la Partie Méridionale de l'Europe. Le VII; l'Histoire des Royaumes, & des Etats modernes , dans la partie Septentrionale de l'Europe. Le VIII, l'Histoire de l'Afrique, & de l'Amérique. L'Ouvrage entier sera terminé, par un examen des Royaumes & Etats qui subsistent aujourd'hui dans le monde, & de leurs differens interêts. Au reste les Auteurs nous avertissent; qu'ils ne donnent point leur Plan pour complet, étant persuadés, que dans le cours de l'Ouvrage ils seront obligés d'y faire des changemens. *L'Introduction* traduite en François, se trouve à Paris chez Michel

Gandoüin , à la descente du Pont-Neuf.

Fabry & Barillo , Libraires de Genève , ont donné une nouvelle Edition de l'*Histoire de Genève* , par M. Spon , rectifiée & considérablement augmentée par d'amples notes , avec des Actes servant de preuves à cette Histoire : Elle est en deux vol. *in-4º.* & en 4. vol. *in-12.* & se trouve à Paris chez Briasson , rue Saint Jacques. Les notes , quoique sçavantes & curieuses , sont si amples , que le texte semble nager dans le Commentaire ; ce qui rend l'édition *in-12.* assez incommode. Ces notes sont pourtant très-estimables : tirées des Actes originaux , & des Registres publics , elles rectifient les endroits , où l'Auteur (M. Spon) peut s'être trompé ; elles suppléent les faits qu'il a omis , & éclaircissent , ou étendent ceux dont il a parlé trop en abrégé. Ce que l'on trouve dans ces notes , par exemple sur *Servet* & *Spifame* , est tiré de leurs procès criminels originaux. Le Commentateur fait voir en particulier , que *Servet* persécuté par Calvin , & condamné à être brûlé vif , par les Magistrats de Genève , n'étoit pas aussi coupable , que M. Spon l'a

représenté , il le justifie par rapport à toutes les impiétés qui lui ont été attribuées par les Auteurs Protestans & Catholiques , & il montre par les Actes authentiques de son procès , qui existent , que dans son interrogatoire , il expliqua sa doctrine dans un sens assez raisonnable , & très-different au moins de celui dans lequel on l'avoit jusqu'alors entenduë : ce qui ne le préserva pas du supplice ; parce que dans ce même Interrogatoire , il avoit parlé mal de Calvin , & s'étoit emporté extrêmement contre lui : il étoit vrai d'ailleurs que cet Espagnol avoit autrefois écrit contre le dogme de la Trinité , à l'âge de 22 ans , dans son Livre intitulé : *De Trinitatis erroribus* , & dans un autre Imprimé depuis , sous le titre de *Christianismi restitutio*.

L'Histoire du fameux *Spifame* , se trouve très - bien détaillée dans ces notes. Vous sçavez qu'après avoir été successivement Conseiller au Parlement de Paris , Maître des Requêtes , Conseiller d'Etat , puis Evêque de Nevers en 1547. il se retira deux ans après à Genève , pour changer de Religion. Il amena avec lui une femme , qu'il n'avoit pas encore épousée ,

nommée *Catherine de Gasperne*, veuve d'un Procureur du Châtelet, nommé *le Gresle*. Du vivant du Procureur, Spifame avoit eu avec sa femme un commerce de galanterie, dont naquit un fils nommé *André*, qui passa pour celui du Procureur. Après la mort de *le Gresle*, arrivée en 1539. ils vécurent ensemble comme mari & femme, néanmoins sans mariage, jusqu'à l'année 1559. qu'il se retira à Genève avec elle, & avec *André* leur fils, & une fille nommée *Anne*, née depuis la mort du Procureur. On le reçut à Genève, comme un homme qui sacrifioit tout à la vérité & à la liberté de professer la vraie Religion. Il y déclara qu'il avoit épousé secrètement *Catherine de Gasperne* n'ayant pû le faire publiquement, à cause de son caractère: & s'étant alors pourvû au Consistoire, & devant le Magistrat, il obtint la confirmation de son prétendu mariage.

Il vécut à Genève d'une manière édifiante, & y fit un bon usage des richesses, qu'il y avoit apportées. Il étoit considéré & souvent consulté du Magistrat sur les affaires importantes. Comme il avoit beaucoup de talent

pour les Finances , Jeanne d'Albret ,
Reine de Navarre , l'appella alors à
son service , pour regler les affaires
de sa Maison. Il se rendit auprès de
cette Princesse , mais il ne s'y main-
tint pas long-tems ; il se fit haïr des
Courtisans , & de la Reine même , qui
le congédia. Spifame retourna à Ge-
nève , où s'ennuyant d'une vie privée ,
il résolut de demander au Roi l'Evê-
ché de Toul , & en écrivit à l'Ami-
ral de Châtillon. Son dessein , étoit
disoit-il , de ne jouir que du tempo-
rel de l'Evêché , d'établir la Religion
Réformée à Toul , & d'y avoir la Sur-
intendance sur tous les Ministres. Le
dessein parut chimerique & insensé ,
& on crut que son intention secrete
étoit de rentrer dans l'Eglise Romai-
ne. Sur ces entrefaites Spifame fut mis
en prison à Genève , pour une affai-
re particuliere. Alors il fut accusé
par *Theodore de Beze* , à qui la Reine
de Navarre avoit écrit , qu'elle n'avoit
jamais connu d'homme plus ambi-
tieux & plus menteur. On lui fit un
crime de ses vûes sur l'Evêché de
Toul : la Reine de Navarre écrivit en
même tems au Conseil de Genève , &
accusa Spifame d'avoir écrit contre sa

Maison. Alors on faist tous ses papiers; parmi lesquels il s'en trouva un, qui le perdit. Ce fut son contrat de mariage avec Catherine de Gasperne, qui se trouva être un Acte faux; ce qu'il avoua lui-même, ayant été confronté avec sa femme, qui le lui soutint, & qui en avoit auparavant révelé toutes les circonstances au Magistrat. Cet Acte étoit daté du 2. Aoust 1539. & cependant il n'y avoit que deux ans que Spifame l'avoit fabriqué, pour lui servir dans son procès, que son neveu Jean Spifame lui avoit intenté à Paris, pour faire déclarer sa femme concubine & ses enfans bâtards.

Spifame convaincu, & n'ayant aucun appui, recourut à la clemence du Magistrat. Il représenta que son adultère étoit un péché commis il y avoit trente ans; que depuis ce tems-là il en avoit fait pénitence dans la Religion Réformée, & avoit mené avec sa femme une vie irréprochable; que la fausseté du contrat étoit l'effet de sa tendresse paternelle, pour assurer sa succession à ses enfans, qui étoient citoyens de Genève, & qui avoient eux-mêmes une famille nombreuse, & pour en priver son neveu, Catholi-

que Romain. Qu'enfin ce faux contrat n'avoit point été produit; qu'il ne prétendoit point en faire usage désormais, & qu'il consentoit qu'il fût laceré. Par malheur, on découvrit en même tems que ce faux contrat de mariage avoit été précédé d'un autre également faux, qu'il avoit produit à Calvin, & au Consistoire, à son arrivée à Genève, & sur lequel son mariage avoit été avoué & confirmé. Spifame fut condamné par le Conseil à avoir la tête tranchée, & le Jugement fut exécuté.

On trouve vers la fin du Livre une Dissertation judicieuse sur le lieu par où passaient les Lignes, que Jules-César fit faire près de Genève, pour empêcher le passage des Helvetiens. L'Auteur fait voir que ni l'opinion commune, ni celle de Hottoman, ne sçauroient s'accorder avec ce que dit César dans ses Commentaires. Cette Dissertation est suivie d'une autre sur la Colonie équestre, & d'un Recueil d'Inscriptions antiques, qui se trouve à Genève; elles sont accompagnées de sçavantes explications; les *Inscriptions modernes* ne sont pas même oubliées. La plus remarquable est l'*Epitaphe* du Duc de Ro-

han , tué en 1638. au combat de Königsfeld , (où les Troupes Impériales furent battues) & qui voulut être inhumé à Genève. Voici le commencement de l'Épithaphe.

D. O. M. S.

Henricus

Robannii Dux inclytus,

Priscorum Armorica Regum

Genuina & mascula soboles,

Navarra & Scotia Princeps,

Summis Europa Dynastis

Affinitate innexus,

Hic jacet :

L'Ouvrage est enfin terminé par des Remarques de M. *Fatio de Duillier*, sur l'Histoire naturelle des environs du Lac de Genève.

On a débité à Paris , il y a quelque tems l'*Histoire de Madame de Muci* : Roman si mal écrit , & si contraire à toutes les bienséances, que l'Auteur a jugé à propos d'emprunter le nom d'une femme de Chambre , qui le dédie à son Amant. Cette Histoire , où il y a des choses vraies , présente par

tout des tableaux peu honnêtes , & dont les couleurs sont désagréables. La prétendue femme de Chambre qui écrit , ne déplaît pas moins par sa façon d'écrire , que l'Héroïne par son libertinage. Cette Héroïne est une espece de *Putana errante*.

Je vous envoie une Pièce nouvelle ; où vous trouverez des traits ingénieux , & de justes éloges donnés délicatement à un Seigneur recommandable par ses grandes qualités , & sur-tout par son goût pour les Lettres , & par l'amitié dont il honore ceux qui les cultivent avec succès.

DIALOGUE

*Entre Chifone & Topaze petites Chiennes
Barbettes de Monsieur le Marquis
de Neelle.*

Par Mr. FUZELLIER.

CHIFONE. **Q**U'as-tu , ma chere Topazine ?

Tu fais une bien triste mine !

Découvre ton chagrin secret ,

Est-ce un désir ? est-ce un regret ?

TOPAZE. C'est tous les deux Dame Chifone.

CHIF. Cette duplicité m'étonne !
Comment peut-on sans regretter,
Et désirer & regretter,

Dans le même instant de sa vie ?

TOP. Folle Barbette, que j'envie

Ton ignorance en fait de cœur !

C'est seulement dans le malheur

Que sur lui-même il étudie ;

S'il possède un parfait bonheur,

Sa délicatesse engourdie

Jouit sans rien examiner ;

Le plaisir sçait peut chicaner.

Mais si le sort impitoyable

A nos vœux n'est pas favorable,

La cervelle prend le galop,

Et court après mille chimères ;

Les heureux ne raisonnent guères ;

Les malheureux raisonnent trop.

CHIF. Qui croiroit que de ton étoffe

On eût fait un Philosophe !

Par * Anubis Dieu des Toutous,

Dans le vaste Empire des fous,

Des Barbets tu serois la Reine ! ...

Depuis la mort de la Fontaine

Bête ne devoit plus parler ...

TOP. C'est imposer, sans conscience,

Presqu'un universel silence ;

Bêtes voudront toujours briller.

Quelqu'un les a fait babiller

Plus mal que moi

CHIF. C'est beaucoup dire.

TOP. Si l'on en doute, on n'a qu'à lire ;

Plus d'une fable en fera foi. ...

CHIF. Au fait.

** Anubis, Dieu à tête de chien, révérend dans l'ancienne Egypte.*

TOP.

TOP. Le voici. Notre Maître
T'aime infiniment plus que moi,
Quoique je l'aime plus que toi ;
Sans égard , sans goût fait paroître
Sa vive partialité.

Qu'il est cruel d'être immolé
Par un goût tant accrédité !
Oh ! pour moi j'en suis déolée :
Car enfin on cite par tout
La sublimité de ce goût ;
On dit que notre Maître aimable
Pense très-délicatement ,
Et que son stile inimitable ,
Très-solide , quoiqu'agréable ,
Quand il le faut , sçait noblement
Exposer de son jugement
L'ordre toujours invariable.

CHIF. Si notre Maître t'en'endoit ,
Comme il tireroit tes oreilles !

TOP. Et si justice il me rendoit ,
Il souffriroit phrases pareilles :
Le peindre , je le sçai fort bien ,
N'est pas l'emploi d'une Barbette ;
Aussi seulement je répète
Ce que j'entens

CHIF. N'entens plus rien.
Sur tout guéris ta jalousie :
Cette incommode frénésie
Doit-elle troubler des Barbets ?

TOP. Ma Chiffone , ne t'en déplaîse ;
C'est en parler fort à ton aise.
Ton zèle n'a point de débets
A recouvrer : le mien , Ma-mie ,
Est en avance rudement

CHIF. Mais on nous traite également.

TOP. Egalement ! je te le nie.

CHIF. Chaque jour ne nous sert-on pas

A toutes deux même repas ?

TOP. Bon ! suis-je , moi , d'humeur gloutonne

A disputer sur le manger ?

Je suis contente de gruger

Si peu que mon Maître m'ordonne ;

Ce n'est point un os qu'il te donne ,

C'est son cœur , qu'avec toi , Chiffone.

Topaze voudrois partager !

CHIF. Je te plains d'être si sensible.

TOP. Ce n'est pas tout. Dans mon malheur,

Une circonstance terrible

Comble mes maux & ma douleur ,

MAILLY * m'aimoit , & sa douceur

Me faisoit oublier ma perte ,

Quand (ô fatale découverte !)

J'apprens . . . qu'elle dis-je ? hélas ! je voi

Qu'elle ne m'aime plus , & moi ,

Victime d'une ardeur constante ,

Je l'aime toujours.

CHIF,

Par ma foi ,

La réflexion est charmante !

Eh ! comment , ma pauvre innocente ,

Ferois-tu pour ne l'aimer pas ?

As-tu bien compté ses appas ?

De grâces naïves pourvue ,

Sans l'aimer quelqu'un l'a-t'il vûe ?

Et quelqu'un , qu'elle a sçu charmer ,

A t'il pû cesser de l'aimer ?

Mais en vertu de quoi , ma chère ,

Lui plaisois-tu toi ?

TOP.

Le mystère

Va se dévoiler aisément :

J'aime MAILLY fidèlement.

CHIF. Je ne sçai rien de si probable.

* Madame la Comtesse de Mailly , fille de M.
de Marquis de Neelle , Dame du Palais.

TOP. * *Avec de l'amour, vraiment*
On dit qu'on est toujours aimable . . .

CHIF. Qui dir cela ? cet argument
N'est pas en forme , ma Topaze ;
Fonde-toi sur une autre baze :
Quand à moi de mon agrément
Veux-tu sçavoir le fondement ?
C'est mon esprit. Vois-tu , sa flâme
Répand son éclat au dehors ;
Jamais le corps n'embellit l'ame ,
L'ame peut embellir le corps.

TOP. Applaudis-toi de ta finesse ;
J'estime plus moi la tendresse
Que sent mon cœur infortuné . . .
La nature me l'a donné
Ce cœur qui sçait aimer sans cesse ,
Et l'art ne l'a point façonné.
L'esprit ami de la surprise ,
Pour tromper , feint de la candeur ,
Où , souvent l'esprit se déguise
Et fait semblant d'être le cœur ;
Mais . . .

CHIF. Mais treve enfin d'analyse.
Tu prétens , je crois , te moquer
Sur la Marianne ** nouvelle ;
Avec un tour emprunté d'elle ,
Ecoute , je veux te railler ;
Ton * esprit n'est pas bon à dire ,
Juge , ce qu'il vaudroit à lire . . .

TOP. Je ne t'entens pas.

CHIF. Si tu peux

* *Maxime de l'Opera d'Endimion.*

** *La Marianne , Roman commencé par M.
de Marivaux.*

*** *Expressions tirées de ce Roman, 1. partie,
p. 3.*

Finis ton Roman.

TOP.

Tu le veux ;

Apprens l'humiliante cause
Du noir chagrin qui m'indispose.
Ce n'est qu'un * Doguin retrouvé.
En me déroband la tendresse
De mon adorable Maîtresse
Que ne m'a-t'il pas enlevé ?
Quelle incroyable préférence !
Ces Doguins poussifs , reniflans ,
Quoique laids , sont fort insolens :
De plus leur sottise indifférence
Surpasse encor leur insolence,
Rauque voix , aigres Catillons
Annoncent ces francs Boudrillons :
Par quelle puissance magique
Plaisent-ils donc ? car entre nous ,
Sans la faveur diabolique ,
Je gage qu'on les noiroit tous.
Robinson , ton bonheur m'accable !
Que n'es-tu loin de ce canton ;
Sur les bords de l'Isle effroyable
Où s'ennuya tant ton * Patron !
De Cerbere vil rejetton ,
D'où vient qu'un Fourreur favorable
N'a pas découpé ta toison ?
Mais quoi ! de ta peau misérable
On ne pourroit faire un manchon.
Que dis-je ? épargnons Robinson ;
MAILLY l'aime , il m'est respectable ;
MAILLY l'aime , il est donc aimable.
Va , jouïs , Doguin trop heureux ,
Du prix des plus sincères vœux ;

* Robinson , Doguin perdu & retrouvé de
Madame la Comtesse de Mailly.

* Robinson voyageur Anglois , qui passa 29
ans dans une Isle déserte.

Jouis , (en l'ignorant peut-être)
Du bonheur le plus achevé :
Il n'est pas toujours réservé
Pour qui sçauroit m'eux le connoître !
CHIF. C'est moraliser galamment.
Si tu n'étois pas une Chienne ,
C'en seroit trop : qu'il t'en souviennne ;
Dans ce cas-ci certainement
Un humain chantant telle Antienne ,
Auroit tort , & tort grandement.
Avec Dames de haut parage
On doit mesurer son langage ,
De ses mots peser la valeur ;
Le respect en est contrôleur :
Quand sur leurs attraits on s'explique ,
Le stile qu'il faut qu'on pratique
Est encor plus embarrassant ;
Le plus juste Panegyrique
Quelquefois n'est pas innocent ;
Le vrai se trouve téméraire :
Car , louer , lorsqu'on est sincere ;
Ce n'est qu'exprimer ce qu'on sent.

Vous vous souvenez , Monsieur , de
ce que nous vous avons mandé , dans
la vingt-quatrième Lettre , au sujet de
la nouvelle Traduction en François
du *Livre des Epîtres de Cicéron à M.
J. Brutus* : vous sçavez que dans le
Journal des Sçavans , on a relevé plu-
sieurs méprises du Traducteur , & qu'il
n'y a point de repliche à la censure
que nous avons aussi pris la liberté
d'en faire. Voici cependant un juge-

ment bien favorable à cette Traduction. Les Journalistes de Trévoux en parlent ainsi , (Février 1731. page 357.) *La Traduction , sans être littérale , est exacte , & rend parfaitement le sens de l'Auteur.* Voilà ce qu'on peut appeller une preuve du bon cœur de ces gracieux Journalistes , amis sans doute du Traducteur. Avec cette qualité on ne fait jamais de mauvais Livres.

En parcourant dernièrement *l'Histoire de l'Eglise de Meaux* , qui se vend chez Pierre Gandoüin & Giffart ; j'y trouvai parmi les pièces justificatives un Testament fait en l'an 1309. par *Marguerite Dame Dou-Tour & de Dampierre* , femme de haut homme & noble. *Monseigneur Gauchier de Châtillon, Seigneur Dou-Tour & de Dampierre.* Cette Dame dans un article legue aux pauvres dix livres , en compensation des restes de sa table , qu'elle avoit dû donner aux pauvres , & qu'elle avoit donné à ses chiens , & en restitution du gain qu'elle avoit fait au jeu de dez. Voici les termes : *Item , dix livres départis & donnés pour Dieu , pour les petits chiens & pour les grands , que j'ai donné mangier l'aumône & les relié que*

'du Parnasse. XXX. Lettre. 79
li pœvres deffent mangier ; & pour restitu-
tion de gaing que j'ai fait au gien de
dez.

D. Toussaints Duplessis , Auteur
de cette Histoire , fait entendre (pag.
196. tome I.) que dans l'onzième
siècle c'étoit l'usage de fabriquer de
faux Actes , & que cette mode étoit
presque universelle : « On ne discon-
vient pas , dit-il que le mal n'aie
été presque universel , & que non-
seulement les Monastères d'hom-
mes & de filles , mais encore les
Communautez séculières , les Corps
de Villes , les Eglises Collégiales ,
& les Cathédrales mêmes , n'ayent
succombé à la tentation de contre-
faire des Actes favorables à tout ce
qu'elles osoient prétendre. « Com-
me il y a un peu d'exageration dans ces
paroles , qui tendent à rendre suspects
tous les titres de l'onzième siècle , &
même des titres plus anciens encore ,
M. Lancelot s'est élevé avec raison
contre un sentiment si dangereux , &
si peu raisonnable , & a écrit à l'Au-
teur une fort belle Lettre , qui est in-
serée à la fin du premier tome. « Les
Critiques mal intentionnés (dit-il)
ne manqueront pas de conclure de

» vos termes, que tout ce qui nous
» reste de titres anciens, ou, si vous
» voulez seulement de ce siècle, &
» de ceux qui l'approchent, sont tous
» fabriqués par des faussaires . . . on
» ne peut disconvenir qu'il n'y ait eu
» des faussaires. Chaque siècle peut
» même en avoir fourni, & nous en
» avons vu de nos jours. . . Mais de
» ce qu'il y a eu de tems en tems des
» gens, qui ont voulu imposer à la
» crédulité des autres, faut-il en con-
» clurre que toutes les Archives du
» monde connu, ont été en butte à
» leur mauvaise foi ; que tous les ti-
» tres qui sont venus jusqu'à nous,
» sont faux, ou du moins suspects ;
» qu'aucun Chartrier, qu'aucun dé-
» pôt public, même particulier, n'a été
» à l'abri de ce vice universel ? il se-
» roit très-facile de prouver le contrai-
» re. *Si le hazard* produit en un siècle
» un titre, qui puisse être convaincu
» de fausseté, ne pourra-t-on pas en
» produire un millier au-dessus de
» tout soupçon ? Il ne faut pas en avoir
» manié beaucoup, pour être convain-
» cu de cette vérité . . . Autant que mon
» peu d'expérience en ces matieres, a pû
» me permettre d'en juger, j'ai trouvé

» très-peu d'Originaux faux , & j'ai vû
» au contraire des Chartres de tous les
» siècles , respectables par les marques
» les plus certaines d'autenticité
» Je suis convaincu , qu'il n'est pas be-
» soin de vous accabler de témoigna-
» ges , pour vous engager à réduire les
» termes trop généraux , dont vous
» vous êtes servi , à quelque chose de
» moins fort & de moins étendu. Vous
» y êtes même plus intéressé qu'un au-
» tre , &c.

D. Duplessis a répondu à M. Lan-
celot en ces termes » Les con-
» séquences que vous me faites entre-
» voir , seroient d'une étrange témé-
» rité ; je les désavoue dans toute la
» droiture de mon cœur . . . Je déclare
» hautement que je n'ai eu d'autre in-
» tention que de me renfermer dans
» les bornes étroites , que vous me
» prescrivez , &c.

Vous sçavez , Monsieur , l'orage
qu'excita autrefois contre le fameux
Abaillard le nom de *Paraclet* , qu'il a-
voit donné à l'Eglise bâtie dans le
Diocèse de Troyes, en faveur d'Héloï-
se. D. Duplessis rapporte (pag. 62. t.
I.) qu'on fit pareillement un crime à
Saint Hildevert d'avoir donné le nom

de *Christ*, à une Eglise qu'il avoit bâtie ; que cela fut traité dans un Concile de nouveauté pernicieuse contre la foi ; & qu'Hildévert pour ce sujet fut suspendu de ses fonctions Episcopales , & mis en pénitence. Ce fait est remarquable. Il y en a plusieurs autres dans cette *Histoire* , dont je pourrois vous entretenir ; s'il me convenoit de m'étendre sur des faits Ecclésiastiques. Le reproche de *vanité* qu'on fit sérieusement à Saint Hildévert , pour avoir détruit une ancienne Eglise, & en avoir bâtie à la place une plus grande & plus magnifique , est aussi digne de quelques réflexions , que vous ferez mieux que moi.

Comme l'on a ignoré jusqu'ici le nom du véritable Auteur des *Lettres Turques* , attribuées à diverses personnes , vous serez peut-être bien aise d'apprendre qu'elles ont été écrites & publiées par M. Poulain , de Sainte Foy , connu par plusieurs pièces ingénieuses qu'il a autrefois composées pour le Théâtre (avec M. Sebire des Saudrais , Avocat au Conseil) & qui ont été représentées avec succès. Il étoit il y a quelque tems en Hollande , où il a fait imprimer ces *Lettres* , & il est

actuellement à Rennes , d'où il mande à un de ses amis, qu'il est l'Auteur de ce petit Ouvrage , qui a plû au Public , & dont on a fait mention dans la treizième Lettre du Parnasse.

Je me hâte de vous apprendre , que l'Académie Françoisé vient de faire un digne choix , en accordant à l'illustre M. Crébillon , la place vacante par la mort de M. de la Faye.

Je suis , Monsieur , &c.

TRENTE-UNIE' ME LETTRE.

Z

VOUS m'invitez depuis long-tems , Monsieur , à vous entretenir des Commentaires Latins d'Aufone , publiés à Paris. Je vous avoue , que rebuté par l'épaisseur du Livre , je ne pouvois me déterminer à le parcourir. Si le Poëte pouvoit revenir de l'autre monde, ne seroit-il pas étonné de voir le petit volume de ses Poësies , métamorphosé en un in-4.^o. de sept cent pages , chargé de passages Grecs & Latins , de lieux communs de Mytologie , de Géographie , d'Histoire Naturelle.

Dvj

relle ? Pourroit-il n'être pas saisi d'horreur de se voir si prodigieusement enflé ?

L'Editeur a pourtant eu de bonnes intentions , en publiant ces prolixes Commentaires. Il a cru qu'un Poète Latin , qui , selon lui , avoit illustré les Gaules par son esprit , reveilleroit le goût pour les Lettres Latines , dont effectivement on ne fait pas assez de cas. Mais un Ecrivain du bas empire , décrié pour son style dur , rampant & négligé , est-il bien propre à produire cet heureux effet ? Le zele de l'Editeur ne s'est point borné-là ; il a encore voulu dégôûter le Public , de ces brochures dont nous accablent , dit-il , de petits Grecs affamés , *Graculi esurientes* , & où , excepté les titres plaisamment imaginés , on ne trouve que des fadaïses. Ces frivoles compositions , comme vous sçavez , ne sont lûës que par de stupides Provinciaux , & par des gens de peu d'esprit & sans goût. Ce sera sans doute un mets plus délicieux pour cette sorte de Lecteurs , qu'une collection de Variantes & de Notes sur Aufone. il n'en faudra pas davantage pour leur faire mépriser l'insipide bagatelle. Graces donc au ze-

le éclairé de l'Editeur, l'Aufone, si doctement commenté, va être le tombeau de ces petites brochures; & les petits Grecs ne pouvant plus trafiquer des titres heureux de leurs Ouvrages, seront réduits à compiler les leçons des Scaligers, des Tollius, & de tous ces Scavans en *us*, dont les noms sont si célèbres & si réverés chez le Peuple Scoliaſte.

Quoique je ne goûte pas les raisons dont ſe ſert l'Editeur, pour juſtifier l'impreſſion de tant de longues ſcolies, je reconnois cependant, qu'il ſ'eſt judicieuſement appliqué à recueillir ce qui regarde la perſonne & les Ecrits d'Aufone. Peut être trouverez-vous qu'il a porté trop loin l'exaétitude, & qu'il auroit pû ſupprimer certains détails. Quoiqu'il en ſoit, en réuniffant les différens traits qu'il a employés pour peindre ce Poëte, on trouve un homme d'un caractère aimable, faiſant un heureux mélange de la philoſophie, & de la volupté, bon mari, vertueux citoyen, ſenſible aux plaiſirs de l'amitié.

Aufone ne fut pas un Poëte de profeſſion. Il compoſa dans le trouble & dans l'horreur des armes, la plû-

part de ses Pièces. Dans sa jeunesse le plaisir & la reconnoissance exciterent son imagination Poëtique, & cette même imagination le servit encore agréablement dans les tristes momens de sa vieillesse. En lisant quelques Pièces, dont l'Editeur a connu tout le prix, on est forcé d'avouer, qu'il n'a manqué à Ausone pour être un excellent Poète, que d'être né dans le siècle d'Auguste. Son Cupidon attaché à la croix, ses Roses, son Poëme de la Moselle, quelques Epigrammes heureuses, sont certainement des preuves de son esprit. Mais tout le reste est bien médiocre. J'estime beaucoup plus sa personne que ses Ouvrages. J'estime l'honnête homme, le Philosophe aimable & enjoué : du Professeur & du Poète je n'en fais pas grand cas.

Voilà l'idée que je me suis faite des talens d'Ausone. J'ajouterais que sa Prose est encore plus foible que sa Poësie ; ce qui me paroît un peu singulier. Les Poetes étant accoutumés à chercher differens tours, pour renfermer leurs pensées dans une certaine mesure, leur Prose se ressent ordinairement de la force & de la vivacité d'une imagination exercée.

Ne vous attendez pas que je discute les Commentaires de M. Fleury, & l'utile Supplément de M. l'Abbé Souchay de l'Académie des Belles-Lettres. Je n'ai point envie de vous ennuyer. Mais la sincérité m'oblige de vous dire que le Supplément me paroît d'un meilleur goût que les Commentaires. M. Fleury n'est qu'un compilateur ; mais M. Souchay faisant usage de sa pénétration & de son bon goût, remarque finement ce qu'il y a de bon & de mauvais dans chaque Pièce. Il y a en général plus de choix dans ses recherches : mais j'aurois voulu qu'il eût résisté à l'envie de faire briller son érudition ; tantôt il transporte dans son Supplément, des notes triviales ou superflues ; tantôt ce sont des répétitions importunes & des additions aux remarques déjà trop longues du Commentateur. Que m'importe, par exemple, de sçavoir les différens noms qu'on a donnés à une Ville, les vertus d'une plante, combien d'Auteurs se sont servis d'une même expression, & d'une même pensée ? Est-il bien nécessaire de rapporter en Grec des faits Historiques assez communs, dont Aulone parle sans aucune équivoque ? Il me semble-

que pour rendre l'érudition aimable ; il faut en user plus sobrement. Cette profusion n'éblouit pas les bons esprits , parce qu'ils savent que ces sortes de notes , inutiles pour l'intelligence du texte , ne coûtent qu'à transcrire. Un Commentateur ne devoit jamais perdre de vûe les Asconius , les Donats , les Servius. Voit-on dans leurs Ecrits rien d'étranger & de superflu ? Contens d'expliquer le sens & l'expression des Auteurs , dans les endroits difficiles , ils n'entassent point les passages , & n'ambitionnent pas la réputation de *dévoreurs* de Livres.

Pour moi je rends courts tous ces vastes Commentaires , en profitant seulement des éclaircissemens , toujours rares , sur les endroits difficiles. J'ai plutôt lû Cicéron tout entier , que la dixième partie des notes & des Commentaires qu'on a faits sur lui. Vous sentez bien que je ne perds pas beaucoup , en me privant d'une frivole critique de mots , qui ne sert qu'à diminuer l'attention dûe à l'Original. Tout de même , si j'ai la patience de lire Ausone , je me servirai du Commentaire pour entendre un petit nombre d'endroits obscurs ; encore arrivera-t'il que je ne serai pas sa-

ti fait de ces explications, ou que le Scoliaſte auſſi embarrasſé que moi, n'auroit rien dit du tout. A propos d'endroits difficiles d'Auſone, vous ſçavez que ce Vers du Cupidon attaché à la croix

*Deſlet & ambuſtas lacerans per inania
curru, &c.*

eſt véritablement la croix des Interpretes. M. Souchay a preſque expliqué cet endroit comme l'a expliqué le Pere Oudin dans une Diſſertation imprimée en 1717. Cependant le nouveau Commentateur, aſſûre qu'il avoit compoſé ſa note, avant que d'avoir lû l'Ecrit du Jéſuite. Il ſeroit injuſte de diſputer à M. Souchay l'honneur de cette découverte; puisqu'il ſe dit ſi ſouvent l'écho des Sçavans, il n'auroit pas rougi d'être l'écho du P. Oudin, s'il n'avoit fait que repeter ſon interprétation.

Puiſque vous m'avez engagé à vous parler des Commentaires d'Auſone, permettez moi de vous communiquer ici ce que je penſe de ces ſortes d'Ouvrages. La plupart des Commentateurs ſe propoſent d'épurer le texte; mais ce travail me paroît aſſez ſouvent inutile.

A la renaissance des Lettres, une foule de Critiques entreprirent de corriger les anciens Auteurs : cette critique Grammaticale étoit alors nécessaire ; parce que les anciens Auteurs copiés par des Moines ignorans, étoient remplis de fautes ; mais presque tous sont si heureusement corrigés, que la Critique n'a presque plus rien à faire. Les corrections des Auteurs Classiques peuvent satisfaire les plus délicats. Il faut enfin s'en tenir à quelques Editions, & ne pas floter perpétuellement. D'ailleurs il n'y a pas lieu d'espérer, qu'après tant de recherches, on puisse trouver de meilleurs Manuscrits pour rendre le texte des anciens Livres, plus correct. Cela est si vrai, que les connoisseurs préfèrent les Editions de ces premiers Critiques à celles des Modernes, qui ont servilement copié ce que leurs Prédecesseurs avoient méprisé. N'est-il pas ridicule que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on s'occupe sérieusement à transcrire les fautes de quelques Copistes ignorans ?

Un défaut qui m'a toujours choqué dans nos Commentaires modernes, est cet assemblage monstrueux d'érudition, toujours inutile pour l'intelligen-

et du texte. On diroit que les Commentateurs veulent nous prouver qu'ils ont de bons yeux. S'agit-il d'un fait clairement exposé, on rapproche le texte d'un autre Auteur, où le même fait est obscurément désigné : Je demande si ce passage obscur est d'une grande utilité en cette occasion. Le bon sens ne veut-il pas qu'on ne rapproche un texte clair, que pour débrouiller celui qui ne l'est pas ? De quoi sert-il encore de copier à l'occasion d'un mot, une infinité de passages où le même mot se trouve ? sur-tout quand ce mot est commun. C'est cependant en ces endroits que brille la capacité de la plupart des Commentateurs. N'est-il pas encore ridicule de discourir sur les choses les plus triviales ?

Je reconnois cependant qu'on pourroit faire d'excellens Commentaires sur les anciens Auteurs : voici le plan qu'on pourroit suivre. Il faudroit d'abord ranger les Ecrivains en certaines classes : en commentant ceux qui sont extrêmement faciles, on ne peut se proposer que l'instruction des jeunes gens ; il faut donc expliquer tout ce qui peut leur être inconnu mais d'une manière courte, nette & dégagée de tous fatras d'érudition.

A l'égard des Auteurs , qui sont lus par des personnes dont l'esprit est déjà orné de certaines connoissances , les remarques doivent être moins communes ; on doit supposer qu'ils savent les points ordinaires de Mythologie, d'Histoire, & de Grammaire, mais l'érudition doit toujours être ménagée. Au lieu de copier des Variantes , j'épurerois le texte des Auteurs , d'après les observations des plus habiles Grammairiens. Enfin s'il s'agissoit de commenter un Auteur sçavant , il ne faudroit que de doctes observations. Tout cela demanderoit de plus grands éclaircissemens ; mais je n'ai pas le loisir de vous les donner. D'ailleurs je craindrois que ces sortes de discussions ne fussent pas agréables aux personnes à qui vous communiquez nos Lettres.

Au reste je n'ai jamais goûté l'interprétation Latine ou la Paraphrase qu'on trouve dans les Auteurs *ad usum Delphini* ; sur tout à l'égard des Poëtes. Peut on s'exprimer plus heureusement que Virgile ? Quelle harmonie ! quelles images ! quelle énergie ! tout cela disparoit dans l'interprétation du P. Charles de la Rue Jesuite ?

Cette lecture est elle bien propre à donner du goût pour la belle Poësie. Pour moi en lisant cette version, il me semble voir Virgile mis en pièces & aussi horriblement défiguré que le fut Hector indignement traîné au tour des murailles de Troye. Cicéron s'étoit exercé dans sa jeunesse à déclamer des Traductions Latines qu'il avoit faites de quelques Poësies d'Ennius, & d'une Harangue de Gracchus, écrites en la même Langue. Mais dans la suite je m'appergus, dit-il, de l'inutilité de cet exercice : Ennius & Gracchus s'étoient déjà emparés des expressions les plus heureuses & les plus convenables au sujet qu'ils traitoient ; ainsi, ajoute-t'il, je n'aurois rien gagné à me servir des mêmes termes, & j'aurois beaucoup perdu en m'accoutumant à l'usage de termes moins propres. *Ita, si iisdem verbis uter, nihil prodesse ; si aliis, etiam obesse, cum minus idoneis uti consuescerem.* L'exemple de Cicéron fait voir l'inutilité & les inconveniens de ces sortes d'interprétations. On doit donc se borner à l'explication des endroits difficiles & des expressions obscures ou peu communes.

Il m'est tombé entre les mains un

Recueil de différentes Pièces , imprimé à Milan *in-4°*. 1729. Ce sont des Ecrits presque tous Italiens , pour & contre la sçavante Dissertation , qui est au commencement du dixième Tome de la collection des Ecrivains d'Italie , & qui contient la Description de ce Pays , tel qu'il étoit dans le moyen âge. L'Anonyme qui a composé cette Dissertation , est en même tems l'Auteur des Pièces où elle est solidement défendue.

Il se déclare avec beaucoup de zèle pour les anciens diplomes , dont quelques Sçavans ont contesté l'authenticité; il a pris de là occasion de parler des disputes des PP. Mabillon , Germon , & Papebroch , au sujet de la Diplomatique. On trouve encore des détails fort curieux sur Anniius de Viterbe , ce célèbre faussaire. Je me contente de vous indiquer tout cela ; parce que cette érudition n'est pas du ressort du Nouvelliste du Parnasse. Mais je ne dois pas vous cacher , que l'Apologiste des anciens Monumens , s'est élevé avec beaucoup de force contre l'Anonyme , dont parle le Pere Hardouin dans sa Dissertation de *Nummis Herodiadum*. Ce hardi Novateur , qui n'a été connu

que de ce sçavant Jésuite, a prétendu, que dans un certain siècle, il s'étoit étab'i une Manufacture d'ancienne Histoire, dirigée par une Société de quelques personnes; qui pour ce sujet avoient habilement fondu les Ouvrages de Cicéron & de Pline, les Georgiques de Virgile, les Satyres & les Epîtres d'Horace; les seuls Livres reconnus pour authentiques par ce bel esprit; outre un petit nombre d'Inscriptions & quelques Annales. C'est de cette boutique, selon lui, que nous sont venus les anciens Historiens. Le Pere Hardouin a insinué dans un autre Ouvrage, que cette Manufacture s'étoit établie en France. Mais il n'a marqué ni le siècle, ni les noms des Ouvriers. L'Auteur Italien a osé appeller l'ami du P. H. un Ecrivain frénétique, & une cervelle pleine de chimere.

Dans la Dissertation imprimée au commencement du dixième Tome des *Ecrivains d'Italie*, il y a quelques recherches sur les Inventeurs des Rythmes, appelés dans la suite, vers Lequins. * L'Auteur prétend qu'ils ont commencé en Allemagne. Un autre Italien a tâché d'assurer la gloire de

* Ce sont des Vers Latins rimés, tant à l'hémistiche, qu'à la fin des Vers.

cette invention , à ceux de la Nation. Ce dernier sentiment se trouve refusé dans une Addition Latine à la Dissertation que je viens de citer. Comme ce point d'érudition a quelque rapport à l'Histoire de notre Poësie , je crois devoir m'étendre un peu là-dessus. Il est certain d'abord que les Anciens n'ont point connu ces Rythmes. Puschius a imprimé le Recueil des anciens Grammairiens; il y est parlé de diverses sortes de Vers ; nulle mention du genre Rythmique. Il n'en est rien dit non plus dans Bede'Ecrivain du huitième siècle , qui a composé un Traité , *De metrica ratione*. On ne voit point de cette sorte de Vers dans l'Histoire de Lombardie , par Peregrinus ; & l'on n'en trouve en Italie , que depuis l'arrivée des Normands. Il paroît par certains Vers cités par Meibomius le jeune dans son Recueil des Ecrivains d'Allemagne , & par d'autres inserés dans les Antiquités de Canisius, que les Allemands ont inventé ces Vers Latins rimés tant à l'hémistice , qu'à la fin des Vers. Leonius ou Leoninus, Religieux de Saint Victor , les perfectionna dans le douzième siècle , c'est de lui qu'on les a nommés dans la suite *Leonini*.
Voilà

Voilà ce qu'on trouve dans la Dissertation. Un autre Italien, comme je vous l'ai déjà dit, a voulu faire honneur de l'invention des Rythmes à sa Nation; mais on lui fait voir que tous les Vers qu'il cite, ne sont que de l'onzième siècle; on le défie d'en montrer de plus anciens: ce sont les Siciliens & les Provençaux, qui ont appris aux Italiens cette sorte de Vers. Pour détruire plus solidement les prétentions des Italiens, le Dissertateur rapporte quelques Vers Leonins du neuvième siècle parmi les Saxons, du dixième parmi les François, du septième parmi les Anglois. Il cite pour le dixième siècle, l'Épithaphe de la Reine Gretberge, qui l'an 939. se maria en secondes nûces à Louis d'Outremer, & une autre Épithaphe d'Arnoul, Duc de Baviere, en 937. Il indique encore un Panégyrique d'Orthon le Grand, composé par une Religieuse Saxonne; où il y a des Vers Leonins. Pour le neuvième siècle, il renvoie à l'Épithaphe de Louis le Débonnaire; & pour le septième enfin, il cite l'Épithaphe de S. Oswalde, Roi de Northumberland, mort en 642.

Cette dernière Épithaphe me paroît

Tome II.

E

suspecte ; en effet , si elle étoit du septième siècle , comme l'on veut , il n'est pas possible que Bede , mort en 735. n'eût pas fait mention des Rythmes. Je crois donc que les Vers à la louange de S. Oswald , ont été composés long-tems après , & que les Danois ont appris la Poësie Rythmique aux Anglois.

M. Riccoboni a fait imprimer le second Volume de son *Histoire du Théâtre Italien*. J'aurai l'honneur de vous entretenir de cet Ouvrage. Le premier Volume a été solidement critiqué dans une *Lettre d'un Comedien François* , imprimée en 1728. Il paroît que M. Riccoboni veut enfin prouver sérieusement que les Italiens ont des Tragédies & des Comédies , puisqu'il fait des extraits de quelques-unes. L'Abbé d'Aubignac a soutenu qu'ils n'en ont point. L'Historien du Théâtre Italien avoit cru accabler dans son premier Volume, le pauvre d'Aubignac , en lui jetant à la tête les Titres de plus de cinq cent Tragédies ou Comédies , Italiennes. Il a apparemment reconnu, que ces titres ne prouvoient rien.

On vient de donner en Hollande une seconde Edition des *Mémoires His-*

du Parnasse. XXXI. Lettre. 99
toriques , Politiques & Littéraires , par
Amelot de la Houffaye. Les Extraits
de quelques Livres Espagnols & Ita-
liens , font ce qu'il y a de plus cu-
rieux. On trouve dans ces Mémoires
plusieurs Anecdotes Satyriques , dont
quelques-unes font fausses. Mais ce
n'est pas ici le lieu d'en faire le détail.
En général les collections politiques
d'Amelot de la Houffaye , font estima-
bles , & valent mille fois mieux que
ce qu'il a composé de lui-même.

Vous sçavez depuis long-tems que
M. de Voltaire est un excellent Poë-
te ; mais j'ignorois qu'il fût Janseniste.
C'est un fait que je viens d'apprendre
depuis peu de jours , en lisant la *Bi-
bliothèque Janseniste , ou Catalogue al-
phabétique des principaux Livres Jansé-
nistes*, in-12. 1731. Je n'aurois jamais
cru que M. de V. eût été inscrit sur
une pareille Liste. La note du Biblio-
thécaire est fort singulière : » l'Auteur
» de ce brillant Poëme (la Ligue *)
» qui est aussi mauvais Théologien ,
» qu'il est bon Poëte , y parle sans le
» sçavoir , & peut-être même sans le
» vouloir, comme les Jansenistes & les
» Calvinistes les plus outrés.

* Edition de 1723.

» Il y dit crûement & sans détour ;
 » que la liberté de l'homme est esclav-
 » ve , & qu'elle n'est exempte que de
 » la contrainte , mais non pas de la
 » nécessité. Témoin ces six Vers , qui
 » renferment tout le système du Janse-
 » nisme. «

On voit la liberté , cette esclave si fiere ,
 Par d'invisibles nœuds en ces lieux prison-
 niere ;
 Sous un Joug inconnu , que rien ne peut
 briser ,
 Dieu sçait l'assujettir , sans la tyranniser ;
 A ses suprêmes loix d'autant plus attachée ;
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est
 cachée.

» Dans le premier chant le Poète ,
 » va encore plus loin. Il débite avec
 » Calvin & avec du Moulin, la repro-
 » bation positive , & il fait de Dieu un
 » Tyran qui n'a pas voulu que l'hom-
 » me le servît & fit son salut, en le ser-
 » vant,

Hélas , ce Dieu si bon , qui de l'homme est
 le maître.
 En eût été servi , s'il avoit voulu l'être.

» Dans un autre endroit , M. de
 » Voltaire rejette sur Dieu lui-même ;

du *Par nasse*. XXXI. Lettre. 101
» la cause de l'endurcissement de Dur-
» plessis Mornai. Voici comme il par-
le :

Mornai parut surpris, & ne fut point touché
Dieu, Maître de ses dons, de lui s'étoit ca-
ché.

» Dieu ne se cache à personne, *Illumi-*
» *natus omnem hominem venientem in hunc*
» *mundum*, dit S. Jean. α

Mais ne pourroit-on pas dire que
M. de V. n'a jamais prétendu faire le
Théologien ? En décrivant la liberté
esclave, & prisonnière, il a plus son-
gé à peindre qu'à définir la liberté. La
contrainte de la versification exige
qu'on suppose des restrictions & qu'on
tolere le peu d'exactitude. Il semble
même que c'est un privilege poétique
de donner peu de force à la liberté.
Virgile, Ovide, Catulle pourroient ser-
vir de garants à M. de Voltaire ; ces
autorités suffissent pour ne pas lui im-
puter sérieusement le poison Jansenien
qu'on dit être répandu dans le Poëme
de la Ligue.

Ce que je dis en faveur de M. de V.
est justifié par ce que le Bibliothé-
caire observe lui-même, en parlant
de *Saint*, Tragédie de M. l'Abbé Na-

dal , également accusé de débiter le plus pur Jansenisme. Cette Note est trop curieuse, pour ne pas l'insérer ici.

» L'Auteur de cette Tragédie dit on ;

» p. 376. fait éprouver à Saül & lui fait

» dire en beaux Vers dans un Monologue , ce que Jansenius avoit dit un

» demi-siècle avant lui , en Prose dans

» son troisième Livre *De gratia Christi*.

» Ils disent également l'un & l'autre

» que l'homme se sent quelquefois

» entraîné malgré lui au crime , par

» une force invincible , à laquelle il

» ne peut résister. « Voici comme parle Jansenius : *Quoties contra nitor , necessario fit ut facilius , & sapius & ardentius in peccatum , stimulante magis peccandi cupiditate , precipiter*. Et voici comme parle le Poëte.

Mais quel ordre invincible & quel Arrêt funeste.

M'attache à des desseins que mon ame détecte.

Un pouvoir , dont le mien ne peut me dégager ,

M'entraîne dans l'abîme où je cours me plonger.

Dans l'état où du Ciel m'a réduit le pouvoir,
Il ne me reste plus que le seul désespoir.

» Mais il faut reconnoître aussi la dif-
» ference essentielle qu'il y a entre le
» Théologien & le Poëte. Jansenius
» dogmatise en débitant ces paroles
» Calvinistes ; mais le Poëte ne songe
» rien moins qu'à dogmatiser , & il
» est bien éloigné d'adopter les sen-
» timens qu'il ne prête au malheu-
» reux Saül , que pour mieux entrer
» dans son caractère.

Reddere persona scit convenientia cuique.

Cette dernière réflexion est judi-
cieuse. On m'a écrit de Lyon que la
Bibliothèque Janseniste est du Pere de
Colonia Jésuite , & qu'elle a été im-
primée en cette Ville. Vous sentez as-
sez que je ne vous eusse jamais entre-
tenu de cet Ouvrage , si l'on n'y avoit
parlé de deux Poëtes.

Je suis , &c.



TRENTE-DEUXIÈME LETTRE.

A

Q Uand je fais réflexion, Monsieur, que vous prenez la peine de communiquer toutes les semaines au Public les *Lettres* que nous avons l'honneur de vous écrire, au sujet des Ouvrages nouveaux qui paroissent, je ne puis m'empêcher de croire que vous nous rendez un assez mauvais office, & que si en cela vous obligez peut-être le Public, vous le faites un peu à nos dépens. Vous voyez que nous disons toujours la vérité, quoiqu'avec une liberté honnête, & que malgré le penchant que nous avons à louer tout ce qui le mérite, nous sommes forcés de témoigner quelquefois peu d'estime pour ce qui paroît de nouveau en matière de Science & de Bel-Esprit. En jugeant à charge & à décharge, comme nous faisons, l'unique fin que nous nous proposons, vous le sçavez, est d'instruire modestement, & d'amuser utilement le Public, & d'empêcher qu'il ne se familiarise peu à peu avec les mauvais Auteurs, ou plutôt avec

les mauvais Ouvrages ; qu'il ne s'accoutume à goûter certaines façons affectées & ridicules de penser & d'écrire , & qu'enfin l'érudition & les Belles-Lettres ne deviennent pas tout-à-fait la victime des *Ecoles d'ignorance* , & de bon goût. Il faut avouer , qu'il y a encore en France des Esprits assez cultivés par l'étude des Anciens , & d'autres , à qui la Nature a donné des talens estimables. Ce qu'il y a de fâcheux , est que ceux qui semblent les plus capables d'écrire , n'écrivent point , & que , quoique leur esprit , leur capacité , & peut-être les honneurs littéraires , & les bienfaits du Prince , dont ils jouissent , & qui leur procurent un heureux loisir , dussent les y engager , ils préfèrent les douceurs de la paresse à celles de la louange , qu'ils mériteroient , comme je le présume , s'ils avoient le courage de travailler.

Quoiqu'il en soit , vous sentez bien que la vérité , que nous ne craignons point de dire , doit nécessairement indisposer contre nous plusieurs mauvais Auteurs , & qui pis est leurs amis & leurs patrons. Nous avons beau séparer leur personne de leurs Ouvrages , & nous abstenir de toute invec-

tive & de toute impolitesse : ils ne s'accoutument point de cette distinction si raisonnable ; leur orgueil veut des louanges, & leur délicatesse s'offense du moindre trait de critique. Mais si ces traits de critique, sont injustes, n'en seront-ils pas vengés par le mépris du Public ; & ne peuvent-ils pas d'ailleurs se venger eux-mêmes, où en faisant voir l'injustice de leur Censeur, ou en se défendant avec les mêmes armes, qu'on les a attaqués ? C'est ce que la plupart ne font point. Ils aiment mieux murmurer, se plaindre, & médire.

Cependant de peur de blesser la justice & la vérité, nous ne faisons jamais sentir qu'un Ouvrage est mauvais, quand il n'est que médiocre ; c'est à regret, en vérité, que nous nous érigeons quelquefois en Censeurs : nous tâchons même, autant qu'il nous est possible, de déguiser notre légère censure sous un air de louange, & nous mesurons d'ordinaire l'épaisseur du voile aux égards dus au rang, ou au mérite des Auteurs. Nous ne donnons d'ailleurs nos jugemens, que comme de simples avis, ou comme des témoignages, & non

comme des décisions : & nous avouons que nous pouvons souvent nous tromper. Il me semble que notre méthode & nos maximes devroient nous mériter plus d'indulgence.

Que vous importent , me direz-vous , les plaintes & les murmures des Auteurs , si le Public s'en moque ? Vous les servez & les obligez malgré eux. Ceux-ci ne feront plus imprimer de vers durs , plats & insipides ; ceux-là n'écriront plus d'Histoires dans le goût des Romans , ni de Romans dans un goût pedantesque ; ils éviteront le plagiat , ou l'avoueront de bonne foi , sans dire d'injure ; & fondés sur le petit succès passager d'un mauvais Livre , ou étayés de suffrages mandés , ils n'aspireront plus follement à se voir assis au rang des Maîtres d'une Langue , qui leur est étrangere , qu'ils parlent mal , & qu'ils n'écrivent qu'avec le secours d'autrui. Ceux-ci apprendront le Grec & le Latin , avant que de se mêler de donner des Traductions. Ceux-là seront , dans leurs Dissertations , & dans leurs Discours , plus précautionnés sur les contradictions , plus défians sur les Paralogismes , & moins téméraires dans les Pa-

radoxes. Ils respecteront la raison, le goût, la langue & l'usage ; voilà les obligations qu'ils vous auront. Ne comptés pas pourtant beaucoup sur leur reconnoissance.

Avoiez, Monsieur, qu'on n'est guères raisonnable, quand l'amour propre est blessé. Je sçai ce qu'il en a autrefois coûté à un honnête homme, pour avoir écrit trop souvent la vérité, aux dépens de certaines gens, alors accrédités auprès d'une puissance imprudente, & aisée à surprendre. Si son innocence n'avoit pas été mise dans le jour le plus clair, il auroit sans doute succombé. Mais l'intrigue fut découverte ; les témoignages de sa bonne conduite vinrent de toutes parts ; l'accusation fut défavouée par écrit, & le défaveur formel remis à l'accusé par le Magistrat même, qui écrivit en sa faveur, à une personne illustre par son rang, & par ses rares qualités ; & en conséquence il fut rétabli dans son emploi Littéraire, qu'il n'a quitté que près de deux années après. Malgré cela, que n'a-t'il pas souffert de cette indigne calomnie ; dont un Auteur a depuis eu la bassesse de se prévaloir, contre lui ?

Vous me répondrez, que nous n'avons rien de semblable à craindre, ayant pris la sage précaution de ne nous point faire connoître. Il est vrai que nous sommes ignorés encore, & que le nom même assez connu de ceux à qui on nous fait l'honneur d'attribuer ces *Lettres*, est une espece de rideau, qui nous met dans une avantageuse obscurité. Nous nous applaudissons de l'incognito; & tant qu'il durera, nous continuerons un petit travail, que nous croyons agréable & utile, & auquel le Public nous encourage tous les jours de plus en plus. Mais soyez, s'il vous plaît, aussi discret que nous, au sujet de nos *Lettres*; & ne publiez jamais les noms de ceux qui vous les écrivent. Malgré les éloges qu'on leur donne, & qui nous flattent, nous nous taisons prudemment, & chacun de nous s'applique, dans un certain sens, ce vers Latin,

Non ponebat enim rumores ante salutem.

Passer-moi, s'il vous plaît, ce préambule, que j'ai cru nécessaire : Je vais vous entretenir d'un grand Ouvrage, qui heureusement ne donne

point de prise à la critique , du moins à la nôtre , & dont je puis , avec sincérité , vous parler avantageusement. C'est la fameuse *Histoire générale du Languedoc* , donnée au Public par D. Claude de Vic , & D. Joseph Vaïssète , Bénédictins de la C. de Saint Maur , dont le premier Volume, *in fol.* imprimé chez Vincent , a paru depuis environ un an. Vous sentez bien que ces Ouvrages fournissent peu de matiere pour nos Lettres , & que pour en rendre un compte exact , il faudroit faire un gros Volume. Contentez-vous donc de l'idée générale que je vais vous en donner.

L'extérieur du Livre prévient d'abord en sa faveur. L'impression , qui est nette & assez correcte , est ornée de tout ce qui peut embellir une édition. Lettres grises , & culs-de-lampe d'une élégance singulière , Vignettes dessinées & gravées par les plus habiles Maîtres , Cartes & Planches magnifiques ; tout cela annonce d'abord , qu'on n'a rien épargné , pour donner au Livre une forme extérieure , qui répondît à la dignité du sujet. Feu M. de la Berchère , Archevêque de Narbonne , proposa le projet d'une *Histoire générale de Languedoc* , dans l'Assem.

blée des Etats tenuë à Montpellier, en 1709. Le Projet ayant été agréé, on jeta les yeux sur la sçavante Congrégation de saint Maur, pour l'exécuter. Le Supérieur Général qui la gouvernoit alors, en chargea D. Gab. Marcland, & D. Pierre Auzieres, qui travaillèrent pendant plusieurs années, & dressèrent des Mémoires considérables; mais s'étant trouvés dans la suite hors d'état de continuer, ils furent remplacés par les deux Religieux, que nous avons nommés ci-dessus.

Je vous avoüe que j'ai lû peu d'Histoires générales mieux écrites en notre Langue. L'érudition y est également profonde & agréable. On trouve dans ce I. Volume des particularités curieuses, sur le commencement de l'Histoire de France, sur une partie de l'Histoire Romaine, & de celle des Gots; sur l'ancienne Geographie, & ses rapports avec la nouvelle, à l'égard de la partie méridionale de la France; sur les mœurs & les usages de ses anciens habitans, & sur plusieurs autres points que je ne puis détailler ici. Je me contenterai de rapporter ce que les Auteurs disent des mœurs des anciens Gaulois méridio-

naux, auxquels ils appliquent quelquefois ce qui a été dit de tous les Gaulois en général. Ils n'annoncent rien à ce sujet, qui ne soit appuyé du témoignage des Auteurs Grecs ou Latins, cités à la marge.

Ces anciens Gaulois croyoient l'immortalité de l'ame & la Métémpsychose, & se faisoient des prêts mutuels, qu'ils promettoient de rendre en l'autre monde. Que de Gaulois méridionaux emprunteroient volontiers aujourd'hui de l'argent à cette condition ! On croit que Pithagore avoit puisé son opinion dans la doctrine des Druides, qui enseignoient la transmigration des ames. Ces Druides étoient les Docteurs & les Ministres de la Religion, les Juges de la Nation, & les Arbitres des différends particuliers. Ceux qui étoient réfractaires à leurs jugemens, étoient condamnés à une espèce d'excommunication, & à ne pouvoir assister aux Sacrifices ; ce qui étoit parmi eux une note d'infamie, & une peine très-rigoureuse. Apparemment que les Druides passaient pour infallibles. Il y en avoit un, qui étoit regardé comme Souverain Prêtre, & dont l'autorité

s'étendoit sur tous les autres. Ils étoient tous exempts de toute sorte de triburs & de service militaire. Ils immoloient des victimes humaines dans les Sacrifices publics ; & cet usage, que l'Empereur Claude avoit tâché d'abolir, subsistoit encore sous l'Empire d'Adrien.

Ces Peuples étoient partagés par Cantons , que les Romains appelloient *Cités*. La forme de leur Gouvernement étoit Aristocratique , & le Chef de leur République étoit un Magistrat souverain , élu tous les ans. On ne traitoit jamais des affaires publiques que dans l'assemblée de chaque Cité , où chacun se rendoit & assistoit en armes. Les femmes , dont , au rapport des Historiens , la blancheur & la beauté égaloient la fidélité & le courage , étoient admises dans ces assemblées , & on n'y prenoit aucune résolution sans leur avis.

Ils étoient ordinairement beaucoup plus forts en Cavalerie qu'en Infanterie , & étoient fort adroits aux combats à cheval ; aussi les Princes & les Peuples , qui les appelloient à leur secours , tâchoient toujours d'obtenir d'eux quelque corps de Cavalerie. On

ſçait que nous conſervons encore aujourd'hui cet avantage.

Leurs armes défenſives étoient des écus ou boucliers preſque de la hauteur d'un homme. Chacun diſtinguoit le ſien par quelque figure ou marque particulière. (première origine des Armoiries.) Leurs armes offenſives étoient des épées extrêmement longues , qu'ils portoient obliquement pendues à leur côté droit, & attachées avec une chaîne de fer. Quelques-uns de ces Peuples avoient coutume de ſe dépouiller juſqu'à la ceinture , avant de combattre ; ſouvent ils combattoient ſur des Chariots attelés à deux chevaux , d'où ils tiroient des flèches ſur les ennemis. Ils étoient intrépides & ne connoiſſoient pas le danger.

Les uns rasoient leur barbe , les autres la conſervoient en partie ; les plus qualifiés ne gardoient que la moustache. Leurs habits conſiſtoient dans des tuniques de diverſes couleurs ; ils portoient des hauts-de-chaufſſes , appellées *Bracca* , & des eſpeces de *Sayes* ou ſur-touts, qui leur deſcendoient juſqu'aux cuiſſes. Leurs maiſons , ſimples & rondes pour la plûpart , étoient bâties de bois , & couvertes de chau-

me ou de roseaux, Ils n'avoient qu'une femme, à ce qu'il paroît. Les maris avoient pouvoir de vie & de mort sur leurs femmes & sur leurs enfans; ceux-ci servoient leurs peres dans leurs repas, qu'ils prenoient à terre sur des peaux étenduës.

Ils cultivoient les Sciences; & l'usage de la Langue Grecque étoit assez commun parmi eux. Ils écrivoient en Grec les Actes publics. Les Druides enseignoient la Théologie, la Morale, la Physique, l'Astronomie, à la jeunesse, & s'appliquoient beaucoup à la Médecine. Ils avoient leurs Poëtes, appellés *Bardes*, qui étoient reçûs avec honneur dans toutes les compagnies. Ils comptoient les mois & les années par le cours de la Lune, &c.

Voilà, Monsieur, une partie de ce qui est rapporté dans le Livre dont il s'agit, au sujet des mœurs des Gaulois Méridionaux. Leur Pays, comme vous sçavez, fut conquis en partie par les Romains, qui le réduisirent en Province, sous le nom de Gaule Transalpine; ou de Province Romaine, vers l'an de la fondation de Rome 634. Ils envoyèrent deux années après une Colonie à Narbonne, Ville

très-considérable alors par sa situation & par son commerce. Cette Colonie fut la première que les Romains fondèrent dans les Gaules, & fut suivie, comme l'on sçait, d'un grand nombre d'autres. La politique des Romains étoit en cela très-judicieuse. Ces vainqueurs voulant s'assurer de la fidélité des Peuples qu'ils avoient soumis, & les accoutumer à leurs mœurs & à leurs usages, envoioient au milieu d'eux des soldats veterans, & des Citoyens, qu'ils étoient bien-aise de récompenser, & qui conservoient toujours le droit de Bourgeoisie Romaine. Dans la même Province les Villes jouissoient de differens privileges, selon qu'ils l'avoient mérité par leur conduite à l'égard des Romains. Les unes étoient censées Colonies, & leurs habitans étoient presque regardés comme des Romains-mêmes; les autres avoient seulement l'usage du droit Latin, du droit Italique, ou du droit Provincial. Dans les Colonies on partageoit les terres entre les nouveaux habitans & les anciens. On avoit soin de construire dans les Colonies des édifices publics semblables à ceux de Rome, de peur que les Colons n'en re-

gretassent trop le séjour ; c'est-à-dire , un Capitole , un Amphithéâtre , des Temples , des Cirques , un Palais , un Marché. Chaque Colonie étoit gouvernée par ses propres Magistrats , qui avoient droit de suffrage dans l'élection des Magistrats de Rome , & dont les deux principaux étoient appelés Duumvirs. Elle suivoit les Loix , dont elle étoit convenuë avec la République Romaine.

Outre les Colonies Romaines , il y en avoit d'autres , qu'on appelloit Colonies Latines , par ce qu'elles étoient composées des Peuples du Latium , au défaut des Citoyens Romains. Ces Villes Latines avoient l'usage du droit Latin , & s'appelloient *Municipia* , ainsi que les Colonies , parce que les unes & les autres se gouvernoient par leurs Loix & leurs Magistrats propres. Le *Droit Latin* , dont jouïssent les Villes Latines , étoit tiré des conventions faites autrefois avec les Peuples du Latium , soumis par les Romains. Les Habitans de ces Villes n'étoient pas censés Citoyens Romains , comme ceux des Colonies , quoique les Peuples du Latium eussent obtenu ce privilège. Il étoit seu-

lement accordé aux Magistrats des Villes situées hors de l'Italie, qui avoient droit de suffrage à Rome, & pouvoient même aspirer aux Charges de la République. Le *Droit Italique*, étoit un peu moins favorable, que le *Droit Latin*, il tiroit son origine des Traités faits avec les Peuples d'Italie, dont le Pays n'avoit pas été réduit en Province Romaine. Le *Droit Provincial* étoit celui dont usoient les Peuples des Pays réduits en Province, conformément à leurs Traités avec les Romains, dans le tems de leur soumission. Ce droit étoit plus onéreux que l'Italique, en ce que les Peuples d'Italie, qui jouissoient de ce dernier, se gouvernoient librement, quoique stipendiaires; & que les autres n'avoient d'autres Loix, ni d'autres Magistrats, que ceux qu'ils recevoient des vainqueurs, & qu'ils étoient gouvernées immédiatement par des Proconsuls, ou des Préteurs.

L'Empereur Antonin Caracalla abolit tous ces differens droits, par une Constitution, qui donnoit à tous les ingenus, ou personnes nées de parens libres le droit de Citoyens Romains. Ce droit fut encore étendu

dans la fuite indifféremment à toutes fortes de personnes libres, ce qui rendit l'usage du *Droit Romain* presque universel dans l'Empire. M. de Tillemont attribue cette constitution à l'Empereur Marc-Aurèle.

Le Proconsul ou Préteur qui gouvernoit la *Province Romaine*, présidoit aux Assemblées générales appelées *Conventus*. Ils les tenoit tous les ans, dans chacun des Cantons, & dans la plus considérable Villes. Là se décidoient les affaires publiques & particulières, sans appel. C'est l'origine de l'Assemblée des Etats, qui se tient encore dans plusieurs Provinces : usage immémorial, & bien plus ancien que la conquête des Gaules par les Romains.

Ce premier Volume, qui finit à l'an 877. est terminé par des observations curieuses sur les privilèges des personnes libres, sur la noblesse, sur le service militaire, & sur la juridiction des Seigneurs. Il paroît (disent nos deux Auteurs) que sous la seconde race de nos Rois, comme sous la première, les Nobles n'étoient pas distingués des personnes libres. Tout homme libre étoit assujetti au service militaire. Ceux qui manquoient de se

trouver à l'assemblée des Troupes, ou à l'Ost, perdoient le *benefice* qu'ils tenoient du Prince, & les autres étoient punis par une simple taxe, appelée *Heriban*, d'où s'est formé le mot d'*arriere-ban*. Les hommes libres, qui possédoient des terres en bénéfice de quelque Seigneur, marchaient sous ses enseignes. La Noblesse François tire son origine de l'exercice des armes, & comme les anciens François étoient tous libres & tous soldats, ils devoient être par conséquent tous nobles. Sous la seconde Race, on donnoit le nom d'*illustres* à ceux de la haute Noblesse. Les vassaux immédiats du Roi s'appelloient *Vassi Dominici*. La servitude en France fut abolie au treizième siècle, & alors les Nobles furent distingués des hommes libres; c'est-à-dire, que ceux-là seulement furent censés nobles, qui possédoient antérieurement des Fiefs héréditaires, qui les obligeoient à porter les armes.

Lorsque les Droits Regaliens eurent été usurpés par les Seigneurs particuliers, après l'hérédité des Fiefs, les uns & les autres s'attribuerent la Jurisdiction dans l'étendue de leurs terres. De - là viennent tous ces différens

du Parnasse. XXXII. Lettre. 121
rens Tribunaux qui sont aujourd'hui
en France. Avant cela, on ne connois-
soit d'autres Juges dans le Royaume,
que ceux qui administroient la Justice
au nom du Roi, sçavoir, les *Envoyés*
dans les Provinces, les Comtes, & les
Officiers subalternes dans les Comtés.

On trouve à la page 588. une re-
marque curieuse sur le titre de Duc;
ou de Comte *par la grace de Dieu*, que
quelques Seigneurs ont pris sur la fin
du Règne de Charles-le-Chauve.
Comme les Seigneurs n'avoient point
encore alors usurpé les Droits Réga-
liens, on en conclut que ces mots, *par*
la grace de Dieu, ne marquoient point
alors leur souveraineté, & leur indé-
pendance, mais seulement leur piété.
Dans la suite les grands Vassaux de la
Couronne s'étant emparé des Droits
Régaliens, prirent les titres de *Ducs*,
Comtes, ou *Vicomte par la grace de Dieu*.
Les Comtes de Foix & d'Armagnac se
qualifioient encore ainsi sous Charles
VII. qui le leur défendit.

On a ajouté à la fin de ce volume
des notes très-sçavantes sur différens
points de l'Histoire de Languedoc; ces
notes sont autant de Dissertations sur
des matieres curieuses.

Tomé II.

F.

M. de la Motte a fait représenter sur le Théâtre Italien , une nouvelle Comédie en cinq Actes , intitulée , *l'Amante difficile*. Le mauvais fond de cette Pièce , qui est d'une autre personne , a rendu inutile tout l'art & tout l'esprit de M. de la Motte , qui a fait depuis quelque tems , une nouvelle Comédie , tirée encore des Contes de la Fontaine , pour accompagner le *Minutolo* , & le *Magnifique* (à la place du *Talisman*) lorsque les Comédiens François reprendront *l'Italie Galante* , qui , comme je vous l'ai mandé , a été bien reçue du Public , & a sur-tout beaucoup plû à la Cour.

La Comédie du *Mari curieux* , par l'Abbé d'Alinval , a été joiïée par les Comédiens François , avec assez de succès , & a eu plusieurs représentations. Le sujet de la Pièce est ingénieux.

L'Académie Françoisè a agréé que M. Crébillon , élu nouvellement , fît son remerciement en vers. Il me semble que cet illustre Corps , qui jusqu'ici a été tant loué en prose , ne l'avoit jamais été en vers , si ce n'est par *Ode* de M. de la Motte. On a jugé ,

qu'il étoit juste , que le nouvel Académicien , élu en qualité de Poète , & d'excellent Poète , fît son compliment dans sa langue. Vous voyez que malgré l'opinion de M. de la Motte , la Versification fait des conquêtes , & que la Prose , loin de prendre sa place , lui cede la sienne.

On représente actuellement sur le Théâtre de l'Opera Comique une petite Comédie en Prose , & en Vaudevilles , comprise en un Acte , dont le sujet est la *Tante dupée*. Tous les rôles sont joués par des enfans , qui sont beaucoup applaudis. Dans le Divertissement , il y a un enfant , âgé d'environ quatre ans , qui danse & parodie la danse du Sabotier avec une grace infinie. Ce Divertissement est terminé par un Ballet très-agréable , qui représente le Jugement de Paris , & qui est exécuté par d'excellens Danseurs.

Je suis , &c.



LETTRE XXXIII.

P

J'Avois résolu, Monsieur, de vous entretenir des six Volumes imprimés sous le Titre de *Mémoires & Aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*; j'ai changé de dessein, parce que, dès que ces sortes d'Ouvrages n'ont plus la fleur de la nouveauté, on s'y interesse foiblement. Je me borne donc à vous parler des deux derniers Volumes, qui ont paru depuis peu.

Il faut avouer qu'en général la morale, qui regne dans cet Ouvrage, est noble & utile; mais je voudrois qu'elle ne fût pas quelquefois déplacée. Au lieu d'en jeter quelques traits de tems en tems, ce qui la rendroit plus agréable, M. de Renoncour, le Héros de ces Mémoires, est sujet à des accès de Philosophie, & dans ces momens il employe des pages entières à raisonner. Ces longues moralités qui sentent un peu le Prédicateur, fatiguent. M. de Renoncour est un es-

pit sombre & mélancolique, qui attriste presque toujours, & lorsqu'il se mêle de rire & de badiner, je le trouve hors de sa sphère. Le tissu des aventures est d'ordinaire bizarre, & il y a dans les caractères des personnages, je ne sçai quoi de singulier, qui blesse les personnes judicieuses. Il narre assez bien; mais il s'attache quelquefois à des circonstances puériles. Le style, sans être entièrement correct, est noble & naturel. Je reconnois encore avec plaisir qu'il y a dans ces Mémoires quelques récits intéressans, des réflexions fines & délicates, & des historiettes assez agréables. Ces endroits estimables sont presque disparoître les défauts que je viens de relever.

Voilà ce qu'on peut dire pour & contre cet Ouvrage; mais comme il n'est pas juste que vous m'en croyez sur ma parole, je vais entrer dans quelque détail. M. de Renoncour voyage en Angleterre avec le Marquis son élève; de là ils reviennent en France. Je n'ai pas envie de les suivre dans leur longue route; il me suffit de choisir quelques faits, pour justifier le jugement que j'ai porté de cet Ouvrage.

● M. de Renoncour arrivé à Londres;

s'étudie à connoître la Nation Angloise , & en peint assez bien le génie. J'applaudis à tous les éloges qu'il lui donne. Les Dames en particulier lui paroissent aimables ; rien n'est si divin , ni si enchanteur. Ce sont les expressions de notre Homme de qualité , âgé de soixante ans. Après tous ces éloges , vous vous attendez sans doute à ne voir dans ces Mémoires , que des Angloises , qui méritent l'estime d'un honnête homme. Cela devoit être ainsi ; sur-tout puisque M. de Renoncour a la liberté d'arranger les aventures comme il veut. C'est par-là qu'il eût solidement loué les Dames Angloises ; mais au lieu de leur faire sa cour avec dignité , il met sur la scène une Miss Sally , célèbre par ses débauches , une Mademoiselle Perry , qui s'embarque avec le premier venu , un Mylady R.... digne des petites Maisons. Comme cette Dame joue un rôle considérable dans ces Mémoires , & que le vieux M. de Renoncour est épris de ses charmes , permettez-moi de vous retracer toute la bizarrerie de sa conduite & de son esprit. Elle avoit passionnément aimé , Milord de Derwenwater décapité depuis

peu de jours. Piquée des barbares procédés de son époux, elle prend le parti de passer en France; mais elle fait tapage dans la maison, brise les meubles avant son départ, & devient amoureuse de l'homme de qualité, qui favorise son évasion. Fut-il jamais une tête plus folle? Ce n'est pas tout; arrivée en France, elle se réfugie dans la Terre de la fille de M. de Renoncour, qu'elle veut épouser. Heureusement le Valet Scoti vient à mourir. Les réflexions morales du vieillard sur ce grand événement dérangent ces beaux projets: M. de R. n'est plus amoureux, non plus que Mylady. Je trouve que la mort de ce valet est une bonne fortune pour elle. Cependant, enchantée des manières obligantes de la famille de M. de Renoncour, elle ne veut point s'en séparer: elle adopte Nadine, fille du Turc Amulen, & nièce de l'homme de qualité. M. le Marquis, élève de M. de R. devient amoureux de la petite Turque, & Mylady prête la main au commerce de nos jeunes amans. Bien plus; après que Nadine a été accordée à M. de B. . . . elle conseille au Marquis de l'enlever, & ce projet ayant échoué,

elle engage Nadine, le premier jour de son mariage, à quitter le souper, pour venir joindre dans son appartement le Marquis, qui l'y attendoit. Ne vous formalisez pas de ce que la Mylady & le Marquis, si dévoués à la famille de M. de Renoncour, ne sont pas de la fête : M. de R. en a réglé ainsi l'ordonnance pour régaler ses Lecteurs d'une scène tragique. M. de B... impatient de voir sa femme qui s'entretenoit trop long-tems avec l'aimable Marquis, monte à l'appartement de Mylady, & à la vûe de son rival, il *assassine d'un coup d'épée la Dame Angloise qui veut lui fermer la porte. Le Marquis en homme brave fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet à cet incommode mari.* Tout cela n'est-il pas bien imaginé ? Mylady meurt de cette blessure. Quoique sa conduite soit folle, indécente, & même peu vrai semblable. M. de Renoncour nous assure, *qu'elle ne s'étoit attirée cette mort malheureuse, que par quelques démarches irrégulières, mais, ajoute-t'il, il étoit aisé de voir qu'il y entroit moins de malice que de foiblesse.* Cette indulgence est sans doute l'effet de la reconnoissance pour l'héritage que Mylady laisse à Nadine.

L'oraison funebre se termine par une effusion de sentimens de morale , qui édifient beaucoup. Après tant de beaux exploits la Mylady n'est-elle pas bien digne des soupirs de M. de Renoncour ; Je dirai en passant , que Nadine agit dans le Roman , en imbecille , & que le Marquis est un sot amoureux , qui n'a guères plus d'esprit que ce Prince de Perse dont notre Auteur a méprisés les voyages. De toutes les Histoires tragiques , il n'y a guères que celle de Mademoiselle de Sauvebœuf , à qui l'on s'intéresse véritablement.

En voilà assez pour vòus faire connoître les défauts que j'ai reprochés en général à l'Auteur de ces Mémoires. Voulez-vous que je cite ici quelques circonstances puériles ? Vous allez être satisfait : Nadine , après la tragique mort de son époux , se réfugie dans un Couvent ; Muleid , jeune Turc , neveu de M. de Renoncour , trouve le moyen de s'y introduire déguisé en fille , il débauche une jeune pensionnaire fort libertine. Le Marquis ayant appris de Muleid , où étoit Nadine , lui rend quelques visites. Toute cette intrigue aboutit à une ridicule équipée. Les quatre Amans s'enfuirent ensemble.

avec une Religieuse , qui n'est pour rien en tout cela , mais que M. de Renoncour leur a judicieusement associée , pour être la gardienne de la vertu de sa nièce, M. de Renoncour averti de cet enlèvement , les poursuit , & les atteint à Mons. Il va droit à l'Hôtellerie , où ils étoient logés. Il apprend qu'ils n'étoient pas encore levés. Voici les ingénieuses circonstances , dont ce fait est orné. » Quoiqu'ils fussent :
» quatre , dit-il , je tremblois de crain-
» te , qu'ils n'eussent occupé que
» deux lits. Je m'en informai adroite-
» ment. On me répondit que l'un des
» jeunes Messieurs étoit avec une des
» Demoiselles , mais que les deux au-
» tres étoient chacun dans une cham-
» bre séparée. Hélas ! disois-je en moi-
» même , est-ce ma nièce ? Elle a été
» mariée , elle aura peut-être eu moins de
» modestie. Je me fis conduire au ha-
» zard vers la chambre de celle qui
» avoit couché seule. Je fus charmé
» d'appercevoir en entrant , les derniers
» habits que j'avois vû porter à Nudine.
» Graces au Ciel ! m'écriai-je , elle a
» du moins un reste de vertu & de pudeur ,
» Comme elle avoit eu soin le soir de faire
» fermer sa porte avec la clef par l'hôtesse :

du Parnasse. XXXIII. Lettre. 131
« elle fut effrayée en s'éveillant d'apper-
« cevoir un homme. » Tout cela paroît
un peu ridicule, quand on se représente
une femme qui a sauté les murs d'un
couvent, pour suivre son amant. M.
de Renoncour est bien simple de croire,
qu'elle n'ait fait tant de chemin en
si bonne compagnie, que pour avoir
le plaisir de se faire enfermer avec une
Religieuse dans la chambre d'une Hô-
tellerie ? Avec un peu de réflexion,
il auroit reconnu combien il est fri-
vole d'étaler de pareilles circonstan-
ces.

M. de Renoncour est ordinairement
sérieux ; il soutient assez bien ce rôle :
mais dès qu'il veut badiner, c'est en-
vérité un froid personnage. Vous en ju-
gerez par ces traits : Miss Sally, dont
je vous ai déjà parlé, est une fille An-
gloise, qui, après avoir eu une ver-
tueuse éducation, se livre à la plus
honteuse débauche. Voici une plaisan-
terie que fait à ce sujet M. de R. » Elle
« n'avoit plus tant d'honneur pour l'En-
« fer, & elle étoit si bien reconciliée
« avec les Démon, qu'elle étoit pos-
« sedée d'une douzaine des plus gros,
« mais sur-tout de celui qui préside au
« plaisir des sens, &c. » Outre que ce

badinage n'est pas digne d'un Prédicateur moral, trouvez-vous, qu'il y ait bien de la finesse ? Il ne badine pas plus heureusement au sujet du laquais Brisfant, qui avoit été dépouillé par quelques fripones, & mis en prison. » Il ne pouvoit, dit M. de R. s'empêcher d'en rire lui même en nous racontant son Histoire : mais c'étoit un ris fier & d'un Héros irrité qui gémissoit de ne pouvoit demeurer à Londres assez long tems pour se venger. « Je ne sçai rien de plus froid que cette pensée ? Il a voulu encore faire rire dans la conversation de M. de Renoncour avec sa fille, sur Mylady de R. . . mais elle n'est qu'indécente & polissonne du côté de la fille. Je serois charmée, lui dit-elle, que la tendresse de Mylady pût vous causer un peu d'émotion . . . M. de Renoncour rougit & se tait d'abord ; après quoi il débite une pesante morale. La fille rit avec raison, & l'assure, qu'il a l'air si peu moribond, que Mylady R. . . ne parloit qu'avec extase de sa bonne mine. M. de R. après avoir un peu souri, répond gravement & fort à propos. *Les sources de la joye & du plaisir, dit-il, sont taries dans mon cœur. Je vois votre mere qui me tend les*

du Parnasse. XXXIII. Lettre. 133
bras & qui m'appelle après elle. Je ne ferai point le sourd, lorsque le Ciel m'accordera de la suivre. Assurément vous serez blessé de ces beaux sentimens déplacés, que M. de Renoncour exprime avec un enthousiasme réfléchi. Je suis bien sûr que vous goûterez encore moins le trait contre M. Law, cet illustre Empirique de la Finance : » Il s'est fait, dit M. de Renoncour, amener de Londres pour son délassement à près les affaires, quelques belles Angloises, qu'il entretient à Paris ; à peu près comme les Seigneurs François ; qui aimant les chiens & les chevaux, les font venir d'Angleterre. » La Satyre n'est certainement pas trop fine. Je vous dirai en passant que M. de R. rapporte différentes anecdotes du sieur Law, mais je ne sçai si elles sont véritables.

On peut dire en général, que l'Auteur ne réussit pas dans ces fictions, qui demandent l'usage des intrigues du monde ; mais il tourne assez bien ce qui regarde les sentimens. Ce qu'il dit des mœurs des Anglois, de leurs vertus, de leur politique, est intéressant ; & écrit avec finesse ; & l'Apologie qu'il fait de cette Nation me paroît déli-

cate & pleine de réflexions peu communes , & très-sensées. Je ne puis m'empêcher de citer ici un trait , qui fait un honneur infini à Georges I. Roi d'Angleterre. » Une Dame masquée » l'invita dans un Bal à aller prendre » quelque rafraichissement au Buffet. » Il y alla sans se faire presser. Lorsqu'il eut le verre en main , cette Dame lui dit : Masque , c'est à la » santé du Prétendant. Il répondit sur » le champ , & d'un ton le plus civil. » Je bois de tout mon cœur à la » santé de tous les Princes malheureux. » Il but ensuite en détournant le visage pour n'être point apperçu. »

Il y a un grand courage d'esprit dans les réflexions que fait M. de Renoncour en quittant l'Angleterre. Je ne suis pas étonné de ce qu'il approuve la destruction des Monastères & des Abbayes , qu'on a convertis en Ecoles & en Hôpitaux , & de ce qu'il s'écrie : » Quel est l'homme de bon sens , qui » ne préférât point ces sages & religieuses fondations à nos Couvents. » & à nos Monastères , où l'on ne » sçait que trop que la fainéantise & » l'inutilité s'honorent du nom de haï- » ne du monde , & de contemplation.

» des vérités célestes ? » Mais ce qui m'étonne , c'est que M. de R. à la fin de ses Mémoires , se consacre à la retraite , dans le séjour de la fainéantise & de l'inutilité. Il y fait réfugier son élève , & consent que Nadine y passe ses jours. Ce ne sont apparemment que des retraites romanesques , qui ne portent aucune atteinte à cette réflexion.

La conversation qu'il a avec feu M. le Duc d'Orleans , au sujet des affaires d'Angleterre , est assez bien imaginée ; on reconnoit ce Prince dans sa manière de penser. Mais je ne voudrois pas , qu'après avoir vû pour la première fois un premier Ministre de France , il vînt nous dire ; » qu'il re-
» marqua deux choses dans sa conver-
» sation ; l'une , qu'il lui échappoit
» souvent de jurer le nom de Dieu ,
» d'une manière toute profane ; l'autre
» qu'il n'étoit pas ennemi du beau se-
» xe. « Ces sortes de traits sont trop grossiers & trop triviaux. Il n'y a pas plus d'esprit à faire dire à ce même Ministre , dans une seconde entrevûe ; dont le Turc Amulen fut témoin , qu'il ne trouvoit guères sainte la Religion de Mahomet , mais qu'elle lui sembloit :

bien aimable , en ce qu'elle n'obligeoit pas à voir toujours la même femme. C'est là sans doute le fruit de cette liberté Hollandoise , dont l'Auteur M. Prevôt , a célébré les avantages.

En général les instructions que M. de Renoncour donne à son élève , sont nobles & solides. Rien n'est plus beau que ce qu'il lui dit , au moment qu'ils doivent se séparer. Pour piquer votre curiosité , je ne rapporterai que ses dernières paroles : « Non mon cher , » Marquis , il ne sçauroit y avoir de » vraie grandeur d'ame dans un esclave de l'amour ? une tendresse excessive semble exclure la fermeté ; les » flateries & les caresses amolissent le » courage : les jalousies , les inquiétudes des troubles la sérénité de l'esprit ; » le soin de plaire détruit l'attention » nécessaire aux entreprises importantes ; enfin le goût du plaisir des sens » est opposé directement à celui de la » vérité , & tôt ou tard il entraîne après » soi la ruine même de la vertu. « Il est fâcheux qu'un si digne maître ne trouve qu'un disciple indocile & étourdi.

C'est assez vous entretenir de ces Mémoires. A l'égard du style , je vous renvoie au Livre même ; pour con-

du Parnasse. XXXIII. Lettre. 137
noître si j'en ai bien ou mal jugé. Il y
a une expression qui m'a paru fort sin-
gulière. Pour dire qu'un Prince étoit
foible & presqu'*idiot*, M. de Renon-
cour s'exprime ainsi: » Il étoit d'un
» esprit foible jusqu'à l'*idiotisme*. » Je
retiens pour cette expression une place
dans la prochaine Edition du Diction-
naire Néologique. Ce mot *Idiotisme* n'a
jamais signifié *imbecillité* dans notre
Langue. Nous entendons par *Idiotisme*
une manière de parler, qui a quelque
chose d'irrégulier, mais qui est par-
ticulier à une Langue. M. de Renon-
cour a emprunté ce mot des Anglois,
qui appellent également *Idiotisme* ou
imbecility, ce que nous appellons *Im-
becillité*.

Nous avons depuis peu de jours
un nouveau Journaliste; son dessein
est d'amuser le Public. On ne sçauroit
faire un mauvais accueil à un Auteur
qui se propose un objet aussi aimable:
voici le titre de son Livre; *Le Jour-
naliste amusant, ou le monde sérieux &
comique*. A Paris chez Gregoire - An-
toine Dupuis, in-12. 1731. Son Ou-
vrage est divisé en quatre Parties,
qui sont le Matin, le Dîner, l'Après-
midi, le Souper. Il promene sa plume

par tout , dans les Caffés ; dans le Cabaret , aux Thuilleries , &c. C'est un Philosophe , qui cherche à corriger les mœurs par des peintures sérieuses & comiques. En prenant ce point de vûë , on ne fera pas un crime à l'Auteur , de conter des aventures de Clercs de Procureurs. Les intrigues de quelque état que ce soit , sont de son ressort. Comme sa narration sent moins l'Auteur , que le Cavalier & l'homme sans étude , on auroit tort de lui reprocher que son style n'est ni assez poli , ni assez correct. On voit bien qu'il a négligé cet avantage , pour peindre avec plus de feu. Il n'a voulu qu'écrire *chaudement*. Voici un échantillon de sa maniere de conter : » Différens » Poëtes , *dit-il* , avoient eûtume de » se trouver au Caffé du Palais Royal » avec quelques - autres d'hazard , qui » n'habitent que les Fauxbourgs du » Parnasse ; c'étoit-là le rendez-vous » de tous les jours ; le Public ayant » accordé à ces Messieurs (manque de » jugement) le contrôle du bel esprit. » Ils tiennent là leur séance. Les effusions faites de Caffé , Thé & Li- » queurs , l'on procede en ce lieu à » l'anatomie des Anciens & des Mo-

» *du Parnasse. XXXIII. Lettre. 139*
dernes : là , tantôt Racine & Cor-
» neille dissequés , souffrent de ces
» Bourreaux un martyre qu'ils n'ont
» point mérité. Despreaux , malgré
» ses cendres redoutables , ne peut é-
» chapper à leur fureur : cet homme ,
» disent-ils , heureux Plagiaire , paré
» des plumes d'Horace , de Perse , &
» de Juvenal , a séduit le Public igno-
» rant ; le fiel sans cesse répandu dans
» ses vers , l'a seul garanti d'une juste
» critique ; simple Versificateur eût-il
» près de . . . osé prendre son rang ? »
La lacune est aisée à remplir. On ne
peut nier que le Journaliste amusant ne
soit un fidele écho de ce qui se dit
dans ces réduits littéraires , & qu'il
n'exprime ses idées avec une plaisante
vivacité.

Nous avons lû une Critique pu-
bliée depuis peu contre les cinq pre-
mieres Lettres du Parnasse. Je ne vous
surprendrai pas , en vous disant , que
nous n'avons été touchés ni des inju-
res , ni des louanges. Elles partent
d'une plume trop méprisable , pour
qu'elles nous intéressent. Cette heu-
reuse Critique a pour titre : *Lettre*
d'une Dame de Province sur les cinq pre-
mieres Lettres du Nouvelliste du Parnasse.

1731. brochure in-12. Si tout le mérite d'une Provinciale consiste à babiller, je reconnois que l'Auteur a parfaitement soutenu sa fiction. Cette Lettre est un ennuyeux discours, où il n'y a ni style, ni raisonnement. Quel intérêt peut-on prendre à une froide & sèche Analyse de nos cinq premières Lettres ? La prétendue Dame ne s'exprime exactement, que lorsqu'elle s'attribue la *stupidité d'une Provinciale*, & qu'elle se vante d'*amuser* son amie par ses *insipides réflexions sur le Nouvelliste du Parnasse*. En vérité l'amusement est bien placé en cet endroit. Elle se donne cependant pour un *bel esprit*, & pour une femme qui *n'aime que l'esprit*. La prétention est singulière. Heureusement la *Lettre* fixe les idées des Lecteurs, & ne leur permet pas de se tromper. La Dame de Province est à leurs yeux une sotte, qui ne pique ni par l'esprit, ni par l'enjouement.

Et je l'avouë, un Auteur qui sçait mordre
 En m'approuvant peut me rendre joyeux,
 Mais le venin de ceux du dernier ordre
 Est un parfum que j'aime cent fois mieux.
Roussseau. Ep. 25.

Je ne sçai comment j'avois oublié

du Parnasse. XXXIII. Lettre. 141
jusqu'à présent de vous entretenir des
Avantures du Baron de Fœnesté, par
Théodore Agrippa d'Aubigné, Colo-
gne 1731. deux volumes in-8°. Cet
Ouvrage, quoiqu'imprimé plusieurs
fois, étoit devenu fort rare. Vous n'i-
gnorez pas que ce sont des Dialogues
Satyriques contre plusieurs personnes
de la Cour de France; que les Minis-
tres & les Favoris, tels que les Ducs
de Sully & d'Epemon y sont peints
avec des traits vifs & malins, & que la
basse & cruelle Politique du ministère
de ces tems-là est finement dévelop-
pée. On y trouve des Historiettes
amusantes, des bons mots & quelques
Epigrammes piquantes. M. de Pita-
val pourroit mettre utilement à con-
tribution d'Aubigné. Les deux princi-
paux interlocuteurs de ces Dialogues
sont *Fœnesté* & *Enai*. Le premier est un
vrai Gascon, soit disant Baron, misé-
rable, osant tout pour faire fortune,
& tranchant du riche & du grand dans
le sein de l'indigence. Le second est un
Poitevin, noble & riche sans orgueil,
qui joint une sincère modestie à un so-
lide mérite.

Il y a dans ces Dialogues plusieurs
endroits obscurs & presque inintelligi-

ble. Cette obscurité vient de quelques allusions à des faits connus des honnêtes gens de ces tems-là, mais dont il ne nous reste presque aucun vestige. Il faut pourtant avouer que dans cette nouvelle Edition l'on a développé dans les Remarques quelques-unes de ces Anecdotes, mais il en restera toujours plusieurs qui échapperont à la sagacité des Commentateurs.

La Vie d'Agrippa d'Aubigné, écrite par lui-même, est au commencement du premier Volume. Nous avons eu presque en même-tems deux Editions de cette Vie, qui n'avoit été jusqu'alors, que dans le Cabinet de quelques Curieux. Bernard Libraire d'Amsterdam; l'a imprimée le premier; mais celle de Cologne a été faite sur un manuscrit différent; & si vous voulez que je vous dise ce que je pense de ces deux copies; je vous dirai que la dernière est plus exacte & plus conforme au style de d'Aubigné. Les mêmes faits se trouvent à peu près dans l'Edition d'Amsterdam, mais le style a été retouché. Ce qui est ridicule.

J'ai remarqué un défaut considérable dans la nouvelle Edition du Baron de Fœnesté. C'est qu'il n'y a presque

point de passage Espagnol , Italien & Gascon qui ne soit défiguré. Les mêmes fautes ont été copiées dans l'Edition qui a suivi celle de Cologne. Il seroit à souhaiter qu'on donnât le soin de réimprimer de pareils Ouvrages , à ceux qui entendent ces Langues. Mais il y a des gens qui se chargent indifferemment de tout , sans considérer s'ils ont assez de capacité.

On trouve dans ce Recueil quelques autres Pièces curieuses , comme la Réponse de Maître *Guillaume* au Soldat François , la Bibliothèque & les commandemens du même , & la *Confession generale* des *Piliers* de la sainte Union. Quoiqu'on ne nomme pas l'Auteur de ces deux premiers Ecrits qui étoient extrêmement rares ; cependant en les lisant avec réflexion , l'on découvre le génie de d'Aubigné. Je conjecture qu'il les a composés. A l'égard de la *Confession generale* , elle étoit assez commune : l'Auteur est un Catholique fort zélé pour Henri IV. Ce détail suffit pour vous faire connoître l'utilité de ce Recueil.

Je suis , Monsieur , &c.

LETTRE XXXIV.

E

LE Pere de Charlevoix, Jésuite ; qui a passé une partie de sa vie dans l'Amerique, vient de publier, Monsieur, *l'Histoire de l'Isle Espagnole ou de S. Domingue* en 2. vol. in-4^o. sur les Mémoires manuscrits du P. le Pers, Jésuite, Missionnaire à S. Domingue, depuis vingt-cinq ans, & sur les Pièces originales, qui se conservent au dépôt de la Marine. Il s'est aussi appuyé sur ce qu'ont écrit D. Fernand Colombe, fils du fameux Christophle, Herrera Historien célèbre, & Oviedo Auteur d'une Histoire des Indes, qui a long-tems résidé dans cette Isle en qualité de Gouverneur de la Citadelle de San-Domingo, &c... Cet Ouvrage nouveau, qui est écrit avec simplicité & avec ordre, m'a paru aussi curieux que sensé. Vous sçavez que l'Isle de Saint *Domingue* est une des cinq grandes Antilles, & qu'elle fut la premiere Isle de l'Amerique, découverte par Christophle Colombe, en

1492. sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle. En attendant que vous lisiez ce Livre , comme je vous le conseille , je vais vous exposer ce qui m'y a paru de plus remarquable , avec quelques réflexions , selon ma coutume.

Le 1. Livre , qui contient l'Histoire naturelle de cette Isle , m'apprend entr'autres choses , que l'air y est si pur , que les rayons de la Lune ont souvent assez de force pour produire des arcs-en-ciel ; & que les racines des arbres , quels qu'ils soient , n'y sont jamais enfoncées plus de deux pieds en terre , que néanmoins il y a des arbres très-hauts & très-forts. L'Auteur en donne la raison Physique : Pour ce qui est des mœurs & des usages des anciens Habitans de l'Isle , il dit , » que les hommes alloient tout » nuds , & cachoient assez mal ce qui » ne doit point être vû ; que les femmes portoient une espece de jupon ; » qui *dans les Dames* , descendoit jusqu'aux pieds , & dans les autres jusqu'aux genoux seulement , & que les » filles ne portoient absolument rien ; » qu'ils mangeoient fort peu , ne travailloient point , ne s'inquiétoient de rien , & passaient leur vie à danser & à dor-

mir ; indolens , simples , doux , humains , ne sçachant rien , & ne voulant rien sçavoir , des enfans plutôt que des hommes. Il n'est pas aisé de dire , pourquoi les habitans des grandes Antilles étoient si doux , & ceux des petites , si ferores. Les Cannibales , qu'ils avoient au Sud pour voisins , & les Floridiens au Nord , étoient également Anthropophages. Voici leur maniere de fumer : sur des braises à moitié allumées on étendoit des feuilles de tabac ; chacun prenoit alors une longue pipe , en forme d'Y , dont le pié se mettoit dans la fumée , & les deux branches dans les narines. Ils donnoient le nom de *Tabaco* à leur pipe ; & c'est l'origine du mot de *Tabac* , qui a succédé à celui de *Petun* , mot dont se servoient les Brâsiliens , & que le Sieur Lémery , par une érudition singulière , a dérivé du mot grec *πετάνη* , comme si les Grecs avoient connu le Tabac. J'avoué que je ne conçois pas bien la maniere de chasser , que notre Auteur attribué à ces Sauvages. « Souvent (dit-il pag. 46.) » ils se contentoient de mettre le feu » aux quatre coins d'une prairie , & » en moins de rien , ils la trouvoient » toute pleine de gibier , à moitié ro-

» ti. Cela demande au moins quelque
» explication.

La forme du Gouvernement établie parmi ce Peuple étoit Despotique. La vie, les biens, *la Religion même des Sujets* étoient en la disposition des Souverains, appelés Caciques. Les Principautés étoient héréditaires; mais si un Cacique mouroit sans enfans, son Etat passoit à ceux de ses sœurs, préférablement à ceux de ses frères; Coutume établie en plusieurs autres Pays, surtout dans l'Amerique; & fondée sur ce principe, qu'il seroit difficile de constater, qui est, que les enfans des sœurs sont bien plus sûrement du sang de leurs oncles, que les enfans des frères. Mais par le même principe, il ne falloit pas que les enfans d'un Prince lui succédassent.

Lorsqu'un malade, malgré les prédictions, & les soins du Médecin, venoit à mourir entre ses mains, on ne le regardoit plus que comme un fourbe & un ignorant; les plus proches parens du mort s'assembloient autour du cadavre, & après quelques cérémonies, lui demandoient, si c'étoit par la faute du Médecin qu'il étoit mort. L'Auteur ajoute, qu'on prétend

que par certaines opérations magiques ; on en tiroit quelquefois une réponse , qui ne manquoit pas de coûter la vie au Médecin.

Cette grande Isle s'appelloit l'Isle *Haiti* , avant que les Espagnols eussent changé son nom. Christophe Colomb , qui la découvrit d'abord , & découvrit ensuite plusieurs autres Isles & Pays du nouveau Monde , étoit selon les uns , de l'Etat de Gènes , & selon d'autres , de Plaisance ; homme de basse naissance , & fils , à ce qu'on croit , d'un Cardeur de laine. Son genie , son courage , & son bonheur lui acquirent une gloire éternelle , & des richesses immenses , avec le titre d'Amiral , & de Viceroi perpétuel & héréditaire du nouveau Monde ; son fils aîné épousa la nièce de Pierre de Toledé , Duc d'Albe , & cinquante ans après , sa maison fonda dans la Maison Royale de Portugal. Malgré cette haute fortune , ce grand homme fut malheureux presque toute sa vie , & éprouva les plus tristes revers. La Cour d'Espagne prévenue par les calomnies de ses ennemis , lui ôta sa charge de Viceroi ; & lui nomma un successeur , qui , dès qu'il fût arrivé dans l'Isle , le déposé-

féda , le fit conduire en prison avec ses deux freres , & les condamna tous trois à la mort. La Sentence ne fut pas néanmoins exécutée ; mais ils furent renvoyés en Espagne , les fers aux pieds , pour y être jugés en dernier ressort. Loin d'y être condamné , ils furent comblés d'honneurs & de graces , & la Reine Isabelle , plus équitable & plus reconnoissante que Ferdinand , lui promit sa protection contre ses ennemis. Mais dans la suite il essuya bien d'autres chagrins.

Colombe avoit eu d'abord de grands obstacles à surmonter , pour obtenir de la Cour d'Espagne les secours nécessaires pour la découverte d'un nouveau Monde. On lui objectoit , par exemple , qu'en allant à l'Occident on descendoit toujours , & que , quand on voudroit retourner en Espagne , on se trouveroit dans l'impossibilité de remonter. C'est ainsi que l'on pensoit dans ce siècle ignorant. N'en soyons point surpris ; on pense dans le nôtre aussi follement sur d'autres points.

Il partit enfin , découvrit l'Île Haïti, ou de Saint Domingue, & revint au bout de quelque tems , chargé d'or ,

& de connoissances encore plus précieuses. L'étonnement de l'Espagne & de toute l'Europe, ne se peut exprimer. Ferdinand & Isabelle comblés de joye en donnerent aussi-tôt avis au Pape, & le supplierent de leur accorder le Domaine de l'Isle découverte : surquoi l'Auteur fait cette réflexion, qui mérite d'être observée. » Ce n'é-
 » toit qu'une cérémonie de *bienfiance* ;
 » Ferdinand & Isabelle étoient bien
 » persuadés, qu'ils n'avoient pas besoin
 » de la permission du S. Pere, pour posse-
 » der légitimement les nouvelles acqui-
 » sitions. « Il paroît que l'Auteur en
 est persuadé aussi ; mais a-t'il dû ap-
 peller *cérémonie de bienfiance*, une dé-
 marche de cette nature, si peu con-
 venable à la dignité d'un Roi ? Le Pape
 sçut bien se prévaloir de cette *cérémo-
 nie de bienfiance* ; car Alexandre VI. fit
 tracer la célèbre *ligne de Dëmarcation*,
 qui partageoit entre les Couronnes de
 Castille & Portugal, tous les Pays
 découverts & à découvrir ; ligne ima-
 ginaire, comme le droit de celui qui
 l'avoit tracée, & qui tirée d'un Pole
 à l'autre, coupoit en deux parties é-
 gales l'espace qui se trouve entre les
 Isles Açores, & celles du Cap-verd.

Tout ce qui étoit au Couchant de cette ligne devoit appartenir à la Castille : & tout ce qu'on découvroit à l'Orient , étoit concédé au Portugal. Bulle du Pape à ce sujet , où il étoit formellement déclaré , que cette *liberalité du Saint Siège* n'auroit lieu , qu'autant que les deux Souverains auroient soin d'établir la Religion Catholique dans leurs nouvelles conquêtes. Je vous renvoye , Monsieur , sur cela , au dernier chapitre du second Volume des Voyages du premier *Gulliver* , où vous verrez les Réflexions agréables & sensées de M. *Survist* , sur le prétendu droit de ces Conquerans , appuyés de l'autorité du Pape , pour envahir des Pays civilisés , & pour en déposséder & massacrer les Princes légitimes. Ce qu'il y a de ridicule , est que des Jurisconsultes Espagnols , pour justifier ce prétendu droit , ont soutenu que l'Amérique avoit été détachée du continent de l'Espagne , ou au moins que les Isles de cette quatrième partie du Monde avoient autrefois appartenu aux Espagnols.

Si l'on en croit l'Auteur , Platon ; dans sa Description de son Isle *Atlantide* , a dit qu'au-delà de cette grande

Isle, il y en avoit un grand nombre de petites ; & qu'assez près de ces dernières , étoit un continent plus grand que l'Asie & l'Europe , jointes ensemble : mais consultez le Timée de Platon ; vous verrez qu'il ne dit point du tout cela , & que le P. de Charlevoix n'a pas été exact dans sa citation. Il auroit eu plus de raison de citer Diodore de Sicile, & l'Auteur du Livre *du Monde* , attribué à Aristote ou à Theophraste ; d'où il auroit conclu avec tous les Sçavans , que les Anciens ont eu quelques idées de ce vaste Continent , que nous appellons *Americique* , & des Isles de son Archipel.

Notre Auteur rapporte à l'année 1499. (& non à l'an 1497. comme font d'autres Historiens) le voyage d'Ameri Vesputce, riche Marchand Florentin , qui acheva de découvrir cette quatrième partie du monde , & lui donna son nom. La vérité est néanmoins qu'Ameri ne commandoit point l'Armement , & qu'Ojeda en étoit le Chef. Mais cet Italien également habile dans la Navigation , dans l'Astronomie , & dans la Cosmographie , à son retour en Europe , publia une Relation de son Voyage , & s'en

attribua tout l'honneur. Il eut même la hardiesse d'y annoncer, qu'il avoit le premier découvert le Continent du nouveau Monde; & il en fut si bien cru sur sa parole, démentie par la notoriété publique (car Colombe l'avoit découvert avant lui) que son nom est devenu celui de cette quatrième partie de la Terre. Exemple de l'injustice & de l'illusion humaine dans la distribution de la gloire.

Le P. de Charlevoix n'a pas manqué de remarquer, que lorsque le nouveau Monde eut été ouvert à tous les Sujets de la Couronne de Castille, les Procureurs & les *Avocats* furent exceptés, & formellement exclus par l'Edit; de peur, dit-il, que la chicane ne s'introduisît avec eux dans ces Pays éloignés. Mais n'est-ce point aussi, faute de gens éclairés sur les Loix naturelles & positives, & pleins de raison & de probité, qu'on a commis en ce Pays-là tant d'injustices criantes, & qu'on y a foulé aux pieds toutes les Loix divines & humaines? Sans parler des cruautés inouïes commises par les Espagnols, qui, dans la seule Isle de Saint Domingne, firent périr plus d'un million d'habitans, ne fut-ce pas par

une injustice manifeste , que le Gouvernement priva de la succession de leurs beaux-peres les Gentilshommes Espagnols , qui avoient épousé les filles des Caciques ?

Christophe Colombe mourut à Valladolid , âgé de 65. ans & y termina très-chrétiennement une vie mêlée de prosperités & d'adversités, d'applaudissemens & d'opprobres. Vous pourrez lire avec plaisir son portrait à la page 260. du 1. tome de cette Histoire. Ce que l'Auteur rapporte , pag. 281. du fameux chien , nommé *Berezillo*, est bien extraordinaire. Ce chien seul faisoit plus d'exploits , que plusieurs soldats Espagnols ; aussi pour récompense de ce qu'il avoit étranglé beaucoup d'Insulaires , on lui avoit assigné une paye , comme à un Soldat. *Berezillo* ayant voulu poursuivre à la nage des Caraïbes , ou habitans des petites Antilles , qui s'enfuyoient dans leurs canots , fut tué d'une flèche.

Ce fut en 1509. que les Nègres furent introduits dans l'Isle de Saint Domingue , au défaut des Insulaires , qu'on avoit presque tous exterminés. L'Auteur dit que le Nègre est naturellement fier & indocile ; mais il ajoû-

te, que pour le dompter, il ne faut que lui montrer plus de fierté qu'il n'en a, & lui faire sentir à coups de fouet, qu'il a des maîtres) ou plutôt des Tyrans quelquefois sans humanité, & sans Religion.)

Le procès des PP. Dominicains contre le Gouverneur de l'Isle & les autres Espagnols, qui avoient réduit à l'esclavage le peu qui restoit d'Insulaires, rend le commencement du cinquième Livre intéressant. Le P. Montefino plaida sa cause devant le Conseil de Castille, & fit voir que tous les Peuples étant nés libres, il n'est jamais permis à une Nation d'attenter sur la liberté d'une autre. Admirez le Jugement du Conseil: il fut décidé que les Insulaires seroient réputés libres, & traités comme tels, & que néanmoins toutes choses resteroient dans le même état, à quelque différence près. C'est-à-dire, ajoute l'Auteur, qu'on reconnut le droit de ces Peuples à la liberté, & qu'on les retint réellement dans un très-dur esclavage, dont il fait (à la page 328. tom. I.) une peinture si affreuse, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir en horreur une Nation capable d'une inhumanité plus grande que celle

des Antropophages. Cette conduite, disoit-on, étoit nécessaire pour la conversion de ces Insulaires à la Foi Chrétienne. On ne peut donner trop d'éloges à notre Auteur sur ce qu'il dit à ce sujet. Ce qu'il y a de plus surprenant, est que plusieurs Espagnols prétendoient qu'on devoit baptiser ces Insulaires, sans les instruire; parce que les vérités du Christianisme étoient capables, selon eux, de leur ouvrir & élever l'esprit, ce qui les rendroit dans la suite plus clairvoyans & moins traitables. C'est pour cela qu'on alla jusqu'à empêcher les Missionnaires de leur expliquer l'Evangile.

L'Auteur fait remarquer & prouve (p. 349.) que les Européens ont porté la petite verole dans l'Amerique; maladie, qui a fait de grands ravages. N'est-ce point une espece de compensation de celle qu'il assure avec raison nous être venue de ce Pays-là? A cette maladie se joignit en 1518. un fleau terrible, qui étoit des fourmis, qui firent un terrible dégât dans l'Isle de S. Domingue, aussi bien que dans celle de Portoric; de manière que presque tous les arbres en moururent. Pour faire cesser ce fleau, on jugea à propos

de s'adresser à quelque Saint : la difficulté étoit dans le choix ; on tira les Saints au sort , dit l'Auteur, p. 350. & il tomba sur Saint Saturnin : on fit des prières & des processions , & le fleau cessa.

Sans parler de plusieurs Episodes intéressans, qui regardent proprement la conquête des autres Parties de l'Amérique , & que l'Auteur a cru pouvoir insérer dans cette Histoire , pour la rendre plus agréable & plus utile ; on lit dans le sixième Livre , avec une vraie joye , les heureux succès du Cacique Henri. Elevé par les PP. de Saint François, qui lui apprirent à lire & à écrire, la Religion & l'Espagnol : grand, bienfait , sage , plein d'esprit , & de piété , il se vit dans la suite compris dans les Départemens , maltraité comme le dernier de ses sujets , & obligé de travailler aux Mines. Pour se soustraire à la tyrannie Espagnole , il engagea plusieurs de ses sujets à le suivre , & s'enfuit avec eux dans les montagnes. Celui, dans le Département duquel ils étoient, les poursuivit , & voulut les forcer à revenir. Mais le Cacique s'étant mis en défense , contraignit l'Espagnol & sa Troupe de se retirer.

Alors un grand nombre de naturels accourent de toutes parts, & viennent se ranger sous les ordres de Henri. Les Espagnols étonnés de cette révolte veulent en arrêter le progrès. Henri, à la tête de sa Troupe qu'il avoit disciplinée, & à qui il avoit appris à marcher & à combattre en ordre, repousse & taille en pieces tous les Espagnols, qui osent l'attaquer. Les armes qu'il leur enleve, servent à armer ses gens. Enfin les Espagnols, ces fiers vainqueurs, auxquels plus d'un million d'Indulaires n'avoit pû résister, se voyent poursuivis & battus de toutes parts par le petit nombre qui reste, & sont contraints de leur demander la paix. Un P. de Saint François, qui avoit élevé le jeune Cacique, vient le trouver & demander grace pour sa Nation. Cette entrevûe rappelle en quelque sorte l'Histoire de la mere de Coriolan; avec cette difference néanmoins que le bon Pere n'obtient rien. L'Empereur Charles V. fait l'honneur à ce Cacique de lui écrire une Lettre qui est reçue de lui avec respect. A la fin Henri couvert de gloire, accorde la paix aux Espagnols, à condition, que désormais ses compatriotes seront

libres , qu'on n'exigera rien d'eux , & qu'on les laissera vivre paisiblement dans la partie de l'Isle qu'ils choisiront pour leur demeure.

L'Auteur (p. 455.) dit que si les Départemens eussent été sur le pied qu'ils devoient être , & où les Rois Catholiques les avoient long-tems supposés , rien n'auroit été plus avantageux aux Peuples du nouveau Monde. » Notre » siècle (ajoute t'il) a vû enfin ce pro- » jet perfectionné , & exécuté dans » plusieurs endroits de l'Amerique mé- » ridionale , d'une manière qui fera » l'admiration des siècles futurs , moins » prévenus que le nôtre. De quelques » traits odieux dont la malignité & la » jalousie cherchent à le défigurer , » tout esprit impartial conviendra , » qu'il n'en fût jamais de plus grand , » ni de plus conforme à l'humanité , à » la raison , aux véritables principes du » Christianisme : que l'Antiquité pro- » fane n'a rien produit , qui puisse en- » trer en parallèle avec cette entrepri- » se , ni avec les mesures , qui ont été » prises pour la soutenir ; que les plus » fameux Conquerans , & les plus sages » Législateurs , dont elle a fait des de- » mi-Dieux , sont bien au-dessous des

» Auteurs d'un si noble dessein, le seul
 » qui pût engager les habitans du
 » nouveau Monde, à benir le jour,
 » auquel ils ont connu ceux de l'an-
 » cien. »

Vous me demanderez, sans doute,
 quelle est cette heureuse contrée, dont
 il s'agit ici, & quelle est cette forme
 singulière de Gouvernement dont les
 Auteurs sont *au dessus des plus fameux*
Conquerans & des plus sages Législateurs.
 Consultez les Mémoires de Trevoux
 (Mars 1728 p. 470.) Vous trouve-
 rez l'explication de l'Enigme, dans ces
 paroles remarquables tirées de ce Jour-
 nal.

» Peuple heureux ! Les biens y sont
 » communs, & par conséquent point
 » de pauvres, point de luxe, point
 » d'ambition, peu de besoins. Chaque
 » Peuplade a l'air d'une famille nom-
 » breuse, sous un Chef, qui y tient
 » lieu de pere. Il y a des magasins
 » publics, où toute la récolte est por-
 » tée. La distribution s'en fait à cha-
 » que maison, suivant le nombre, &
 » non suivant les conditions, puisque
 » tout est égal. Comme on craint d'y
 » introduire les passions, on interdit le
 » séjour aux Etrangers, & on ne leur

» laisse que la liberté du passage. On se-
» roit tenté de regarder ceci comme
» une Fable, & comme une de ces bel-
» les chimères, nées de l'imagination
» des Poëtes, dans la peinture qu'ils
» font de l'âge d'or, si l'on ne sçavoit
» qu'il y a un *Paraguay*. Voyez aussi la
Relation du P. *Florentin*, Capucin,
inserée dans le troisiéme Recueil des
Lettres Curieuses & Edifiantes des Mis-
sionnaires de la Compagnie de Jesus.

Un des plus grands hommes, dont
il soit parlé dans ce premier Volume,
est le fameux *Las Casas*, Evêque de
Chiappa dans le Mexique, Auteur du
*Traité de la tyrannie des Espagnols dans
les Indes*, qu'il dédia à Philippe II. &
qui ayant été traduit en François par
un Hollandois, contribua beaucoup
(dit l'Auteur) au soulèvement & à la
révolution des Pays-Bas. J'aurai soin
dans la suite de vous rendre compte du
second Volume.

On travaille actuellement à Londres à
une Edition singulière & magnifique
des *Oeuvres d'Horace*. Elle se fait, non
avec des lettres mobiles, mais au burin,
en caractère à peu près de *Cicero*, sur de
beau papier lavé, de la forme in-8o.

en deux ou trois Volumes , sans notes ni variantes. La Vignette , qui est à la tête de chaque Pièce , la Lettre grise qui la commence , & le Fleuron en Taille-douce , qui la termine , ont rapport au sujet de la Pièce , dont le sens est toujours exprimé par ces figures délicatement travaillées. On assure qu'il y a une Souscription ouverte pour cette Edition ; mais j'en ignore les conditions. On m'a seulement fait voir quelques feuilles de cet Ouvrage singulier.

Comme vous n'êtes pas de ces gens , qui n'aiment que les Vers satyriques , & à qui les loüanges les plus délicates semblent insipides , je vous envoie des Vers nouveaux , en l'honneur d'une excellente Danseuse , dont la vertu n'est pas moins estimée que les talens. Vous sçavez combien elle a été admirée sur le Théâtre de l'Opéra de Londres. De retour à Paris , on l'a engagée à rentrer à l'Opera , où elle n'est pas moins applaudie. Souvenez-vous , je vous prie , du passage de Montagne , que nous lui avons appliqué dans notre treizième Lettre. L'Épître que vous allez lire , est de M. Bernard , jeune

du Parnasse. XXXIV. Lettre. 163
Poète , né en Dauphiné , & déjà fort
connu à Paris , qui joint à un rare ta-
lent pour la Poësie beaucoup de mo-
destie , de sagesse & de conduite.

EPITRE A MADEMOISELLE
S A L E'.

LES Amours , pleurant votre absence ,
Loin de nous s'étoient envolés ;
Enfin les voilà rappelés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis , ces Enfans aîlés ,
Voler en foule sur la Scène ,
Où pour voir triompher leur Reine ,
Leurs Etats furent assemblés.
Tout avoit déserté Cythere :
Ce jour , le plus beau de vos jours ,
Où vous reçûtes de leur mere
Et sa ceinture & ses atours.
Dieux ! quel fut l'avid concours
Des Jeux , qui , marchant sur vos traces ,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les Graces ,
Et composés par les Amours !
Des Ris l'effein vif & folâtre
Avoit occupé le Théâtre ,
Sous les formes de mille Amans.
Venus & ses Nymphes parées
De modernes habillemens
Des Loges s'étoient emparées.
Un tas de vains perturbateurs
Soulevant les Flots du Parterre ,
A vous , à vos admirateurs ,
Vint encore déclarer la guerre.

Je vis leur parti frémissant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en pestant, leur hommage;
Et jurer, en applaudissant.
Restez, fille de Terpsicore,
L'Amour est las de voyager;
Laissez soupirer l'Etranger
Brûlant de vous revoir encore.
Je sçai, que pour nous attirer,
Le solide Anglois récompense.
Le mérite errant que la France
Ne sçait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie,
Il veut en vain vous rappeler:
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de la Patrie?

Je suis, &c.

LETTRE XXXV.

E

LE second Volume de l'*Histoire de l'Isle de Saint Domingue*, quoique plein de faits curieux, m'a paru, Monsieur, un peu moins intéressant que le premier. Il ne s'y agit presque d'autre chose que de combats entre les François, les Espagnols & les Anglois, sur terre, ou sur mer, soit par rapport à l'établissement des François, dans cet-

te Isle , soit par rapport à leurs expéditions dans les Isles voisines ; & dans le continent de l'Amerique. Les principaux Héros de ces guerres , sont les *Flibustiers* , la plupart Normands & Gascons , qui tantôt de leur chef , & sans commission , courent sur les Vaisseaux Espagnols & Anglois , & font des descentes dans leurs Isles , qu'ils ravagent , & qui tantôt , sous les ordres d'un Commandant François , font les plus belles actions du monde , & répandent l'effroi & la désolation dans les Provinces les plus reculées de l'Empire Espagnol de l'Amerique. Ce sont eux , qui au nombre de plus de 3000. conduits par le fameux M. du Casse , Gouverneur de Saint Domingue , & joints au petit nombre de Soldats François de la Flotte de M. de Pointis , se rendent maîtres de la Ville de Carthagène , dans le Golfe du Mexique , la pillent , & en enlèvent des richesses immenses. M. de Pointis leur manque de parole , par rapport au partage du butin , ou plutôt il manque à M. du Casse , qui fait son possible pour leur faire rendre justice par ce Général injuste & intéressé. Que font-ils ? Malgré la capitulation , malgré les remontrances

de M. du Casse, leur Gouverneur, ces braves aventuriers se séparent du reste de la Flotte, & retournent à Carthagène, qu'ils pillent une seconde fois, & qu'ils contraignent à racheter le nouveau pillage pour une somme de deux millions. Le détail qu'on trouve ici de cette célèbre expedition, composé sur les *Mémoires de la Marine*, efface tout ce qui en a été écrit jusqu'ici. Voici le portrait que l'Auteur fait du Baron de Pointis, Capitaine de Vaisseau, Commissaire Général de l'Artillerie de la Marine, & Commandant général dans l'expédition de Carthagène.

» Le Baron de Pointis avoit toute
» la valeur, l'expérience & l'habileté
» nécessaires, pour se distinguer à la
» guerre, comme il a toujours fait. Il
» avoit de la fermeté, du commande-
» ment, des vûes, du sang-froid,
» & des ressources. Il étoit capable de
» former un grand dessein, & de ne
» rien épargner, pour le faire réussir.
» Mais, s'il est permis de juger de lui,
» par ce qu'il parut dans toute la suite
» de l'action la plus marquée de sa vie,
» il avoit l'esprit un peu vain, & l'i-
» dée qu'il s'étoit formée de son mé-

» rite , l'empêchoit quelquefois de re-
» controître celui des autres. Il n'avoit
» jamais passé pour être intéressé jus-
» qu'à l'expédition (de Carthagène) ;
» cependant il est vrai que l'intérêt y
» parut sa passion dominante, & qu'el-
» le lui fit faire , ou du moins tolerer ,
» des actions , qui ont deshonoré le
» nom François dans l'Amerique. Tant
» il est vrai , que souvent nous ne som-
» mes vertueux , que faute d'occasion
» d'être criminels, ou qu'il est certaines
» tentations délicates , qui non seule-
» ment nous découvrent des défauts ,
» dont nous nous flattons d'être é-
» xempts ; mais qui en font même naî-
» tre en nous , qui n'y étoient pas.
» Mais rien n'a fait plus de tort , au
» Baron de Pointis que le contraste de
» sa conduite , avec celle d'un homme
» qui eut bien autant de part que lui
» au succès de son expédition , & qu'il
» ne s'efforça , ce semble , de dénigrer
» d'une maniere indigne d'un homme
» d'honneur , que parce qu'il l'avoit
» trop maltraité , pour souffrir qu'on
» lui rendît justice.

Ne reconnoissez-vous pas, Monsieur,
dans cette peinture une main libre &
un pinceau hardi ? Ces traits rappel-

lent les Vers , qu'un Poëte connu fit autrefois contre ce même Officier , qu'il croyoit amoureux de sa sœur , & auquel il reprocha malignement l'emploi qu'il faisoit de l'argent des Flibustiers. Je crois devoir ajouter à ce portrait celui que l'Auteur fait de M. du Casse : Par ces deux citations vous jugerez de son style.

» M. du Casse alloit d'abord au
» bien du service & de l'Etat , & s'il
» ne s'oubloit pas , il ne songeoit
» à soi , que quand il avoit mis en sû-
» reté l'intérêt public , auquel il a mê-
» me plus d'une fois sacrifié le sien
» propre. Il est vrai que son habileté le
» mettoit toujours au-dessus des plus
» fâcheux contre-tems : mais il vouloit
» que tout le monde en profitât aussi-
» bien que lui. Il ne pouvoit former que
» des desseins nobles & utiles , & il
» lui eût été impossible d'y employer
» des moyens , qui ne fussent pas pro-
» portionnés à des fins si relevées. Sa
» valeur alloit de pair avec sa pruden-
» ce. Quelques revers qu'il ait essuyés,
» dans quelque extrémité qu'il se soit
» trouvé , il n'a jamais manqué de res-
» sources ; mais il ne les a jamais cher-
» chées que dans son courage & sa
» vertu

» vertu. Ses pertes n'ont pas moins
» contribué à sa réputation , que ses
» succès ; parce qu'il s'en relevoit tou-
» jours d'une maniere dont lui seul
» étoit capable. Enfin du caractère dont
» il étoit , s'il eût commandé en chef
» dans l'expédition , où son zele pour
» l'Etat le porta [à s'engager comme
» simple volontaire , il eût sçu met-
» tre en œuvre toutes les bonnes
» qualités de M. de Pointis , & il se
» fût fait un plaisir de lui en faire
» honneur ; au lieu que M. de Poin-
» tis s'efforça inutilement d'obscurcir
» les siennes, & de faire croire qu'elles
» ne lui avoient été d'aucune utilité.
Il me semble , Monsieur , que ces deux
morceaux ne sont pas indignes d'un
bon Historien.

Ce fut en 1667. qu'on commença
à envoyer des filles de France à la
Tortuë & à Saint Domingue. On s'ap-
perçut alors , dit l'Auteur, d'un grand
changement dans l'esprit & dans les
manieres des habitans. (On appelle
habitans les François , qui ne sont ni
Boucaniers , c'est-à-dire , Chasseurs ,
ni Flibustiers , ou Aventuriers.) Si
les femmes , ajoute-t'il , communi-
quent à leurs maris un peu de tou-

tes les vertus qui sont naturelles à leur sexe, ce ne fut pas tout-à-fait comme la lumière, qui ne perd rien en se communiquant. Mais le tems a achevé de perfectionner les uns, & a rendu aux autres ce qu'elles avoient perdu. Leurs maris leur inspirèrent un peu de leurs vertus militaires, & quelques-unes portèrent fort loin l'agilité, & la bravoure. On a vû long-tems à Saint Domingue, & dans un besoin on verroit encore, si l'on en croit l'Auteur, des Atalantes, atteindre à la course les Taureaux & les Sangliers, d'aussi bonne grace que les plus agiles Méleagres, & plus d'une Amazone, faire le coup de pistolet avec d'autres femmes, & même avec les plus hardis guerriers.

En l'année 1712, sous le Gouvernement de M. le Comte de Blénac, cessa entierement la fameuse *Flibuste*, de Saint Domingue, » à laquelle (selon l'Auteur) il ne manqua que de la » discipline & des Chefs qui eussent » des vûes, & fussent capables de les » suivre, pour conquérir l'une & l'autre Amérique; mais qui toute multuaire qu'elle fut, sans ordre, » sans projet, sans dépendance, sans

» subordination , a pourtant été l'é-
» tonnement du monde entier , & a
» fait des choses que la Posterité ne
» croira point.

L'Auteur nous apprend (p. 392)
que l'année 1718. à l'occasion de la
guerre entre la France & l'Espagne,
un grand nombre de Nègres désertèrent,
& qu'ils se sont depuis établis , de ma-
nière à se multiplier : en sorte que
si la guerre se rallumoit entre les Co-
lonies Françoisse & Espagnole de l'Isle
de Saint Domingue , ce seroit pour
nous de dangereux ennemis. Il ajou-
te qu'indépendamment même d'une
rupture , cet établissement nous est
déjà d'un grand préjudice ; parce que
c'est un attrait & une retraite assurée
pour nos Esclaves , qui depuis quel-
ques années désertent en grand nom-
bre. Ainsi il se trouve aujourd'hui qua-
tre sortes de Peuples dans l'Isle : les
Naturels , les Espagnols , les François
& les Nègres.

Le douzième & dernier Livre con-
tient ce qu'il y a de plus curieux dans
cette Histoire , & ce qui mérite plus
d'être lû. Il roule principalement sur
les dispositions actuelles de la Colo-
nie Françoisse de Saint Domingue , à

l'égard de la Compagnie des Indes ; dont elle ne veut point souffrir le commerce, & dont elle est venue à bout de détruire les Bureaux , & de chasser les Directeurs & les Employés. En 1722. la révolte commença par les femmes. Une veuve, nommée *Madame Sagona* , se met à la tête de cette troupe d'Amazones ; elles marchent en bon ordre , tambour battant , le sabre & le pistolet à la main , rompent les portes & les fenêtres de la Maison de la Compagnie des Indes , & jettent dans la rue tout ce qui s'y trouve , jusqu'aux papiers & aux Registres. La Dame *Sagona* ayant apperçu , dit-on , en entrant dans la maison, le Directeur , qui avoit le verre à la main , lui porta le pistolet à la gorge , & le força de s'enfuir. Bientôt toute la Colonie prend les armes , en criant *vive le Roi sans Compagnie* ; les habitans les plus pacifiques sont entraînés par le torrent , & se voyent contraints en quelque sorte de se joindre aux séditieux , par les Billets signés , *la Colonie* , qui couroient dans l'Isle , & par lesquels on menaçoit de brûler les habitations de quiconque ne viendrait pas armé au rendez - vous. Ceux qui refusent sont brûlés en effet ;

le Gouverneur , malgré son zele , & sa fermeté , de peur de compromettre l'autorité du Roi , s'efforce de gagner les Révoltés par la douceur , n'ayant que deux cens soldats à leur opposer : il ne réussit point , & il est lui-même arrêté. Ce qu'il y a de singulier , est qu'un Vaisseau de la Compagnie , chargé de Nègres, s'étant présenté devant le Port ; durant ces troubles , & ayant supplié par une humble Requête les habitans de l'Isle , de lui permettre de débarquer , & de faire sa traite ; ces habitans se trouvent blessés de l'honneur qu'on leur fait de s'adresser à eux , comme s'ils étoient les Souverains de l'Isle, ils s'offensent de ces respectueuses soumissions de la Compagnie , qu'ils regardent comme injurieuses au Roi , & à ses Officiers ; & pour cette raison ils refusent absolument ce qu'on leur demande. La Révolte, après avoir duré deux ans, cesse enfin en 1724. Le Commerce devient libre & florissant. „ Ain-
„ si finit , dit le P. de Charlevoix , cet-
„ te malheureuse affaire ; & l'on peut
„ dire que l'on ne vit jamais mieux ,
„ que , si les François sont capables de
„ s'oublier quelquefois du respect dû
„ à la Majesté Royale , on trouve „

„ quand on *ſait bien manier leurs eſprits* ,
„ de grandes reſſources dans le fonds
„ inépuisable de véritable attachement
„ qu'ils ont naturellement pour leur
„ Souverain „. L'Auteur ajoute qu'il
n'eſt pas poſſible de voir un meilleur
Peuple que celui de Saint Domingue.

Il donne après cela une notice exacte de l'état des deux Colonies Eſpagne & François. La Colonie Eſpagne en 1717. étoit compoſée de 18410. perſonnes. Rien n'eſt plus pauvre aujourd'hui que ces Colons. On ne voit par tout que des chaumières, ſi ce n'eſt dans la Ville de San Domingo, où il y a encore pluſieurs beaux édifices. Peu de commerce dans la plupart des lieux, nulles Manufactures ; ils ſe contentent de nourrir de nombreux troupeaux, & de fournir de la viande à la Colonie François. L'Eſpagne ne leur envoie preſque plus rien. Ils ne travaillent point, & paſſent le tems à jouer & à dormir, à ſe faire bercer dans leurs hamacs, à chanter, & à manger peu. Ils mépriſent l'or, ſur lequel ils marchent, & ſe moquent des François, qu'ils voyent ſe donner tant de mouvemens, & abréger leurs jours, pour amaffer des richesses. Le ſoin de cultiver leur eſprit

les occupe aussi peu que celui de se procurer les commodités de la vie. Ils ne sçavent rien, & à peine, selon l'Auteur, connoissent-ils l'Espagne, avec qui ils n'ont plus aucun commerce. Cependant, ne lui en déplaise, ils doivent sçavoir, que le Roi d'Espagne est leur Souverain, & que c'est de lui qu'ils tiennent leurs Gouverneurs & leurs Magistrats. D'ailleurs San-Domingo est le siége d'une Audience Royale, où ressortissent plusieurs Isles & même de grands Pays de l'Empire Espagnol dans le Continent de l'Amérique. Comme ils ont extrêmement mêlé leur sang, d'abord avec les Insulaires, ensuite avec les Nègres, ils sont aujourd'hui de toutes les couleurs, selon qu'ils tiennent plus de l'Européen, de l'Africain, ou de l'Américain. Ils se croient les premiers hommes du monde, & témoignent un grand mépris pour nous. Un François demandant un jour à un Espagnol, ce qu'il y avoit de si estimable chez eux, pour se préférer ainsi aux autres Nations, il répondit *ay Hombre*, c'est-à-dire, *les hommes*. Ils sont également dévots & débauchés; ils assistent tous les jours à la Messe, & à la récitation

du Rosaire, & on leur voit toujours un chapelet au cou. Au reste l'Hospitalité semble être une vertu propre & naturelle à l'Isle. Les anciens Insulaires l'exerçoient, & l'exercent encore; & les Espagnols aussi-bien que les François, & même les Nègres, cultivent cette vertu d'une manière admirable. Voyez sur cela les pag. 483. & 484.

La Colonie Française, dit l'Auteur, avoit en 1726. trente mille personnes libres, & cent mille esclaves noirs, ou Mulâtes. On pouvoit compter parmi les premiers 10000. hommes en état de porter les armes, & dans un besoin, il seroit aisé d'armer 20000. Nègres, sans que les Manufactures en souffrissent considérablement. Peu de ceux qui sont nés en France parviennent jusqu'à la vieillesse. Mais les Créoles, à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine Européenne, deviennent plus sains, plus forts, & vivent plus longtemps. On leur reproche d'avoir assez peu de naturel, & beaucoup d'indolence pour ce qui regarde la Religion.

Une chose, selon la remarque de l'Auteur, qui dans la suite-pourra être sujette à de grands inconveniens;

fi la Partie de l'Isle, que nous habitons, continuë à se peupler comme elle a fait, sur-tout depuis trente ans, c'est qu'il n'y a point de biens nobles, & que tous les enfans partagent également : il arrivera de - là, dit-il, que, quand tout sera défriché, les habitations seront tellement divisées, & subdivisées, qu'elles deviendront peu de chose, & que tout le monde y sera pauvre. Si au contraire toute l'habitation demeueroit à l'aîné, les cadets seroient dans l'obligation d'en commencer d'autres ; ce qui ne leur seroit pas difficile, avec les avances que leurs parens leur pourroient faire ; & quand il n'y auroit plus de terrein vuide à Saint Domingue, rien n'empêcheroit de s'étendre dans les Isles voisines, ou dans les endroits du Continent qui appartiennent à la France, ou dans ceux qui sont encore du droit public. Les Colonies se formeroient ainsi d'elles-mêmes, sans qu'il en coûtât rien à l'Etat. Le P. de Charlevoix, comme l'on voit, n'est pas seulement un Missionnaire zélé, & un Voyageur curieux, mais encore un Politique clairvoyant.

Il nous apprend (pag. 490.) qu'on

H v.

se flatte de voir bien-tôt le *Caffé* enrichir l'Isle de Saint Domingue ; que l'Arbre qui le produit , y vient déjà aussi beau & aussi promptement , que s'il étoit naturel au Pays ; que le pied est fort & bien nourri , & qu'il fleurit au bout de dix-huit mois. Il faut, ajoute-t'il , lui donner le tems de se faire au terroir. On prétend aussi que la Cannelle & toutes les autres Epiceries se cultiveroient avec succès dans cette Isle ; mais il faudroit pour cela de la patience & de la constance , & rien ne coûte plus aux François. Si le Cacao , dit , l'Auteur , & le *Caffé* réussissent , ou si le *Tabac* revient en grace , avant qu'il soit peu , l'Isle sera peuplée au triple de ce qu'elle est aujourd'hui , & les Blancs y multiplieront à proportion plus que les Noirs.

Pour ce qui regarde la beauté du Pays , toute la Plaine du Cap est , dit l'Auteur , coupée par des chemins de long & de traverse , de quarante pieds de large , tirés au cordeau , & bordés ordinairement de hayes de Citroniers , taillées avec soin. Plusieurs habitans ont aussi planté de longues avenues de grands arbres , qui conduisent à leurs maisons. Les arbres croissent en ce

Pays beaucoup plus vite qu'en France. mais trop lentement pour des gens qui ne pensent point du tout à l'avenir. Aussi la disette de bois s'y fait-elle déjà sentir.

Il semble que rien n'est plus misérable que l'état des Nègres. Exilés de leur Pays, privés de la liberté, & presque réduits à la condition des bêtes de charge; mal nourris; mal vêtus; logés dans des espèces de tanniers, couchés sur des clayes; leur travail est presque continuel; leur sommeil fort court; nul salaire, des châtimens fréquens & rigoureux. Voilà où l'on a scu réduire les hommes, que la Nature a fait naître égaux à ceux qui les traitent de la sorte. Cependant ils jouissent d'une santé parfaite, tandis que leurs maîtres, qui regorgent de biens, & ne manquent d'aucune des commodités de la vie; sont sujets à une infinité de maladies. Ils jouissent ainsi du plus précieux de tous les biens, insensibles à la perte des autres. Quelques-uns paroissent si stupides & si hébétés, qu'ils ne peuvent jamais compter au-delà de trois; ni rien apprendre par cœur. Mais la plus part sont très-fins & très-entendus dans leurs

affaires , & leurs maîtres sont souvent leurs dupes. Au reste il faut , à ce qu'il semble , qu'il meure une grande quantité de ces esclaves , puisque , suivant le Mémoire du P. le Pers , il n'y a point d'année qu'on n'en amène au seul Cap-François deux ou trois mille.

Voilà , Monsieur , ce que j'ai recueilli de *l'Histoire de Saint Domingue*, Ouvrage estimé de ceux qui jugent sans préjugé. On n'y trouve aucuns détails de Mission , & il semble que l'Auteur ait eu dessein de laisser à d'autres le soin de composer l'Histoire Ecclesiastique de cette Isle , se bornant à l'Histoire civile & politique. Comme un Livre de cette nature ne m'a fourni presque aucunes réflexions , j'ai été réduit à vous en citer quelques faits , qui m'ont paru les plus curieux. Nos Lettres sont nécessairement conformes aux matieres que nous traitons. Il nous est aussi impossible d'être enjoués , lorsqu'il s'agit de Livres sérieux , que d'être sérieux , quand il est question d'Ouvrages d'une autre nature. Cependant les uns se plaignent que nos Lettres ne sont pas toujours assez gayer ; & d'autres qu'el-

les ne sont pas assez sérieuses. Il me semble que les uns & les autres sont injustes : notre devoir est de rendre un compte fidèle des Ouvrages nouveaux, & d'en juger selon notre portée, après les avoir lus exactement. L'enjouement n'est qu'accessoire, & le sérieux dépend du sujet.

Au reste pour vous dédommager du sérieux de mes deux dernières Lettres, je vous promets de vous entretenir bien-tôt du *Seihos* de M. l'Abbé Terrasson. Vous jugez bien, que par rapport à ce Livre, je ferai usage de la maxime d'Horace :

*Ridiculum acri,
Fortius, ac melius magnas plerumque se-
cat res.*

Ne croyez pas néanmoins, que je lui refuse la justice qui lui est dûë, & que j'obmette de vous en faire observer quelques beautés. Je l'ai lu avec l'attention la plus courageuse ; & j'ai en quelque sorte passé, comme le petit Héros du Roman, par les rigoureuses épreuves de l'*Initiation*. Enfin mes remarques sont prêtes, & j'aurai l'honneur de vous en faire part au premier jour.

On débite chez Giffart , rue saint Jacques , un Ougrage Théologique , *in-12.* composé nouvellement par le P. Buffier , Jésuite , & daté de 1732. afin qu'il vieillisse & meurt plus tard , s'il est possible. Comme je me suis interdit ces matieres , je ne vous en dirai rien , sinon que l'Auteur est un homme d'esprit , dont les talens exercés dans toutes sortes de facultés , sont assez connus.

Les Comédiens François ont reçu une Tragédie , intitulée *Eriphile* , dont on ne connoît pas encore l'Auteur.

La veuve Ribou a mis en vente le *Théâtre de le Grand , Comedien du Roi* , en 4. vol. *in-12.* Cet Auteur Comique paroît avoir pris Dancour pour son modele. L'un & l'autre avoient de l'esprit : mais il est difficile de décider , lequel des deux avoit le goût le plus dépravé , & a le plus mal écrit. La plupart des Comédies de *le Grand* ont néanmoins réussi.

Les Comédiens Italiens en jouent actuellement une avec succès. C'est une petite Pièce d'un Acte en Vers & en Vaudevilles , intitulée *le Fê ne sçait quoi*. Quoiqu'elle attire des Specta-

teurs , je vous avouë , que je n'y trouve ni génie , ni sel Attique. Quelques traits singuliers & ingénieux en apparence , & quelques Vers bien tournés la font pourtant réussir. Mais nul dessein , nul ordre , nulle suite : le dénouement surtout est pitoyable. Ce n'est qu'une Farce assez bien écrite : ce qui suffit pour amuser agréablement notre beau monde.

Je vous envoie une Pièce ingénieuse & morale, qui l'hyver dernier a couru dans Paris , & dont j'ai oublié jusqu'ici de vous faire part.

L'AMOUR RUINE

par l'Interêt.

LE Dieu de l'Interêt & le Dieu de l'Amour
Chez certains Partisans se trouverent un jour ,
L'aventure étoit rare : un même domicile
Par eux n'étoit point habité ;
Chacun alloit de son côté ,
L'un au plaisir , l'autre à l'utile.
Voici , dit l'Interet , un enfant bien nippé ;
Beaux traits dorés , carquois d'ébène :
La dupe paroît bonne , & je suis bien trompé ,
Si je n'en tire quelque aubenne.
Veux-tu jouer , Fils de Cypris ?
J'ai des bijoux à ton usage ;
Pour quelque argent prêté , je les reçus en gage ;

Bracelets de cheveux entourés de rubis;
Bagues , de sentiment qui couvrent un mis-
tère ;

C'est autant de trésors. A qui le dites-vous?
Je connois, dit Amour, le prix de ces bijoux,
Le tarif en est à Cithère.

C'a , jouons : masse, un trait, paroli, masse,
trois ;

C'a le reste de mon carquois :

Facilement Amour se pique ,

L'Intérêt , habile narquois ,

A bien-tôt rafflé la boutique.

L'enfant dévalisé s'envole au fond des bois,
Cacher sa défaite & ses larmes.

Son Empire est soumis à de nouvelles loix :

L'Intérêt regne seul, & dispose des armes,
Dont l'Amour usoit autrefois.

Wite , Libraire , rue saint Jacques ,
imprime l'*Astrée* de M. Dursé , corri-
gée dans le style & dans le langage ,
sans aucun changement dans les cho-
ses. On a abrégé des Discours trop
longs, & supprimé tout ce qui étoit
insipide & ennuyeux. On ne néglige
rien pour cette Edition in-12. qui sera
belle , & ornée d'estampes , à chaque
Livre.

Giffart & Michel Gandoüin ont mis
sous presse un Livre intitulé , *Mé-
moires de Madame de Barneveldt* , qui
paraîtra , dit-on , au mois de Novem-
bre..

LETTRE XXXVI.

Z

Nous nous hâtons pour l'ordinaire, Monsieur, de vous communiquer nos réflexions sur les Ouvrages, qui n'excitent qu'une curiosité passagère, & qui vieillissent de bonne heure; mais à l'égard de ceux dont le mérite est durable, il nous semble indifférent de vous en parler un peu plus tard, parce qu'on peut dire que ces Ouvrages, dans un sens, sont toujours nouveaux. C'est pour cette raison, qu'après vous avoir déjà parlé en général de l'*Ancienne Histoire* de M. Rollin, je vous entretiendrai aujourd'hui d'une partie de son premier Volume, je veux dire, de l'*Histoire des Egyptiens*. Comme ce morceau est curieux, & qu'il regarde une Nation, qui a été la mere des Sciences, & des Arts, je crois que vous voudrez bien souffrir sur cela quelque détail.

M. Rollin a lui-même fixé le caractère de son Livre; c'est une *Histoire suivie* de l'Antiquité, à l'usage des jeu-

nes gens , & des personnes qui ne songent point à faire une étude profonde de l'ancienne Histoire. Peu sensible à la vaine qualité d'Auteur , il avoue , qu'il a compilé divers Ecrivains illustres , qu'il ne cite pas quelquefois , parce que s'appropriant leurs pensées , & leurs découvertes , il s'est donné la liberté d'y faire quelques changemens. Que cet Auteur modeste est différent de ces orgueilleux Plagiaires , qui , après avoir copié en Écoliers des pages entières des Livres les plus communs , se donnent hardiment pour d'ingénieux Originaux , & insultent encore à ceux qui ont découvert leurs larcins ! Il ajoute humblement , qu'il se tiendrait très-heureux , s'il pouvoit être un bon Compilateur , & fournir une Histoire passable à ses Lecteurs , qui ne se mettront pas beaucoup en peine , si elle vient de son fonds ou non , pourvu qu'elle leur plaise. La compilation , dont il s'agit , est excellente ; mais je ne sçai si elle est en même-tems une Histoire *suivie* , c'est-à-dire , une Histoire dont les faits soient exactement liés. Quoi qu'il en soit , on trouve tant de beautés dans ce Livre , qu'il seroit injuste de contester sur ce point ;

j'aime bien mieux vous dire , que M. R. a tort de craindre , qu'on ne trouve pas autant d'aménité dans cet Ouvrage , que dans son *Traité des Etudes* ; il m'a paru également agréable & instructif ; l'Auteur embellit ce qui est susceptible d'agrément , & fait quelquefois naître des fleurs dans le terroir le plus ingrat. La noble simplicité brille dans ces endroits , d'où les ornemens doivent être bannis , & la narration toujours vive , est aussi toujours dégagée de frivoles circonstances. A l'égard du style , il est plein de force & de graces , extrêmement varié ; & le choix de l'expression ne sauroit être plus heureux. L'Auteur exercé toute sa vie dans la Langue Latine , semble en avoir tiré du secours , pour donner de la majesté à la nôtre. Quels éloges ne méritent pas ses réflexions ! La droite raison , la Religion , l'honneur , la probité les ont dictées , & l'on ne peut assez admirer l'art qui les fait paroître si naturelles.

La Description de l'ancienne Egypte & de ce qui s'y trouve de remarquable , compose la premiere Partie de l'Histoire des Egyptiens. M. Rol-

lin n'a fait qu'effleurer ce qui est purement géographique , & s'est borné à rapporter les principales raretés , qui ont donné de la célébrité à l'Egypte , telles que sont les Obelisques, les Pyramides , le Labyrinthe , le Lac de Moëris , le débordement du Nil , &c.

Un Obelisque , comme chacun sçait, est une éguille ou pyramide quadrangulaire , menuë , haute , & s'élevant perpendiculairement en pointe , pour servir d'ornement à quelque Place. Les Egyptiens gravoient sur ces obelisques des inscriptions ou des hiéroglyphes , c'est-à-dire , des figures mystérieuses. Toute l'Egypte étoit pleine de cette sorte d'Obelisques. Le plus fameux de tous est celui, qui fut construit sous Ramestes, il étoit d'une hauteur prodigieuse , & l'on dit qu'il y avoit eu vingt mille hommes employés à le construire. Auguste , qui avoit fait transporter à Rome les deux grands Obelisques de Sesostris , n'osa pas en faire autant à l'égard de celui de Ramestes. Long-tems après , Constance plus hardi qu'Auguste , le fit transporter dans cette Capitale du monde. Les Obelisques étoient pour la plûpart taillés dans les carrières de la haute Egypte.

te, où l'on en trouve encore, qui sont à demi taillés. Ce qu'il y a de plus admirable, est que les anciens Egyptiens avoient sçu creuser jusques dans la Carrière, un Canal, où entroit l'eau du Nil, dans le tems de son inondation; d'où ensuite ils enlevoient les Colonnes, les Obelisques, & les Statuës, sur des radeaux proportionnés à leur poids, pour les conduire dans la basse Egypte. Et comme le Pays étoit coupé d'une infinité de canaux, il étoit facile de transporter par tout ces masses énormes, dont le poids auroit fait succomber toute autre sorte de machines.

Ce que M. R. dit des Pyramides, est encore plus curieux & mieux circonstancié. Il s'est principalement attaché à décrire celle qui a particulièrement mérité d'être mise au nombre des sept merveilles du monde. Elle étoit bâtie de pierres d'une grandeur extraordinaire, dont les moindres étoient de trente pieds, travaillées avec un art merveilleux, & couvertes de figures hieroglyphiques. Au rapport des Anciens, chaque côté avoit huit cent pieds de largeur & autant de hauteur. On peut voir dans

l'Ouvrage de M. Rollin, les dimensions & la mesure de cette Pyramide. Cent mille Ouvriers travaillèrent à cet Ouvrage, & de trois mois en trois mois un pareil nombre leur succédoit. Dix années entières furent employées à couper les pierres, soit dans l'Arabie, soit dans l'Ethiopie, & à les voiturier en Egypte, & vingt autres années à construire ce vaste édifice, qui au dedans avoit une infinité de chambres & de salles : on avoit marqué sur la Pyramide en caracteres Egyptiens, ce qui en avoit coûté simplement pour les ails, les poireaux, les oignons, & autres pareils légumes fournis aux Ouvriers : & cette somme montoit à quatre millions cinq cent mille livres ; d'où il vous sera facile de conjecturer combien pour tout le reste la dépense devoit être énorme.

Ces fameuses Pyramides, qui ont triomphé du tems & des Barbares ; étoient des tombeaux pour les Rois, mais étoit-il nécessaire de faire une masse énorme de Bâtimens, pour pratiquer un petit caveau de six pieds ? C'est donc avec raison que Plin. les appelle une folle & inutile ostentation de la richesse des Rois, & que M.

R. se contente d'y remarquer & d'y estimer le bon goût des Egyptiens par rapport à l'Architecture, qui les porta dès le commencement, & sans qu'ils eussent encore de modeles qu'ils pussent imiter, à viser en tout au grand, & à s'attacher aux vraies beautés, sans s'écarter jamais d'une noble simplicité, en quoi consiste la souveraine perfection de l'Art.

Je ne m'arrête pas à ce que M. R. nous dit du Labyrinthe; parce que ces choses sont assez connues. Il me paroît s'être plus appliqué à la description du Lac de Moëris, qui communiquoit au Nil par le moyen d'un grand Canal. De grandes Ecluses ouvroient le Canal & le Lac, ou les fermoient selon le besoin. La grande utilité de ce Lac étoit par rapport au débordement du Nil; quand il étoit trop grand, on ouvroit les Ecluses, & les eaux ayant leur retraite dans ce Lac, ne séjournoient sur les terres, qu'autant qu'il falloit pour les engraisser. Au contraire, quand l'inondation étoit trop basse, & menaçoit de stérilité, on tiroit de ce même Lac par des coupures & des saignées, une quantité d'eau suffisante, pour arroser

les terres. Par ce moyen , ajoute M. R. les inégalités du Nil étoient corrigées. Conformément à quelques Mémoires modernes, il ne donne de tour à ce Lac, qu'environ douze ou quinze de nos lieuës , & trois cens pieds de profondeur , & ne trouve pas vraisemblable l'étenduë de cent quatre-vingt de nos lieuës , que lui donnent Hérodote , Diodore de Sicile & M. Bosfuet.

Il me semble qu'en écrivant l'Histoire , on doit surtout prendre garde à ne pas rapporter des faits contradictoires , sans les concilier , ou du moins sans avertir le Lecteur , que les Historiens ne s'accordent point. Sur ce principe , que je crois vrai , qu'il me soit permis de dire , que M. R. a un peu sommeillé en rapportant deux textes opposés, touchant la mesure du débordement du Nil. Il remarque pag. 28. d'après Strabon. , que sous Petrone , Gouverneur d'Egvpte lorsque le débordement de ce fleuve *montoit à douze coudées la fertilité étoit fort grande & lors même qu'il n'alloit qu'à huit coudées , la famine ne se faisoit point sentir dans le Pays* : Sans doute , ajoute M. R. parceque les eaux du Lac suppléoienc

pleoient à celles de l'inondation , par le moyen des coupures & des canaux. Je n'ai garde d'attaquer ce solide Commentaire du texte de Strabon ; mais ce qui m'embarrasse , est un texte de Pline ne , rapporté à la page 36. La juste grandeur du débordement , selon Pline, dit M. R. est de seize coudées. *Quand il n'y en a que douze ou treize, on est menacé de famine, quand l'inondation passe les seize, elle devient dangereuse.* «

J'aurois souhaité que M. R. eût expliqué comment l'inondation du Nil ; plus ou moins grande , étoit du tems de Strabon & de Pline , le signe de la famine , ou de l'abondance , & supposé qu'il n'eût pas voulu s'exercer à cette critique , il étoit important de faire remarquer combien Strabon & Pline différoient sur ce point.

M. Rollin s'est principalement attaché à faire connoître la nature & les effets du Nil , ce Fleuve si renommé , le nourricier tout à la fois & le défenseur de l'Egypte. Ce qu'il dit à ce sujet , est si exact , & si précis , que vous ne me sçauvez pas mauvais gré de le rapporter. La source du Nil , ignorée des Anciens , est au pied d'u-

ne grande Montagne du Royaume de Goïame en Abyssinie. Ce Fleuve sort de deux fontaines éloignées l'une de l'autre de trente pas , chacune de la grandeur d'un de nos puits. Le Nil est augmenté de plusieurs ruisseaux , qui viennent s'y joindre , & après avoir traversé l'Ethiopie, en serpentant beaucoup , il se rend enfin en Egypte ; mais ce Fleuve si paisible dans les vastes solitudes de l'Ethiopie , avant que d'entrer en Egypte , se précipite du haut des rochers en bas avec un tel bruit , qu'on l'entend à trois lieux de-là : ce sont ces endroits qu'on appelle les cataractes du Nil. Les gens du Pays donnent aux passans un spectacle plus effrayant que divertissant. Ils se mettent deux dans une petite barque, l'une pour la conduire , & l'autre pour vider l'eau , qui y entre. Parvenus avec beaucoup de peine vers ces cataractes, ils se laissent entraîner par l'impetuosité du torrent, qui les pousse comme un trait. On croit , qu'ils vont être abîmés dans leur chute , mais le Nil rendu à son cours naturel , les fait reparoître aussitôt sur les flots tranquilles.

Les anciens Philosophes ont imaginé plusieurs raisons subtiles , pour

expliquer les causes du débordement du Nil ; mais s'ils avoient eu moins de goût pour les systèmes d'imagination , ils auroient reconnu , en voyageant , que le débordement de ce Fleuve , vient des pluies qui tombent abondamment de l'Ethiopie , d'où il tire sa source. Le Nil commence ordinairement à croître en Egypte , vers la fin de Juin , & l'inondation dure les trois mois suivans. Je ne vous dis rien de la mesure du débordement ; les textes de Strabon & de Pline , que j'ai indiqués , vous apprendront ce que vous devez penser , & je vous renvoye au Livre même , pour ce qui regarde la fécondité de ce Fleuve , & les charmantes perspectives qu'il forme.

Je viens maintenant aux mœurs & aux Coûtumes des Egyptiens. Après avoir admiré leurs magnificences dans les édifices , vous serez encore plus frappé de leur politique , dont la fin étoit de rendre la vie agréable , & les Peuples heureux. Les Rois n'étoient environnés que de personnes vertueuses , entierement occupés à rendre une exacte justice , d'une sobriété & d'une frugalité singulière , religieux , enne-

mis du luxe , amis de la verité , protecteurs de l'innocent , & du pauvre. Si divers Historiens ne rapportoient pas les faits cités par M. Rollin , on seroit tenté de croire , que ce Gouvernement a été aussi imaginaire que la République de Platon , ou l'*Utopie* de Morus.

De toutes les Loix que cite M. R. je ne rapporterai que celle qui regarde les emprunts. Il n'étoit permis d'en faire , qu'à condition d'engager au créancier le corps de son pere , que chacun dans l'Egypte faisoit embaumer avec soin , & conservoit avec honneur dans sa maison. On tenoit pour impie & pour infame celui qui ne se hâtoit pas de retirer un gage si précieux , & on lui refusoit la sépulture , s'il mourroit sans s'être acquitté de ce devoir. Peut-être que ce trait d'Histoire n'est qu'allegorique , & signifie que la mort des peres paye d'ordinaire les dettes des enfans. Passez-moi , s'il vous plaît cette imagination.

M. R. en parlant de la Religion des Egyptiens , s'est borné à ce qui regarde le culte extérieur , & a judicieusement méprisé cette Théologie hiéroglyphique , dont , à dire le vrai , il est

presqu'impossible de percer la ténébreuse mysticité. Quelle folie dans les Egyptiens, d'adorer les animaux : le bœuf, le chien, le loup, l'éprevier, le crocodile, l'ibis, le chat, &c. M. R. observe, que plusieurs de ces bêtes n'étoient l'objet de la superstition que de quelques Villes particulières, & pendant qu'un peuple élevoit une espèce d'animaux sur ses Autels, ses voisins les avoient en abomination. » De-là (ajoute M. R.)
» les guerres continuelles d'une Ville
» contre une autre ; effet de la fausse
» politique d'un de leurs Rois, qui
» chercha à les amuser par des guerres de Religion, pour leur ôter le
» tems & les moyens de conspirer
» contre l'Etat. J'appelle cette politique fausse & mal entendue, parce
» qu'elle est directement contraire au véritable esprit du Gouvernement,
» qui tend à unir tous les membres de
» l'Etat par les liens les plus étroits, &
» qui fait consister sa force dans la parfaite harmonie de toutes ses parties.
En effet si l'on ne peut réunir les esprits, ce qui est presque toujours impossible, il faut au moins qu'un Prince tâche de réunir les cœurs de ses Sujets. Voilà la

vraye & solide politique , pour maintenir la force d'un Etat , qui s'affoiblie toujours par la division. Au reste ces guerres de Religion sont fort rares dans l'Antiquité payenne , parce qu'on étoit dans la paisible possession de dire & de penser ce qu'on vouloit , pourvu qu'on respectât extérieurement les cérémonies religieuses établies par l'usage.

Il est probable que les Egyptiens défererent les honneurs divins aux bêtes , à cause des biens & des maux qu'elles pouvoient leur faire. M. R. entre à ce sujet dans un examen curieux , mais je me bornerai à vous parler de l'Ichneumon , petite bête , qui empêche les Crocodiles de se trop multiplier ; ce qui deviendrait funeste à l'Egypte. Voici comment elle s'y prend : elle épie le tems que le Crocodile est absent , & elle casse ses œufs sans les manger ; d'ailleurs , lorsque le Crocodile dort sur le rivage du Nil (& il dort toujours la gueule ouverte) ce petit animal^e, caché dans le limon , saute tout d'un coup dans sa gueule , pénètre jusques dans ses entrailles qu'il ronge , puis se fait une ouverture , en lui perçant le ventre , dont la peau est fort tendre , & fort impuné-

ment , vainqueur par sa finesse , de la force d'un si terrible animal.

Mais me direz-vous , le culte des Egyptiens se terminoit-il à ces animaux , ou plutôt ne se rapportoit-il pas à la Divinité , dont ils regardoient ces animaux comme les symboles ? Il est vrai , que les Philosophes , pour couvrir ces étranges absurdités , ont érigé ces bêtes en symboles de la Divinité ; mais selon la remarque de M. R. ce culte n'a été spiritualisé que depuis la naissance du Christianisme. Les payens alors eurent recours à des allégories , pour sauver le ridicule de leur Religion. C'est donc sans fondement , si l'on en croit M. R. que des Ecrivains modernes citent Plutarque , pour prouver que les anciens Egyptiens , honoroient l'image de Dieu , dans les creatures. Il est pourtant bien difficile de penser , qu'un Peuple si éclairé fût en même tems assez stupide , & assez insensé , pour croire que des bêtes fussent des Dieux.

Les cérémonies de leurs funeraillles étoient fort singulieres. Il y avoit , comme l'on sçait , une enquête publique établie contre les morts ; celui qui étoit convaincu d'avoir mené une

mauvaise vie , étoit privé de la sépulture ; mais on ensevelissoit honorablement celui , qui avoit vécu d'une manière irréprochable. Les Rois même subissoient ce Jugement.

Quand le mort avoit été reconnu pour homme de bien , on faisoit son panegyrique , dit M. R. mais sans y rien mêler de sa naissance : toute l'Egypte étoit censée noble. On ne comptoit pour louanges solides & véritables, que celles qui étoient rendues au mérite personnel du mort. Enfin tous les éloges se terminoient à des vertus réelles & authentiques. Avons-nous beaucoup d'Oraisons funebres, où l'on puisse remarquer ce goût Egyptien ? Aussi nous avons pris sagement le parti depuis quelques années de n'en faire presque plus. Que de honteux mensonges supprimés.

Dans le chapitre qui regarde les Sciences & les Arts , M. R. s'est borné à des détails fort courts. Il fait seulement remarquer , que les Egyptiens étoient Astronomes , Géometres , & qu'ils avoient porté à une grande perfection , l'Architecture , la Peinture ; la Sculpture , & tous les autres Arts. Ce qui est prouvé par les précieux

restés de leurs Palais, de leurs Temples, &c. Ils avoient aussi inventé, ou perfectionné la Médecine. Mais on n'abandonnoit point au caprice des Médecins la maniere de traiter les malades; ils étoient obligés de suivre les observations anciennes des habiles Maîtres, qui étoient consignées dans les Livres sacrés. En les suivant, ils ne répondoient pas du succès: autrement on punissoit de mort ceux qui se fioient à leurs propres lumières. Cette Loi, dit M. R. étoit utile pour réprimer la témérité des Charlatans; mais pouvoit être un obstacle aux nouvelles découvertes, & à la perfection de l'Art. Nos Médecins modernes ne s'accommoderoient pas d'une pareille loi, eux qui innovent tous les jours si scçavamment dans la théorie & dans la pratique.

L'Histoire ancienne de l'Egypte; finit par une liste de ses Rois, depuis Menés, qui commença à regner l'an du monde 1816. jusqu'à Psammenit, qui regna l'an du monde 3479. L'Article de Sesostris est assez étendu, & peut servir à décider si M. l'Abbé Terrasson, l'a peint dans son Roman, tel que l'Histoire nous le représente. En-

du Parnasse. XXXVI. Lettre. 203
ses richesses. Ils répondirent, que ni
cette Princesse, ni ses biens n'étoient
point dans leur Ville. Les Grecs se
croyant refusés, assiégèrent la Ville &
la détruisirent. Menelas à son retour
passa en Egypte chez le Roi Protée, qui
lui rendit Helene avec toutes ses richesses.
Ce récit n'est pas conforme à l'opinion
commune : c'est pour cela que je
le rapporte.

En vous parlant dernièrement de
l'Histoire du Languedoc, nous avons
observé, que les Auteurs prétendoient
que Pythagore avoit emprunté des
Druïdes son système de la Métemp-
sycose : cependant M. R. appuyé de
l'autorité de Diodore de Sicile, donne
les Prêtres Egyptiens pour les Maîtres
de ce Philosophe, & je crois cette
opinion mieux fondée. Au reste si la
doctrine de la Métempysycose n'étoit
pas contraire à notre Religion, vous
ne doutez pas que ce ne soit de toutes
les erreurs la plus raisonnable.

Je ne puis vous apprendre assez tôt
que Jeudi dernier 27. Septembre
M. Crébillon a été reçu à l'Académie
Françoise, à la place de M. de la Faye.
Son Discours en Vers a été extrême-
ment applaudi, & l'on peut dire,

que si le Poëte n'avoit pas eu d'ailleurs tant d'autres titres de bel esprit , pour être Académicien , cette seule Pièce auroit été une suffisante caution de ses talens. Les portraits qu'il fit du Cardinal de Richelieu , de Louis le Grand, de Louis XV. de M. le Cardinal de Fleury , & de M. de la Faye, parurent heureusement tournés, les traits en sont vifs , forts & gracieux , à proportion que le sujet le demande ; & ses sentimens de reconnoissance envers l'Académie, qu'il loue sans fadeur , sont exprimés avec cette noble sincérité , qui caractérise l'honnête homme , & l'esprit supérieur.

M. Hardion , lui répondit d'une manière très - judicieuse ; dans son discours simple & sans parure recherchée , il se borna à caractériser M. de la Faye, & M. de Crébillon , ce qu'il fit avec beaucoup de délicatesse. Son bon goût brilla dans quelques traits , que son sujet lui présenta naturellement. Enfin la séance se termina par la lecture que fit M. l'Abbé d'Olivet , d'une imitation d'un Cantique de Moyse , par M. Dulard , Académicien de Marseille. Cette Pièce a été envoyée par l'Académie de Marseille , pour payer

du Parnasse. XXXVII. Lettre. 205
le tribut qu'elle doit à l'Académie Fran-
çoise , en reconnoissance de son adop-
tion. L'Ode de M. Dulard a paru assez
purement écrite ; mais on n'y a trouvé,
ni le sublime , ni l'énergie du Législa-
teur des Juifs.

Je suis, &c.

LETTRE XXXVII.

P

JE vous ai entendu regretter autre-
fois , Monsieur , l'Histoire des Ré-
volutions de Carthage , promise par
l'élegant Auteur des Révolutions ar-
rivées dans la République Romaine.
Vous vous étiez fait , avec raison , une
idée avantageuse de cet Ouvrage ; mais
je suis assuré que vous êtes un peu con-
solé , depuis que vous avez lû l'Histoi-
re des Carthaginois , que M. Rollin a
fait entrer dans le premier Volume
de son *ancienne Histoire*. En effet , il
décrit ces Révolutions d'une manière
vive & intéressante , remonte à leurs
causes , & entremêle avec beaucoup
d'art , des Réflexions , qui supposent
de grandes vûes , & une sagacité peu

commune. Il me semble qu'un tel Ouvrage dédommage presque d'une Histoire, qui auroit été, à la vérité, plus agréable au Lecteur, par l'enchaînement successif des faits; mais moins utile, parce qu'on lui auroit infailliblement dérobé plusieurs digressions instructives.

Les principaux points de l'Histoire de Carthage sont liés avec l'Histoire de la République de Rome, & par conséquent assez connus; ainsi il seroit superflu de m'y arrêter. Il suffit de vous faire observer en général, que personne n'a écrit ce morceau d'Histoire avec autant d'agrément & d'exactitude que M. Rollin. Ce qu'il dit sur le Gouvernement, la Religion, la Politique, &c. des Carthaginois, peut presque passer pour neuf, parce que tout cela n'est pas développé dans les différentes Histoires Romaines écrites en notre Langue. Permettez-moi de vous entretenir là-dessus.

Le Gouvernement de Carthage fut formé sur celui de Tyr, dont elle étoit une Colonie: c'étoient les mêmes mœurs, les mêmes loix, le même goût, & la même industrie pour le commerce. Ils parloient le même

Langage que les Tyriens , & ceux-ci le même que les Cananéens & les Israélites , c'est-à-dire , la Langue Hébraïque , ou du moins une Langue qui en étoit entièrement dérivée. L'union étroite , qui subsista entre les Phéniciens & les Carthaginois , mérite d'être remarquée , Cambyse ayant voulu porter la guerre contre ces derniers ; les Phéniciens , qui faisoient la principale force de son Armée navale , lui déclarèrent nettement , qu'ils ne pouvoient le servir contre leurs compatriotes. & ce Prince fut obligé de renoncer à son dessein. Les Carthaginois de leur côté n'oublièrent jamais leur origine. Ils envoyoit toutes les années à Tyr un Vaisseau chargé de présens , qui étoient comme un cens qu'ils payoient à leur ancienne Patrie ; & ils faisoient offrir un sacrifice annuel à ses Dieux tutélaires , qu'ils regardoient aussi comme leurs Protecteurs. Ils ne manquoient jamais à y envoyer les prémices de leurs revenus , & la dîme des dépouilles & du butin qu'ils faisoient sur les ennemis , pour les offrir à Hercule , une des Principales Divinités de Tyr & de Carthage. Lorsque Tyr fut assiégée par Alexandre , les Ty-

riens , pour mettre en sûreté ce qu'ils avoient de plus cher , envoyèrent leurs femmes & leurs enfans à Carthage , qui , au milieu d'une guerre pressante , les reçut & les entretint avec la bonté & la générosité des peres & des meres les plus tendres & les plus opulens. Ces marques constantes d'une vive & sincere reconnoissance , ajoute M. R. font plus d'honneur à une Nation , que les plus grandes conquêtes & les plus glorieuses.

Les Carthaginois faisoient paroître dans toutes les occasions un soin religieux d'honorer la Divinité. On trouve même des vestiges de ce respect dans leurs Actes publics. Polybe nous a conservé un Traité de Paix entre Philippe , Roi de Macedoine , & les Carthaginois , où il est fait mention de cinq ou six ordres differens de Divinités , ce qui est fort singulier. Que dirions-nous maintenant d'un pareil Aête , dit M. R. où l'on feroit intervenir les Anges , & les Saints Protecteurs d'un Royaume?

Il y avoit chez les Carthaginois deux Divinités , qui y étoient particulièrement adorées. La premiere étoit la Déesse *Celeste* , appelée aussi *Uranie* , qui est la Lune , dont on imploroit

Je secouts dans les grandes calamités ,
surtout dans les sécheresses , pour ob-
tenir de la pluye.

La seconde Divinité étoit Saturne ,
connu dans l'Ecriture-Sainte , sous le
nom de *Moloch*. Les Carthaginois , à
l'exemple des Troyens , lui offroient
des victimes humaines. C'étoit une
côûtume à Tyr , que dans les grandes
calamités , les Rois immolassent leurs
fils , pour appaiser la colere des Dieux :
& l'un d'eux qui l'avoit fait , fut de-
puis honoré comme un Dieu , sous le
nom de la Constellation appelée *Sa-
turne*. C'est de-là qu'est née la Fable de
Saturne , qui dévore ses enfans. Les
Particuliers , pour détourner quelque
grand malheur , en ufoient de même , &
ceux qui n'avoient point d'enfans , en
achetoient des pauvres , pour n'être pas
privés du mérite d'un tel sacrifice. Cet
usage barbare se conserva long - tems
chez les Phéniciens , & les Cananéens ,
de qui les Israélites l'emprunterent. On
brûloit inhumainement ces enfans , soit
en les jettant au milieu d'un brasier ar-
dent , soit en les enfermant dans une
Statuë de Saturne , qui étoit toute en-
flamée. Mais dans la suite on se con-
tenta de les faire passer à travers le

feu , où ils périssoient très-souvent. On faisoit retentir le bruit des tambours , pour ne pas entendre les cris de ces malheureuses victimes ; & les meres saintement cruelles , se piquoient d'assister à ces affreux spectacles , sans s'attendrir. Les Carthaginois retinrent cette barbare coutume , jusqu'à la ruine de leur Ville , & la suspendirent seulement pendant quelques années , pour ne pas déplaire à des Rois victorieux , qui leur défendoient d'immoler des victimes humaines. M. R. cite plusieurs traits de cette cruelle superstition , & rapporte en même tems quelques réflexions judicieuses de Plutarque , qui s'écrie à ce sujet. » Ne va-
» loit-il pas mieux , que Carthage ,
» dès le commencement , prît pour
» Législateur un Critias , un Diago-
» ras , Athées reconnus , & se don-
» nant pour tels , que d'adopter une
» si étrange & perverse Religion ? Les
» Thyphons , les Geans , ennemis dé-
» clarés des Dieux , s'ils avoient triom-
» phé du Ciel , auroient-ils pû établir sur
» la terre des sacrifices plus abomina-
» bles ? « M. R. en fait Auteur celui qui a été homicide dès le commence-
ment , & qui ne prend plaisir qu'à la

dégradation, à la misere, & à la perte de l'homme. En effet la solide Religion inspire des sentimens de douceur & d'humanité, & le fanatisme se plaît à la dureté & à la barbarie.

Le Gouvernement de Carthage étoit fondé sur des principes d'une profonde sagesse. Aristote met cette République au nombre des plus illustres, & la louë de n'avoir donné entrée ni aux séditions, ni à la tyrannie, jusqu'à son tems, c'est-à-dire, durant plus de cinq cens ans. Il y avoit dans Carthage trois autorités différentes, qui se balançoient l'une l'autre, & se prêtoient un mutuel secours : celle des deux Magistrats appelés *Suffetes* ou Juges ; celle du Sénat, & celle du Peuple. Le pouvoir des *Suffetes*, équivalent à celui des Rois, des Dictateurs & des Consuls de Rome, ne duroit qu'un an. Ils avoient droit, & étoient chargés du soin d'assembler le Sénat, dont ils étoient les Présidens & les Chefs ; ils proposoient les affaires, & recueilloient les suffrages. Ils présidoient aussi aux Jugemens, qui se rendoient sur les affaires importantes, & commandoient quelquefois les Armées.

Au sortir de leur dignité de Suffetes , on les nommoit Prêteurs , qui étoit une Charge considérable , puisqu'outre le droit de présidence dans certains Tribunaux , elle leur donnoit celui de proposer & de porter de nouvelles loix , & de faire rendre compte de l'administration des finances.

Le Sénat étoit composé de personnes respectables par leur âge , leur expérience , leur naissance , leurs richesses & leur mérite. C'étoit-là que se traitoient les affaires publiques & importantes , & qu'on décidoit de la guerre & de la paix. Mais le Sénat ne décidoit souverainement , & en dernier ressort , que lorsqu'il y avoit un concert unanime de suffrages. Lorsqu'il y avoit partage , le droit de décider étoit dévolu au Peuple ; Règlement propre à étouffer les cabales , à concilier les esprits , & à faire dominer les bons conseils ; dans une compagnie , qui devoit être naturellement jalouse d'une autorité si flatteuse. Le nombre des Sénateurs étoit très - considérable , puisqu'on en tira cent , pour former un Tribunal , composé de cent quatre personnes , qu'on appelloit communément le Tribunal

des cent. Il fut établi pour faire rendre compte aux Généraux de leur conduite. Parmi ces cent quatre Juges, qui étoient perpetuels, il y en avoit cinq, qui avoient une Jurisdiction particuliere, & superieure à celle des autres : on ne sçait pas combien elle duroit de tems. Ce conseil des cinq étoit comme le conseil des dix dans le Sénat de Venise. Quand il y vaquoit quelque place, c'étoient eux seuls, qui avoient le droit de la remplir. Ils avoient droit aussi de choisir ceux qui entroient dans le conseil des cent. Comme leur autorité étoit fort étendue, on n'accordoit ces places, qu'à des personnes d'un rare mérite ; & l'on n'attacha ni rétribution, ni récompense à leur emploi ; le motif seul du bien public, devant être assez fort, pour engager des gens de bien à remplir leur devoir avec zèle & fidélité.

Aristote a remarqué deux grands défauts dans le Gouvernement de Carthage ; le premier consiste en ce qu'un même homme possédoit plusieurs charges, ce qui étoit considéré à Carthage, comme la preuve d'un mérite non commun. Cette coutume est, selon Aristote, très - préjudiciable au

bien public. En effet , un homme qui n'a qu'une charge , est en état de s'en bien acquitter; il a le loisir d'examiner les affaires, & la facilité de les expédier promptement. Mais la diversité des emplois importans demande divers talens supérieurs. Or, se trouvent-ils ordinairement réunis dans un même homme ? D'ailleurs , comme dit fort bien M. R. le bien de l'Etat demande, que pour exciter l'émulation parmi les gens de mérite, les charges & les faveurs soient partagées : qu'un même sujet en soit décoré, elles le rendent souvent fier , orgueilleux , & insupportable ; & son injuste élévation produit la jalousie, le mécontentement & les murmures.

Le second défaut qu'Aristote trouve dans le Gouvernement de Carthage , c'est que pour parvenir aux premières places , il falloit avec du mérite & de la naissance , avoir un certain revenu , & qu'ainsi la pauvreté pouvoit en exclure les plus gens de bien , ce qu'il regarde comme un grand mal dans un Etat. Car alors dit-il , la vertu étant comptée pour rien , & l'argent pour tout , parce qu'il conduit à tout , une Ville entière se corrompt par l'admiration &

la soif des richesses : outre que des Magistrats , qui ne le deviennent qu'à grands frais , ne se font pas scrupule de se dédommager par leurs propres mains. Il falloit donc que les Magistrats Carthaginois achetassent les suffrages ; car on ne trouve point dans l'Antiquité aucune trace de la vénalité des Charges , soit de l'Etat , soit de la Justice.

Comme Aristote semble insinuer qu'on doit mettre également dans les premières dignités les riches & les pauvres , M. R. fait voir par de solides raisons , qu'on doit préférer les premiers , parce qu'ils ont reçu une meilleure éducation , pensent plus noblement , & sont moins exposés à faire des bassesses. Je ne doute point que vous ne soyez de son avis. Aristote approuve fort la coutume qui regnoit à Carthage , d'envoyer de tems en tems des Colonies en differens endroits : parce que par-là on procuroit d'honnêtes établissemens aux pauvres Citoyens , & qu'on déchargeoit l'Etat d'une multitude de fainéans , qui pouvoient lui devenir dangereux.

Je voudrois pouvoir suivre M. R. dans ce qu'il dit du commerce de

Carthage, & du profit qu'elle tiroit des Mines d'Espagne ; mais comme tout cela consiste plutôt dans une description générale, que dans des faits aisés à détailler, il me faudroit copier tous ces endroits. Il me suffira de vous faire remarquer au sujet de ces Mines, qu'en creusant la terre, on trouvoit de l'eau en quantité, & qu'à par le moyen des pompes qu'Archimede avoit inventées dans son voyage en Egypte, les Carthaginois venoient à bout d'élever en haut toute l'eau de ces especes de puits, & de les mettre à sec. L'invention de ces pompes est attribuée à Archimede par Diodore de Sicile. Cependant M. l'Abbé Terrasson a avancé dans son *Sethos*, que ce fameux Géometre avoit appris des Egyptiens à faire ces machines. Est-il permis d'altérer les faits jusqu'à ce point dans un Ouvrage, où l'on a prétendu faire l'Histoire du progrès des Arts parmi la Nation Egyptienne ?

M. Rollin s'est particulièrement attaché à faire connoître la puissance militaire de Carthage, & l'on peut dire que les réflexions qu'il a faites à ce sujet, peuvent satisfaire les Politiques

riques les plus délicats. Cette République marchande par état & par inclination, fut d'abord guerrière par la nécessité de se défendre contre les Peuples voisins, & ensuite par le désir d'étendre son commerce, & d'agrandir son Empire. Mais occupée de son commerce, elle n'avoit qu'un petit nombre de Citoyens, nourris dans le métier des armes; des Rois alliés, des Peuples tributaires lui fournissoient des Milices & de l'argent, elle achetoit dans les Etats voisins, les soldats nécessaires, & formoit ainsi de puissantes armées, sans interrompre son commerce, & sans affoiblir la Marine. Si elle avoit le malheur de perdre un combat naval, elle trouvoit facilement le moyen de réparer la perte des Pilotes, des Matelots, des Rameurs dans l'étendue immense des côtes, dont elle étoit la Maîtresse.

Mais cette politique si utile au commerce, & qui épargnoit le sang des Citoyens, avoit des inconveniens dangereux. Ces Princes & ces soldats étrangers s'intéressoient peu à l'Etat & c'étoit un foible appui, qui pouvoit lui être facilement enlevé. Ces inconveniens subsistoient même

malgré la précaution , que prenoient les Carthaginois naturellement soupçonneux , de ne confier le commandement des Armées qu'à leurs propres Citoyens. Le tems du commandement n'étoit pas limité ; plusieurs Généraux l'ont conservé pendant un long-tems , & jusqu'à la fin de leur vie , mais ils étoient toujours comptables de leurs actions à la République , & pouvoient être révoqués. Ils répondoient des événemens de la guerre , & ceux qui avoient perdu une bataille , étoient sûrs de perdre la vie à leur retour.

La disette des Sçavans a toujours été grande à Carthage , à peine trouve-t-on trois ou quatre Auteurs connus dans le cours de plus de sept siècles. Toutes les liaisons avec la Grèce & avec les Nations les plus policées , se terminoient au commerce. L'Eloquence , la Poësie , l'Histoire semblent avoir été ignorées à Carthage. Un Philosophe Carthaginois , parmi les Sçavans , passeroit pour un prodige. Que feroit-ce d'un Géomètre , ou d'un Astronome ? Vous concevez de là , combien l'éducation des jeunes gens devoit être grossière.

A Carthage , toute leur science se bornoit , pour le grand nombre , à écrire , à chiffrer , à dresser un Registre , à tenir un comptoir , en un mot à ce qui regarde le trafic. Il fut défendu par les Loix d'apprendre le Grec , de peur que par là on n'entre-
tînt commerce , ou de vive voix , ou par écrit , avec les ennemis. M. Rollin attribue à cette éducation grossière les vices bas, & les passions cruelles , qui ont terni les plus grands hommes de la République de Carthage. Croiriez - vous cependant , qu'il se trouve encore aujourd'hui des Partisans d'une politique encore plus sauvage ; oiii , Monsieur , il y a des gens qui voudroient qu'il n'y eût que dix ou douze Colleges en France , & que dans les Villages on ne trouvât plus d'Ecole ; en sorte qu'un homme qui sçauroit lire & écrire , fût dans le Royaume un prodige , comme un Géometre , ou un Astronome l'auroit été à Carthage. Mais si les défenseurs de ce système vouloient considérer , que cette éducation grossière , qu'ils regardent comme la source de la richesse d'un Etat , introduiroit bien-tôt la barbarie & la cruauté ,

je m' imagine qu'ils rejetteroient leurs Paradoxes politiques. Voilà , Monsieur , un précis de ce que M. R. a dit avec tant d'élégance & de solidité sur le Gouvernement de Carthage.

Le Chevalier Daudet, Ingénieur & Géographe du Roi , vient de publier *l'Histoire de l'auguste Naissance de Monseigneur le Dauphin*, in - 12. 1731. C'est une compilation de tout ce qui se trouve à ce sujet , dans les Gazettes , dans le Mercure , & le Journal de Verdun. M. Daudet a seulement arrangé ces utiles matériaux , qu'il a divisés en trois parties. Dans la première on trouve le détail des réjouissances qui se sont faites à Paris , & aux environs ; la seconde fait mention de ce qui s'est passé dans plusieurs Villes du Royaume , dans les Pays étrangers : enfin il a recueilli dans la troisième Partie *les meilleures Pièces & Ouvrages de Poësies* , dit-il , qui ont été faites sur la Naissance du Dauphin , & qui sont venues à notre connoissance. Il avertit , qu'il a été obligé de retrancher les Pièces Latines , Grecques , Italiennes , &c. pour ne point remplir un second Volume. Le Lecteur éclairé lui auroit sçu plus

du Parnasse. XXXVII. Lettre. 221
de gré d'avoir supprimé quelques Pièces de Vers François, qui sont détestables, & d'y avoir substitué des Vers Latins d'un meilleur goût.

M. Daudet n'a pas oublié les Vers, que M. de la Motte dit au Roi, après avoir harangué Sa Majesté au nom de l'Académie François; mais ce Compilatuer a-t'il bien fait de conserver les quatre Vers suivans, que le Poète a supprimés dans la suite ?

Europe, signale ta joye,
Un Astre bienfaisant t'a lui :
Rends grace au Ciel, qui te l'envoye;
Que de biens naissent avec lui !

Quoique M. de la Motte eût montré par ces Vers qu'on peut penser heureusement, sans se soucier d'expression harmonieuse, cependant il a bien voulu se prêter à la complaisance de quelques personnes moins sensibles aux beautés d'une Poésie *pensée* & anti-harmonique. Il semble donc que M. Daudet auroit dû ne pas copier ces premiers Vers, & y substituer les suivans, conformément aux intentions de M. de la Motte.

Vive le Roi ! douce harmonie !
 Quels accords feroient plus flatteurs ?
 Efforts concertés du génie ,
 Cédez au langage des cœurs.

Au reste on ne peut qu'être obligé à M. Daudet , d'avoir pris soin de ramasser tout ce qui s'est écrit au sujet de la Naissance de Monseigneur le Dauphin ; il épargne aux curieux la peine de feuilleter les Gazettes & les Mercurès. Ce Recueil historique ne peut qu'être bien reçu de ceux qui ramassent avec soin tout ce qui regarde l'Histoire de France. Il se vend rue S. Jacques , chez le Mercier fils.

Quelques personnes , qui *cultivent les beaux Arts* , nous ont fait l'honneur de nous écrire une Lettre , dans laquelle ils nous reprochent avec politesse , de négliger quelquefois notre style , de repeter trop souvent quelques expressions , de n'être pas toujours équitables dans les éloges , & dans les critiques , & enfin de ne pas assez appuyer nos Jugemens par des exemples , ce qui les rend quelquefois inutiles au Public. Pour nous donner un exemple de leur critique , ils censurent cet endroit de la Lettre XXXVI.

Au reste , si la doctrine de la Mé-

« tempfcofe n'étoit pas contraire à no-
» tre Religion , vous ne doutez pas
» que ce ne foit de toutes les erreurs
» la plus raifonnable. « La construc-
tion , difent-ils , contre laquelle on
peche fi fouvent , demande que vous
difiez *que ce ne fût au lieu que ce ne foit.*
Ils trouvent d'ailleurs , que la phrase
eft in-conféquente , en ce que toute er-
reur eft contraire à la Religion & mê-
me à la raifon. Nous foufcrivons avec
plaifir à cette censure; & afin que nous
ne paroiffions point méprifer les avis
qu'on nous donne , nous promettons
d'éviter à l'avenir , autant qu'il nous
fera poffible , la négligence du ftyle ,
& la répétition de certains mots. A
l'égard des éloges & des critiques ,
nous nous faisons un devoir de n'être
que l'écho du Public , & il nous fem-
ble , qu'il ne nous arrive pas de le
contredire. Cet avis nous rendra ce-
pendant plus attentifs à louer & à cri-
tiquer avec difcernement. Enfin on
nous invite à juftifier nos jugemens par
un plus grand nombre d'exemples.
Nous convenons , qu'il eft important
d'entrer dans quelque détail , lorsque
nous parlons d'un Ouvrage confidé-
rable , ou qui part d'un Auteur cé-

lèbre : mais pour ce qui regarde certains Livres frivoles, ou peu estimés, il est inutile de s'étendre pour en démontrer la médiocrité. Enfin, quand on parle d'un petit Ouvrage d'esprit, il ne faut alors que du sentiment, en citant cependant quelques traits, & il n'est pas nécessaire de s'engager dans une Analyse suivie. Nous prions d'ailleurs ces Messieurs de considérer, que nous ne faisons pas un Journal, mais seulement des Réflexions, dont nous souhaitons, que les gens d'esprit, & de goût reconnoissent la justice en lisant les Livres. Au reste nous les remercions sincèrement des avis qu'ils nous ont donnés, & nous n'oublierons rien, pour rendre la lecture de nos Lettres plus utile & plus agréable.

Il nous contredisent ensuite sur ce que nous avons dit du Discours en Vers de M. Crébillon, à sa réception à l'Académie Française, & de la Réponse de M. Hardion, & pour cela ils critiquent en détail ces deux Pièces : mais ils auroient dû considérer, que dans notre Relation, nous n'avons fait que nous livrer à l'im-

pression que firent ces Discours sur toute l'Assemblée. Nous vous entre-tiendrons dans une autre Lettre de ce Discours & de la Réponse imprimée depuis quelques jours. Si ces Messieurs avoient montré moins de vivacité dans leur critique , nous nous serions fait un plaisir de vous communiquer leurs remarques , qui sont en général très-exactes ; & de bon goût : mais nous n'en ferons aucun usage , à moins qu'ils ne veuillent retrancher quelques termes peu mesurés , ou qu'ils ne nous permettent de le faire. Nous les croyons trop raisonnables , pour s'offenser de ce que nous les exhortons à avoir des égards pour des Ecrivains estimés du Public.

Je suis , Monsieur , &c.



LETTRE XXXVIII.

Z

Nous vous avons entretenu dans notre douzième Lettre, Monsieur, du Traité du P. le Brun, sur les Spectacles, & comme nos Réflexions ne vous ont pas déplû, nous nous flattons, que vous nous sçaurez bon gré de vous envoyer la Réponse à une Lettre, où ce Sçavant est maltraité à l'occasion de ce même Ouvrage. D'ailleurs, il y a dans cette Réponse des détails curieux sur un autre Livre du Pere le Brun, dont nous vous avons annoncé une nouvelle Edition.

*Lettre d'un Conseiller au Parlement de
Grenoble à Messieurs les Auteurs du
Nouvelliste du Parnasse.*

A Gréez, Messieurs, que je profite de la permission que vous donnez, de vous adresser aux Lettres, pour être inserées dans vos Nouvelles. L'attention que vous avez eue de parler de l'Ouvrage du P. le Brun,

du Parnasse. XXXVIII. Lettre. 227
sur les Spectacles, me fait espérer,
que vous voudrez bien communi-
quer au Public ma Réponse à une
Lettre insérée dans le Mercure d'Août
1731. où ce sçavant Auteur est mal-
traité par un bel esprit de Marseille.
Il paroît d'abord étonnant, que les
Ecrivains du Mercure se soient char-
gés d'imprimer une si misérable Pié-
ce; le nom seul du Pere le Brun, si
respectable par son mérite personnel
& par son érudition, n'auroit il pas
dû les engager à la supprimer? mais
peut-être que lassés de donner des
louanges à tous les vivans, ils veu-
lent égayer leur Recueil par de peti-
tes Satyres contre les morts Il peut
se faire cependant, qu'ils ayent re-
gardé comme nouvelles toutes les
raisons qu'employe le Critique Mar-
seillois, pour justifier la Comédie?
& qu'ainsi ils ayent cru, qu'il ne fal-
loit pas priver le Public de cette cu-
rieuse Apologie du Théâtre: mais
c'est un erreur, qu'ils auroient pu
aisément reconnoître, s'ils avoient
comparé la Lettre de l'Ecrivain Mar-
seillois, avec celle d'un Théologien il-
lustre par sa qualité & par son mérite,
qui est imprimée à la tête du Thésa-

Kvj

tre de Boursault. Ce bel esprit n'est que l'écho du Pere Caffaro, & il n'y a rien dans sa Lettre, excepté le ton décisif & dogmatique, qu'il n'ait pris dans la Dissertation attribuée à ce Religieux. Il faut encore excepter les noms de quelques Casuistes, qu'il met au nombre des défenseurs du Théâtre. Vous n'ignorez pas, Messieurs, que l'Ecrit du Pere Caffaro a été attaqué par de célèbres Théologiens, & qu'une simple Analyse de ces réfutations compose un petit Volume. Si l'Ecrivain de Marseille vouloit être le Champion de la Dissertation du Pere Caffaro, le bon sens demandoit, qu'au lieu d'être son Copiste, il renversât tout ce qui avoit été écrit contre ce Religieux. On voit bien, qu'il a voulu se faire Auteur à bon marché.

En lisant avec soin les differens Ecrits contre la Comédie, il auroit remarqué, que le Pere le Brun, dans son premier discours contre le Pere Caffaro, s'étoit judicieusement borné à quelques points qui avoient échappé à la sagacité des autres Censeurs. Mais il est vraisemblable, que l'Auteur de la Lettre n'a pas lû l'Ou-

vraie nouvellement imprimé, quoiqu'il en parle avec mépris. En effet, s'il l'avoit lû, auroit-il dit que la tolérance du Pere le Brun va jusqu'à n'oser condamner ceux qui assistent aux Spectacles, tandis qu'elle ne s'étend qu'à ne point les envelopper dans l'anathème lancé contre les Comédiens. » L'Eglise, dit-il, dans sa Préface p. 31. doit tolerer ceux qui vont » aux Spectacles, se contenter de punir les principaux Acteurs, & faire » toujours exhorter les Fideles à fuir » les Spectacles jusqu'à ce qu'ils soient » desertés. Elle est assurée, ajoute-t'il, » p. 38. que tous les Théâtres & les personnes qui les fréquentent, qui les autorisent, ne sont que l'ivraie qui » croît parmi les Chrétiens. Que veut-on qu'elle fasse? Qu'elle fulmine, qu'elle excommunie tous ceux qui vont » à la Comédie? rien ne seroit plus » imprudent; le parti qu'elle prend » avec tant de sagesse, est de laisser » les Théâtres, de desabuser les Peuples, & de les détourner de ces vains » Spectacles. « Après cela, n'est-il pas ridicule d'entendre dire à l'Auteur de la Lettre, que si le P. le Brun vivoit encore, on seroit mieux fondé à lui de-

mander une rétractation, qu'on ne l'a été à en exiger une du P. Caffaro? Voilà où conduit la précipitation & la vaine démangeaison de critiquer.

Rien n'est plus simple, que l'Ouvrage du Père le Brun. Il a recherché tous les faits historiques qui regardent les jeux de Théâtres, & les autres Divertissemens comiques, & a rapporté ensuite les Jugemens qu'en ont porté les Conciles, les Pères de l'Eglise, & les Théologiens. C'est sur leurs principes qu'il appuie tous ses raisonnemens; & si le bel esprit Marseillois vouloit prouver, que le P. le Brun ne sçait point *raisonner par principes*, il auroit dû entrer dans quelque détail. Comment pourroit-on le croire sur sa parole? après qu'il a été convaincu de n'avoir pas même lu le Livre, dont il se mêle de parler. Il sied bien de prendre ce ton superbe, à un Ecrivain, dont tout le talent est de copier les Réflexions des autres, après même qu'on en a démontré la fausseté.

Au reste, je n'entreprendrai point de réfuter en détail cette Lettre, parce que tout ce que je pourrois dire, a déjà été dit contre le Père Caffaro;

je renvoye le Lecteur à l'Ouvrage de M. Bossuet , à la Lettre d'un Docteur de Sorbonne , à la Réfutation du Pere la Grange , aux Discours du Pere le Brun , &c. Quand l'Auteur de la Lettre aura prouvé , que toutes ces Réponses sont foibles & inutiles , je le croirai alors fondé à repeter hardiment les raisons du Pere Caffaro. Je reconnois d'avance avec lui , que plusieurs Casuistes trouvent la Comédie innocente ; mais la question est de savoir s'ils se sont renfermés dans les bornes qui leur sont prescrites par l'Eglise ; ignore-t'il , qu'il n'y a point d'opinion , quelque singuliere qu'elle soit , dont on ne puisse les prendre pour garants ; en sorte qu'on auroit droit de leur appliquer ce que Cicéron a dit des Philosophes : *Nescio quomodo nihil tam absurdè dici potest , quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.*

Pour donner quelque poids à sa petite Satyre , l'Auteur de la Lettre apprend au Public , qu'il a connu particulièrement le Pere le Brun , à qui il donne quelques éloges , pour lui dire ensuite plus librement des injures , & à propos de son Traité des

• Spectacles, il remarque judicieusement, qu'il n'avoit jamais étudié la *bonne Physique*. Vous seriez - vous attendu à une telle faillie ? Voilà ce qu'on appelle posséder dans un degré éminent le talent de raisonner ; mais surquoi appuie-t'il cette odieuse imputation ? C'est dit-il, parce que dans son *Traité sur la Baguette divinatoire*, il attribue au pouvoir du Démon, les effets merveilleux qu'elle produisit entre les mains du fameux Jacques Aymar. A entendre l'Auteur, ne diroit-on pas, que le Pere le Brun a mis simplement de la diablerie dans la Baguette divinatoire, & qu'il ne se trouve aucun raisonnement physique dans les Lettres qu'il a écrites à ce sujet, & qui sont connues sous le nom d'*Illusion des Philosophes*. Permettez-moi, Messieurs, d'entrer dans quelque détail, pour confondre la mauvaise foi & l'ignorance du Critique.

Le P. le Brun étoit à Grenoble ; lorsqu'il commença ces Lettres, dont quelques-unes, quoiqu'écrites en 1689. furent imprimées dans le *Mercur* de 1693. à l'occasion de l'aventure de Jacques Aymar. On ne parloit alors dans le Dauphiné que des effets,

de la Baguette , que certains Curés approuvoient. M. le Cardinal le Camus chargea le Pere le Brun , qui étoit Professeur de Théologie dans le Séminaire , d'examiner si ces effets étoient naturels ; celui-ci proposa ses difficultés au Pere Malebranche , qui , après avoir examiné les variations de la Baguette , fit voir que tous les Phénomènes ne pouvoient être produits par l'action des corps ; sur ce principe incontestable , qu'une *cause physique n'ayant ni intelligence , ni liberté , agit toujours de la même manière dans les mêmes circonstances physiques*. Ce qu'il ne pouvoit attribuer à l'action des corps , il l'attribua à celle des esprits , en supposant la vérité des faits qu'on lui exposoit ; & ayant jugé indignes du ministère des bons Anges , tous les miracles de la Baguette , il les mit sur le compte du Démon. Le bel esprit de Marseille , nous dira-t'il , que le Pere Malebranche ne sçavoit point *raisonner par principes*. Cette décision fut pourtant adoptée par M. le Cardinal le Camus , & confirmée par le témoignage de M. l'Abbé de la Trappe & de M. Pirot , Chancelier de l'Eglise de Paris. Mais peut-être que tous

ce gens-là ne sçavoient pas mieux raisonner.

L'aventure de Jacques Aymar étant devenue publique par les Relations imprimées, diverses personnes entreprirent d'expliquer physiquement la cause qui faisoit tourner la Baguette sur les vestiges des voleurs & des meurtriers. Les plus habiles, tels que Messieurs Chauvin & Garnier eurent recours aux corpuscules que les meurtriers avoient exhalés par la transpiration, dans tous les lieux où ils avoient passé, & qui faisoient une espece de traînée le long du chemin. Ils dirent là-dessus tout ce qu'il y avoit de plus plausible; mais le Public éclairé, ne voulut pas croire que ces corpuscules fussent d'une agilité & d'une souplesse propre à tout ce qu'on pouvoit désirer, & qu'ils se tinssent pendant si long-tems dans les stations qu'on leur assignoit. Le Pere le Brun a examiné avec beaucoup de sagacité l'hypothese de ces deux Médecins; & en a montré les inconveniens.

Comme l'hypothese de Messieurs Chauvin & Garnier est la plus célèbre, & que ceux qui ont bâti d'autres systèmes un peu differens, ne

font que leurs copistes ; je me dispense de les indiquer. L'Abbé de Vallemont, dont le bel esprit de Marseille vante *la Physique occulte*, n'est qu'un de ces échos ; mais au lieu d'imiter l'ordre & la netteté qui regnent dans l'hypothèse des deux Médecins, il a ramassé tout ce qu'il a lû, bon ou mauvais sur l'action des corpuscules. Son Livre, dont le Pere le Brun a fait une courte censure, mais raisonnée, est un fatras plein de paralogismes, & de termes obscurs. C'est cependant à ce Livre que nous renvoye l'Auteur de la Lettre. Peut-on après cela révoquer en doute sa capacité ? Mais puisqu'il paroît faire cas des censures des Inquisiteurs Romains, je l'avertirai qu'en 1701. ils ont condamné la Physique occulte.

Le Pere le Brun a encore montré que les hypothèses de M. Regis & de quelques autres offrent une foule de difficultés inexplicables. Mais pour tout cela il ne fait pas intervenir le Démon, il appuye sur des raisonnemens physiques, & est si peu jaloux de le mettre tout seul de la partie, que dans sa Préface, il déclare nettement que les Réflexions des Lec-

teurs sur son Ouvrage , les conduiront à se convaincre , *ou qu'il n'y a que fourberie dans l'usage de la Baguette, ou que le secret n'est pas naturel.* L'alternative qu'il propose , fait assez voir qu'il n'étoit pas entêté de l'opération du Démon.

C'est encore une méprise de confondre les *Lettres qui découvrent l'illusion des Philosophes sur la Baguette, avec l'Histoire critique des pratiques superstitieuses.* Le premier Ouvrage ne contient guères que des raisonnemens philosophiques sur la Baguette , & une réfutation des systèmes qui ont été faits là-dessus : au lieu que dans le second , le Pere le Brun fait l'Histoire critique de l'origine & du progrès de l'usage de la Baguette parmi toutes les Nations , & ce n'est encore là qu'une partie de son Ouvrage. Il ne faut qu'avoir feuilleté ces deux Livres , pour voir qu'ils ne sont pas les mêmes ; d'ailleurs le Pere le Brun dans son Histoire des Pratiques superstitieuses , renvoye souvent à l'Illusion des Philosophes. Il est étonnant que l'Auteur de l'Eloge du Pere le Brun , inséré dans le Journal des Sçavans ,

soit tombé dans cette méprise , qui a été ensuite copiée par l'Auteur de la Bibliothèque Française , & par le Pere Nicéron dans ses Mémoires, pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres.

Permettez-moi de transcrire ici le Jugement que portèrent sur ce dernier Livre le Pere Malebranche , Messieurs du Hamel , Gallois , Dodart , de la Hire , & Fontenelle , qui avoient été chargés de l'examiner par l'Académie Royale des Sciences :

» Nous sommes convenus tous ensemble , *disent-ils* , que le Livre est
» plein de recherches curieuses &
» bien raisonnées , que les principes
» qui y sont établis pour démêler ce
» qui est naturel d'avec ce qui ne l'est
» pas , sont solides ; & que les pratiques qu'on y combat sont de pures
» impostures des hommes, ou doivent
» avoir des causes qui ne peuvent être
» rapportées à la Physique , supposé la vérité des faits , dont on n'a
» pas entrepris la discussion.

Après un témoignage rendu par des gens si éclairés , comment caractériser la hardiesse d'un Ecrivain obscur qui sans aucune preuve avance

que le P. le Brun ne s'étoit pas accoutumé à raisonner par principes.

J'aurois souhaité que l'Editeur des *Ouvrages* du Pere le Brun se fût chargé de répondre à la Lettre du *Mercur* ; mais j'ai appris que malgré les instances de ses amis, il s'est obstiné à la mépriser, la regardant comme une vaine déclamation. Pour moi j'ai cru devoir venger un ami outragé, qui durant trente années, m'a honoré de son estime & de sa bienveillance. Je suis, &c.

De Grenoble le 20. Septembre 1731.

Vous n'ignorez pas que les Journalistes de Trévoux, en donnant un *Extrait raisonné des Réflexions politiques de Gratian, sur les plus grands Princes, & particulièrement sur Ferdinand le Catholique*, ont métamorphosé M. de Silhouette en Pic de la Mirande. Ce travestissement l'a ébloui, & au lieu de se borner, comme il avoit fait jusqu'à présent, à être un solide Copiste, il a cru avoir assez de capacité & de génie, pour soutenir le rôle de Critique, & a bravement attaqué à la fois trois adversaires ; c'est avoir

bonne opinion de ses forces. Quoique nous l'ayons traité plus doucement qu'il ne méritoit, il s'est mis dans une furieuse colere, & d'un ton prophétique, il a annoncé l'anéantissement total de nos Lettres. Cette prédiction est plaisante, il nous choisit apparemment pour les Compagnons de sa fortune : car ses brochures, comme vous sçavez, meurent presque en naissant, & s'il ne copioit quelques paradoxes usés, elles seroient éternellement inconnues; nous ne lui envions pas une si heureuse destinée. L'accueil favorable, que le Public fait à nos Lettres, suffit pour confondre ce faux Prophète. Permettez-moi d'examiner un peu en détail la réponse qu'il fait à ce que nous avons dit de Gratian, & de l'idée générale du Gouvernement des Chinois.

Encore dissimuleroit-on ces puériles déclamations, si l'on trouvoit quelque chose de solide dans cette réponse, mais en vérité on n'a jamais allié tant de présomption avec tant de foibles raisonnemens. Le portrait que j'ai fait de Gratian, & qu'il me feroit aisé de justifier par ses propres paroles, n'est, selon M. de S. qu'une

investive outrée & violente ; mais tout cela se dit sans preuve , & il n'y a de Maître , & d'habile homme que le ton. En Peignant le génie de Gratian , j'ai remarqué ce qu'il auroit dû faire , pour rendre ses Réflexions utiles & curieuses , & j'ai ajouté que le Traducteur , pour remplir en partie ce dessein , avoit inseré de longues notes , qui souvent absorbent le texte. Voici la modeste conséquence , que M. de S. tire de mes paroles , en les altérant , c'est qu'il a rempli ce dessein , & qu'ainsi on peut rendre utiles & curieux les Ouvrages de Gratian. En vérité l'amour propre du nouveau Pic de la Mirande est bien industrieux , & sçait habilement tourner tout à sa gloire. Ne devoit-il pas se défier un peu de ses illusions ? En disant , qu'il avoit rempli en partie , ce dessein , j'ai eu en vûe les faits historiques qu'il a copiés ; mais pour l'achever il falloit raisonner sur ces faits. Au reste je ne le blâme pas de s'être donné pour un hardi Copiste , il a connu l'étendue de ses talens.

Pour appuyer ce que j'avois dit du génie de Gracian , j'avois pris au hazard quelques traits , mais si visiblement

ment ridicules , que je ne me ferois jamais imaginé qu'ils dûssent trouver un Apologiste. Cependant M. de S. qui dans sa Préface médit de son Original , a jugé cette Apologie digne de son courage. Dans cet endroit , où Gracian dit que la politique demande des Rois *sensibles* , parce que la Nature a formé ses êtres *sensibles* ; il ne trouve qu'un sentiment vrai & naturel : c'est , dit-il , une Réflexion sur les opérations de la Nature , & une application de cette Réflexion sur un principe de morale & de politique. Mais s'ensuit-il de-là , que l'application , ou pour mieux dire , la conséquence soit juste ? c'est pourtant ce qu'il falloit prouver , & ce que j'ai nié. Vous verrez que l'Auteur aura trouvé ce sentiment *naturel* , parce qu'il s'agit des opérations *de la Nature*. Je suis honteux de relever de si pitoyables raisonnemens.

J'avois ri de ces Rois fainéans , comparés à des oyseaux , qui s'excitent au silence. Cette idée paroît ingénieuse au Traducteur. Il faut en effet avoir beaucoup d'esprit , pour créer de pareils oyseaux , qui se font une espece de défi de ne point chanter.

apparemment qu'ils expriment ce défi par le silence. Trouvez-vous d'ailleurs que ces oyseaux *qui s'excitent au chant*, soient une vive & noble image du courage actif des Princes guerriers. Il ne faut qu'un peu de goût, pour sentir le ridicule de ces comparaisons.

Gracian n'ayant pas assez de force pour regarder les objets dans eux-mêmes, & dans leurs principes naturels, les considère par Réflexion dans ces figures indirectes, qui sont les comparaisons. Son Livre en est une pépinière, & pendant plusieurs pages on ne rencontre que des similitudes redoublées, dont le sens est suspendu, & où par conséquent tout est vague. J'en ai cité quelques-unes où il n'y a que de l'enflure, & je les ai traitées de *magnifiques sottises*, qu'on auroit tort d'admirer. C'est en deux mots, répond M. de S. faire le procès aux meilleurs Poètes, & en même tems il reconnoît que ces Métaphores sont *outrées & peu heureuses*. A-t'on jamais raisonné d'une manière si ridicule ? Est-ce que Gracian est un Poète ? A-t'il oublié que c'est un politique qui réfléchit, & qui par conséquent, promet de solides raisonnements.

mens , & non un vain amas de Métaphores outrées ? Pour ne laisser aucun doute sur ce point à M. de S. j'ajouterai , qu'un trait d'imagination me frappe , lorsqu'il est vrai , naturel & dans sa place , & que je le méprise , lorsqu'il est dénué de solidité & de justice.

Il n'y a pas plus de Dialectique dans ce qu'il écrit , pour justifier la Religion des Chinois. J'ai trouvé de la bizarrerie dans la gradation des connoissances de Confucius , *qui reconnu à cinquante ans la Providence* ; & j'ai ajouté , que si cela étoit , on ne pouvoit vanter les hautes lumieres de ce Philosophe. M. de S. répond , que les Historiens Chinois s'expriment ainsi , qu'on doit l'exacte connoissance de la Providence à la Religion Chrétienne , que Confucius en a approché de fort près , & qu'il a fallu détruire une infinité de préjugés , pour faire connoître aux Chinois le vrai Dieu & sa providence. Mais tout cela n'est-il pas étranger à notre question ? Il ne s'agit que du fait en lui-même. Si Confucius a seulement reconnu la Providence à cinquante ans , il s'en suit , qu'il a été Athée jusqu'alors ,

parce que la connoissance de l'existence de Dieu conduit nécessairement à la connoissance de la providence: *Quo concessio*, dit Cicéron, *confitendum est eorum consilio mundum administrari.*

Après l'aveu de cette ignorance de Confucius, ai-je eu tort d'observer, qu'il étoit absurde de vanter ses hautes lumières? & quelle induction veut tirer M. de S. contre moi du récit des Historiens Chinois, de l'exacte connoissance de la Providence dûë à la Religion Chrétienne, & dont Confucius a *approché de près*, après l'avoir ignorée pendant cinquante ans? M. de S. nous apprend, qu'il doit aller étudier le Droit public à Leïde, ne feroit-il pas mieux de chercher un Maître, qui lui apprît à raisonner avec justesse, & à ne pas se laisser emporter par les moindres apparences?

Je lui ai reproché d'avoir écrit d'une manière entortillée, sur la Religion des Chinois: il en convient, & soutient qu'il a dû faire ainsi, parce que les Chinois n'ont qu'une idée très-confuse de la Divinité. La belle Dialectique! Quoi, parce que les Chinois n'ont pas des idées nettes sur la Divinité, il faut parler de leur Reli-

du Parnasse. XXXVIII. Lettre. 245.
gion d'une maniere obscure & embar-
rassée ! En vérité cela est incompré-
hensible; c'est comme si l'on disoit qu'il
y a de l'habilité à parler énigmatique-
ment d'un système obscur de Philo-
sophie.

Ce qui m'a donné occasion de lui
reprocher cet entortillement, est sa
maniere de révoquer en doute l'a-
théisme des Lettrés de la Chine;
comme ce qu'il ajoute dans sa Ré-
ponse, n'est qu'un amas de vaines
subtilités, permettez-moi de n'entrer
dans aucun détail, & de vous ren-
voyer à des témoins ingenus, & non
suspects, qui les déclarent hautement
Athées. Vous trouverez leurs propres
paroles dans le Tome I. de l'Histoire
de la Philosophie Payenne p. 22. Ce
témoignage historique est préférable à
toutes les imaginations d'un jeune Ecri-
vain.

Il est vrai que j'ai regardé sa bro-
chure comme un extrait sec des ta-
bles chronologiques qui sont à la sui-
te des Ouvrages de Confucius, mais
j'ai été induit en erreur par la note
qui est à la page 3. Quoiqu'il en
soit, dans quelques Livres qu'il ait
puisé son érudition Chinoise, il n'est

pas moins vrai que les extraits sont secs & sans aucune grace ; & cette sécheresse se concilie avec ce que j'ai dit *qu'il y a plus de jugement* dans le choix des morceaux historiques & politiques ; l'un n'exclut point l'autre.

M. de S. prétend que les Epithetes de chimerique & d'extravagant , appliquées à certains raisonnemens *marquent un défaut d'éducation & de mœurs* : mais pour cela il falloit prouver que l'application n'en est pas juste. S'imaginer-t'il l'avoir fait , parce qu'il dit modestement *qu'il a démontré la justesse de ses idées* ; on ne le croit pas sur sa parole. Ne pourrois-je pas plutôt reprocher des mœurs & des sentimens bas à un petit Copiste qui traite d'esprits *superficiels & sans capacité*, ceux qui relevent ses méprises , je lui pardonne cependant toutes les injures ; & à l'exemple des gens qui ont la charité de lui corriger son style , je l'avertirai ici que dans l'accès de sa colère il donne des loüanges lorsqu'il veut dire des injures , & qu'il dit des injures lorsqu'il veut loüer. Ainsi, par exemple il nous dit que nous *n'avons point de disposition pour jouer le rôle de mauvais plaisant*, & en parlant de la partialité

du Parnasse. XXXIX. Lettre. 247
té des Journalistes de Trévoux, il re-
marque que l'état confond quelquefois
les personnes, & que le plus souvent on
ignore ses défauts. Il faut croire charita-
blement, qu'il a eu intention d'ériger
le Nouvelliste en mauvais plaissant, &
d'attribuer les défauts, non à l'état,
mais aux personnes.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIX.

A

Avez-vous eu la curiosité, Mon-
sieur, de lire l'*Histoire du Théâtre
Italien*, (par M. Ricoboni, dit Lelio,)
qui parut en 1728. Cet Auteur vient
de donner au Public la seconde Partie
de son ouvrage, imprimée à Paris chez
André Cailleau, in-12. 1731. Lorsque
le premier Volume eut vu le jour, on
en vit presque aussi-tôt paroître une
Critique, intitulée : *Lettre d'un Comé-
dien François au sujet de l'Histoire du
Théâtre Italien*; * Cette Critique, qui fut
fort goûtée de tous les Connoisseurs,

* Elle se trouve chez Chaubert, quai des
Augustins.

contenoit un Extrait fidele de l'Ouvrage de M. Ricoboni , avec des Réflexions solides & utiles. Comme il n'y a qu'un petit nombre de personnes , disoit l'Auteur de cette Critique , qui ayent lû l'*Histoire du Théâtre Italien* , j'ai eu soin d'extraire tout ce qu'il y a de curieux dans cet Ouvrage , & d'y joindre des Réflexions , en sorte que ceux qui liront cette *Lettre* , liront tout ce qu'il faut lire dans le Livre dont il s'agit , & le liront peut-être avec un peu plus d'utilité & de plaisir. Il ajoutoit , que M. Ricoboni ayant jugé à propos de parler peu avantageusement de notre Théâtre François , il étoit nécessaire de faire voir l'illusion de ses idées , & la fausseté de ses raisonnemens. Le premier Volume de l'Ouvrage de M. Ricoboni , (Auteur aussi estimable par son esprit , son sçavoir & sa politesse , que Comédien habile , & célèbre dans l'Art auquel la Nature l'avoit appelé) consistoit donc dans l'éloge du Théâtre des Italiens , & dans la censure de celui des François. Par rapport au premier article ; voici ce que disoit l'Auteur de la Critique.

» Estes - vous malheureusement :

» prévenu contre le Théâtre d'Italie,
» & avez-vous dans l'esprit, que les
» Italiens n'ont ni Tragédies, ni Co-
» médies, comme d'Aubignac l'a-
» imprudemment avancé ? Le Livre
» dont il s'agit, vous guérira parfai-
» tement de cette injuste & ridicule
» prévention. M. Lelio persuadé,
» qu'une mauvaise Pièce est toujours
» une Pièce, accable le pauvre d'Au-
» bignac, en lui jettant à la tête
» plus de cinq cens Tragédies ou-
» Comédies Italiennes, dont l'utile-
» & commode énumération, (gra-
» ces à M. Maffei) tient la moitié du
« Livre : car vous sçavez, que le
» Marquis Scipione Maffei, bel esprit
» d'Italie, a pris la peine de recueil-
» lir en trois gros Volumes *in-fol.*
» toutes les anciennes Tragedies Ita-
» liennes ; source féconde pour M.
» Lelio, qui a jugé à propos d'en in-
» serer *tous les Titres* dans son Livre,
» afin de le rendre plus agréable &
» plus instructif, sans parler du se-
» cours qu'il a tiré de la *Dramaturgia*
» de Leone Allacci. Cette Liste al-
» phabetique, ainsi placée au milieu
» d'un petit Volume, dont elle ab-
» sorbe la moitié, produit un effet

« admirable. Pour faire un digne pa-
 » roli à un si magnifique dénom-
 » brement, ne fera-t'il point permis
 » aux François d'avoir recours aux
 » Tragédies de leurs Colléges, & aux
 » Farces de leurs Charlatans ?

Il paroît que ce trait a frappé M. Ricoboni, & qu'il a eu honte d'avoir rempli, comme il a fait, la moitié de son premier Volume, d'une Liste ennuyeuse de Tragédies & de Comédies Italiennes, sans nous avoir informés ni du plan, ni de la conduite, ni du mérite de ces Pièces. Malgré cette belle énumération, on s'en tenoit à la décision de d'Aubignac, & on objectoit à M. Ricoboni celle de M. Paul Rolli, qui, dans son *Examen de l'Essai sur la Poësie Epique*, parle ainsi : *À l'égard des Pièces Comiques, l'Italie en a un plus grand nombre, & qui valent mieux que nos Pièces Tragiques.* Suivant cette idée, disoit le Critique, comme nous connoissons, grace à M. Ricoboni, & à la Troupe Italienne, toutes les meilleures Comédies d'Italie, que devons nous penser des Tragédies de ce Pays-là, ? Quoiqu'il en soit, M. Ricoboni, pour confondre d'Aubignac & son Censeur, a jugé

à propos de faire imprimer le plan de plusieurs Tragédies & Comédies Italiennes, & c'est presque toute la matière de son second Volume, qui par là est plus utile & plus estimable que le premier. Car dans quelques-unes de ces Pièces on ne laisse pas de trouver des situations & de l'invention.

Ce qui m'avoit le plus étonné dans le premier Volume, n'est pas le passage de saint Thomas, cité par l'Auteur: *Officium Histrionum, quod ordinatur ad solatium hominibus exhibendum, non est secundum se illicitum*: ni celui de saint Antonin, *de illa arte vivere non est prohibitum*: j'avois été beaucoup plus surpris de ce qu'il rapporte de S. Charles Borromée, qui est, que ce saint Cardinal, dont la morale étoit si severe, faisoit examiner toutes les Comédies de son tems, qui se jouoient sur le Théâtre de Milan, & que lorsqu'il ne se trouvoit rien dans la Pièce, qui pût corrompre l'innocence de la Jeunesse, il donnoit son approbation & signoit le Cannevas de sa main. L'Auteur assure avoir vû autrefois une vieille Comédienne, appelée sur le Théâtre *Launia*, qui dans la succession de son pere, avoit trouvé un

grand nombre de ces cannevas, signés de la main de Saint Charles. Il cite encore un autre témoin du même fait ; c'est *Agatha Calderoni*, grand-mère de Mademoiselle *Flaminia*, épouse de l'Auteur.

M. Rousseau dans sa Lettre à M. Lelio, qui est à la tête du second Volume, & qui en fait le principal mérite, lui parle ainsi à ce sujet : » Vous
 » démontrez invinciblement, que la
 » Comédie que les anciens Peres de
 » l'Eglise ont condamnée, n'étoit
 » rien moins que la Comédie telle
 » qu'elle est aujourd'hui ; & qu'au
 » contraire ils l'ont non-seulement
 » excusée, mais approuvée, & même
 » jugée nécessaire. J'ai vû de
 » mon tems cette question agitée par
 » des Ecrivains très-graves de part &
 » d'autre, dont aucun, sans excep-
 » ter M. de Meaux, tout grand hom-
 » me qu'il étoit, n'a jamais approu-
 » vé du but : & je sçai que long-
 » tems avant ce tems-là, M. Racine,
 » qui étoit fort jeune, ayant écrit
 » deux Lettres * assez vives contre
 » M. Nicole, à l'occasion d'une de

* Elles se trouvent dans la dernière Edition des Œuvres de Racine, faite à Paris en 1733.

» ses *Imaginaires*, dans laquelle cet
» illustre Théologien, combattant les
» visions de Saint Sorlin, s'étoit dé-
» chaîné à outrance contre les Pièces
» de Théâtre en général, parce que
» saint Sorlin en avoit fait autrefois,
» M. Arnaud, quoique fort irrité con-
» tre M. Racine, ne put s'empêcher
» de convenir en parlant à un de ses
» amis, qui les racommoda, & de
» qui je tiens cette particularité, que
» M. Nicole avoit pris le change, &
» que ce n'étoit point à l'art qu'il de-
» voit faire le procès, mais à l'ouvrier
» qui avoit péché contre le but & l'in-
» tention de l'art.

M. Rousseau dans cette Lettre té-
moigne plus d'indulgence que l'Au-
teur de la Critique pour le Catalogue
des Pièces Italiennes inséré dans le
premier Volume de M. Ricoboni.
» Vous en dites assez, lui dit-il obli-
» geamment, pour convaincre toute
» personne desintéressée, que les Ita-
» liens; ont connu & imité les An-
» ciens avant nous. Car, pour dire
» la vérité, avant *le Cid*, notre Théâ-
» tre étoit plus pitoyable & plus froid,
» que celui des Colléges de Paris. « Je
ne sçai si M. Rousseau, après avoir vû

le plan & le dessein des anciennes Pièces Italiennes , tel que M. Ricoboni l'expose dans son second Volume , ne changera pas de sentiment , & si étant mieux instruit , il ne trouvera pas cet ancien Théâtre des Italiens aussi *pitoyable* & aussi *froid* que celui de nos Collèges.

Selon M. Ricoboni , une fin essentielle de la Tragedie , est d'*instruire & de reprendre ceux qui gouvernent*. M. Rousseau est de son sentiment , & trouve que presque toutes nos Tragedies sont défectueuses , en ce qu'elles n'instruisent, ni les Princes, ni leurs Ministres » Après avoir bien pleuré » au *Cid* & à l'*Andromaque* , un Roi , » dit-il , ou un Ministre en sortiront-ils plus éclairés sur leurs fautes , & sur les devoirs de leur état. Crovez-vous , Monsieur , qu'il seroit prudent en France de se proposer cette fin dans la Tragedie ? Combien de petits esprits s'en scandaliseroient ?

Un autre défaut de nos Tragedies Françaises disoit l'Auteur Italien , est la galanterie qui y regne avec excès. Cette passion comique & badine , selon M. Rousseau , est très-mal-à-propos appelée Amour , par nos Poètes ,

» L'Amour est peut-être la plus vio-
» lente de toutes les passions , dit-
» il, & est par conséquent , comme:
» tous les autres Tyrans du cœur hu-
» main , du ressort de la Tragédie ,
» pourvû qu'elle soit peinte de ses
» couleurs propres, & non pas du faux
» coloris de nos Romans , & de nos
» Opera ; pourvû que les effets en
» soient tragiques , comme dans *Her-
» mione*, & dans *Phedre*; pourvû qu'on
» la represente accompagnée du trou-
» ble , des inquiétudes , des rémords ,
» & de toutes les violentes agitations
» qui en font le caractère ; en un mot,
» pourvû que les Héros y soient amou-
» reux & non pas discoureurs d'amour,
» comme dans les dernieres Pièces du
» grand Corneille , dans toutes celles
» de son Frere , & dans la plupart de
» celles qu'on a jouées depuis que
» Racine a quitté le Théâtre. Car je
» regarde ces Pièces, si vous en excep-
» tez trois ou quatre du véritable Cor-
» neille , comme les seules où l'Amour
» soit représenté comme il est, & d'une
» maniere à instruire & à intéresser. »
Que diront de ce jugement les Parti-
sans de M. de Campistron ?

M. Riccoboni dans son premier Vo-

lume , avoit blâmé les Confidens de nos Tragedies modernes, & l'Auteur de la Critique l'avoit ainsi refuté sur ce point : » Nous avons aboli les » Chœurs (avoit-il dit p. 19.) comme une chose inutile & peu vraisemblable. Nous avons substitué à » ces Chœurs & à leurs Coriphées des » confidens (invention naturelle & utile) qui soutiennent la Scene , » qui donnent lieu au Dialogue , qui » facilitent l'action , & font sortir les » caracteres : au lieu que les Anciens » étoient obligés d'ennuyer les Spectateurs par de longs Monologues , » qui étoient souvent de pitoyables » déclamations. Par le moyen des » Confidens , on apprend naturellement tout ce qui se passe dans le » cœur des Héros de la Pièce. Ces » Confidens même servent à l'action , » comme Narcisse , dans la Tragedie ; » de *Britannicus*, & Oenone dans celle de *Phedre*.

Ces Confidens , disoit M. Ricoboni , ont été empruntés des Romans. Il est vrai , lui répondoit-on , qu'il y a des Confidens dans presque tous les Romans : mais n'y en a-t'il pas aussi dans les Poèmes Epiques ? Anne ,

Œur de Didon, n'est-elle pas une Confidente dans l'*Eneide*? Patrocle dans l'*Iliade* n'est-il pas un Confident? Mentor dans le *Telemaque*, n'a-t'il pas ce caractère? Les Confidens sont si utiles dans les Poëmes, qu'Homere & Virgile ont érigé les chevaux-meme en Confidens, s'il est permis de parler ainsi; puisque dans l'*Iliade* & dans l'*Eneide*, les Héros ne font point difficulté de s'entretenir avec leurs chevaux: c'est que le Dialogue plaît toujours par lui-même, ou du moins plaît beaucoup davantage, qu'un froid Monologue, ou que les vains discours d'un Coriphée sententieux & déclamateur. Nos Confidens donnent lieu à des Scenes admirables, telles que celle de Pirrus & de Phœnix dans l'*Andromaque*, & plusieurs autres encore qu'on pourroit citer.

C'est par ces raisons qu'on avoit combattu le sentiment de M. Ricoboni: M. Rousseau ne le fait pas moins solidement. Les Confidens, dit-il, sont souvent nécessaires, & dans la vrai-semblance morale, n'y ayant rien de plus ordinaire que les Favis & les Confidens à la Cour des Princes. Ils sont encore fondés

sur l'exemple de presque toutes les Tragédies Grecques, qui sont venues jusqu'à nous. Il cite en effet un grand nombre de Tragedies Grecques, qui font voir clairement l'antiquité de ces personnages du second ordre, sans lesquels il est bien difficile qu'une action puisse se conduire naturellement à sa fin.

Il ne relève pas moins bien M. Ricoboni, à l'égard du reproche qu'il avoit fait fort mal-à propos à M. Racine, d'avoir péché contre l'unité d'action dans l'*Andromaque*, & ensuite à l'égard des caracteres, qui selon notre Auteur Italien, sont toujours les mêmes dans toutes nos Tragedies. L'Auteur de la Critique lui avoit fait voir sur ces deux points, combien il il s'étoit égaré. M. Rousseau lui fait encore mieux sentir ses erreurs.

A l'égard des sentimens & des pensées nobles & sublimes, que M. Racine a l'art de faire naître de son sujet même; Messieurs Ricoboni & Rousseau, sont d'accord. Celui ci met avec raison les sentimens & les pensées de Racine fort au-dessus de ces lieux communs, dont la force est toujours énermée par l'air froid & sen-

sentieux , que l'Acteur ne peut se dispenser d'y donner dans la prononciation , n'y ayant rien de plus contraire au sublime que les Sentences ; quand elles ont l'air de Sentences , & les pensées , quand elles ont l'air de pensées.

M. Rousseau convient encore avec l'Auteur Italien , de la violence , que l'unité de lieu , telle que nos Poètes l'ont imaginée , fait à la plupart de leurs Pièces ; & qu'ils ont bien mal entendu leurs intérêts , en s'imposant volontairement une torture aussi pénible , que de réduire toute l'étendue locale de leur action , à celle d'une chambre ou d'un cabinet. Il en naît , selon lui , deux très-grands inconveniens ; l'un , qu'il est presque impossible que la plupart des Scenes ne soient tirées aux cheveux , pour les amener dans une seule chambre ; l'autre , que cette réduction fait d'une action , qui doit être publique , une action privée , où tout se passe , pour ainsi dire , sous la cheminée , ce qui ôte à la Tragédie beaucoup de sa majesté : au lieu que si la Scene étoit publique , comme chez les Anciens , les Acteurs s'y introduiroient plus naturellement.

M. Rousseau finit ainsi sa Lettre :
» Quelque pénétré que je sois de la
» lecture de votre Ouvrage , je le
» suis encore davantage du caracte-
» re d'honnête homme , que j'y ai
» remarqué ; & je vous avoue , que
» c'est ce qui me fait hazarder avec
» confiance le long détail , dans le-
» quel je suis entré avec vous , & que
» je n'aurois certainement pas expo-
» sé à la discretion de tous ces Char-
» latans d'honneur , dont le Parnasse
» est inondé depuis vingt ans : Mo-
» ralistes fastidieux , qui ne prêchent
» la vertu , que pour chercher des
» dupes , & dont le style froid & com-
» passé , découvre assez combien leur
» cœur est peu pénétré de ce qu'ils di-
» sent.

M. Ricoboni a joint à la *Lettre de M. Rousseau* , la Réponse qu'il y a faite. Il y dit , qu'il ne s'est pas expliqué assez nettement au sujet des Confidens de nos Tragedies , & qu'il a seulement prétendu blâmer ceux qui ne sont point employés dans l'action , & qui ne sont précisément que Confidens. Avec cette distinction , il seroit contraint de ne point approuver le personnage de Phœnix dans l'*Andro-*

Andromaque, ni tous les autres Confidens de cette espèce, qu'il prétend toujours avoir été empruntés des Romains. L'Auteur de la Critique & M. Rousseau lui avoient, ce semble, fait voir suffisamment le contraire. Il persiste ensuite à soutenir, qu'il y a une duplicité d'action dans l'*Andromaque* de M. Racine. M. Rousseau a eu beau lui prouver, que ce n'est qu'une action *implexe* & non double, il répond, qu'il est convaincu, mais non persuadé, & qu'il n'est pas sur cela le maître de son imagination. » L'égal » intérêt, dit il, que M. Racine a jeté » té dans les deux actions d'Andromaque & d'Hermione, la catastrophe qui me paroît plus touchante, » & plus forte sur Hermione & Oreste, que sur Andromaque & Pirrhus, » tout cela m'a fait croire, que l'action étoit double. » Mais le sujet de la Pièce, comme dit M. Rousseau, qui est la mort de Pirrhus, n'auroit pû jamais s'accomplir sans l'amour d'Oreste & la jalousie d'Hermione, qui se croisant avec la passion de Pirrhus, & la repugnance d'Andromaque, réunissent quatre intérêts différens en un seul intérêt, ou pour

mieux dire, en une seule action. Enfin M. Riccoboni se rend à la fin de sa Lettre, & avouë de bonne foi, qu'il a eu tort de trouver une double action dans l'*Andromaque*. C'étoit bien la peine de dire quelques lignes plus haut, *qu'il ne pouvoit revenir de son erreur*. Il reforme son opinion en relisant ce qu'il écrit pour la défendre. Cette brusque rétractation est assez singuliere. Mais puisqu'il étoit sur la voye de la raison, il devoit bien se retracter sur tout le reste, & surtout par rapport à ce qu'il avoit imprudemment avancé sur la prétendue uniformité des caracteres de nos Tragedies : mais loin de se dedire, il ajoute à ses premieres raisons, qui étoient pitoyables, d'autres raisons qui le sont encore davantage. Celles de l'Auteur de la critique devoient bien lui déssiller les yeux. Cette Réponse de M. Riccoboni finit enfin comme elle avoit commencé, c'est-à-dire par des complimens à l'Italienne.

On trouve à la fin du second Volume une explication des figures qui sont à la fin du premier. Dans ce morceau digne d'être lû, l'Auteur décrit scavamment les différentes révolu-

tions , arrivés dans le personnage d'Arlequin . Son ancien caractère , selon lui , étoit un jeu extraordinaire , des mouvemens violens , & des polissonneries outrées. Il étoit insolent , railleur , plat bouffon , & sur-tout très - ordurier. Il mêloit à tout cela une agilité de corps , qui le faisoit être toujours en l'air , & on pourroit même assurer qu'il étoit sauteur. On a des preuves de tout cela dans les restes des Arlequins d'Italie. Depuis l'an 1500. on trouve dans l'Arlequin le caractère d'un personnage qui raille sans cesse , & qui avec des saillies piquantes, démasque les défauts les plus deshonorans , soit d'un valet , soit d'une suivante , en face de ceux même dont il médit. Dans cette façon de jouer , les ordures se glissoient facilement. Depuis l'an 1560. environ , il a perdu presque tout ce qui lui restoit des siècles précédens : son caractère est celui d'un valet ignorant & simple , qui fait pourtant son possible pour avoir de l'esprit , & qui pousse cette envie jusqu'à la malice. Il est gourmand , poltron , fidele , actif , ou par crainte , ou par intérêt , il entreprend toutes sortes de fourberies & d'impos-

tures. Enfin le caractère d'Arlequin ; depuis un siècle est devenu l'effort de l'art , de l'esprit du Théâtre. C'est un Caméléon , qui prend toutes les couleurs. Nous voyons que le personnage de l'Arlequin de notre tems , retient toujours l'ancienne & essentielle propriété de son caractère , c'est-à-dire , les singeries mimiques. Il conserve encore l'agilité du corps en Italie , & la première chose que le Peuple demande , est , si l'Arlequin est agile , s'il fait des culbutes , s'il saute , s'il danse.

L'Auteur parcourt ainsi les autres personnages du Théâtre Italien , & fait de curieuses remarques sur leurs habits , & leurs caractères. Voici ce qu'il dit encore de l'Arlequin au sujet du *Pierrot*. Le *Pierrot* , selon lui , est né à Paris dans la Troupe des Comédiens Italiens , Prédécesseurs de ceux d'aujourd'hui. C'est l'habit & le caractère du *Polichinelle* Napolitain , un peu déguisé. A la mort de Trivelin , qui étoit l'Arlequin de la Troupe du Roi , le célèbre Dominique en prit l'habit. Alors le caractère d'Arlequin changea de face sur le Théâtre Italien de Paris. De tout tems Arlequin avoit été un ignorant. Trivelin le Prédécesseur

décèsseur de Dominique, n'avoit point altéré ce caractère. Lorsqu'il fut mort, Dominique, qui étoit homme d'esprit & de sçavoir, connoissant, dit M. Ricoboni, le génie de la Nation, qui aime l'esprit, s'avisa de faire usage des pointes, & des saillies convenables à l'Arlequin. Les Auteurs du Théâtre Italien, qui commencerent à écrire alors, se conformerent aux idées de Dominique. (De-là sont nées, toutes ces mauvaises Scenes de l'ancien Théâtre Italien,) Dans la suite, un gagiste de la Comédie, appelé Jareton, voyant que la Comédie Italienne avoit perdu le caractère de valet ignorant, imagina de le faire revivre; c'est ce qui l'engagea à composer l'habit de Pierrot, qu'il tira de celui de Polichinelle, & à lui donner le caractère du l'Arlequin ignorant. Le sieur Tomassini, notre Arlequin d'aujourd'hui, a enfin rendu en France, à ce personnage, qu'il jouë parfaitement, son ancien caractère. Quand il jouë en Italien, ce n'est qu'un valet ignorant, qui charme par sa simplicité ingenuë, & sa bêtise ingénieuse, & bouffonne. Mais quand il jouë en François, c'est souvent un aimable Parti-

fan de la pure Nature, un Philosophe naïf, sans fard & sans étude; *Abnormis sapiens crassâ pinguique Minerva.*

Tel on le voit, sur tout dans les Pièces de M. de Marivault, & dans la fameuse Comédie du *Triomphe de l'intérêt* : Comédie, dont vous sçavez (par parenthese) qu'un Journaliste sérieux & badin a depuis peu fait le parallele avec le *François à Londres*, & qu'il a mise en homme de bon goût, au-dessous de la dernière, qui est de M. Boissi tout seul, & où vous sçavez avec tout le monde, qu'il n'y a ni jugement, ni dessein, ni conduite, ni vrai-semblance, ni dénoiement. C'est ainsi au moins, qu'en ont jugé à Paris tous ceux qui ont quelques lumières : à proprement parler, ce n'est pas même une Comédie. Je crois, que si ce Journaliste de Hollande avoit lû la seconde Lettre du *Rat Calotin*, insérée dans les dernières éditions du *Dictionnaire Néologique*, il auroit été un peu plus réservé dans le jugement qu'il a porté de cette Pièce ; où quelques traits d'esprit déplacés l'ont apparemment séduit.

Pour revenir à l'Ouvrage de M. Ri-

«oboni, il ne s'est pas contenté de tracer le plan des meilleures Tragédies & Comédies Italiennes, comme a fait le Pere Brumoi, par rapport au Théâtre des Grecs: il a aussi, comme cet habile Ecrivain, fait sur ces Pièces des remarques ingénieuses & sçavantes. Vous en jugerez par ce qu'il a observé au sujet de la Tragédie de *Rosmonde*, par Ruccelai, p.26.

» Le fait de la tête de Cunimond,
» employée à faire une coupe, est
» fondé sur l'Histoire, & conforme
» aux mœurs ferores de ces siècles
» barbares. Depuis long-tems
» on a accoutumé dans la Tragédie,
» de polir les Héros de la Fable, &
» contre les loix & les mœurs ferores
» des Nations on en a fait des gens
» civilisés de la Cour, ou des Che-
» valiers errans. C'est un parti excel-
» lent, pour plaire à tous ceux des
» Spectateurs, qui ignorent l'Histoire,
» la Fable, le Théâtre, & qui
» ne connoissent rien de plus ancien
» que leurs grands-peres. Mais outre
» que de pareils Ouvrages choque-
» rent tous ceux qui seront instruits,
» & qui ont du sçavoir & de l'érudi-
» tion, ils feront tort à la réputation

» des Ecrivains de leur tems , & il
 » seroit à souhaiter , que de tels Ou-
 » vrages ne vissent point le jour par
 » le moyen de l'impression , & que
 » les Poëtes fussent contents des ap-
 » plaudissemens de la représentation.»

L'Auteur ajoute , qu'il suffit de
 changer dix Vers dans cette Trage-
 die , en se contentant de parler du
 crâne de Cunimond, sans le faire por-
 ter sur la Scene : que par ce moyen ,
 on ne risqueroit point de blesser les
 Spectateurs délicats. C'est aussi le parti
 qu'a pris M. d'Aiguebère , qui travail-
 le actuellement à une Tragedie de *Ra-
 semonde*.

Je suis, &c.

LETTRE XL.

P

Vous ne devez pas être surpris ;
 Monsieur , de ce que nous ne
 vous avons pas encore entretenu des
Mémoires de Littérature & d'Histoire ,
 qui s'impriment à Paris, chez Simart ;
 il est vrai que ce Recueil contient quel.

quelques des Pièces, dont un Nouvelliste du Parnasse peut parler sans sortir de sa sphere : mais en général il y règne une solide érudition qui ne peut être que du goût des Sçavans de profession : & ce n'est pas précisément à cette sorte de gens que vous aimiez à communiquer nos Lettres. Voilà, ce qui, jusqu'à présent nous a empêché de vous parler de cette compilation, où nous convenons cependant, qu'on trouve des morceaux curieux, tels que l'entretien de M. Pascal avec M. de Sacy ; l'Histoire de la Franche-Comté, par M. Pellisson, &c. Mais encore une fois la plupart des Pièces n'ont rien de commun avec les matieres qui doivent être traitées dans ces Lettres. Cependant lorsqu'il s'en trouvera quelqu'une dont nous pourrons vous entretenir sans nous écarter de la route que nous avons suivie jusqu'à présent, nous ne l'oublierons pas ; nous serions bien fâchés de vous laisser croire qu'il y ait eu quelque affectation dans le silence que nous avons gardé.

La Pièce qui nous a paru mériter notre attention, est une *Dissertation sur le goût* qui se trouve dans le Tome

XI. Partie I. Ce sujet piquera sans doute votre curiosité , d'autant mieux , que vous n'y trouverez rien de ce qui a été dit par le Pere Bouhours , Madame Dacier , Madame Lambert , M. l'Abbé du Bos , M. Bel , Messieurs Gilbert & Rollin. Ce sont en vérité des idées neuves , & l'on voit bien que l'Auteur a voulu paroître original ; mais je ne sçai s'il a bien fait d'avoir pris cet essor : voici comme il définit le goût. *C'est* , dit-il , *une idée du vrai bien reconnu , & bien senti sur chaque chose dont on juge.* Mais ce qu'on entend d'ordinaire par goût , n'est qu'un sentiment ; & le jugement est une opération de l'esprit bien différente. Il ne paroît donc pas qu'il y ait de la justesse dans cette définition. Cependant l'Auteur s'annonce pour un Métaphysicien ; & l'on ne peut lui disputer cette qualité , si elle consiste à tout Sophistiquer , & à se perdre dans les Pays des abstractions idéales. Il y a même bien des endroits où l'Auteur ne s'entend pas lui-même ; il ne sçait ni où il va , ni d'où il vient ; tantôt il applique ses idées sur le goût , aux Ouvrages de la nature , tantôt aux Ouvrages de l'art ; mais tout cela est si vague & si général , qu'en vérité

on se dit à soi-même , voilà bien des paroles : mais je ne puis deviner ni le but de l'Auteur , ni quelle induction il en veut tirer. Je n'ai garde d'analyser des idées si discordantes ; il seroit même impossible d'en venir à bout ; d'ailleurs toute cette métaphysique est extrêmement sèche , & capable de vous causer beaucoup d'ennui.

Il me semble que l'Auteur fait plusieurs faux raisonnemens ; parce qu'il confond sans cesse le vrai naturel avec le vrai artificiel. J'entens par le premier, ces vérités primitives dont tous les hommes sont également affectés ; & qui sont du ressort de la raison dont l'essence est la même dans les Chinois , les Grecs , &c. Le vrai artificiel est celui qui dépend des mœurs , des usages & des loix de chaque Pays : c'est de - là que naît le goût qu'on peut appeller national , & qui est différent dans presque tous les peuples. C'est l'accoutumance à ce vrai artificiel qui fait que dans les ouvrages d'esprit comme les Tragedies , les Comédies , les Epopées , chacun des- approuve mutuellement ce qui ne se rapporte pas à ce goût national. Mais sur ces choses - là il est inutile de

nous ramener à une vérité souveraine qui éclaire également la raison de tous les hommes ; parce qu'elles n'entrent dans les Ouvrages d'esprit qu'à titre d'ornemens de convention faite par un certain nombre d'hommes. En creusant cette idée que je crois fondée sur le vrai , l'on ne sera pas embarrassé de distinguer pourquoi ce qui plaît à une Nation , déplaît à un autre.

J'observerai encore qu'en traitant , en général du goût , il est presque impossible de s'expliquer avec netteté ; & qu'il faut appliquer ses réflexions à un objet déterminé ; comme la Peinture , la Poésie , l'Eloquence ; & alors on peut réussir à marquer ce que c'est que le bon goût , par rapport à tous ces points. Mais c'est perdre le tems & ne donner aucune idée de son bon goût , que de s'amuser à faire des dissertations métaphysiques & générales sur le goût. Ces idées vagues n'éclairant point l'esprit , ne servent de rien au progrès des Belles-Lettres ; & j'ose dire que tous ces grands Métaphysiciens ont communément peu de goût ; & ne se connoissent point en ouvrages d'esprit.

Il est fâcheux que l'Auteur de la

Differtation serve lui-même à prouver ce que j'avance. Vous ne sçauriez croire combien dans une courte Differtation, l'on trouve de choses qu'un homme de bon goût n'auroit jamais avancées. Que penser d'un Métaphysicien qui nous dit que *tout homme qui ne peut rendre raison de son goût, infailiblement ne l'a pas bon* ? Il faut bien peu connoître la différence des esprits. N'y en a-t'il pas qui par une sorte d'instinct, dont ils ignorent la cause, décident de ce qui se présente à eux, & prennent toujours le bon parti ? Qu'on leur présente un tableau; quoiqu'ils ne se connoissent pas en Peinture, ils sentiront par une impression vive, les défauts qui peuvent s'y rencontrer ; mais ils ne seront pas en état de donner la raison pourquoi il y a des choses qui déplaisent. Un homme du métier, & qui aura du goût sentira les mêmes défaut & en assignera la raison. Mais s'ensuit-il pour cela que les premiers n'ont point le goût bon ? J'en appelle à quiconque fait usage de son goût, & de sa raison.

Ce qu'il dit sur les Dieux d'Homere mérite d'être examiné. Il en juge relativement aux idées que la Religion

Chrétienne nous donne de la Divinité. Y a-t'il de l'équité dans ce jugement ? Il est vrai que les Dieux de l'Iliade agissent d'une manière extravagante ; mais faut-il mettre cette extravagance sur le compte d'Homere ? Ce Poète qui probablement étoit Philosophe , avoit certainement des idées , sur la Divinité , plus justes & plus exactes que le Peuple ; mais dans le dessein de plaire aux Grecs , & de les instruire , il ne pouvoit faire agir les Dieux dans son Poème , que conformément à la Théologie populaire. Il n'y a point de Poète Epique , qui n'ait embrassé le système de Religion , & les traditions populaires du Pays où il écrivoit. Pourquoi donc faire un crime à Homere , d'avoir adopté la Religion des Grecs ? Condamnons tant que nous voudrons ces fausses idées ; mais reconnoissons en même-tems , que le Poète les a mises en œuvre avec tout l'art & tout l'esprit imaginable. Pour faire quelque reproche solide à Homere , il faudroit prouver qu'il n'a pas bien imité le système de la Religion des Grecs ; mais si , en supposant le contraire , ses Peintures sont vraies & justes , il est ridicule de

lui faire un crime pour avoir introduit les Dieux de sa nation.

Le pieux Auteur de cette Dissertation est si fâché contre les Dieux d'Homere , qu'il ne peut souffrir que les Partisans de ce Poëte , veuillent faire goûter, » La beauté du dessein; » la sagesse de la composition, la hardiesse, & la justesse des comparaisons, *l'ordonnance de la narration*, & qu'ils regardent ses Ouvrages comme les modeles du Poëme Epique. « Mais qu'ont de commun toutes ces beautés admirées par les plus beaux esprits de l'Antiquité , avec un faux systême de Religion ? Est-ce qu'il a la vertu de les faire entierement disparoître ? Comment l'Auteur si charmé du vrai , pourroit-il donner quelque couleur apparente à un si étrange Paradoxe. Au lieu de se perdre dans de vains raisonnemens, il devoit s'en tenir à la déclaration naïve qu'il fait au sujet de l'Iliade : déclaration qui met dans tout son jour le bon goût de l'Auteur. » Mais que nous importe qu'il y ait des modeles pour ces sortes de Poëmes. Les esprits tomberont-ils dans l'indigence sans une pareille Poësie; en pro-

M vj,

» fitera-t'on moins dans les Lettres ;
 » en réjouira - t'on moins l'imagina-
 » tion ? Je comprends de quelle uti-
 » lité sont les modeles pour l'Histoi-
 » re , pour les Traités de Politique &
 » de morale ; mais un Poème Epique,
 » qui n'est qu'un tissu de fictions in-
 » differentes & puériles , ne vaut pas la
 » peine qu'on mette un *Auteur au-des-*
 » *fus de tous les autres.* »

Si l'on admet une fois de pareils Sophismes , tout ce qui s'appelle Ouvrages d'imagination & de génie , sera donc banni du Parnasse ? N'est-ce pas donner pour regle son propre goût ? Un autre qui aimera l'Epopée , s'élèvera & répondra avec raison , que cette sorte d'Ouvrage est plus agréable & plus instructive que des Traductions de Harangues Latines , dont l'intelligence est facile. A l'égard d'Homere , tous les gens sensés avouent , qu'il auroit été un très-beau génie dans quelque siècle qu'il eût vécu , & dès-lors ses Ouvrages méritent notre estime. L'Auteur convient cependant , qu'Homere a peint les mœurs de son tems avec toutes les graces imaginables , & que la Critique n'a rien à reprendre , ni sur son style , ni sur sa

versification. Il soutient néanmoins que ce Poëme n'étoit beau que pour les Grecs , & qu'il ne l'est pas pour nous , qui pensons différemment. Mais , quoi , est-ce qu'on ne prend pas plaisir à considérer un tableau , qui représente des Héros habillés à l'antique , s'exerçant à des combats , armés selon l'usage du siècle où ils vivoient , sur-tout si le Peintre a du génie , si le coloris est vif & animé , les traits fiers & hardis , les proportions bien gardées , & l'ordonnance du tableau régulièrement disposée ? Faudra-t'il que je sois Grec ou Romain , pour me plaire à ces Peintures , qui tracent quelque morceau d'ancienne Histoire ? Car voilà le véritable point de vûe où il faut se mettre pour juger sainement d'Homere. A-t'il bien imité la Nature ? A-t'il bien peint les hommes & les Dieux qu'il connoissoit ? S'il a réussi , c'est dès-lors un excellent Peintre ; & son Iliade me fera encore plus de plaisir qu'un tableau , qui représenteroit toutes les aventures décrites dans son Iliade.

Il est vrai que l'Auteur reproche à Homere d'avoir méconnu l'essence des vertus & des vices ; mais tout ce-

là m'a paru dit sans preuves. Il n'ignore pas ce que Madame Dacier & M. Pôpe ont écrit là-dessus dans leurs Préfaces sur Homere. Leurs Réflexions ne méritoient-elles pas d'être discutées ? On est naturellement porté à croire que ces deux Traducteurs, ayant finement démêlé l'artifice de l'Iliade, s'en ont mieux saisi le caractère & les vraies beautés, qu'un Ecrivain déterminé à mépriser la Poësie. C'est donc au Dissertateur à prouver qu'ils se sont trompés. Il faut encore donner un démenti à Horace, qui déclare qu'Homere enseigne mieux que les Philosophes, ce qui est honnête ou deshonnête, utile ou pernicieux.

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non, Plinius ac melius Chrysippo & Crantore dicit.

Après toutes ces remarques, vous ne serez pas étonné que l'Auteur accorde à ceux qui ne savent pas le Grec ; la faculté de prononcer plus finement que ceux qui le savent, sur le mérite essentiel des Ecrits d'Ho-

niere. Ce Paradoxe part d'un homme de bon goût. Toute Traduction n'étant qu'une copie, qui représente foiblement les beautés de l'Original : Comment peut-il se faire que l'Original soit plus connoissable dans une Copie ? C'est comme si l'on disoit, que pour bien juger des Tableaux de Raphaël, il faut les considérer dans les Copies toujours foibles & imparfaites. L'Auteur ne compte-t'il pour rien l'harmonie & les autres beautés du langage Poétique ? Il me semble que de telles Réflexions ne préviennent pas favorablement pour une Dissertation sur le Goût.

Le Sieur C. . . transplanté en Hollande, vient de faire inserer dans la seconde Partie du Tome V. des Lettres Sérieuses & Badines, une Réponse à ce que nous avons dit de lui dans la seconde Lettre, au sujet de la Critique Desintéressée des Journaux, à laquelle nous sçavons certainement qu'il a eu beaucoup de part. Le seul reproche que nous lui avons fait, est d'avoir loué dans ce Journal, un Livre écrit en style Wallon. Il a conclu de-là, que nous lui avons reproché d'écrire de la même maniere. Est-ce là raisonner :

avec justesse ? Ce qui paroît l'avoir choqué, est le portrait que nous avons fait de son caractère, d'après les Ouvrages qu'il avoit déjà composés dans le goût de la Critique Desintéressée des Journaux ; & comme il n'a pû se dissimuler la vérité de chaque trait, il a senti qu'il seroit dangereux d'entreprendre son Apologie. Toute sa ressource a été de se déchaîner contre *le Nouvelliste du Parnasse*. » Ce ne sont point, dit-il, » des nouvelles qui viennent des hautes Regions du Mont sacré. Ce qui » s'y passe n'intéresse pas beaucoup » les Sçavans. Leurs correspondances ne sont établies qu'avec ceux » qui habitent au pied de la double » colline. Romans, Pièces de Théâtre, voilà sur quoi ils fixent principalement leur attention. » Vous voyez par là comment le Sieur C... dispose des places du Parnasse, il fait occuper les *hautes Regions du Mont sacré* par ces Sçavans en us, dont les gens d'esprit osent se moquer..

Si le Sieur C... vouloit nous faire confidence de ses modestes sentimens, il nous apprendroit qu'il a retenu la premiere place pour lui, en considération de ses doctes Editions de Dio-

dore de Sicile , de Ciaconius , qu'il a la noble hardiesse de promettre , quoiqu'il n'entende qu'un petit nombre de mots Grecs & Latins par le moyen de quelque Lexicon emprunté. Ce qui peut encore augmenter cette sage confiance , est le projet de ce vaste Dictionnaire , qui doit être le tombeau de celui de Bayle ; c'est l'horoscope qu'a tiré notre Sçavant , & l'on doit être assuré qu'il ne se trompe point. En effet , qui oseroit soutenir que M. Bayle avoit autant d'esprit , & de connoissances que le sieur C . . . ?

J'ai bien peur cependant , que vous ne vous obstiniez à réserver les premières places du Parnasse pour les Auteurs des Ouvrages , qui demandent plus de génie que de travail. On ne voit que trop de gens assez injustes pour releguer les Compilateurs Allemands dans le borbier qui est au pied du Mont sacré. Mais en faveur du Sieur C . . . ne pourriez-vous pas bouleverser le Parnasse , & donner les premiers rangs à ceux , qui jusqu'ici ont occupé les derniers ?

Le Sieur C . . . a voulu deviner les Auteurs du Nouvelliste , & a précisément nommé trois personnes , qui

n'ont aucune part à nos Lettres. Nous sommes fâchés d'avoir donné occasion de lancer quelques traits contre eux ; mais comme ils sont en état de les repousser , nous n'entreprendrons pas l'Apologie de ce Triumvirat. Si nous étions d'humeur de badiner un peu malicieusement , nous ne laisserions point échapper les differens *apprentissages* , que le Sieur C . . . a faits dans ce Pays , & qui lui ont procuré une brillante réputation. Nous ne voulons pas l'affliger , & l'humanité exige que nous gardions un profond silence.

Lorsqu'il voudra décrier sûrement le style du Nouvelliste du Parnasse , il faut qu'il prenne la peine de citer des exemples , & d'écrire d'une manière moins plate. Voici quelques phrases , qui justifieront ce que je dis. » Quelques beaux esprits ont commencé avec » cette année , un nouveau Journal. Il » regne dans leurs Lettres une variété » des plus grandes. Nous en verrons » sans doute bien d'autres dans la suite. Ainsi donc il n'y aura pas d'homme un peu lettré qui ne sçache , que » quelque belle que soit cette Pièce , » &c. » En vérité , quand on écrit se

mal , il ne faut pas se mêler de censurer le style d'autrui.

Au reste il suffit de jeter les yeux sur nos Lettres , pour reconnoître la fausseté du reproche qu'il nous fait de ne parler que de Romans , de Comédies & de Brochures. Nous n'avons oublié aucun Ouvrage , dont un homme d'esprit peut profiter. Le Sieur C.... croit par cette honnête supercherie , empêcher que le Nouvelliste ne soit lû en Hollande , où la solide érudition est généralement plus goûtée , & qu'on ne remarque certains traits si propres à le démasquer. Peut être aussi qu'il fait un crime au Nouvelliste , de n'avoir pas fait une profonde Analyse du Livre de M. Masclef , qui a pour titre , *Grammatica Hebraica , Chaldaica & Syriaca* , & de la Grammaire Hébraïque de Dom Guarin , *Grammaire excellente* , dit-il , & qu'on joint déjà à tant de Livres , qui feront un honneur éternel à toute la France. C'est une conséquence que je tire du reproche sérieux qu'il fait à un autre Journaliste , de n'avoir pas parlé d'un Ouvrage si curieux & si agréable. On ne peut s'empêcher de rire en lisant de pareilles critiques. Mais , me direz-vous , le

Sieur C... *Entrepreneur* de tant de Journaux, entend-il l'Hébreu, le Syriaque, le Caldéen ? Non, M., il n'en sçait pas lire un mot. N'importe, il décide que le Livre est excellent. Il parlera même, si l'on veut, de Livres Chinois, Arabes, qu'il n'entend point, & qu'il n'entendra jamais. Ignorez-vous, que pour certaines gens, c'est avoir une *vaste & profonde érudition*, que de joindre beaucoup de hardiesse à une grande ignorance. Quelle gloire pour le prétendu Monsieur de Beaumarchais, d'avoir prêté sa plume à un si sçavant & si modeste personnage !

On a imprimé depuis quelques jours le remerciement, que M. de Crebillon a fait à l'Académie Française. Il y a certainement des traits fort beaux, & qui font honneur au génie de ce Poëte. Vous en jugerez par ce Portrait.

Un Ministre attentif, prudent. religieux ;
 Fuyant des vains lauriers l'éclat ambitieux ;
 Qui sçait, du bien public sage dépositaire,
 User en Citoyen du pouvoir arbitraire ;
 Aigle de Jupiter, mais ami de la Paix.
 Il gouverne la foudre, & ne tonne jamais.

Me sera-t'il permis de vous faire re-

marquer cependant, qu'il y a dans ces Vers un défaut de construction, qui ne peut pas même passer pour une licence Poétique. Jamais on n'a dit, *un Ministre attentif, &c. Il gouverne.*

Il y a des Vers assez heureux dans le Portrait de M. de la Faye, c'est dommage que le sens ne se présente pas quelquefois aussi clairement qu'on voudroit.

De combien de *lueurs* sa raison fut ornée ?
Sur quels objets encor parut-elle *bornée* ?
Le goût du vrai, du beau, Censeur ingénieux,
Qui sans humilier montrait à faire mieux ;
Le sel Athenien, l'urbanité Romaine,
Tour à tour Lelius, Malherbe ou la Fontaine.

Il est certain, que c'est louer foiblement M. de la Faye, que de dire que *sa raison fut ornée de lueurs* ; dans les Vers qui suivent, & où il y a quelques idées ingénieuses, il est bien difficile de trouver une construction exacte. Je ne sçai pas, si, pour mettre plus de justesse dans les deux derniers Vers, il n'auroit pas fallu substituer à Malherbe & à la Fontaine des Poètes Grecs & Latins. Les Vers suivans, à une invention près, qui me paroît trop forcée,

vous plairont davantage.

Aimable paresseux , *plongé dans le loisir* ,
Quel n'eût-il pas été ? mais sa Muse volage
Parmi tant de talens *qui n'avoit qu'à choisir* ,
Aimoit trop de l'esprit le doux libertinage.

Monsieur Hardion s'est aussi exercé à peindre M. de la Faye , & l'on peut dire , qu'il l'a fait avec beaucoup de goût & de finesse. L'éloge du nouvel Académicien est assez bien tourné , quoique , peut-être , il soit un peu vague. L'Académicien auroit facilement trouvé dans les Tragédies de M. de Crébillon , des beautés originales , qui auroient peint plus fidèlement son génie Poétique. Il faut pourtant avouer , que le bon goût regne dans ce Discours. Vous en jugerez par ce qu'il dit de certaines Pièces de Théâtre , qui par le faux éclat de quelques fleurs passagères , ébloüissent pour un instant , des Spectateurs avides de nouveautés.

Je vous envoie, Monsieur, le fragment d'une Lettre qui nous a été adressée depuis peu de jours : » En lisant une Dissertation sur le droit des Archevêques de Reims , pour sacrer les Rois de France , qui est in-

» serée dans le Tome XI. Part. I. des
» Mémoires de Litterature , j'ai été é-
» tonné que l'Auteur appuye ce droit
» sur un fait faux , ou du moins très-
» suspect. Clovis , dit-il p. 102. fut
» sacré , comme l'on sçait & couron-
» né par S. Remy , qui lui avoit fait
» embrasser la Religion Chrétienne ;
» & c'est sur cela que fondent aujour-
» d'hui leur droit les Archevêques de
» Reims. Le même fait est contredit
» par l'Auteur d'une sçavante Dissert-
» tion imprimée dans le Recueil
» de Pièces de Litterature & d'Hif-
» toire , qui se vend chez Chaubert.
» J'avoüe , dit-il p. 166. que ce n'étoit
» pas la coutume d'oindre les Rois de
» France. Pepin très-certainement l'a
» été le premier , & c'est bien là la
» plus forte preuve qu'on peut allé-
» guer contre la sainte Ampoule de
» Reims, & l'onction de Clovis. Clovis
» ne reçut que l'onction du Batême &
» de la Confirmation. Pepin est le pre-
» mier qui ait été sacré Roi. Cette
» dernière opinion a prévalu parmi les
» bons Critiques. Je prendrai occa-
» sion de remarquer en passant , que
» l'Editeur des Pièces qui se vendent
» chez Simart , devoit quelquefois

» insérer de petites notes, pour éclair-
» cir certains points ou obscurs, ou
» douteux. «

On vient de faire à Amsterdam une nouvelle édition des *Caractères de Theophraste*, avec les mœurs de ce siècle, par M. de la Bruyere. Elle est augmentée de la Défense de M. de la Bruyere, & de ses Caractères, par M. Coste, 2. Tome in - 12. 1731. l'Abbé Fleury, qui succeda à la Bruyere dans sa place d'Académicien, dit qu'on trouve dans ses Caractères une sévère Critique, des expressions vives, des tours ingénieux, des peintures quelquefois trop chargées exprès, pour ne les pas faire trop ressemblantes. Il ajoûte que la force & la hardiesse n'en excluent pas la délicatesse. M. l'Abbé d'Olivet dans son Histoire de l'Académie Française, a traité la Bruyere plus sévèrement. En avouant qu'il est plein de tours admirables, & d'expressions heureuses, qui n'étoient pas dans notre Langue auparavant, il lui reproche en même-tems de montrer trop d'esprit, d'avoir plus d'art que Theophraste, & par conséquent moins de ce naturel aimable, qui caractérise l'Auteur Grec: enfin de ne faire pas un usage modéré des

des Métaphores, & de sortir du naturel, pour vouloir être trop énergique. M. l'Abbé d'Olivet se demande pourquoi les Caractères de la Bruyere commencent à n'être plus si recherchés, & sont moins lûs que la Fontaine, Racine & Despreaux ? Il fait à ce sujet un long raisonnement qu'il est assez inutile de discuter. Ce qu'il auroit dû plutôt remarquer, c'est que la Bruyere n'a rien de commun avec ces Poètes François, & que s'étant attaché principalement à peindre les hommes de son siècle, il a eu le sort de ces Historiens qui écrivent les faits des gens vivans, & dont les Ouvrages sont moins recherchés après la mort. En prenant ce point de vûe, faut reconnoître que la Bruyere jouit encore aujourd'hui de toute l'estime qu'il mérite.

Je suis, &c.



L E T T R E X L I .

A

C E n'est pas sans fondement, Monsieur, que vous êtes prévenu en faveur du *Sethos*, sans vous être donné la peine de le lire. L'esprit, la capacité, & la réputation de M. l'Abbé Terrafson, qui en est l'Auteur, vous ont fait juger d'avance, qu'un Roman philosophique de sa façon, ne devoit pas être une œuvre méprisable. Celui-ci est tout-à-la fois moral, politique, militaire, Géographique, Astronomique, Physique, Géométrique, Mécanique, & il faut avouer qu'en cela il l'emporte sur le *Telemaque* & sur le *Cyrus*, que dans sa Préface il a la cruauté de joindre ensemble; comme ce Prince, dont il est parlé dans l'Enéide, qui prenoit plaisir à joindre ensemble les vivans & les morts. Il met néanmoins quelque différence entre l'un & l'autre : car ce n'est proprement qu'au *Telemaque*, & non au *Cyrus*, qu'il attribue la cause de cette heureuse paix qui regne aujourd'hui dans l'Europe.

C'est la lecture de cet Ouvrage , selon lui , qui a dégoûté les Princes de la guerre , & qui a mis la paix à la mode. Si cette Réflexion est solide , il faut dire , que les Tartares , les Chinois , & les Mogols , qui depuis long-tems sont en paix , ont lû *Telemaque* ; ce que , par malheur , n'ont pas fait les Turcs , qui , peut-être , pour cette raison s'obstinent pour leur malheur à vouloir profiter des Révolutions de la Perse.

Mais si l'on en croit l'Auteur, le *Séthos* doit produire bien d'autres effets , parce que le Héros de ce Roman instruit par lui-même , & par ses actions héroïques. Je vous avouë pourtant , que je n'ai pas trouvé de quoi m'instruire fort utilement en voyant *Séthos* monter avec agilité , l'un après l'autre , tous les degrés d'une très-haute Pyramide , & parvenir hardiment jusqu'au sommet , d'où il regarde tous les lieux d'alentour avec audace , & descend ensuite sans frayeur , le visage tourné du côté de la campagne. J'ai parcouru aussi sans aucun fruit cet endroit diffus , où ce petit Prince armé de pied en-cap , à la tête de trois mille Payfans, fait la guerre à

un grand Serpent semblable à la Gargouille de Roüen ; dont vous sçavez la Fable , qu'il vient enfin à bout d'enfermer dans une cage de fer. Dans un Ouvrage d'imagination , pour se rendre utile , on dit qu'il faut se rendre agréable.

Je vous ai dit , que M. l'Abbé T. étoit l'Auteur de ce Roman : je me suis trompé , il n'en est que le Traducteur. Cette supposition un peu usée n'empêchera pas que je ne lui fasse honneur de toutes les beautés du *Sethos* : à l'égard de ce qui peut y avoir de défectueux , je le prie de croire que je le mets tout entier sur le compte de son Original , que je suis un peu fâché de le voir tant vanter. *Plus on aura de lecture , dit-il , plus on trouvera mon Auteur d'accord avec les témoignages , ou rassemblés , ou dispersés dans les differens Auteurs de l'Antiquité.* Pour moi , j'ai assez de lecture , pour avoir trouvé , qu'il n'est pas toujours d'accord avec les anciens Auteurs , & qu'il leur donne souvent le sens qu'il trouve plus convenable à ce qu'il a imaginé.

On croiroit d'abord par le portrait de l'imbecille Osproth , que l'Auteur ne l'a fait que pour donner plus d'éclat

à Sethos , Héros du Roman. Mais l'exemple d'un tel pere ne pouvoit-il pas être contagieux pour le fils ? & la vertu de Nephté sa mere suffisoit-elle pour en arrêter les effets ? Quoiqu'il en soit cette Nephté, est une grande Princesse , qui gouverne son Etat avec une haute prudence ; mais sa maladie est un peu trop longue pour le Lecteur , & donne lieu à d'ennuyeuses prieres ; telle que celle-ci , qui commence par ces Vers :

Osiris, Fils du Temps où commence le monde,
Conquerant bienfaiteur de la terre & de
l'onde, &c.

Si je dois supposer , que M. l'Abbé T. est un Traducteur fidele , je ne puis m'empêcher de dire que son Auteur n'est pas un bon Poëte. De pareils Hymnes ne doivent guères plaire aux Dieux , s'ils avoient du goût. Malgré les prieres , les offrandes & les *flagellations sanglantes* des Prêtres , la Reine meurt , après avoir donné des pierreries , & quelques avis à son fils , qui , sans verser aucunes larmes , se contente de lui dire sèchement ces mots : *Madame, je reçois ce que vous me donnez : j'ai bien entendu ce que vous m'a-*

vez dit, & quand je serai plus avancé en âge, je tâcherai de faire comme vous. La Reine satisfaite d'une réponse si spirituelle, & si tendre, lui serre la main & expire. Or, comme il s'agit alors de son enterrement, l'Auteur emploie magnifiquement trente-deux pages à le décrire. Il est vrai que pour orner cette cérémonie lugubre, M. l'Abbé T. a mis dans la bouche du Grand-Prêtre un fort bel éloge funèbre de la Reine, qui mérite d'être lu plusieurs fois : il y loue principalement cette Princesse, en exposant tout ce qu'elle n'a point fait, c'est ce qu'on a précisément à louer dans la plupart des Princes. Ce morceau est sans contredit le plus bel endroit du Livre, si l'Auteur n'avoit fait que cet éloge, il en mériterait un. Mais ces soixante Chars attelés chacun de huit chevaux deux à deux ; ces chevaux & ces chars presque ensevelis sous des étoffes de soye noire, semées de larmes d'argent, ces haut-bois, ces trompettes, ces tymballes font-ils beaucoup d'honneur à l'érudition de l'Auteur ? Plus on a de lecture, moins on le trouve ici d'accord avec les Ecrivains de l'Antiquité : on trouve au contraire qu'il a tout

tiré de son imagination, ou de ce qu'il a pû voir dans les cérémonies modernes des funérailles de nos Princes. Car qui a jamais vû dans les anciens Auteurs des Chars attelés de huit chevaux deux à deux, des caparaçons de soye noire, semés de larmes d'argent; enfin des haut-bois, des trompettes, & des tymbales à un enterrement? Au reste, Monsieur, je vous prie de ne faire qu'un cas médiocre de cette remarque, qui, comme vous voyez, est peu importante, ainsi que tout ce que j'ai observé jusqu'ici.

Oforoth, après la mort de la Reine, épouse Daluca, femme également artificieuse & corrompue, & il en a un fils, que sa mere forme le dessein d'élever un jour au trône, au préjudice de Sethos: mais comme, pour procurer cette élévation, il lui faut commettre des injustices & des crimes dans une Cour où regne l'équité & la vertu, elle commence par former le projet de la corrompre, esperant, avec raison, qu'une Cour vicieuse lui fourniroit pour les grands postes, ou des hommes vils, qui ne la contrediroient point, ou de méchans hommes, qui la seconderoient.

» Mais ce qui marquoit en elle une
» intelligence très - fine pour le mal ,
» elle comprit qu'un moyen assez dé-
» guisé , & en même-tems très - sûr ,
» de corrompre la Cour en peu d'an-
» nées , étoit d'y introduire , autant
» qu'elle le pourroit , la dissipation ,
» & la légèreté de l'esprit. Elle sca-
» voit déjà par quelques experien-
» ces particulieres , que des hommes
» ennemis de toute attention & de
» toute occupation , & livrez uni-
» quement à leurs fantaisies & à leurs
» plaisirs , quand même ils auroient
» eu d'abord cette probité commu-
» ne , qui ne coûte rien , n'ont aucu-
» ne défense contre les vices qui leur
» présentent quelque utilité. La ver-
» tu ne prend jamais racine dans une
» ame frivole , & les occasions la
» trouvent , ou la rendent capable
» de tous les crimes. » Je crois, Mon-
» sieur , que vous goûterez comme
» moi , ce trait moral. Daluca entre-
» prend donc d'abolir à la Cour de
» Memphis le goût de tout ce qui pour-
» roit ennoblir le cœur , ou enrichir
» l'esprit. Ici l'Auteur donne une haute
» idée des mœurs des Egyptiens , par
» rapport au commerce d'esprit & de

science , qui regnoit chez eux. Les connoissances humaines étoient la vraie source de la politesse de cette Nation. Car la politesse n'est jamais entrée chez aucun Peuple , que par les Lettres. On sçait que les Romains ne devinrent polis , que depuis qu'ils eurent participé aux Sciences de la Grece ; comme les Grecs ne l'étoient devenus que par la communication qu'ils avoient eüe des Sciences de l'Egypte. Quoique ceux qui se livrent à l'étude ne soient pas toujours polis eux-mêmes , ce sont eux néanmoins qui par leurs Ouvrages ont toujours jeté les vrais fondemens de la politesse parmi leurs Concitoyens. L'amour des Sciences , & le repos qu'elles demandent , éloignent des esprits toute pensée de révolte & de sédition. Outre que les Sciences exercent & ornent l'esprit , elles lui donnent encore une certaine solidité , & une certaine droiture , qui empêchent ordinairement les hommes non-seulement d'être frivoles , mais encore d'être méchans. Aussi a-t-on vû dans tous les tems les grands Princes & les grands Ministres favoriser les Lettres , non-seulement par goût , mais par po-

litique , & récompenser ceux qui s'y distinguoient. Pour être plus frappé de ces importantes vérités, il faut se transporter à Memphis avec l'Abbé T. qui fait voir le goût qu'on y avoit pour toutes sortes de Sciences & de beaux Arts ; goût toujours cultivé & encouragé par les Rois d'Egypte , & qui a été la source heureuse de toutes les connoissances depuis répandues dans la Grece , & dans les autres Pays. Cet endroit de son Ouvrage est curieux & estimable ; mais il ne peut être goûté que par des personnes d'un esprit éclairé & solide.

¶ Sans entrer dans le long détail des différentes Sciences de l'Egypte , & des *Académies* de toutes especes , que l'Auteur y a fondées , je me contenterai de vous exposer ce qu'il dit très-sensément au sujet des beaux Esprits , & des Sçavans de ce tems-là. Ils prenoient , selon lui , les manieres du grand monde , en échange des connoissances qu'ils y portoient. Les uns & les autres formoient cet assemblage , le seul peut-être qui mérite d'être appelé bonne compagnie ; c'est-à-dire , des gens de condition mêlés avec des gens d'esprit & de sçavoir. Les Egyptiens tenoient pour maxime ,

que le bel esprit n'est pas la plus grande qualité que l'homme puisse avoir, non-seulement par rapport aux affaires d'Etat & de Guerre, que l'on confie plutôt à des hommes sensés & exercés, qu'à de beaux esprits, mais encore par rapport au commerce de la vie, & à l'agrément de la Société. Les beaux Esprits n'étoient considérés qu'autant qu'ils tâchoient de se donner la douceur, la modestie, & les autres qualités ordinaires des honnêtes gens. Le grand homme dans les Lettres, étoit celui qui avoit cultivé un très-bel esprit par de très-belles connoissances. Les Auteurs sçavoient se pourvoir de toute la lecture, qui pouvoit servir de guide, & de soutien à leurs propres réflexions, (ce que ne font pas aujourd'hui certains beaux esprits ignorans, qui méprisent tout genre d'érudition.) Alors on trouvoit à apprendre dans les Livres même, qui ne sembloient être faits que pour plaire, & pour divertir. Ceux qui veilloient sur la littérature prévenoient dans les Auteurs & dans les Lecteurs le goût de la bagatelle, qui est l'écueil des Nations polies, & qui les rend bien-tôt plus incapables.

des grandes choses , que la simplicité & la rusticité mêmes. On examinoit sévèrement les Poëtes sur les notions qu'ils s'étoient faites des vertus & des vices , & on les défabusoit de l'opinion , ou on les surprenoit quelquefois , que la Morale fût une Science , que l'on a par soi-même , & sans l'avoir jamais étudiée. On interdisoit absolument la Poësie à tout homme convaincu de mœurs basses & déréglées. Les Lacedémoniens des premiers tems , à l'imitation des Egyptiens , défendoient à tout homme vicieux de proferer même une maxime de morale. Qu'est-ce en effet qu'un Poëte , qui entreprend de représenter dans ses Poëmes des hommes vertueux , & qui n'ayant lui-même ni les idées , ni les sentimens de la vertu , ne la met jamais dans son vrai jour , ou ce qui est encore plus pernicieux , qui donne un tour avantageux à des vices couverts d'une fausse apparence d'héroïsme.

Si l'Ouvrage de M. l'Abbé T. étoit par-tout aussi juste & aussi moral qu'il l'est en cet endroit , pourroit-on le mépriser sans injustice , & n'être pas honteux de son dégoût ? Il est pour-tant semé d'un grand nombre d'en-

droits-aussi beaux. Ce qu'il dit au sujet de l'éducation des jeunes gens n'est pas moins digne d'estime. En Egypte on n'abandonnoit pas les jeunes gens au sortir de l'enfance ; c'est-à-dire , dans un tems où leur esprit plus formé , est capable de connoissances ou plus profondes en elles-mêmes , ou plus importantes pour la Patrie ; & lorsque d'ailleurs ils ont besoin d'être défendus contre les premières fougues de la jeunesse. Aussi voyons-nous que l'adolescence , qui est le bel âge des filles , parce qu'elles sont gardées alors plus soigneusement qu'en tout autre tems , est l'âge impertinent des hommes abandonnés à eux-mêmes , à moins qu'ils ne soient d'une excellent naturel. La légèreté d'esprit , la haine des devoirs , la perte du tems : deshonoreroient en Egypte les jeunes gens , même auprès des Dames qui s'intéressoient à eux ; & ce qui est l'indice d'une Cour véritablement polie , ils ne parvenoient à leur plaisir , que par le mérite & par la sagesse. D'ailleurs les exercices , les travaux mêmes de la jeunesse Egyptienne , la sauvoient de cet ennui mortel , & de ce dégoût universel , qui poursuit nos jeunes gens :

jusques dans le sein de leurs débauches.

Sous le Gouvernement de Daluca ; les mœurs & le goût de la Cour de Memphis se corrompirent tout-à fait. Les Ouvrages de ceux qui la fréquentoient dans le bon tems , se reconnoissoient à une élégance juste & naturelle , qu'ils avoient puisée dans le commerce des femmes polies , en qui elle se trouve éminemment. » Mais » les beaux esprits modernes oubliant » que la langue ne peut jamais être » que l'ouvrage du Public , y vou- » loient introduire de leur autorité » privée une infinité de tours & de » termes bisarres , qui bien loin d'être » adoptés par l'usage , étoient évités » avec un extrême soin par tous ceux » qui vouloient conserver quelque dignité dans leurs Ecrits. « Excellente leçon , dont il est à souhaiter que nous profitons.

A dire le vrai , il me semble que la Cour de Memphis se corrompt bien vite. Tant de Vicillards , & d'hommes faits ; inbus des sages maximes qui jusqu'alors avoient régné dans cette Cour , ont-ils pu de concert les oublier si promptement , pour com-

plaire à cinq ou six femmes favorites & ministres de Daluca ? Est-il vraisemblable que tous ces jeunes Courtisans, qui avoient été si bien élevés par de sages Gouverneurs, & que l'Auteur nous représente si pleins de vertu, changent tout-à-coup, pour gagner les bonnes grâces de ces femmes, qui, selon l'Auteur, n'étoient plus dans l'âge où les femmes séduisent, & qui n'avoient rien d'ailleurs dans l'esprit de quoi remplacer la perte de leurs charmes ? Une telle révolution devoit être, ce me semble, l'ouvrage de plus de vingt années. Il est vrai, que les charges & les dignités dépendoient de ces femmes corrompues ; mais les personnes vertueuses font tous les jours leur cour aux personnes vicieuses, sans les imiter dans leurs vices. On diroit, que les Egyptiens n'auroient cultivé la vertu sous le Gouvernement de Nepthé, que pour plaire à cette Princesse, puisqu'aussi-tôt après sa mort, ils se laissent pervertir si aisément.

Il s'agit maintenant du petit Sethos, & de son éducation confiée aux soins du sage Amedès. L'un & l'autre sortent du Palais à pied, pour la plus

étrange équipée , dont vous avez jamais entendu parler. Ils pénètrent dans le ténébreux intérieur d'une pyramide ; munis d'une lampe , & se glissent sur le ventre dans une foit longue allée , puis dans plusieurs autres , au bout desquelles ils voyent un puits très-large & très-profond , où il n'y avoit ni rouë , ni poulie , ni corde. Alors Amedès met la lampe sur sa tête , & descend dans le puits à la faveur de quelques petits échelons de fer qu'il avoit apperçus. Sethos le suit ; ils trouvent une fenêtre , & un chemin creusé dans la roche vive , qui descendoit en tournoyant , & aboutissoit à une porte grillée à deux battans d'airain. Ils entrent dans ce chemin , ouvrent la porte , & entendent alors plusieurs voix d'hommes & de femmes , qui formoient une musique harmonieuse. Leurs yeux rencontrent ensuite une inscription , où ils lisent ces mots : *Quiconque fera cette route seul , & sans regarder derriere lui , sera purifié par le feu , par l'eau & par l'air ; & s'il peut vaincre la frayeur de la mort , il sortira du sein de la terre , il reverra la lumiere , & il aura droit de préparer son ame à la révelation des mysteres de la*

grande Déesse Isis. La seule lecture de cette Inscription renvoyoit presque tous ceux qui avoient eu la hardiesse de descendre au fond du puits. Mais Sethos, en ce moment abandonné par son Gouverneur, qui l'avoit follement introduit dans cet endroit, poursuit sa route, & n'est point épouvanté d'une fournaise ardente où elle aboutissoit, & par laquelle il lui faut passer entre deux buchers, sur une grille de fer rouge de huit pieds de large, & de trente de long. Cette grille étoit fermée de lozanges, qui ne laissoient guères entr'elles, que la place du pied. Sethos, dit l'Auteur, *fit cette route avec autant de vitesse que d'attention* : ce qu'il est difficile de concevoir. Sorti avec joye de cette épreuve, il trouve quelques pas plus loin, un canal de cinquante pieds de large. Il se dépouille de ses habits, qu'il met sur sa tête, après les avoir liés avec sa ceinture ; & en effet il descend dans le canal, qu'il traverse à la nage, en tenant toujours d'une main sa lampe allumée : il falloit pour cela être très habile nageur. Ensuite il prend ses habits très proprement ; & arrive sur un pallier de six pieds de long & de trois de large : là.

commence la troisième épreuve , la plus difficile à soutenir pour l'imagination étonnée , & la plus difficile aussi à comprendre pour tout Lecteur qui n'est point Machiniste. Pour moi je vous avoué franchement que je n'y ai pu rien concevoir ; ainsi je ne vous en donnerai aucune idée.

Sethos guindé par cette machine incompréhensible , en quoi consiste l'épreuve de l'air , & qui le fait entrer dans le pié-d'estail de la triple Statue d'Osiris , d'Isis & d'Horus , se trouve tout-à-coup dans un Temple , où il est reçu par les Prêtres , & où il retrouve Amedès , qui avoit risqué si mal-à-propos la vie de son cher élève. Car si Sethos effrayé du danger , fut revenu sur ses pas , il auroit été saisi , dit l'Auteur , & enfermé dans ces lieux souterrains pour le reste de ses jours : ç'auroit été une perte considérable pour l'Auteur de la vie.

L'Episode d'Orphée ; qu'il place ici , a de quoi étonner : car comment ce célèbre Poète auroit-il pu sans lumière & sans guide , avec sa lyre à la main , soutenir les deux premières épreuves du feu & de l'eau , & quand même il auroit pu sauver sa lyre , comment l'au-

roit-il pû conserver en état de rendre des sons tendres & mélodieux , après avoir traversé la fournaise & le fleuve ? La fiction est bien hardie : il semble cependant , à en juger par le ton sur lequel elle est débitée , que ce n'en soit pas une : elle a même plutôt l'apparence d'une Dissertation sçavante , digne d'avoir place dans les Mémoires de l'Académie des Belles - Lettres , quoique tout y soit à mon gré contre la vérité , & contre la vraisemblance.

Il n'est pas difficile , dit l'Auteur , de reconnoître toutes les pratiques des Egyptiens dans la Mythologie Grecque , inventée par Orphée. J'avouë que cela n'est pas difficile dans le Livre dont il s'agit ; parce que l'Auteur a supposé aux Egyptiens des pratiques imaginaires , qu'il a lui-même tirées de la Mythologie des Grecs. En tout cela néanmoins , on ne peut s'empêcher de rendre justice à l'érudition brillante de M. l'Abbé Terrasson.

Le lendemain les Prêtres viennent avertir Sethos , qu'il alloit commencer un jeûne de quatre-vingt jours , en differens degrés d'austerité ; qui composoient la première partie de l'É-

nitiation , c'est à-dire , la purification du corps. Ce que je trouve singulier , est que les Prêtres , pour édifier leur Novice , étoient obligés de jeûner avec lui : apparemment qu'ils se dédommageoient en particulier par de bons repas qu'ils faisoient entr'eux. On procedoit en même-tems à la purification de l'ame par un silence rigoureux, par des sermons , & par de longues méditations qui devoient bien ennuyer l'Aspirant.

Pendant ce tems il lui étoit défendu de parler aux Prêtresses , & même de les saluer , quoique ces Prêtresses , dont la plupart étoient fort jolies , ne manquaient jamais , en passant , de lui faire des réverences très-respectueuses. Au bout du second mois de l'épreuve, il étoit permis au même Aspirant de saluer les Prêtresses ; mais c'étoient elles alors qui ne rendoient point le salut : Quel cruel cérémonial ! ce contraste ne devoit-il pas sembler une Comédie à certains Initiés qui avoient de l'esprit & du goût.

On propose à Sethos trois questions à résoudre au bout de quelques jours , savoir , qu'elle est la premiere vertu du Héros ? L'Héroïsme consiste t'il à

passer les bornes du devoir ? Est-il héroïque de sacrifier son honneur même à l'intérêt de sa Patrie , ou à l'utilité du genre humain ? Sur ces entrefaites arrive dans le Temple un Conquerant injuste , prétendu Héros , fils du Fondateur de Carthage , nommé Saphon , qui a tué , dit-il , son frere Giscon , & qui , pour expier son crime , se soumet au jugement des Prêtres. Sethos est chargé de lui faire d'abord un sermon sur la véritable gloire , & c'est dans ce discours , qui est très beau , qu'il résout les trois questions qui lui ont été proposées. » Le principe de vos » erreurs , dit-il à Saphon , est la fausse idée que vous vous êtes faite du » Héros , lorsque vous avez cru que » sa premiere vertu étoit la valeur. La » valeur elle-même est plutôt une disposition naturelle & avantageuse de » l'ame & du corps, qu'elle n'est une » vertu. On en peut faire, comme de » plusieurs autres qualités semblables , » un bon , ou un mauvais usage. Elle » se trouve en de méchans hommes ; & » elle a quelquefois rendu méchans des » hommes qui auroient été bons sans » elle , . . Le vrai courage , qui , pris » en général , convient à toute condi-

» tion , & même à tout sexe ; mais ,
 » qui appliqué aux exploits de guerre
 » se nomme valeur , consiste toujours
 » à braver toutes sortes de périls , pour
 » suivre le devoir. C'est cette seule vûë
 » du devoir qui distingue la valeur vé-
 » ritable , ou vertueuse , de l'aveu-
 » gle fureur , ou de l'injuste violence ,
 » & qui rend toujours l'Héroïsme
 » même raisonnable Le Héros ,
 » bien loin de chercher une gloire vai-
 » ne , s'expose pour le service de la Pa-
 » trie , ou du genre humain , aux in-
 » terprétations bizarres , ou aux con-
 » damnations injustes des hommes
 » même qu'il veut servir , &c. «

Le portrait que Sethos fait ici du
 vrai Héros , ne ressemble point du tout
 à Saphon , mais bien plutôt à Giskon
 son frere , qu'il disoit avoir tué dans
 une bataille. Les Prêtres font subir au
 Prince Carthaginois une expiation
 corporelle , dont l'idée fait frémir :
 Vous croyez lire le Purgatoire de saint
 Patrice : on le deshabille , on le met
 tout nud , on lui lie les pieds & les
 mains , on le plonge jusques par-dessus
 la tête dans une cuve pleine d'une dis-
 solution d'ail , de safran , d'huile de
 vers , & de plusieurs autres ingrè-

diens , dont le mélange devoit le garantir de l'action du feu. On le porte ensuite , & on l'étend sur un lit de fer rouge , qui consistoit dans un tuyau large de trois pieds , soutenu par des pieds de fer sur un brasier ardent , & dont l'une des extrémités panchoit un peu du côté d'un canal. De là on le fait glisser dans ce canal , qui étoit proche , par le moyen de plusieurs cordes & d'une roüe , autour de laquelle on lui fait faire trois tours entiers , la tête en bas. Voilà encore comme vous voyez du feu , de l'eau , & de l'air.

L'expiation & la purification n'étoient pas encore achevées , qu'on vit entrer dans le Temple un nouvel Aspirant , qui s'y étoit fait guinder comme Sethos , dans le dessein de se faire initié. Cet Aspirant est Giscon-même , qui n'avoit point été tué par son frere , comme on l'avoit crû. Il lui raconte à lui-même l'origine de son erreur. Mais ici le Lecteur fait une Réflexion , qu'il a déjà pû faire en lisant la description du combat , pag. 300. C'est que les Capsenses n'auroient point été battus , s'ils avoient voulu combattre suivant leur ancien usage , & qu'il est é-

tonnant que n'étant que quatre cens ; contre cent mille , ils s'exposent ainsi au péril d'une bataille rangée , eux qui n'avoient point encore essuyé cette maniere de combattre. L'Auteur devoit songer que toute fiction exige pour le moins autant de jugement que d'imagination. Il faut avouer néanmoins qu'il y a du génie dans cette Episode de Saphon & de Gifcon , dont la différente conduite est un éclaircissement heureux & sensible des trois questions proposées à Sethos.

A voir l'Auteur détailler toutes les particularités du genre de vie , de l'éducation , des études , des pratiques , des maximes des Prêtres d'Isis , & même de leur logement , on pourroit s'imaginer qu'il auroit vécu parmi eux , qu'il seroit lui-même Prêtre de Memphis , ou Initié , ou au moins qu'il auroit appris tout cela dans quelque Livre ancien. Cependant il a tout trouvé dans son esprit second. Il est un peu surprenant qu'il ait daigné en cet endroit l'exercer avec si peu d'utilité. Car ce College des Prêtres d'Isis , de quelque façon qu'on le considere , ne peut être pour nous le modele de rien. Au reste , il se présente ici une petite difficulté

culté par rapport aux logemens souterrains de ces Prêtres, arrosés des canaux tirés du Nil, comme le dit l'Auteur. Dans le tems des débordemens de ce Fleuve, assurément ces souterrains n'étoient pas habitables : où loger donc alors cette foule d'Officiers subalternes, & d'enfans des Prêtres ? Il falloit sans doute abandonner alors la Ville souterraine, & les prétendus Champs Elisés, qu'il plaît à l'Auteur de placer dans une profonde cave, longue de trois quarts de lieues, sur 800. pas de largeur, & dont il fait une description si magnifique. Quel séjour délicieux, qu'une cave pleine d'eau la moitié de l'année !

Mais voici une autre objection que l'Auteur se fait lui-même, & à laquelle il me semble qu'il ne satisfait point. Comment les Prêtres de Memphis si éclairés & si exacts dans toutes les règles de la Morale, n'avoient-ils pas honte de tromper les hommes ? C'est répond-il, qu'ils étoient eux-mêmes trompés, & qu'ils croyoient de bonne foi que le don de la divination étoit attaché à leur caractère. Mais si cela est, pourquoi employoient-ils tant de stratagèmes, tant de finesse, tant de

fourberies , en un mot tant de moyens naturels , & souvent illicites , pour s'instruire secretement des faits , & pour s'ériger en Devins & en Prophetes ? Ces hommes ne prêchoient que la vertu & l'amour de la vérité , & néanmoins c'étoient des fourbes & des imposteurs , n'en déplaise à l'Auteur , qui trouvoient leur compte dans cette profession révérée des Peuples , & redoutable aux Rois. La piété & la vertu des Egyptiens étoient donc le fruit du mensonge & de l'imposture. Il est fâcheux d'être obligé d'en convenir , & on peut ajouter , par rapport à Sethos , Héros du Roman , qu'il étoit ou complice de la fourberie de ces Prêtres , s'il l'avoit démêlée , ou leur dupe , s'il ne s'en étoit pas aperçu.

L'Auteur donne ensuite une savante & curieuse explication des Mystères d'Isis , où il fait un Commentaire singulier sur l'offrande portée entre deux hayes de Prêtres par dix-huit filles , marchant deux à deux & nues ; d'où il prétend doctement que la Fable de Tantale a été tirée , aussi-bien que l'usage de Lacedemone , par rapport à la lutte des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe , qui s'exerçoient

nuds en présence de tout le monde, & couverts seulement de l'honnêteté publique, selon l'expression de Lycurgue leur Législateur.

Sethos ayant achevé la cérémonie de son Initiation, est conduit en procession par toute la Ville de Memphis : Procession qui est bien longue, & assez peu conforme, ce me semble, aux usages de l'Antiquité. Ainsi finit le premier Volume. Je vous rendrai compte des deux autres dans la suite.

Je suis, &c.

LETTRE XLII.

E

IL faut continuer, Monsieur, de vous rendre compte du *Sethos*. La guerre s'allume entre le Roi de Memphis, père de Sethos, & le Roi de Thebes. La Reine Daluca nomme Thoris, homme sans mérite, sans courage, & sans expérience, dévoué à ses intérêts, & à qui le crime ne coûtoit rien, pour Général de l'Armée, où Sethos doit servir en qualité de Volontaire; & elle lui recommande de faire périr ce jeune Prince. » Si une méditation profonde, lui répond ce perfide Cour-

» tisan , peut fournir quelque expé-
» dient , si une attention continue
» peut faire saisir une de ces occas-
» sions , dont le hazard apparent ne
» peut laisser aucun soupçon dans les
» esprits , j'espere de me rendre di-
» gne de votre choix. « Sethos ac-
compagné de son Gouverneur , & de
son Esclave Asarés , va s'enfermer
dans la Ville de Coptos , que l'armée
Thebaine se prépare à assiéger ; Mais
en attendant que le siège soit formé ,
le Prince , qui n'est pas d'humeur de
perdre son tems , se met à parcourir ,
par le secours des Prêtres , & comme
Initié , toutes les curiosités extérieu-
res , ou souterraines , de la Dynastie
de Thebes. Il me semble que son
Gouverneur devoit lui dire que sa
curiosité étoit mal placée , & qu'il lui
falloit bien plutôt étudier son métier.

» Les Rois de Thebes laissoient aux
» Prêtres prendre trop d'autorité sur
» les peuples ; les Prêtres en abu-
» soient en exerçant une inspection
» gênante, jusques dans l'intérieur des
» Familles , & en les chargeant , sous
» prétexte d'honorer ou d'apaiser les
» Dieux , de pratiques assujettissan-
» tes & même austères , & qui leur
» rendoient leur propre Religion in-

» supportable . . . Dans le Nome The-
» bain , les pratiques étoient animées
» d'un esprit de rigueur , qui , au ju-
» gement de Sethos , leur ôtoit beau-
» coup , non - seulement de leur gra-
» ce , mais encore de leur prix : & au
» lieu que dans le Nome sacerdotal
» de Memphis la vertu étoit un exer-
» cice d'honnêtes gens , elle lui sem-
» bloit être , dans celui de Thebes ;
» un travail d'esclaves. « Ce qui fait
naître cette sage leçon qu'Amedès
donne à son Eleve , p. 457. » Tou-
» te la morale , & toute la vertu d'un
» Roi consiste dans l'union parfaite
» de la pieté envers les Dieux , & de la
» bonté envers les peuples ; de sorte
» que la pieté envers les Dieux est aveu-
» gle , lorsqu'elle nuit à la société hu-
» maine , &c.

Un Prêtre explique à Sethos , *pag.*
481. la cause des débordemens du
Nil. La cause des débordemens de ce
Fleuve , lui dit-il , est celle qui produit
le Fleuve même. Ce sont les pluyes
qui donnent au Nil sa premiere nais-
sance , & qui sont ensuite la cause de
ses débordemens périodiques. Comme
le Soleil , par sa présence , ou par son
absence , aussi-bien que par la direc-

on, ou par l'obliquité de son aspect, est le principal agent, dans les différentes dispositions de la terre & de l'air qui l'environne ; ses opérations sont plus constantes entre les deux Tropiques, qui enferment sa route annuelle, que dans l'espace qui s'étend au-delà vers l'un & vers l'autre Pole, & sur lequel il domine moins. C'est pour cela que les vents, qui sont causés par la raréfaction de l'air échauffé, sont plus réguliers dans la zone torride que par tout ailleurs. La chaleur des jours & la fraîcheur des nuits y reviennent toujours les mêmes, dans les différens mois de l'année. A l'égard des pluyes dont la matiere est fournie par les exhalaisons, & par les vapeurs répandues dans l'air, c'est le Soleil même qui les fait élever abondamment dans sa situation perpendiculaire, & qui les résout en même-tems en torrens d'eau. Il suit de-là, qu'à la difference de ce qui arrive dans les zones tempérées, & dans les zones froides, qui ont l'Eté quand le Soleil s'approche d'elle, & l'Hyver ; quand il s'en éloigne : L'Hyver, ou la saison des pluyes, dans chacune des deux parties de la zone torride, du moins en Afrique, est le tems le plus

direct du passage du Soleil sur elles. Or comme les sources du Nil sont dans la partie septentrionale de cette zone, les premiers ruisseaux du Fleuve grossissent, quand le Soleil se trouve dans les signes septentrionaux, ou il nous donne l'Eté. La même chose arrive à tous les Fleuves qui ont leurs sources dans la zone torride.

Il y a trois réflexions à faire sur cette explication du Prêtre Thebain. La première est qu'il croit que ce sont *les pluies qui donnent au Nil sa première naissance*. Mais cela lui est commun avec tous les Fleuves du monde, selon le Système de la plupart des Physiciens. La seconde est que selon l'explication de ce Prêtre, il devroit pleuvoir fréquemment au moins dans la haute Egypte, à peu près située sous le tropique du Cancer, dans le tems du solstice d'Eté, puisqu'alors le Soleil *dans sa situation perpendiculaire*, situation qui dure plus long-tems que dans les autres parties de la zone torride, doit faire élever abondamment les exhalaisons & les vapeurs de la terre; cependant il ne pleut jamais ni dans la basse, ni dans la haute Egypte. La troisième chose à remarquer

est que ce Prêtre appelle *Hyver*, sous la zone torride, le tems du passage du Soleil le plus direct, parce que c'est, selon lui, la saison des pluyes. Je crois néanmoins, ne lui en déplaise, que l'*Hyver*, même sous la zone torride, est la saison où le Soleil est moins direct, & est éloigné de plus de degrés. La situation perpendiculaire du Soleil peut causer de grandes pluyes, mais n'empêche pas que ce ne soit l'*Eré*.

Sethos ne reçoit pas seulement des leçons des Prêtres, tout jeune qu'il est; mais il leur en donne. Il leur apprend, par exemple, p. 478. qu'il y a bien moins d'étoiles fixes qu'il n'en paroît à nos yeux. Elles paroissent innombrables, & cependant à peine en a-t-on pû jusqu'ici compter mille dans notre Hémisphère. Mais pendant que notre imagination grossit prodigieusement le nombre des étoiles, notre vûe diminue encore plus prodigieusement la grandeur du Ciel. Car le Ciel, ne nous paroît que comme la moitié d'une Sphère, dont le Diamètre ne passe pas 240 pieds. Les Prêtres, dit l'Auteur, quoiqu'accoutumés à tous les paradoxes de l'*Astro-*

nomie , furent frappés de la nouveauté de cette proposition à un point qui ne se peut exprimer. Voici la démonstration de Sethos : Le Soleil a environ un pié de Diamètre à nos yeux ; le Diamètre du disque du Soleil occupe à peu près un demi-degré du Ciel : or , notre Hemisphère , en le mesurant sur l'Equateur , contient 180 degrés , ou 360 demi-degrés : Donc il ne contient que 360 piéds. Donc le Diamètre d'un Cercle étant à peu près le tiers de sa circonférence , ou les deux tiers de sa demi-circonférence , le Diamètre de notre Hemisphère n'est à nos yeux que de 240 piéds. Portant ensuite sa pensée plus loin , Sethos soutient que le rayon de 120 piéds est à peu près la mesure de l'éloignement auquel les yeux commencent à ne pouvoir juger ni des distances , ni des grandeurs réelles des corps , à moins que l'imagination ne soit aidée par la comparaison des objets intermédiaires ou circonvoisins , dont les distances ou les grosseurs sont d'ailleurs à peu près connues.

Vous voyez , Monsieur , que Sethos n'est pas un petit Prince ignorant , ni un écolier sans lumieres &c

O v

sans esprit, comme le Héros d'un certain Roman moderne. Il ne se contente pas d'écouter pour s'instruire, il ne propose pas sans cesse des questions à tous ceux qu'il rencontre, & il n'est pas toujours de l'avis de celui qui lui a parlé le dernier. *Sethos instruit réellement par lui-même.* Je conviens qu'il donne dans une autre extrémité, & que pour son âge il est un peu trop sçavant, & même un peu pédant : mais cette science précoce est peut-être le fruit de son Initiation.

Ce Prince revient enfin à Copros, pour ne s'y occuper qu'à la guerre. Semblable à Scipion & à Lucullus ; que la seule lecture de Xenophon avoit rendus grands Capitaines, avant même qu'ils commandassent les armées de la République, le docte Sethos, à l'âge de 17 ans, trouve dans sa mémoire les plus singuliers stratagemes de guerre, & les met en pratique avec succès. Le premier est décrit un peu obscurément, & n'est pas aisé à comprendre : Pour le second, il me paroît tout-à-fait chimerique ; Car pourquoi Sethos borne-t'il au nombre de huit, ses braves sauteurs, pouvant faire suivre ces aventuriers par beaucoup d'autres qui les auroient

soutenus ? De plus , comment supposer que les assiégeans prêts à monter à l'assaut , n'avoient ni sabres ni épées , & ne portoient pour toutes armes que des arcs & des flèches ? Sethos dans cette dernière occasion mē paroît peu sensé , d'exposer si témérairement ses huit compagnons.

La Trahison de Thoris , le Combat de Sethos hors des murs de Coptos , la blessure de ce Prince , qui tombe par terre comme mort , le sort de l'esclave Asarès , la prise d'Amédès & celle de Thoris , que le Roi de Thebes punit de sa trahison , en lui faisant mettre le cou entre deux fourches , pendant que deux hommes le fouettoient avec de longues verges la rage de Daluca , qui fait elle-même étrangler ce traître , de peur qu'il ne décele son complot : la disgrâce de cette méchante femme , qui est privée du Ministère & chassée de la Cour , le désespoir du Roi de Memphis , la proposition outrée qu'il fait au Roi de Thebes : tout cela préserve un peu de la tristesse & de l'ennui ceux qui seroient capables d'en prendre dans la lecture de ce Livre.

Le Roi Osototh paroît tout autre

dans ce second Volume , que dans le premier , où je l'avois pris en verité pour un sot. Cependant l'offre qu'il fait d'abord au Roi de Thebes de la moitié de son Royaume pour la rançon de son Fils , me paroît un peu contraire au sens commun : Il devoit , ce me semble , commencer par s'assurer si son Fils vivoit encore , si son sort dépendoit du Roi de Thebes , & s'il n'avoit pas d'autre moyen de se le faire rendre. D'ailleurs cette vivacité , & cet empressement d'Oso-roth ne s'accordent gueres avec cette indifférence qu'il avoit témoignée pour son Fils , lorsqu'il l'avoit laissé partir de la Cour , sans se mettre en peine de sçavoir où il alloit , & sans s'informer de lui depuis son départ.

Sethos , fait prisonnier , est sous le nom de Cherès , acheté par les Phœniciens , & réduit à la condition d'esclave. On trouve au commencement du Livre 6. p. 8. la raison pourquoi il a plu à M. l'Abbé T. de placer dans la Carte, qui est à la tête de ce second Volume , la Mer rouge. *Mare Erythraeum* , non entre l'Egypte & l'Arabie , mais entre l'Arabie & la Perse. Les Anciens , dit-il , donnoient plu-

tôt le nom de Mer rouge à cette Mer qui baigne les côtes *meridionales* de l'Arabie , jusqu'au Golphe Persique , qu'à celle qui est enfermée entre l'Egypte & l'Arabie , n'appellant guères cette dernière que *Sein Arabe*. L'Auteur a sans doute voulu dire *Côtes Septentrionales* , & non *Côtes Méridionales*. Mais pour déranger ainsi la Géographie ancienne & moderne , il devoit bien s'appuyer de quelque témoignage solide de l'antiquité ; d'autant plus que l'Ecriture & tous les Auteurs profanes , donnent le nom de *Mer rouge* , non à cette Mer appelée aujourd'hui *Golphe d'Ormuz* , mais à la Mer qui sépare l'Arabie de l'Egypte.

Voilà Sethos ou Cherès qui voyage sur un Vaisseau Phœnicien , & qui avec la Flotte fait route vers l'Isle de Ceylan , appelée par les anciens *Taprobana*. Une Flotte nombreuse des Rois de Taprobane , vient au-devant d'eux pour les combattre. Cherès inspire du courage aux Phœnciens. Le combat naval commence. Cherès demande au Commandant la fonction de porter ses ordres dans toute la Flotte : il parcourt dans une heure de tems tous les vaisseaux des Phœni-

ciens ; la raison de cette promptitude ,
est , » qu'il ne se servoit pas tou-
» jours d'esquif pour passer de l'un
» à l'autre ; & que profitant de l'agi-
» lité qu'il avoit acquise , il franchif-
» soit d'un saut l'intervalle de ceux
» qui étoient les plus proches. Il des-
» cendoit ordinairement des plus hauts
» ponts en dehors & par les bordages ,
» avec une légèreté qui étonnoit les
» plus hardis Matelots. « Cette curieu-
se circonstance prépare le Lecteur à
un saut périlleux qu'il va bien-tôt voir
faire à Cherès , & qui entraînera le
gain de la bataille. Il exhorte les Phœ-
niciens à regarder les Insulaires com-
me leurs ennemis personnels : » Dans
» cette vûe , leur dit - il , vous ne
» porterez pas un coup inutile , &
» chacun de vous se décuplera en quel-
» que sorte. « On en vient à l'abor-
dage. Le vaisseau où étoit Cherès est
accroché. » Dès qu'il vit les cram-
» pons des Insulaires bien arrêtés , &
» que l'attaque de bord à bord fut
» commencée , il s'élança par - dessus
» leurs têtes , dans le milieu de leur
» vaisseau ; & avec son sabre , dont
» il jouoit admirablement , il se faisoit
» à lui-même un bouclier impénétra-

» ble qui éblouissoit les yeux , & qui
» faisoit voler les membres de tous
» ceux qui s'approchoient de lui , ou
» que lui-même alloit chercher. Ce
» jeu terrible détourna les ennemis du
» bord de leur vaisseau , pour se dé-
» fendre dans le milieu ; les Phœni-
» ciens s'y jetterent dans le même ins-
» tant , y firent un carnage effroya-
» ble , s'en rendirent bientôt maî-
» tre , « Cherès fit le même jeu dans
cinq ou six autres vaisseaux , qui fu-
rent tous la proie des Phœniciens. En-
suite il mit le feu au reste de la Flotte
des ennemis , dont les vaisseaux paru-
rent alors *comme des Etna flottans*.

La Flotte victorieuse aborde à l'Isle
de Taprobane , où les Phœniciens
avoient une Colonie , comme l'ont
aujourd'hui les Hollandois , qui en
ont chassé les Portugais. On pro-
pose une entrevûë , & le Gouverneur
de la Colonie , coupable d'une en-
treprise injuste contre les Insulaires , &
prêt d'être condamné à mort par ses
propres compatriotes , se précipite dans
la mer. Cherès a beaucoup de part à sa
condamnation , son mérite lui ayant
donné place dans le conseil , tout es-
clave qu'il est. Cet endroit du Livre

m'a plu beaucoup. Je crois que si les Espagnols avoient eu un Sethos avec eux, dans la conquête de l'Amérique, ils ne se seroient pas deshonorés à jamais par leur inhumanité , & par leur barbarie sans exemple.

Cherès va maintenant faire le personnage de Christophle Colombe ; il propose , non-seulement aux Phœniciens ; mais encore aux Insulaires , entre lesquels il a établi une paix solide , de courir les Mers , pour découvrir de nouveaux pays & de nouveaux peuples. Il demande pour cela douze vaisseaux armés en guerre , qu'il veut commander , & aussi-tôt on les lui accorde. Il trouve dans la Taprobane, des Prêtres d'Egypte , qui lui prêtent de l'argent à discrétion. » Ces Prêtres » (dont je soupçonne l'allégorie) suivant leur principe général , dit l'Auteur , passoient dans les différentes parties de la terre , à mesure qu'elles se découvroient ; ils se plioient avec tant d'adresse aux coutumes de chaque lieu , & ils se conduisoient avec tant de prudence, qu'on ne les observoit jamais.

Vous sçavez , Monsieur , que la navigation des anciens étoit timide ,

& qu'ils ne voyageoient sur l'Océan qu'en côtoyant les rivages. Cherès ne pouvant souffrir cet usage , ordonne au maître Pilote de conduire sa Flotte par la pleine mer. » Nous allons , dit-il , découvrir de nouvelles terres : » donnons au monde la connoissance » de la pleine mer , & ouvrons - en la » route par notre exemple. « Apparemment qu'il comptoit sur le beaux tems , & qu'il se flattoit de pouvoir toujours observer de ses yeux la hauteur du Pole. La Flotte s'engage donc ; sans bouffole , en pleine mer. Cette résolution devoit paroître bien téméraire à ses Pilotes , mais l'Auteur a cru pouvoir raisonnablement attribuer à son Héros , ce que fit autrefois un certain Hipalus sous l'Empereur Claude. » Où en seroit aujourd'hui la navigation , dit Cherès aux Phœniciens , » si vos peres n'avoient pas entrepris » des choses que personne n'avoit osé » faire ? Ils ont vû le tems , où non-seulement les passagers descendoient tous les soirs à terre ; mais où les Pilotes mêmes tiroient leurs navires hors de l'eau sur le rivage. La navigation en elle-même est regardée comme la plus grande hardiesse dont l'homme ait été capable ; mais on peut

» dire que la navigation est devenue
 » d'aurant plus sûre , qu'elle s'est
 » rendue plus hardie ... Les oiseaux ,
 » dont vous vous êtes pourvus , vous
 » indiqueront , par le côté où portera
 » leur vol , les Isles ou les Terres con-
 » tre lesquelles il faut prendre garde
 » d'échouer. » Il y avoit encore un in-
 convenient dans cette entreprise de la
 navigation en pleine mer : c'est que
 lorsque la Flotte avoit passé la Ligne ,
 le Pole boreal devoit disparoitre à la
 vûë , & que l'étoile la plus proche du
 Pole austral , à laquelle il faudroit vi-
 ser alors, en est éloignée d'environ 15
 degrés. Cherès se propose de remedier
 à cet inconvenient *par des réductions ai-
 sées* , & il compte qu'il se trouvera al-
 lors assez près de l'Afrique , pour la
 pouvoir côtoyer dans tout le reste de
 la course , sans examiner si cela lui se-
 roit possible, & si les rochers, les écuëils,
 & les bancs de sable ne le contrain-
 droient pas de prendre le large.

La Flotte passe la ligne, & profite du
 vent d'Est , nommé *Apeliotes* ou *Sub-
 solanus* , vent réglé que le Soleil pro-
 mene avec lui dans ces mers , d'un
 Tropique à l'autre , & qui tempere en-
 tierement l'ardeur de ses rayons per-
 pendiculaires. Elle aborde enfin à l'Isle

Menuthias, appelée par quelques anciens Auteurs *Cerne Ethiopica*, & qu'on nomme aujourd'hui Madagascar. Chers se rend maître en peu de jours, & sans coup férir, de cette Isle, la plus grande qui soit dans le monde; il réduit promptement tous les habitans à la qualité de Serfs, & leur impose des loix & des travaux pénibles, sans la moindre opposition de la part de ces Barbares. Mais au nom de qui pensez-vous qu'il prenne possession de cette Isle immense; au nom des trois Rois de l'Isle de Ceylan. Imaginez-vous, Monsieur, le fils aîné d'un Roi de France ou d'Angleterre, qui s'embarque en qualité d'Amiral sur un Escadre Hollandoise, il va chercher de nouvelles terres dans la mer des Indes: & met la première Isle qu'il découvre, (Isle plus grande que la Grande-Bretagne) sous la domination de l'Empereur du Japon; De-là il s'avance vers les Terres Australes, & y ayant découvert des pays immenses, & des peuples nombreux, il les attaque, les bat de tous côtés, & les soumet enfin au Gouvernement de la République de Hollande. C'est ainsi que se comporte le Fils aîné du Roi de Memphis. Cela est bien héroïque.

De Madagascar , il se rend à la côte Orientale de l'Afrique , & prend terre au Promontoire Prasou , dont parle Ptolomée , appelé aujourd'hui , si je ne me trompe , Cap de Saint Sebastien. Toute cette contrée , qui forme aujourd'hui la Caffrerie & une partie de Monoëmugi , étoit alors habitée , selon l'Auteur , par des Sauvages Anthropophages. Cherès à la tête de ses gens , commence par égorger trente de ces Barbares , qui gardoient l'entrée d'une étable , où ils trouverent environ 50 hommes presque nus , garottés & destinés aux repas de ces Peuples. Cherès fait couper sur le champ les liens de ces malheureux , & ne se faisant pas un scrupule d'exterminer des hommes pernicieux au Genre humain , il se prépare à les poursuivre , & à les aller attaquer sur leurs montagnes ; mais jugeant qu'il auroit besoin de Cavalerie pour les atteindre , il fait venir d'Éthiopie *dix-mille Chevaux* , qu'on lui amène par mer sur des batteaux plats. Ces chevaux étoient d'une très-grande beauté , & d'une corne si dure , que sans avoir besoin d'être ferrés , ils montoient & descendoient les montagnes les plus

pierreuses. Les Sauvages, sans s'épou-
 vanter de la nombreuse Cavalerie de
 Cherès, s'assemblent en grand nombre,
 & s'avancent pour combattre son ar-
 mée. La Cavalerie de Cherès les enve-
 lope & les taille tous en pièce, à l'ex-
 ception de ceux qui demanderent gra-
 ce, & se rendirent prisonniers. » Ils
 » virent, dit l'Auteur, leur bataillon
 » envelopé dans le premier moment,
 » leurs rangs ouverts dans le second ;
 » la plûpart d'entr'eux renversés &
 » foulés aux pieds dans le troisième. «
 Cela peut s'appeller une victoire rem-
 portée mathématiquement : Ce qui é-
 tonne un peu est de voir ici des esca-
 drons de Cavalerie. M. l'Abbé T. qui
 a imprimé une *Dissertation sur l'Iliade*,
 n'a pas fait réflexion qu'Homere ne
 parle point de Cavalerie, & que tous
 les Sçavans conviennent qu'avant le Sié-
 ge de Troye elle n'étoit point en usa-
 ge dans les combats. Or Serhos, selon
 M. l'Abbé T. vivoit plusieurs années
 avant le Siége de Troye.

Cherès fit mettre en croix les Chefs ;
 le long du rivage de la mer : après quoi
 il fit publier une amnistie : Remon-
 tant ensuite au Nord, il trouva dans
 le Sophir ou l'Ophir (aujourd'hui So-

phala) des Mines d'or, auxquelles il fait travailler les habitans du pays, pour le compte des Phœniciens, dont le Roi envoie bien-tôt dans ce pays-là une colonie très-nombreuse. L'Auteur met au nombre des dédomagemens que ces nouveaux Colons trouverent dans ce pays si éloigné du leur, les Paons, les Singes, les Perroquets, & les autres animaux estimés *par la beauté de leurs figures, & par la singularité de leurs graces.*

Après une petite Dissertation savante sur le *Périple* des Anciens, & sur le tour qu'ils ont fait de l'Afrique le long des côtes, la Flotte de Cherès, chargée de vingt-mille hommes, & de dix mille chevaux (quelle Flotte pour aller à une découverte!) double le Cap de Bonne-Esperance, & aborde à la côte occidentale de l'Afrique. Là il bâtit une Ville, qu'il appelle la nouvelle Tyr; & il attire à lui les habitans de ce pays barbare, en leur présentant un *Rameau d'Olivier*, en signe de paix, comme s'il eût été dans la Grece. Alors il députe une célèbre Ambassade au Roi de Congo, & se met lui-même, sous un nom déguisé, à la tête de ses propres Ambassadeurs,

chargé de présens magnifiques pour ce Prince, comme d'étoffe d'or & de soye, & de draps de Tyr à double teinture de pourpre. Je ne sçais si ces présens étoient bien convenables à un Prince noir, qui ne portoit point d'habits, non plus que tous ses sujets; mais c'étoit peut-être pour lui donner l'envie d'en porter. Quoiqu'il en soit, cette Ambassade, & le retour de Cherès dans ce Royaume, où il entre ensuite comme ennemi à la tête de ses troupes, pour exterminer tous les mauvais Prêtres de Congo, n'est pas un endroit indifférent. Il propose aux peuples de Congo un autre culte: » Mon dessein n'est » pas, leur dit-il, de vous faire rece- » voir par force les Dieux particuliers » de l'Egypte, de la Phœnicie ou des » Indes; mais tous les peuples du » monde s'accordent dans l'idée gé- » nérale d'un premier Etre, Auteur & » Conservateur de la nature. Si les » Dieux de chaque Nation ne sont au- » tre chose que les diverses symboles, » sous lesquels elles se représentent » les différentes perfections ou les dif- » ferens dons de cet Etre unique & » souverain, le nombre des Dieux ne » sera que le nombre de ses attributs &

» de ses bienfaits, &c. « C'est ainsi que Cherès justifie le culte de l'Egypte, & celui de toutes les Nations Idolâtres. Après avoir réparé tous les torts dans le Royaume de Congo, & y avoir fait à peu près, à l'égard du Roi, ce que firent les Portugais en 1660, il revient à sa nouvelle Tyr, où il établit plusieurs loix. Il part de là pour la Guinée, où il entreprend encore d'abolir tous les mauvais usages, & entre autres la coutume qu'avoient les femmes, à la mort de leurs maris, de se jeter dans le bucher avec eux. Pour en venir à bout, Cherès conseille au Roi de publier une déclaration, par laquelle toutes les femmes qui se jetteroient dans le feu, seroient désormais censées le faire, pour expier leurs adulteres secrets, & en conséquence leur mémoire seroit diffamée : cette déclaration causa l'abolition de l'usage insensé. Cherès abolit de même la Polygamie, disant que la multiplicité des femmes rabaissoit l'humanité, & mettoit l'homme au-dessous de plusieurs animaux qui s'apparient. A la place de plusieurs superstitions & abominations consacrées par la Religion du pays, & par la sceleratesse des Prêtres,

tres , dont il manifesta les fourberies , il établit un nouveau culte envers la *Déesse des Vertus* ; le nom de cette Déesse de nouvelle création plut beaucoup à tout le monde : on lui érigea un temple , & Cherès ne manqua pas d'établir aussi une cérémonie d'initiation , qui m'a paru un peu plus raisonnable que celle d'Egypte ; mais dont , à dire le vrai , le froid & triste détail n'embellit pas la fin du second Volume. M. l'Abbé T. a tiré de la description de l'Afrique de Dapper , la plupart des choses qui regardent la religion & les mœurs de ces peuples de la Guinée.

Cherès quitte ce pays , & poursuivant le tour de l'Afrique , prend terre au Cap des Palmes , appelé par les anciens *Hesperum cornu* : il passe ensuite au Cap-verd , pour se rendre dans les *Isles fortunées* , *Atlantides* , ou *Hesperides* , appelées aujourd'hui Canaries , que les anciens Geographes ont confondu avec les *Gorgades* , qui sont les Isles du Cap-verd. On trouve en cet endroit une érudition fabuleuse , peu propre à dédommager le Lecteur vulgaire de l'ennui qu'il a pû essuyer dans la Casfrerie , dans la Guinée , & dans le Con-

go. Cherès entend parler de Saphon & de Gifcon, les deux fils de Zoros, qu'il avoit connus dans le temple de Memphis. Il se met en mer, & arrive au Port du Lixus, le principal Port des Isles Atlantides.

Vous verrez, Monsieur, dans une autre Lettre ce qu'il a eu envie de faire dans ce pays-là, & tout ce qu'il fera ensuite, jusqu'à ce qu'il soit de retour dans le sien; c'est la matière du troisième volume: dont je vous prie de me dispenser de vous entretenir aujourd'hui.

Malgré mes Observations critiques, j'ai trouvé jusqu'ici dans cet Ouvrage une fleur d'érudition & de Philosophie, qui loin de me rebuter, comme bien d'autres, m'a attaché à cette lecture. C'est un Roman toujours sérieux, fait pour l'esprit, & non pour le cœur, qu'il n'intéresse presque en aucun endroit, mais qu'il est néanmoins capable de former, aussi-bien que l'esprit, par les excellentes leçons de Morale, qu'il présente agréablement & d'une manière qui n'a rien de trivial & d'usé. Il est d'ailleurs écrit d'un style si sensé, si précis, & si naturel, qu'il est

capable de plaire aux bons esprits dans les endroits les plus tristes, indépendamment des connoissances qu'on y peut acquérir de l'Histoire & de la Géographie ancienne. En un mot, c'est un Ouvrage, selon moi, qui, malgré ses défauts, & son médiocre succès, mérite l'estime des connoisseurs; & fait honneur aux lumières de son Auteur.

Je suis, &c.

LETTRE XLIII.

A

LE détail dans lequel je suis entré jusqu'ici au sujet de *Sethos*, Monsieur, & le tems que j'ai consacré à l'examiner avec soin, doivent vous faire juger, que je ne le regarde pas comme un Livre trivial, & peu digne d'attention, & je crois vous en avoir donné une idée avantageuse.

Vous avez vû *Sethos* (toujours sous le nom de *Cherès*) aborder au Port du *Livus*. Le Roi de l'Isle vient au-devant de lui, sans aucuns Gardes, & distingué seulement de la

foule qui l'environnoit, par l'attention qu'on avoit à ne le pas presser. On raconte à Cherès la Guerre des Carthaginois contre Antée, Roi de la Tingitane, & deux autres Rois alliés. Saphon & Giscon commandent les Troupes de leur République en deux endroits differens. Celui-ci entreprend le Siège de Siga, Ville maritime de la Tingitane sur la Méditerranée. Antée lui propose une entrevûe, & une suspension d'armes, qui est acceptée. Giscon rend à ce Prince la visite qu'il en avoit reçue, & entre dans la place, suivi d'un seul esclave. Antée avoit une fille d'une rare beauté; au milieu d'une fête magnifique, que le Roi donne au Prince de Carthage, il fait paroître sa fille nommée Zarite, qui vient s'asseoir à table, à côté de Giscon, après avoir, avec beaucoup de grace, versé d'un vin précieux à ce Prince, *qui but d'une haleine la liqueur enflammée*, & fit un profond salut à la Princesse. Le lendemain Antée proposa sa fille en mariage au Prince Carthaginois, avec des Provinces considérables, & le titre de Roi. Le sceptre apporté par une si belle main, avoit de quoi le tenter,

Aussi ne le refusa-t'il point , & il promit d'en écrire à son pere.

Le Senat de Carthage n'approuva point la suspension d'armes , qui étoit pourtant assez raisonnable ; il dépouilla Giscon de sa qualité de Général , & le proscrivit : Giscon reste dans la Place , & les attaques des assiégeans recommencent , sans donner au Prince le tems d'en sortir. Il épouse alors la Princesse, dont il étoit très-amoureux. Voilà le fruit de son Initiation. Il refuse néanmoins de porter les armes contre sa Patrie , & fait voir dans la suite un parfait Héroïsme. Enfin dans toute la conduite de Giscon , je ne vois rien qui donne lieu de dire , qu'il étoit *descendu dans le plus profond abîme de l'aveuglement de l'esprit & de la corruption du cœur*. Il avoit même obtenu une espece de consentement général de son pere , pour faire tout ce qu'il jugeroit convenable aux interêts de sa République. L'Atlante qui raconte ce fait me paroît donc un Censeur trop austère. Cependant , sans nous apprendre le succès du siège , il raconte qu'Antée laissa là son nouveau gendre , qu'il sortit de la Place , qu'il

marcha à grandes journées , à la tête de 50 mille hommes , & qu'il alla livrer bataille à Saphon , qui fut vaincu & tué. Antée , *pressant la première terreur de sa victoire & de son nom* , va ensuite former le siège de Carthage. Etoit ce là la faute de Giscon ?

» Cependant ce Prince comprit ,
» que la condescendance téméraire
» & défenduë qu'il avoit eüe pour
» l'ennemi , étoit la première cause
» des malheurs de sa Patrie , & de la
» perte de son innocence. Il trou-
ve moyen de sortir secrètement de
Siga ; la Princesse voulut le suivre ,
& ils se rendirent l'un & l'autre à
Carthage. Ils parurent tous deux dé-
vant le Senat , qui fut ébloüi de la
beauté de Zarite , ce qui ne l'empê-
che pas de condamner le Prince à la
mort. On suspendit néanmoins l'exé-
cution de l'Arrest , par la vûë du be-
soin que la République avoit du Prin-
ce condamné. Les Juges exigèrent
de lui , qu'avant que de venir se sou-
mettre à la mort qu'il méritoit, il tâ-
chât de prévenir la ruine de l'Empire
Carthaginois. Ils statuerent , qu'après
cela l'Arrest ne seroit point encore
exécuté ; mais qu'on attendroit, qu'il

eût eu un fils pour succéder à la Principauté de Carthage ; qu'alors le coupable viendrait présenter sa tête à l'épée de la Justice. Giscon se soumit à cet Arrest avec des marques de reconnaissance ; mais la Princesse dit , que , puisqu'on avoit attaché le terme de la vie de son époux au premier enfant qu'il auroit d'elle , ce terme étoit encore bien éloigné, & que Zoros , pere de Giscon *ne verroit jamais un petit-fils assis sur ses genoux*. Si mon pere , ajouta-t'elle , alloit mourir de la main de mon mari , *ma réserve durerait toute ma vie* : personne ne pourra me contraindre de recevoir en mon lit celui qui auroit trempé sa main dans le sang de mon pere. Les Sénateurs devoient trouver ces paroles de Zarite , pour le moins indiscrettes & inutiles : à quoi bon se déclarer ainsi d'avance sur cet article ? Cependant le plus vieux des Sénateurs trouva la précaution sage & louable.

Cherès ayant entendu ce récit , prend à la main * un bâton , part à pied , pour se rendre dans la *solitude des grands - Arbres*. Il rencontre là une

* Il me semble que cette expression populaire renferme un Pleonasme.

belle personne , à qui il présente la Lettre circulaire qu'il *tenoit à la main*. Il est bien reçu , & il a la joye de retrouver dans cette solitude son cher Amédès qui lui raconte les événemens qui l'y ont conduit. Voici ce qu'il lui dit ensuite au sujet des amours de Gifcon & de Zarite.

» Quoque la possession de ce
» qu'on aime ne soit pas excluë par
» l'amour héroïque , elle est toujours
» son objet le plus reculé. Avant
» elle , passe l'intérêt de la personne
» aimée , quelquefois contraire à la
» possession même : & sur-tout l'ac-
» complissement des devoirs , qui
» nous rend plus dignes de son esti-
» me & de ses regards. Après cela je
» compte pour beaucoup , du côté
» de la grandeur d'ame , les travaux
» & les périls essuyés en faveur de
» l'objet aimé. Mais je les compte
» pour rien , du côté de la vertu ,
» quand ils n'ont point eu d'autre
» motif. L'amour héroïque ; c'est-
» à-dire , ce sentiment d'un cœur
» généreux , cette flamme épurée , qui
» n'empêche pas les hommes d'être
» grands , & qui les invite même à
» le devenir , est sans doute soit au+

» dessus de l'amour vulgaire ; conten-
» tement grossier , ou fureur effre-
» née des sens , qui confond le grand
» homme avec l'homme vil , &
» l'homme vil avec la bête. « J'ai
jugé ce trait de morale digne d'être
cité.

Dans cette même solitude étoient
Zoros , pere de Giscon , & la Prin-
cesse Zarite : Amédès leur présente
Cherès , & leur promet en lui un dé-
fenseur zélé , & le restaurateur pro-
chain de l'Empire Carthaginois. La
Princesse marque d'avance sa vive re-
connoissance à Cherès , & le prie d'é-
pargner la personne de son pere An-
tée : je consens , lui dit-elle , que vous
réduisiez mon pere à la paix , mais ne
me condamnez pas aux larmes par vos
victoires. Ne rendez pas mon jeune
frere orphelin avec moi : à quoi Che-
rès répond en général, qu'il n'est point
altéré du sang humain. Vous avez dé-
jà pû remarquer , Monsieur , que cette
Princesse aimoit à prendre ses précau-
tions de loin. Il ne faut donc pas vous
étonner , si dans cette solitude elle
prie Cherès de ne point tuer son pere,
qui, fier de sa victoire , faisoit alors
trembler l'Empire Carthaginois , &

qui ne croyoit pas avoir besoin que sa fille intercedât pour lui auprès d'un jeune homme , qui avoit alors plus l'air d'un Pellerin , que d'un Héros.

Cherès quitte enfin l'Isle Atlantide , dont les loix & les usages étoient très-singuliers : (mais c'est un détail dans lequel je ne puis entrer) & il va rejoindre sa Flotte, qu'il trouve renouvelée de munitions & surtout de chevaux , dont on avoit perdu une grande partie. Surquoi l'Auteur remarque , que » de tous les animaux de travail , » l'homme est celui qui résiste le plus » long tems à la fatigue , à la privation de la nourriture ordinaire, & » au changement de climat. « Il propose alors au Conseil de Guerre le dessein de secourir les Carthaginois, & de commencer par aller les aider à pousser le siège de Siga , qui duroit depuis si long tems , & d'aller ensuite faire lever celui de Carthage. Mais il forma en même-tems un autre projet digne d'un brave Flibustier. Antée avoit laissé à Tingi son fils unique , nommé Tygée , âgé de douze ans , qu'on amenoit tous les soirs dans la grande Place , pour y souper , & pour assister à

dès réjouissances nocturnes , n'ayant auprès de lui que ses deux Gouverneurs , sans épée , comme en pleine paix , ainsi que tous les Citoyens de cette Ville. Cherès se met à la tête de 50. hommes déguisés , & descend à terre , après leur avoir ordonné de se confondre dans la foule , & de se placer le plus près qu'il sera possible de l'estrade du Prince. Pour lui il ne prend point d'épée , de peur qu'elle ne l'embarrasse , lorsqu'il saisira le petit Prince. » Prenons garde , dit-il , » en homme de bien , de ne pas le » blesser : j'aimerois mieux le man- » quer , que de voir aboutir un pro- » jet de Guerre à blesser un enfant. « L'entreprise fut exécutée : à la première alarme tous les Citoyens s'enfuirent ; on trouva à peine trente hommes à tuer. Les deux Gouverneurs voulurent en vain faire quelque résistance : vingt Gardes furent égorgés ; Cherès ayant vaincu tous les obstacles , prit le petit Prince *sur un bras , & ce Ravisseur généreux emporte sa proie.* Les deux Gouverneurs furent faits prisonniers , & suivirent leur élève , qui fut conduit au Vaisseau de Cherès. Là , ce Héros com-

mença par faire des excuses & des leçons au jeune Tygée , & le mit entre les mains de deux Prêtres , Egyptiens , pour avoir soin de ses mœurs , & de ses études. Les deux Gouverneurs assistoient toujours aux leçons de morale qu'on donnoit au Prince captif , & dont ils avoient besoin eux-mêmes pour rectifier leur mauvaise méthode d'élever un Prince.

» Les meilleurs esprits , dit l'Auteur
» fort sensément , sont capables de
» se laisser entraîner au torrent des
» opinions régnantes , autorisées par
» l'éclat de quelques succès passagers ;
» mais dès que la vérité se montre , ils
» l'embrassent avec plaisir : au lieu que
» les génies vulgaires conservent leurs
» anciens préjugés , jusques dans une
» génération plus éclairée ; & deviennent singuliers par la raison même
» de l'habitude , qui ne faisoit d'eux
» autrefois que des hommes très-communs. «

Cherès conduît ensuite la Flotte au siège de Siga : il débarque près de 30. mille hommes , & contraint bien tôt la Place de se rendre , ou plutôt il la prend d'assaut , & y établit une Garison Carthaginoise. Je passe plu-

siéurs circonstances , qui font plaisir dans le Livre , & que je ne puis exprimer ici. De là Cherès alla au secours de Charchage , assiégée toujours par Antée , dont Giscon , sur ces entrefaites , battit un gros détachement , à la tête de ses chers Capsenses , qui firent tomber les ennemis dans une embuscade , où ils périrent presque tous. Les Capsenses du haut d'un rocher , où ils étoient embusqués , firent rouler de grosses pierres sur l'Armée des Tingitans , qui étoit au pied.
» Ensuite ce mur naturel , le long
» duquel on auroit à peine cru que
» des Chevreüils eussent grimpé , se
» trouva garni en un instant d'un
» nombre prodigieux d'Archers a-
» droits , qui en sautant d'une poin-
» te à l'autre , ne manquoient jamais
» non-seulement l'homme auquel ils
» avoient visé ; mais l'endroit de son
» corps qu'ils avoient choisi. Sur le
» haut même du mur du fond , pa-
» rurent d'autres Archers , qui fai-
» soient passer leurs flèches par des
» fûs les têtes des leurs , pour les fai-
» re arriver jusqu'à celles des Tingi-
» tans Ils ne faisoient pas diffi-
» culté de tirer sur un Tingitan , en

„ brassé par un Capense , sçachant
„ bien que leur flèche ne prendroit
„ pas l'un pour l'autre. Leurs gens
„ même qui étoient en bas ne se dé-
„ fioient pas de leur adresse. Ils se
„ confondoient avec les ennemis , &
„ suivoient ce qu'ils avoient à faire ,
„ sans rien craindre de ce côté - là ;
„ bien assurés qu'on les discernoit
„ suffisamment , & que la main de
„ leurs camarades étoit aussi juste ,
„ que leur coup-d'œil. « Il faut a-
vouer , que cette façon de combat-
tre est merveilleuse , & qu'elle a écha-
pé aux recherches de M. le Cheva-
lier de Follard : mais en récompense
qu'elle est appuyée du Commentaire
du R. P. Calmet sur la Bible , à l'oc-
casion de l'adresse des Gabaonites, dont
il est parlé au 20. chapitre des *Juges*.
Au reste Giskon obtient sa grace du
Sénat , qui jugea sa faute bien réparée
par sa victoire.

Antée après cet échec , consent de
lever le siège , à condition qu'on lui
permettra de se retirer avec ses trou-
pes , les armes à la main , Enseignes
déployées , & au son de ses Tymba-
les , ce qui lui est accordé. Mais le
perfide Roi en se retirant , attaque

L'Armée Carthaginoise qui ne s'y attendoit point ; il est néanmoins repoussé avec vigueur ; & comme Cherès se trouve alors auprès de lui , cela donne lieu à un combat singulier. Cherès ne pouvant vaincre un ennemi plus vigoureux & mieux armé que lui , employe la ruse. Ils combattoient l'un & l'autre à cheval : celui de Cherès étoit plus léger & plus souple que celui du Roi. Cherès commença à reculer en tournoyant , pour étourdir le Cavalier & le cheval qui le poursuivoient. Enfin tournant la bride tout d'un coup , & faisant semblant d'avoir peur d'être atteint , il se mit en fuite du côté de la mer. Antée se livra alors à toute l'impetuosité de son cheval. Mais Cherès étant précisément sur la lisière du terrain , plia tout d'un coup le sien sur la gauche , & laissa passer celui du Roi , qui s'efforça inutilement de l'arrêter. Le Cheval culbuta , & le Cavalier passa par dessus sa tête , en sorte qu'ils tombèrent dans la mer l'un & l'autre. Cherès médiocrement satisfait d'une victoire si peu glorieuse à un Héros , va rejoindre Antée , qui avoit gagné le rivage , & étoit à

pied. Le Roi lui dit de descendre de son cheval, & de recommencer le combat. Cherès accepta la proposition ; mais dans le tems qu'il descend, Antée s'avance pour le percer lâchement. Cherès pare le coup ; puis prenant garde que la cuirasse de son ennemi s'étoit dérangée dans sa chute il lui porta lui même un coup d'épée qui le perça de part en part, & l'étendit sur le sable. Alors le voyant près d'expirer, il lui dit, pour sa consolation, qu'il va mettre son fils en possession de tous les Etats, & que sa fille sera reconnue héritière de l'Empire Carthaginois. Ainsi périt ce méchant Prince, dont le caractère de fourberie & de cruauté, est fort bien soutenu jusqu'à la fin.

Après cela Cherès aimant autant le petit Tygée, qu'il avoit eu lieu de haïr son pere Antée, propose aux Carthaginois de faire la paix avec les Tingitans, de reconnoître Tygée pour leur Roi, de lui remettre tous les prisonniers, & toutes les conquêtes qu'ils avoient pû faire sur son pere ; ce qu'il obtient, quoiqu'avec peine. La paix étant affermie entre la République de Carthage, & la

Tingitane, il ne reste plus rien à dire à ce sujet : surquoi l'Auteur fait cette réflexion judicieuse » Un Historien abrége ordinairement le narré » des situations tranquilles, auxquelles aboutissent quelquefois les grands » mouvements des Etats, & les faits tumultueux de la Guerre. Les plus longs » espaces de tems passés-sans-trouble, » deviennent les plus courts dans son » Ouvrage. L'attention des Lecteurs » ne se soutient guères, que par les divisions ou les révolutions des Empires, ou du moins par les conquêtes, qui rendent célèbre un Prince » ou un Peuple, supposant la désolation de plusieurs autres. Ainsi l'on » peut toujours dire : Heureux le » Pays, ou heureux le siècle, dont » l'Histoire ne sera pas amusante !

Cherès étant à Tingi, auprès du jeune Roi qu'il avoit tâché de former à la vertu, & qui étoit plein de reconnaissance pour lui, malgré l'enlèvement qu'il avoit fait autrefois de sa personne, & la mort qu'il avoit donnée à son pere, apprend dans cette Ville, que le Royaume de Memphis, & même toute la basse Egypte, étoient menacés par le Prince Sethos. C'étoit

Azarès, autrefois esclave de Cherès, qui croyant son maître mort au siège de Copras, lui avoit enlevé son anneau, & s'étant retiré dans l'Arabie, se faisoit passer pour le fils aîné du Roi de Memphis. Cherès disposa aussi tôt sa Flotte pour aller au secours de sa Patrie. En même tems un jeune Egyptien, nommé Pammus, que Cherès aimoit beaucoup, & qui lui avoit servi d'Aide de Camp, disparut. Cependant Cherès ignoroit quel étoit ce faux Sethos d'Arabie, & il n'arrêtoit point sa pensée sur un esclave, qui lui avoit toujours paru fidele, & qu'il croyoit même avoir été tué à côté de lui. Depuis cet endroit où commence le dixième Livre, jusqu'à la fin. L'Ouvrage est très-intéressant.

En côtoyant les bords de l'Egypte; Cherès apprend que le faux Sethos, à la tête de cent mille hommes, avoit surpris & enlevé Heropolis, à l'extrémité de l'Isthme, & s'avançoit du côté de Tanis, où regnoit Spanius, qui n'avoit pour héritier qu'une très belle Princesse, appelée Mnevie, âgée de 17 à 18 ans, à qui son pere avoit résolu de ne donner aucun mari, qui pût être Roi par lui-même, voulant que sa fille

conservât toujours de l'autorité sur un époux, qui ne seroit Roi que par elle. Le faux Sethos étant entré dans le Royaume de Tanis, avoit eu l'insolence de demander la Princesse en mariage pour prix de la paix qu'il offroit avec ses prétentions au Royaume de Memphis.

A l'arrivée de Cherès, le faux Sethos, qui ne le connoissoit que par le bruit de ses exploits, ne se crut point né pour terminer tant de succès, & pour effacer tant de gloire dans une bataille qu'il lui livreroit. Ayant donc appris, que Cherès s'avançoit pour le combattre, l'Imposteur jugea à propos de se retirer; & Cherès le poursuivit, battit son arriere-garde, lui enleva ses conquêtes, & le força de repasser en Arabie. Cherès vainqueur, fut reçu dans la Ville de Tanis, comme le Libérateur de la Nation. » Toutes les
» beautés de Tanis, placées ou sur
» des échafaux, ou à leurs fenêtres,
» le dévoroient des yeux, & se permet-
» toient des acclamations justifiées par
» l'exemple. « En arrivant au Palais, la Princesse alla au-devant de lui, & lui mit sur la tête une couronne de lauriers. « Cette Princesse l'aimant dé-

» ja'en quelque sorte sur la foi de la
» renommée, il ne lui arriva rien en ce
» moment, que de lui trouver un port
» & une physionomie dignes de tou-
» te sa réputation. « Après un séjour
de deux mois en cette Ville, le Roi
pensa au mariage de la Princesse avec
Cherès, qu'il préfera à Pémphos, se-
cond fils du Roi de Memphis, qui la
recherchoit. Mais voulant décorer son
gendre futur de quelque titre d'hon-
neur, qui suppléât à la naissance qu'il
croyoit lui manquer, il invita les au-
tres Rois Egyptiens à nommer Cherès
Conservateur de l'Egypte, qu'il avoit
sauvée, par l'expulsion du prétendu
Sethos, & des Arabes; ce qui lui fut
accordé unanimement.

Dès le lendemain de la publication de
ce titre glorieux, le Roi prit sa fille en
particulier, & lui proposa pour époux
le Conservateur, qu'elle accepta a-
vec autant de reconnoissance que de
modestie. Il en parla ensuite à Cherès,
qui brûlant d'amour pour elle, n'eut
garde de résister, exigeant seulement,
qu'on lui donnât le loisir d'aller trou-
ver son pere, pour obtenir son consen-
tement. Cette régularité édifia beau-
coup le Roi. Alors les deux Amans

voyant leur esperance favorisée par l'autorité, donnerent une libre carrière à leurs vœux retenus jusques-là dans la réserve la plus sévère.

On apprit alors, que le faux Sethos ayant obtenu d'un Roi Arabe une Armée plus forte que la précédente, se préparoit à venir attaquer le Royaume de Memphis. Cherès se prépara à aller le combattre, mais avant que de partir il jura à la Princesse, & fit serment de n'épouser jamais une autre qu'elle. Ce Héros part & arrive à Memphis, lieu de sa naissance, où il est reçu avec tous les honneurs dûs à son mérite & à sa gloire, n'étant pas connu pour le vrai Sethos, fils aîné du Roi. Il va voir le vieux Osoroth son pere, auquel il ne se fait pas connoître, & qui a un entretien sérieux avec lui sur l'Etat & le Gouvernement de son Royaume. Cherès voit aussi le Prince Beon son frere, à qui Daluca sa mere ne vouloit pas permettre d'aller à la Guerre; il lui remontre, qu'un Prince destiné au Thrône, doit nécessairement donner des preuves de son courage; & il l'exhorte à demander au Roi la permission de le suivre à la Guerre. Beon la demande, & l'obtient, en dépit

de Daluca , que Cherès voit aussi , & à qui il parle d'un ton , qui ne marquoit ni fierté ni soumission. » En la-
 » quittant il pensa que l'on pouvoit
 » bien connoître jusqu'où alloit la mé-
 » chanceté de certains Ministres ; mais
 » qu'il n'étoit pas possible de deviner
 » la bizarerie de leurs vûes & de leurs
 » raisonnemens. «

Après cela Cherès va trouver ses chers Prêtres de Memphis , dont je ne puis approuver la funeste dissimulation. Ils sçavoient que Cherès étoit le vrai Sethos : ils n'avoient qu'à parler. Le Roi étoit tranquille , Daluca perdoit son autorité. Le Prétendant étoit confondu , & toute l'Egypte étoit délivrée de l'incursion des Arabes Il me semble au moins que le secret devoit être pour eux en cette occasion un pesant fardeau.

Cherès part enfin pour la Guerre , & se rend d'abord au Camp de Pemphos son second frere , pour en faire la visite. Quel fut donc son étonnement de reconnoître dans la personne de Pemphos ce Pamnius , qui avoit servi sous lui dans la Guerre de Carthage , & qu'il aimoit si tendrement ? Pemphos ignorant que ce fût son frere , se bor-

na à lui témoigner sa vénération & sa reconnoissance comme à son maître en fait de Guerre. Il ignoroit aussi que Cherès étoit son rival auprès de la Princesse de Tanis. Ils forment ensemble la résolution de prendre leur ennemi vivant.

Une Flotte formidable, commandée par le faux Sethos, paroît & se dispose à faire une descente. Cherès fait lever le camp, à la vûe de l'ennemi, avec une promptitude qui avoit l'air d'un effroi & d'une fuite. Il ordonna même aux soldats de laisser tomber le long du chemin quelques armes, & quelques hardes, pour mieux marquer leur fuite précipitée. La descente se fait, & les Arabes s'avancent. Pemphos range en bataille 60 mille hommes, pour les prendre en queue, & les empêcher de retourner. Pour leur en ôter même tout moyen, il brûle tous leurs Vaisseaux. Le faux Sethos poursuit sa route vers Memphis, à la tête de plus de 120 mille hommes. Cherès l'attaque dans une espeece de défilé : la bataille commence : il se fait de part & d'autre des prodiges de valeur : le Conservateur court risque d'être tué de la main même de l'im-

posteur, & il dut la vie au Prince Beon, qui reçut le coup sur son bouclier.

» Alors Cherès se servant de son merveilleux cheval, le fit cabrer à côté de celui d'Azarès. Cet animal embrassant le Cavalier avec ses deux jambes de devant, le fit tomber par le poids de son corps de l'autre côté de la selle. » Aussi-tôt le Conservateur donna ordre de le relever, & de l'emmener au fond de son camp. Nous verrons bien-tôt ce qu'il deviendra. Tous les Arabes, ayant perdu leur Général, furent tués ou faits prisonniers.

Pendant que toutes ces choses se passoient, la Princesse de Tanis étoit fort inquiète. Elle conçoit la pensée d'aller consulter les Prêtres d'Héliopolis, les plus fameux de l'Egypte pour la divination. Elle se mit donc en retraite chez eux, avec la permission du Roi son père. Les Prêtres virent tout d'un coup, de quoi il s'agissoit, & qu'elle étoit amoureuse de Cherès. Aussi-tôt on la fit jeûner; en adoucissant néanmoins son jeûne rigide par des liqueurs délicieuses, où il entroit des assoupissans. Elle est conduite après cela dans un char, par des routes souterraines jusqu'à

qu'à un Elifée semblable à celui de Memphis. Là on fit passer devant ses yeux des Scenes d'Amans heureux, qu'on lui donnoit pour leurs ombres. On la faisoit dormir par des liqueurs; puis on la reveilloit au son de plusieurs voix mélodieuses, qui chantoient des Vers, où l'on balançoit les attraites & les douceurs de l'Amour avec ses dangers & ses peines: mais tout cessoit dès qu'elle ouvroit les yeux. On mene enfin la Princesse au Temple de la divination, & avant que de le lui ouvrir, on lui fait prononcer ces trois questions: Qui est-il? m'aime-t'il? m'épousera-t'il? C'est ici l'endroit du Livre le plus curieux & le plus galant; & en même-tems le plus singulier. Une Lettre entière suffiroit à peine pour vous en donner une juste idée. Je me contenterai donc de vous dire, que l'on jouë devant la Princesse une espece de Tragedie, ou d'Opera, dont Cherès est le Héros. Dans une Scene ce Prince paroît double; il y a un Dialogue entre Cherès homme, & Cherès Héros, & à la fin le Héros tuë l'homme. Je ne vous rapporterai de toute la Pièce que ce Vers

remarquable , qui s'adresse à Cherès.

*Mais , ô Héros , à tous , hors à toi seul ,
propice.*

Pendant ce tems-là , voici ce qui se passe à Memphis. Le faux Sethos avoue qu'il est l'esclave Azarès. Cherès est reconnu pour le vrai Sethos : & accorde la vie à l'esclave, pour qui il croit que le retour à son ancien état est une assez grande punition. Osoroth abdique la Couronne & la met sur la tête de Sethos. La Reine Daluca s'empoisonne , & vit encore assez pour s'en repentir , en apprenant que le Roi Sethos , après avoir regné cinq jours , a remis la Couronne à son frere le Prince Beon , à qui un Prêtre fait un discours sensé & sublime. Sethos ensuite va trouver la Princesse de Tanis , & lui persuade par un discours touchant qu'elle doit renoncer à lui , & épouser le Prince Pimphos son frere. Pour lui , sans couronne & sans Maîtresse , il se contente de retenir le titre de Conservateur de l'Egypte , & se retire chez les Prêtres de Memphis. Telle est , Monsieur , la fin de ce Roman singulier , qui n'a jamais

eu de modele , & qui trouvera peu d'imitateurs parmi nos beaux esprits. Peu de Livres néanmoins sont aussi capables d'inspirer ou d'entretenir le goût de la vertu. Je suis , &c.

L E T T R E X L I V .

P

VOUS m'avez paru satisfait , Monsieur , de ce que je vous ai écrit sur l'Histoire ancienne de M. Rollin ; mais vous vous plaignez de ce que je ne me suis pas assez étendu sur la forme & sur l'ordonnance de l'Ouvrage , & vous me pressez de m'expliquer là-dessus. Il n'est pas possible de me refuser à vos instances ; je vais vous exposer avec sincérité mes réflexions , qui bien qu'un peu critiques , ne doivent point affoiblir l'impression des éloges accordés au style & aux choses-mêmes. Je vous prie de saisir cette précision , afin que vous ne me reprochiez pas de détruire d'une main ce que je construis de l'autre.

Il n'y a pas beaucoup d'art dans

Qij

l'Histoire ancienne de M. Rollin ; il commence ordinairement l'Histoire d'un Pays , par une description géographique , fort sèche , & qui n'est d'aucun usage. On trouve ensuite une liste des Rois , avec un détail tantôt court , tantôt long de leurs exploits , une idée du Gouvernement , des Loix , des Mœurs , des Coutumes , & des curiosités. Ce sont là d'excellens matériaux ; mais ce qui en diminue un peu le prix , c'est que chaque morceau est isolé , & de-là naissent de fréquentes répétitions. Quel nouveau plaisir pour des Lecteurs , si M. R. avoit voulu se donner la peine de fonder ces matériaux , de les lier ensemble , de distribuer avec art la Géographie , & de décrire successivement les actions mémorables de chaque Roi , & le progrès des Sciences & des Arts ! C'est la route suivie par les grands Historiens ; il est étonnant que M. R. si capable de marcher sur leurs traces , ait dédaigné d'exercer si noblement son génie. On diroit même , qu'il a affecté de ne pas les imiter ? En effet , quoi de plus facile , que de lier les différens événemens qui compo-

sent l'Histoire des Regnes de Cyrus , de Cambyse , & de Smerdis le Mage ? Cependant on ne trouve aucune suite dans tous ces faits qui tiennent si naturellement les uns aux autres. En vérité je ne comprends pas comment cet illustre Ecrivain a pû négliger cet utile & agréable assemblage. A l'égard des Titres qui annoncent ce qu'il doit traiter , ils me paroissent inutiles pour soulager l'attention des Lecteurs ; & c'est une commode ressource , pour s'épargner la peine des transitions toujours difficiles à trouver. Des notes marginales qui ne coupent point la narration , sont bien plus propres à rappeler en peu de mots, les faits essentiels. Enfin il suffit de jeter les yeux sur la Table des Matieres , pour sentir ce défaut de liaison.

Rien de plus noble & de plus épuré que les Réflexions de M. R. mais elles sont d'ordinaire trop longues ; ce qui est une dissonance dans une Histoire où les faits sont pressés , & abrégés. Il faudroit donc qu'elles eussent un tour plus vif & plus laconique , & qu'elles fussent répandues avec économie dans le corps de l'Ouvrage. Voilà à peu près ce que je pen-

se sur la forme que M. R. a donnée à son ancienne Histoire , & ce sentiment ne m'est point particulier , ainsi que vous le verrez par le fragment d'une Lettre , dont nous a honoré une personne plus illustre par la supériorité de son génie , & de ses talens , que par la place considérable qu'il occupe dans l'Etat.

Malgré tous ces défauts qu'on ne peut se dissimuler ; l'Histoire de M. R. se fait lire avec plaisir , parce que dans tout ce qu'il a ramassé brille toujours un goût exquis , & qu'il est impossible de ne pas se plaire avec un Ecrivain poli , d'un esprit orné & cultivé , nourri de la lecture des excellens Auteurs de l'Antiquité , & qui a le talent de les embellir , enfin avec un Ecrivain doué d'un grand courage d'esprit , & d'une sagacité merveilleuse , ami de l'honneur & de la vertu , simple , modeste , ennemi du vice & de la fausse gloire. Tous ces éloges dictés par la vérité & l'impartialité , prouvent assez , que je n'ai pas envie de rabbaïsser le précieux Recueil de M. R.

Vous aurez facilement reconnu en lisant le second Volume , dont je veux

vous entretenir , que M. R. soutient la haute réputation qu'il s'est si justement acquise. Il y a rassemblé l'Histoire des Assyriens , celle des Regnes de Cyrus , de Cambyse , & de Smerdis le Mage , Rois des Perses , les mœurs & les coutumes des Assyriens , des Babylonniens , des Medes & des Perses , & les commencemens de l'Histoire Grecque. Je vais , selon ma coutume , m'attacher à quelques points qui peuvent donner lieu à des Réflexions.

Ce qui intéresse le plus dans ce second Volume , est l'Histoire de Cyrus , le détail des Loix de Lycurgue & de Solon , & les Réflexions de M. R. sur ces mêmes Loix. Il faut avoir autant de pénétration & de justesse qu'en a cet Auteur , pour démêler si finement ce qu'il y a de bon & de pernicieux dans les maximes de ces deux célèbres Législateurs.

Me fera-t'il permis après cela , de vous faire observer qu'on trouve quelquefois des Réflexions un peu déplacées. Quoi , parce que Semiramis a été une grande Reine , & qu'elle a donné des preuves de valeur , & d'habileté , faut-il examiner si les fem-

mes doivent être admises au Gouvernement des Etats ? Parce que Cyrus a joui d'un bonheur invariable , convient-il de se jeter dans des discussions philosophiques sur les avantages de la prospérité & de l'adversité ? J'avoue que dans toutes ces Réflexions il y a de l'esprit , du naturel, & du vrai ; je les trouverois avec plaisir dans Montagne ; mais un Historien ne doit pas tant moraliser.

Je suis frappé comme M. R. de la lumière pénétrante d'Isaye & des autres Prophètes , qui parlent plutôt en Historiens , du siège & de la prise de Babylone , que comme des hommes instruits de l'avenir. Mais ce morceau si bien écrit, plein de raisonnemens admirables , me paroît trop long, & fait perdre de vûe la suite des faits. J'en dis autant des Prophéties de Daniel. Il falloit donc ou s'étendre moins , ou renvoyer ces discours à la fin du Volume.

Dans l'Histoire de Cyrus j'ai remarqué avec plaisir la maniere noble dont M. R. parle , des plus petites choses. Plusieurs traits de ce jeune Prince , bien que simples , & peu relevés, plaisent par la naïveté & la délicatesse de

l'expression. Au reste vous ne devez pas faire un crime à M. Ramsay d'avoir négligé ces faits ; il eût été difficile à un Etranger de les exprimer avec la même dignité. Il faut pourtant avouer que ces faits affectent plus vivement , que ces Fables métaphysiques , dont celui-ci prétend que Mandane se servoit pour instruire le jeune Cyrus. Mais ce que je ne pardonne pas à cet Historien des Voyages de Cyrus , c'est d'avoir passé sous silence la maniere dont Cambyse initia son fils dans l'art de gouverner.

Cyrus est avec raison le Héros de M. R. Il seroit bien difficile de trouver un Roi si digne de commander à de nombreuses Nations. Aussi M. R. lui a-t'il prodigué toutes sortes d'éloges. Mais le Lecteur entraîné par un portrait si aimable , est ensuite fâché de voir deux cens pages après , que ce Héros a jetté les premières semences du luxe & de la magnificence parmi les Perses , qu'il a négligé absolument l'éducation de ses enfans , & qu'il a contribué à introduire le fol orgueil des Rois , & la servile flatterie des Peuples. M. R. qui semble n'avoir pu

trouver d'abord des défauts dans ce Prince, puisqu'il justifie toutes ses victoires & toutes ses conquêtes, auroit dû observer tout de suite, qu'il n'a paru occupé que d'illustrer son Règne, sans se soucier de ce que deviendrait la Perse, après sa mort; car on ne peut donner des couleurs plus avantageuses à l'introduction du luxe & de la flatterie, & à la négligence de Cyrus pour l'éducation de ses enfans. Oserois-je dire, que ces défauts mis à côté des vertus réelles du Monarque de la Perse, l'auroient moins dégradé, que de les avoir fait remarquer, deux cens pages après son panégyrique. Le Lecteur piqué d'avoir été trompé par la fausse image d'un Héroïsme parfait, n'est presque plus frappé que des défauts qu'on lui avoit d'abord cachés.

Je n'aime pas non plus la longue description d'une cavalcade de Cyrus, qui est à la page 270. Ces sortes de détails ne sçauroient être trop courts dans un Abregé historique, où l'on ne doit rapporter que ce qui est essentiel & important. Au lieu de ce vain étalage de grandeur, il falloit semer des traits instructifs, qu'il eût été

aisé de tirer de différens Auteurs.

Vous ne serez pas surpris de ce que M. R. jaloux de tout ramener à la Religion , regarde comme les instrumens du démon , les Dieux du Paganisme , qui rendoient des Oracles. Quand je dis qu'ils rendoient des Oracles , je m'accommode au préjugé vulgaire : car je crois que les Prêtres idolâtres en étoient les Auteurs ; Pausanias, comme vous avez pû voir , n'étoit pas éloigné de ce sentiment. Ces Oracles étoient plus ou moins éblouissans, selon la capacité des Prêtres, pour démêler les ressorts secrets des événemens sur lesquels on les consultoit. Le grand art consistoit à exprimer ces Oracles d'une manière ambiguë & équivoque , afin de les ajuster ensuite aux événemens. Ce qui prouve encore la supercherie , c'est , que tant que les Prêtres furent Poëtes , ces Oracles furent en Vers ; mais les Dieux parlèrent en prose , dès que leurs Ministres ignorèrent le langage poétique. Toutes ces fourberies ne sont pas supérieures à l'esprit humain ; & il me paroît inutile de faire intervenir le Démon.

Il y a plus de certitude à faire Cy-

Q.vj

rus inventeur des Postes & des Courriers. M. R. est entré à ce sujet dans des détails très-curieux. Il est étonnant que les Grecs & les Romains si habiles dans la politique, n'aient point profité d'un établissement si utile au Gouvernement ; & il n'est pas moins surprenant qu'on l'ait borné aux seules affaires d'Etat. C'est à l'Université de Paris, que la France est redevable de l'introduction des Messageries & du Port des Lettres pour les particuliers. On auroit été obligé à M. R. de marquer d'une manière moins vague l'époque de cet établissement. Quoiqu'il en soit, en 1576. Henry III. établit des Messagers Royaux dans les Villes où l'Université en avoit, & leur accorda les mêmes Privilèges que les Rois ses Prédecesseurs avoient accordés aux Messagers de l'Université, à qui leur diligence avoit mérité le titre de *Nuncios volantes*.

L'Université reclama en differents tems son ancien patrimoine ; enfin Louis XV. lui accorda en 1719. le vingt-huitième effectif du prix du Bail général des Postes & Messageries de France, & ce vingt-huitième se trouva monter pour lors à la somme de cent vingt quatre mille livres, somme

qui est affectée à l'instruction gratuite dans tous les Colleges de l'Université. Cet article m'a paru assez curieux, & j'ai cru le devoir rapporter.

Ce que dit M. R. sur la Musique des Anciens, est tiré des Dissertations de M. Burette, qui, comme vous sçavez, joint un goût exquis à une profonde érudition. La grande difficulté est de sçavoir, s'ils ont connu la *Musique à plusieurs parties*, c'est-à-dire, dans laquelle ces différentes parties forment chacune à part un chant suivi, & s'accordent toutes ensemble, comme il arrive dans notre *contrepoint*, soit simple, soit composé ce sont les termes de M. R. sur quoi je vous prie d'observer, 1^o. qu'il ne nous reste point de monument qui puisse décider cette question. 2^o. Que les Grecs ont été passionnés pour la Musique, & qu'à en juger par leur Poësie, jamais Nation n'a eu des oreilles si fines, si sçavantes, & si sensibles aux charmes de l'harmonie. Ne peut on pas présumer qu'un tel Peuple a pû imaginer la *Musique à plusieurs parties* ? C'est une conjecture que je soumets à votre jugement.

Je me laisserois facilement empor-

ter au plaisir de vous exposer les Loix de Lycurgue, & de Solon, & les Réflexions de M. R. sur ces mêmes Loix; mais tout ce détail me mèneroit trop loin. Il faut que Lycurgue ait eu un grand ascendant sur les Lacédémoniens, pour avoir réussi à décrier les Monnoyes d'or & d'argent, & à introduire la Monnoye de fer, qu'il fit d'un si grand poids, & d'un si bas prix, dit M. R. qu'il falloit une charrette à deux bœufs, pour porter une somme de cinq cens livres, & une chambre entiere pour la serfer. Dans notre siècle on a cherché à rendre l'embarras des richesses, moins difficile par la métamorphose de l'or & de l'argent en une matiere encore bien plus legere.

Les Lacedémoniens traitoient durement les lâches & les poltrons. Les beaux esprits même n'étoient pas dispensés d'être braves. Le Poëte Archiloque étant venu à Sparte, on l'obligea dans le moment même d'en sortir, parce qu'on apprit que dans une de ses Poësies, il avoit dit qu'il valoit mieux jetter bas ses armes, que de s'exposer à mourir. Un bel esprit Méthaphysicien a essayé parmi nous l'élo-

ge de la poltronerie dans une Lettre galante-philosophique ; mais comme nous ne sommes point à Lacedémone , on l'a laissé dogmatiser tranquillement. Il me semble cependant que les Poètes méritent un peu d'indulgence ; leur sang ne circule point comme celui des autres hommes. Alcée , s'étant trouvé dans un combat , fut saisi de frayeur , jeta bas ses armes , & se sauva par la fuite. Horace raconte de lui même une pareille aventure. Que deviendroient quelques-uns de nos mauvais Poètes , si la proscription étoit attachée à un trait de poltronerie ? Après tout , ce ne seroit pas une fort grande perte.

Quoique M. R. critique les Loix de Lycurgue , il est aisé de s'appercevoir , que ce Législateur est l'objet de son admiration. Je connois des personnes qui l'accusent de l'avoir portée trop loin dans les comparaisons suivantes : » Comme Platon dit » de Dieu , qu'après avoir achevé de » créer le Monde , il se réjouis- » qu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie ; ainsi le Législateur de Sparte , charmé de la gran-

» deur & de la beauté de ses Loix ,
 » sentit un redoublement de plaisir ,
 » quand il les vit , pour ainsi dire ,
 » marcher seules & *cheminer* si heureusement. » Rien n'est plus ingénieux , dit-on , que cette comparaison ; mais quand on considère que le Législateur mis en parallèle avec la Divinité , a prescrit quelques Loix barbares & cruelles , dangereuses à l'esprit & au cœur , & contraires à la pudeur , on est d'abord un peu choqué de ces magnifiques louanges ; & l'on ne reconnoît point cette raison droite & éclairée , qui caractérise les Réflexions de M. R. mais il faut présumer , que l'Auteur en louant Lycurgue d'une manière si sublime , avoit en vûe les Loix sages & utiles , qu'il a données aux Lacedémoniens.

Le bon goût de M. R. brille d'une manière particulière dans les couleurs qu'il employe pour caractériser les hommes illustres de la Grece , qui sont distingués dans les Sciences. Homere y est peint comme un esprit original & propre à former les autres ; & toutes ses beautés sont fidèlement représentées. Il n'est pas étonnant qu'un Ecrivain d'un goût aussi exquis , les

sente si vivement; il n'y a que des ignorans, & des gens dépourvûs d'un sentiment délicat, qui ne soient point touchés de cette sublime Poësie.

L'Histoire d'Esopé lui a donné occasion de parler de ses Fables, & de celles de Phèdre, & de M. de la Fontaine. Les premières sont dénuées de tout ornement & de toute parure, mais pleines de sens, & à la portée des plus petits enfans, pour qui elles étoient composées. Celles de Phèdre sont un peu plus étenduës, mais cependant d'une simplicité, & d'une élégance, qui réunit tout ce qu'il y avoit de plus fin, & de plus délicat chez les Grecs. M. de la Fontaine voyant l'impossibilité, d'écrire en François avec cette élégante simplicité, a égayé ses Fables par un tour naïf & original, qui lui est particulier, & dont personne, dit M. R. n'a pû approcher. Le silence qu'il garde sur un certain Recueil de Fables Métaphysiques, fait voir que M. R. en juge comme le Public.

Voici maintenant le fragment de la Lettre que je vous ai promis, & qui est l'apologie de mes Réflexions critiques. Elle nous a été écrite à l'occasion de ce que nous avons dit sur le premier Volume de l'Histoire de M. R.

» Malgré les beautés infinies dont
» cet Ouvrage est rempli , le Nouvel-
» liste auroit pû pousser la critique plus
» loin ; bien des gens trouvent que les
» divisions & les subdivisions fréquen-
» tes ne conviennent point à l'Histoi-
» re , & ne servent qu'à interrompre
» l'attention , & diminuer l'intérêt.
» Tout le monde convient qu'il en
» faut pour l'ordre & pour la netteté ;
» mais outre qu'elles sont peut-être
» trop fréquentes dans M. Rollin , on
» voudroit encore qu'elles fussent
» moins sensibles & moins annoncées ;
» à peu près comme dans l'Ouvrage
» de M. de Meaux , qui n'a pas moins
» d'ordre & de clarté , quoique les
» transitions , & les divisions soient
» moins marquées. M. Rollin se pi-
» que aussi d'une exactitude scrupu-
» leuse à indiquer les Auteurs dont il
» se sert , & quoique ce soit un effet de
» sa modestie , & de son équité , il
» suffisoit peut-être de l'avoir dit une
» ou deux fois dans tout le Livre , &
» de citer de tems en tems les Auteurs
» en marge , sans inserer à ce sujet dans
» le cours de sa narration , ou de ses
» Réflexions , des détails qui devien-
» nent froids & peu intéressans. Il an-

» nonce aussi souvent des choses qu'il
» ne doit dire que dans la suite, ou
» reparle de celles qu'il a déjà dites, &
» rend fréquemment compte des rai-
» sons qu'il a eues, ou qu'il aura d'a-
» vancer ou de reculer certains faits,
» ou certains articles. Enfin il montre
» trop à découvert la Mécanique de
» son Ouvrage, qui n'en seroit que
» plus agréable, si elle étoit plus en-
» veloppée; ainsi que le corps hu-
» main, dont la structure, quoiqu'ad-
» mirable, feroit bien moins de plai-
» sir, si tous les ressorts qui le com-
» posent, n'étoient revêtus de la peau
» qui les embellit en les couvrant. »

» On trouve encore, que l'Histoï-
» re des Perses, & surtout ce qui re-
» garde Cyrus, pouvoit être plus abré-
» gé, qu'il s'y rencontre des répeti-
» tions, & quelquefois même des né-
» gligences de style; que l'explication
» des Propheties qui y ont rapport,
» est bien longue pour une digression,
» laquelle, dans la forme qu'on lui a
» donnée, seroit plus propre à entrer
» dans un Livre de piété, que dans un
» corps d'Histoire; & que bien qu'il
» soit très-bon, & même nécessaire
» dans le plan qu'il s'est proposé, de.

» ramener les esprits à la Religion , à
» l'occasion des faits qu'il raconte ,
» ces Réflexions trop fréquentes &
» trop semblables , sentent plus le
» Catechiste que l'Historien , ce qui
» est d'autant moins nécessaire en beau-
» coup d'endroits , que les faits seuls
» ou la façon dont ils sont présentés ,
» conduisent naturellement l'esprit à
» la Réflexion morale ou chrétienne ,
» que M. Rollin lui fait faire. Tout
» cela n'empêche pas que le Livre ne
» soit excellent , & le Nouvelliste en
» lui rendant la justice qui lui est dûë ,
» pouvoit faire remarquer à l'Auteur
» ces défauts légers , qui peuvent aisé-
» ment se corriger dans une seconde
» Edition. «

L'Auteur des Lettres Sérieuses & Badines , apprend au Public dans la seconde Partie du V. Tome ; que M. Camusat est sur le point de donner son *Histoire des Journaux Littéraires* ; il ajoute qu'on y verra quand chaque Journal a commencé , combien il a duré , qui en étoient les Auteurs , quelle méthode ils ont suivie , les différends qu'ils ont eus ; le tout accompagné de Jugemens. En lisant le titre de cet Ouvrage si long-tems promis ,

il se présente naturellement deux Réflexions. 10. Il y a des Journaux Allemands, Anglois, Flamands, Italiens, &c. M. Camusat sçait-il toutes ces Langues? 20. Les démêlés excités entre les Journalistes & les Auteurs ont pour objet des points de critique sacrée & profane, de Philosophie, de Géométrie, d'Algebre, d'Anatomie, de Physique expérimentale, de Médecine; l'Historien des Journaux est-il versé dans toutes ces différentes sciences? Il faudroit pourtant les entendre jusqu'à un certain point, pour porter de solides jugemens. Un esprit moins présomptueux diroit, qu'il tâchera d'exposer fidèlement tous ces divers objets de disputes, en s'abstenant de prononcer; & pour cela il ne suffit pas d'avoir une capacité médiocre. Vous verrez que l'Auteur jugera aussi magistralement de ces points contestés, que des Grammaires Hébraïques, Syriques & Caldaïques. Le Journaliste Sérieux & Badin ne leve point ces difficultés, en nous assurant qu'il a lu la Préface avec une véritable satisfaction; les beaux projetz coûtent peu; mais l'exécution n'est pas si facile. Peut-être qu'il a donné cette petite louan-

ge à l'Historien des Journaux , pour consoler l'Auteur , qu'il a incivilement appelé *le pauvre Camusat* dans un de ses Volumes précédens. Nous pouvons annoncer d'avance , eu égard à la politesse de cet Ecrivain , qu'il recueillera avec soin toutes les injures plates & grossieres , dont les faux Sçavans ont coûtume de s'accabler dans leurs disputes , & qu'il n'oubliera point les personnalités imaginées par la malignité du cœur humain.

Je suis, &c.

LETTRE XLV.

E

VOUS avez paru content, Monsieur , des deux Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire au sujet de *l'Histoire de Saint Domingue*, par le Pere de Charlevoix , Jesuite. L'idée même que je vous en ai donnée , vous a porté à acheter ce Livre , qui est estimable , & plusieurs personnes vous ont imité. Le cours de nos Lettres , & la réputation

tion d'équité, d'impartialité & de sincérité que nous avons heureusement acquise, ne peuvent manquer d'être toujours avantageux aux Ouvrages que nous estimons, & dont nous croyons devoir juger favorablement. L'Ouvrage dont il s'agit, a été de ce nombre. L'Auteur néanmoins n'a été que médiocrement satisfait; je proteste que j'aurois voulu le contenter pleinement & le louer sans réserve. Mais je me suis cru obligé de suivre mes faibles lumières, & de parler comme je pensois. C'est peut-être par-là que je me suis attiré la Lettre que vous allez voir, à laquelle j'ai jugé à propos de joindre une Réponse. Au reste je ne me plains point de la Lettre, qui est assez honnête.



*Lettre du R. P. de Charlevoix , Jésuite ,
Auteur de l'Histoire de S. Domingue ,
à l'Auteur de la trente-quatrième &
trente-cinquième Lettre du Nouvelliste
du Parnasse.*

MONSIEUR,

Rien ne doit causer plus de plaisir à un homme qui cherche aussi sincèrement la vérité , que je me flatte de le faire , que de se voir relevé , quand il a eu le malheur de s'en écarter. Je ne puis douter que votre dessein n'ait été de me rendre ce service , ou du moins d'avertir ceux qui pourront lire mon Livre , de ne me pas suivre dans mes *égaremens* : je vous en sçai encore plus de gré , que des éloges , dont vous avez accompagné votre critique : & comme je juge des autres par moi-même , j'espère , que si à mon tour , je vous fais voir que vous vous êtes quelquefois trompé en voulant me redresser , vous ne le trouverez pas mauvais. Je ne balance donc point à vous adresser à vous-même
mes

du Parnasse. XLV. Lettre. 385
mes Réflexions sur vos deux Lettres,
& je m'assûre, que vous en ferez l'u-
sage qui convient à un aussi galant
homme que vous.

Je ne sçai pourquoi vous écrivez
toujours *Colombe*. Je n'ai encore vu
personne qui n'écrive comme j'ai fait,
Colomb. Mais je ne m'arrêteroïs point
à cette bagatelle, si je ne craignois,
que ceux qui ne connoîtront mon Ou-
vrage que par vos Lettres, ne s'ima-
ginent, que cette maniere d'écrire est
de moi.

Vous dites, page 144. que S. Do-
mingue est la premiere Isle de l'Ame-
rique, découverte par Christophle Co-
lomb. Permettez-moi, Monsieur, de
vous faire observer, que les Lucayes
& la grande Isle de Cuba furent dé-
couvertes avant S. Domingue.

Page 148. vous décidés, que Cris-
tophle Colomb étoit de basse nais-
sance: si vous aviez de bonnes rai-
sons, pour parler sur ce sujet plus ab-
solutement que je n'ai osé faire, vous au-
riez bien dû, ce me semble, les faire
connoître.

Page 150. Vous me faites un crime
d'avoir dit, que quand Ferdinand &
Isabelle demanderent au Pape le Do-

maine des nouvelles Découvertes ; c'étoit une pure cérémonie de bien-séance. Faites , s'il vous plaît , réflexions , Monsieur , que ce qui auroit été contre la bien-séance dans un Souverain , qui auroit toujours pensé *comme la plupart pensent aujourd'hui* , ne l'étoit pas pour un Prince , qui faisoit au moins semblant de croire , que les Papes peuvent donner les Couronnes , & qui n'eut point d'autre titre pour mettre celle de Navarre sur sa tête , que la donation qui lui en fut faite par Jules I.^r

Les Jurisconsultes Espagnols , dites-vous page 151. *pour justifier le droit de leur Nation sur le nouveau Monde*, ont soutenu , que l'Amerique avoit été détachée de l'Espagne , ou du moins que les Isles de cette grande partie du Monde , avoient autrefois appartenu aux Espagnols.

Permettez-moi de vous dire , Monsieur , que ceci n'est point exact , personne , que je sçache , n'a pensé que l'Amerique ait jamais été jointe à l'Espagne : & quant aux Isles , que les Ecrivains de cette Nation ont cru avoir du Domaine de leurs anciens Rois , ce sont les seules Antilles.

Vous m'accusez ensuite d'avoir ci-

té à faux le Timée de Platon, pour prouver, que ce Philosophe paroît avoir eu quelque connoissance du nouveau Monde; & vous me renvoyez sur cela à Diodore de Sicile, à Aristote, & à Théophraste. Est-il bien possible, Monsieur, que vous ayez lû le Timée de Platon, & que vous n'y ayez pas vû ces paroles? *Tunc erat Fretum illud navigabile, habens in ore, & quasi vestibulo ejus, Insulam, quas Herculis columnas cognominatis, ferturque Insula illa Lybiâ simul & Asiâ major fuisse.* C'est la fameuse Atlantique de Platon, *per quam ad alias proximas Insulas patebat aditus.* Ne peut-on pas dire, que ce sont les Antilles? *Atque ex Insulis ad omnem continentem è conspectu jacentem.* Cela paroît bien désigner clairement le Continent de l'Amerique; *vero mari vicinam*: la Mer du Sud, qui est au de-là de ce grand Continent, est la plus vaste de toutes les Mers. Au reste, je n'ai donné ici ma pensée que comme une conjecture. J'ai cité presque les mêmes paroles, que je viens de rapporter, & quoique vous en disiez, elles sont dans le Timée de Platon: J'ai donc cité juste.

Page 152. vous paroissez surpris de

ma décision sur l'année du premier voyage d'Americe Vespuce , que je mets en 1499. & non pas en 1497. comme font plusieurs Historiens. Elle est fondée , Monsieur , sur la notoriété publique , & vous reconnoissez vous-même cette notoriété : car , selon vous , il est de notoriété publique , que Colomb avoit découvert le Continent avant Americe Vespuce ; or Colomb ne partit d'Espagne pour cette découverte qu'en 1498. cela n'est point contesté : donc , selon vous , il est de notoriété publique que Vespuce n'a pas fait son premier voyage en 1497. Ce raisonnement me suffit contre vous ; j'ai apporté dans mon Histoire d'autres preuves de ce que j'ai avancé. Ce que vous ajoutez , que Vespuce acheva la découverte de l'Amerique , n'est pas plus juste. Vespuce n'a découvert , ni le Brésil , ni le Perou , ni le Paraguay , ni la Rivière des Amazones , ni la Floride , ni les deux Méxiques , ni le Canada ; ce qui fait les trois quarts du Continent de l'Amerique.

Page 157. Vous vous exprimez ainsi : sans parler de plusieurs Episodes intéressants , qui regardent proprement la con-

quête des autres Parties de l'Amerique , & que l'Auteur a cru pouvoir inserer dans cette Histoire , pour la rendre plus agreable & plus utile , &c. J'ai jugé sans doute que ces Episodes orneroient mon Ouvrage ; mais je suis persuadé, Monsieur , que si vous vous étiez donné la peine de les lire , & de voir la liaison qu'elles ont avec le corps du Livre ; vous auriez reconnu , que je ne pouvois les supprimer, sans tronquer l'Histoire de S. Domingue. Tout ce qui appartient à l'Histoire d'un Pays , ne s'est pas passé dans le Pays-même , & je puis vous assurer , que les seuls reproches qu'on m'a faits à cette occasion , c'est de n'avoir pas donné plus d'étendue à ces Episodes , & de m'être trop scrupuleusement borné à mon sujet.

Page 160. Il paroît , que la petite digression sur le Paraguay , n'a pas été de votre goût ; d'autres l'ont goûtée ; les goûts sont differens ; mais permettez moi de vous dire , que voulant donner un Commentaire à un texte qui n'en avoit pas beaucoup besoin , vous avez mal choisi. L'enthousiasme d'un Poëte n'est guères propre , ce me semble , à expliquer la Réfle-

tion toute simple d'un Historien. Vous auriez pu en indiquer un plus instructif, dans les mois de May & de Juillet, des Memoires de Trévoux de la même année 1728. L'entreprise dont il est ici question, y est beaucoup mieux développée, & il y aurait d'autant plus de liaison entre le texte & la glose, qu'ils seroient de la même main.

Vous n'entendez pas, sans doute, que je relève ce que vous dites au sujet des Avocats, que Colomb, selon Herrera, exclut de sa Colonie, aussi-bien que les Procureurs. Mais je m'assûre, que quiconque lira cet endroit de mon Histoire, & les Réflexions que vous faites sur cela, jugera que toute l'affectation est de votre côté.

Page 165. Lettre trente-cinquième, vous avancez, que la plûpart des Flibustiers étoient Normands & Gascons. Je ne sçai sur quelle autorité vous vous fondez, non plus que sur ce que vous ajoutez, qu'ils accompagnerent M. Ducasse, à Carthage, au nombre de 3000. J'ai dit, & je l'ai dit sur de bons Mémoires, que M. Ducasse mena à cette grande expedition 12. à 1500. hommes de son Gouvernement,

& il s'en fallut bien ; que tous fussent
Flibustiers.

Sur ce que j'ai dit , que les Espagnols de Saint Domingue connoissent à peine l'Espagne , vous vous recriez page 175. *Cependant, ne lui en déplaît, ils doivent sçavoir, que le Roi d'Espagne est leur Souverain, & que c'est de lui qu'ils reçoivent & leurs Gouverneurs & leurs Magistrats.* Il est vrai qu'ils sçavent cela , mais ils ne sçavent gueres que cela ; & c'est ce que j'ai cru pouvoir appeller , *connoître à peine l'Espagne.*

Page 180. vous vous étonnez , que je n'ai point parlé de l'Histoire Ecclésiastique , & vous en concluez , que je laisse à quelqu'autre le soin d'y suppléer : cependant , Monsieur , je crois avoir dit tout ce que mon sujet renferme sur cette matiere : mais on conçoit bien , que des Esclaves qu'on instruit précisément autant qu'il est nécessaire pour les baptiser , ne fournissent pas des événemens fort intéressans. Or les Insulaires qu'on a trouvés dans l'Isle , & les Nègres qu'on y a menés d'Afrique , ont tous été également sur ce pied-là. Les Cures Françoises & Espagnoles , n'offrent rien de plus curieux , & je plaindrois fort quiconque

entreprendroit de glaner après moi dans un champ aussi stérile que celui-ci. Je suis, avec respect, &c.

A Paris le 20. Novembre 1731.

Réponse à la Lettre précédente.

JE n'ai jamais eu, mon Reverend Pere, ni l'intention de vous donner des leçons sur une matière que vous devez entendre bien mieux que moi, ni la présomption de vouloir corriger votre Ouvrage. J'ai osé hasarder quelques Réflexions légères, sans avoir la moindre idée, comme vous le dites, de précautionner le Public contre vos *égaremens* : terme un peu trop fort, pour exprimer quelques petites fautes que j'ai relevées dans votre Livre. Cependant vous me sçavez bon gré du loüable dessein que j'ai eu d'éclairer le Public, & c'est la mince politesse dont vous payez un peu sèchement les éloges que j'ai donnés à votre Ouvrage. Je sçai, qu'un homme de votre état & de votre mérite peut regarder toutes les loüanges qu'il reçoit, comme un tribut : cepen-

dant le monde est aujourd'hui si critique, & si injuste, qu'on est presque obligé à ceux qui nous rendent quelque justice.

Vous me reprochez d'abord une bagatelle, qui est d'avoir écrit toujours dans ma Lettre *Colombe*, au lieu de *Colomb*. 10. Je ne suis point le premier qui aye employé cette orthographe. 20. On varie beaucoup sur la manière d'écrire ce nom. Le Traducteur de l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, par D. Ant. de Solis, écrit toujours *Colom*, & non *Colomb*. D'autres Auteurs écrivent *Colon*, & il faut écrire ainsi, si l'on s'en rapporte aux Armes, que Ferdinand & Isabelle donnerent à *Colombe*, autour desquelles on lisoit ces paroles :

*Por Castilla y por Leon ;
Nuevo Mondo halla Colon.*

30. Comme tous les noms Italiens se terminent toujours par une voyelle, & que cette voyelle se change toujours en François dans un e muet. Je soutiens que, selon l'analogie, il faut écrire & prononcer *Colombe* ; & non *Colomb* ; mais c'est trop insister sur cette remarque. R. v.

J'avouë que les Lucayes & la grande Isle du Cuba ont été découvertes par Christophle Colombe, avant celle de Saint Domingue, & que ce célèbre Pilote aborda d'abord à Guanabai, l'une des Lucayes : ainsi au lieu de dire, que S. Domingue fut la premiere Isle découverte, je devois dire, pour parler exactement, qu'elle fût une des premieres Isles découvertes : c'est un défaut d'attention, dont je vous suis obligé de m'avoir averti.

J'ai dit, que Chr. Colombe étoit de basse naissance ; parce que la plupart des Auteurs le disent, & le font même fils d'un Cardeur de laine. Je sçai que Ferdinand Colombe, son fils naturel, qui a écrit sa vie, lui donne une noble origine : mais de quel poids est cette autorité contre le témoignage de presque tous les Historiens ?

Je ne vous ai point fait un crime, mon Reverend Pere, d'avoir dit, que, lorsque Ferdinand & Isabelle demanderent au Pape le Domaine des nouvelles découvertes, c'étoit une cérémonie de bienfaisance. J'ai seulement remarqué que vous l'avez dit. Dans le fond, il me semble, que vous auriez dû vous servir d'une autre expres-

fron , parce que cette démarche de Ferdinand & d'Isabelle , n'étoit point conforme à la *bienfiance*. Vous auriez donc dû dire , que Ferdinand & Isabelle crurent , ou firent semblant de croire , qu'il étoit de la *bienfiance* d'en agir ainsi , & ne pas dire de vous-même , comme vous faites , que *c'étoit une cérémonie de bienfiance* ; expression qui vous a échappé sans doute contre vos sentimens. Il ne s'agit pas ici d'une petite erreur d'ortographe. Vous dites , que *la plupart des Princes* pensent aujourd'hui autrement que Ferdinand ne pensoit alors. Ce terme *la plupart* , est trop foible. Vous deviez dire *tous les Princes* pensent aujourd'hui autrement , sans excepter même le Successeur de Ferdinand.

Ce que j'ai dit des Jurisconsultes Espagnols , qui prétendirent , que l'Amérique avoit été autrefois détachée de l'Espagne , est une plaisanterie que j'ai lûë quelque part. Au reste elle ne renferme rien de plus extravagant que leur prétention ridicule , touchant les Antilles , dont vous convenez.

Il est vrai , que je vous ai reproché d'avoir cité Platon à faux : je crois avoir eu raison. Platon dit , que l'A-

l'antique , située au-delà des Colonnes d'Hercule ; étoit plus grande que l'Afrique & l'Asie : *Ferturque Insula illa Lybiâ simul & Asiâ major fuisset*. Vous faites dire au contraire à Platon qu'au-delà de l'Atlantique étoit un Continent plus grand que l'Asie & l'Europe jointes ensemble. Cela est bien différent. Je n'ai pas nié que le passage ne donnât quelque idée de l'Amerique. Je ne vous ai reproché que l'inexactitude dans la citation.

Vous dites , que je paroissais surpris de l'époque que vous donnez au voyage d'Americ Vespuce , que vous fixez à l'année 1499. Voici mes paroles : *Notre Auteur rapporte à l'année 1499. & non à l'année 1497. comme font d'autres Historiens , le voyage d'Americ Vespuce ; qui acheva de découvrir cette quatrième Partie du Monde , & lui donna son nom.* Qu'y a-t'il , je vous prie ; dans ces paroles qui marque le moins du monde , que j'ai été surpris de votre opinion ? Je l'ai rapportée simplement , en faisant voir qu'elle diffère de celle des autres Historiens. Auriez-vous prétendu me donner un air d'ignorant , en me donnant celui d'un homme surpris de si peu de chose ?

Vous vous plaignez de ce que j'ai :

dét à la pag. 157. au sujet des Episodes : intéressans que vous avez insérés dans votre Histoire. Mais y ai je trouvé à redire ? Que me reprochez vous ? Vous m'apprenez que vous auriez pu y insérer encore plusieurs autres Episodes : eh vous ai-je disputé ce droit ? Ne sçai-je pas que les belles digressions crnent beaucoup une Histoire , & que les Anciens en usoient ainsi ? ce que ne font point nos froids & rampans Gazetiers.

Il paroît, me dites-vous, que la petite digression sur le Paraguai, n'a pas été de votre goût. Je vous assure au contraire, que je l'ai extrêmement goûtée. Il est vrai, que je n'ai pas voulu faire remarquer, qu'en cet endroit : vous mettez sans façon les Législateurs & les Souverains du Paraguai, au-dessus des Législateurs & des Demi-Dieux de l'Antiquité. Mais en récompense, pour embellir votre digression, j'ai cru pouvoir y ajouter une citation des Mémoires de Trévoux. Il ne falloit pas, dites-vous, citer un trait poétique : je vous avouë, que ce trait me l'a paru un peu moins que votre digression, & qu'en tout cas ils pouvoient s'affortir. Vous prétendez que ;

j'en aurois du indiquer un autre plus instructif, qui se trouve dans les Mémoires de Trévoux, May & Juillet de la même année 1728. *L'entreprise, dites-vous, y est beaucoup mieux développée, & il y auroit d'autant plus de liaison entre le texte & la glose, qu'ils seroient de la même main.* Pardonnez-moi, mon Reverend Pere; de ne l'avoir pas sçu: quelque cas que je fasse des Mémoires de Trévoux, je vous avoué que je ne les lis pas fort régulièrement.

J'ai dit, il est vrai, que la plupart de nos Flibustiers de Saint Domingue, étoient Normans ou Gascons, & je l'ai dit d'après quelques personnes qui me l'ont assuré, & qui devoient bien le sçavoir. Je puis m'être trompé sur le nombre des 3000 Flibustiers, que M. Ducasse fournit à M. de Pointis, pour l'expédition de Carthagene: peut-être qu'ils n'étoient qu'environ 1500 comme vous le dites, & qu'il y avoit même parmi eux des Boucaniers & des Habitans de Saint Domingue: mais il est toujours vrai, que le plus grand nombre étoient Flibustiers, & on a toujours dit, que c'étoit à leur bravour, que M. de Pointis avoit été redevable du succès de son entreprise.

A l'égard de vos deux dernières remarques, vos idées, & les miennes sont exactement les mêmes. Je vous avouë néanmoins, que je m'attendois à voir dans votre Ouvrage quelque détail sur le zèle, & les travaux des pieux Jésuites, qui cultivent cette Mission. N'y auroit-il point plus d'affectation dans votre silence sur cet article, que dans ce que j'ai dit des Avocats & des Procureurs exclus du nouveau Monde ? Quoiqu'il en soit, mon Reverend Pere, une Histoire Ecclesiastique de l'Amerique, seroit peut-être un sujet digne de votre plume, & comme il paroît que vous connoissez mieux le nouveau Monde que l'ancien, Je suis persuadé, que vous y réussiriez parfaitement. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, mon Reverend Pere, votre très-humble, &c.

Cailleau & Guill. Saugrain, viennent de publier l'*Histoire des Rois de Chypre de la Maison de Lusignan, & les différentes Guerres qu'ils ont eu contre les Sarrafins & les Genoïs*; traduit de l'Italien du Chev. Henri Gibley, Cypriot, 2. vol. in-12. Sans m'amuser à relever deux petites fautes de langage dans ce Titre mal conçu, je me conten-

terai de vous dire, qu'on voit à la tête un Avertissement, où l'Editeur nous apprend, que « celui qui s'est » donné la peine de mettre en France » cet Ouvrage, étoit un homme » fort âgé, qui avoit passé presque » toute sa vie en Italie; *il avoit perdu*, » ajoute-t'il, ou pour mieux dire, il » n'avoit pas assez vécu en France, » pour sçavoir toute la délicatesse de » sa langue maternelle. « (L'Editeur a voulu dire, sans doute, que le Traducteur *avoit perdu* sa langue maternelle.) » Ce fâcheux inconvenient, » poursuit-il, l'avoit mis comme dans » la nécessité de s'exprimer en termes » un peu surannés, & souvent d'embarasser ses phrases de ces tours italiens, que *les élégantes oreilles* ne peuvent souffrir. Il a donc fallu, continue-t'il, retoucher cette Histoire en quelques endroits, rendre plus clair & plus net ce qui étoit obscur & embrouillé, substituer *des mots nouveaux* & reçus à la place de ceux qui avoient trop vieilli, & qui n'étoient plus d'usage. » Enfin il promet obligeamment, que si le Public s'intéresse à cet Ouvrage, *comme on n'en doute point*, on lui en donnera

dans la suite une meilleure Traduction. Comme l'Original Italien est réellement estimable, & mérite d'être traduit en François par une bonne plume, je crois, que l'Editeur, qui vraisemblablement a été le Correcteur de cette Traduction qu'il publie aujourd'hui, fera plaisir au Public de tenir la parole qu'il lui donne. Alors les *élégantes oreilles* ne manqueront pas d'être très-satisfaites, si l'on en juge par son Avertissement. Au reste on pourroit croire, par la manière dont il a essayé de rajeunir & de polir le style antique & maussade de cette Traduction, qu'il en a effectivement une autre toute prête.

Quoiqu'il en soit, il faut se contenter aujourd'hui de celle-ci, telle qu'elle est, en attendant la meilleure qu'on promet. Après tout, une Histoire, de quelque manière qu'elle soit écrite, se fait toujours lire, lorsque les faits sont curieux & intéressans; or il me semble, qu'il y en a quelques-uns de cette nature dans l'Histoire dont il s'agit. Tel est, par exemple, (tome 1. pag. 422.) le fait de Pierre de Lusignan, Roi de Chypre, qui se présente devant le Pape, en qualité

de simple Gentilhomme, pour lui demander la permission de se battre en duel; ce qui lui fit beaucoup d'honneur dans l'esprit de tous les Princes de ce tems-là & du Pape même, dit l'Auteur, *qui l'en estime infiniment*. Les galanteries de ce Prince & celles de la Reine sa femme, que son mari veut faire condamner dans une Assemblée de Seigneurs du Royaume, est encore un endroit digne d'être lu. Toute coupable qu'elle étoit, elle fut déchargée de l'accusation pour l'honneur du Roi, qui souhaittoit pourtant qu'elle fût punie, & son Accusateur fut condamné à sa place. Pierre de Lusignan étoit devenu amoureux d'une jeune veuve, nommée Marie Gibley, qui ne voulut point se rendre aux desirs du Roi. Ce Prince irrité de ses refus la condamna à travailler les fers aux pieds à un Ouvrage public qu'il faisoit faire. Comme le Roi alloit de tems en tems voir ses travaux; lorsqu'il passoit, Marie Gibley avoit toujours soin d'abaisser son jupon, *qu'elle détroussoit promptement*, pour couvrir la nudité de ses jambes; ce qu'elle ne faisoit que pour le Roi.

& jamais pour les autres hommes qui travailloient avec elle, ou qui la voyoient travailler. On lui demanda un jour pourquoi elle en agissoit ainsi : elle répondit, c'est que je ne connois point d'homme ici que le Roi, voulant par-là faire entendre, que tous les autres hommes n'étoient que des femmes, qui n'avoient pas le courage de secouer le joug de la tyrannie. Cependant, comme ce Prince impérieux & imprudent violoit les Loix de l'Etat, & fouloit aux pieds les Coutumes, on conspira contre lui, & on l'assassina. Le détail de cette conspiration est curieux. L'Histoire des Rois de Chypre, dont il s'agit, commence à l'année 1180. & finit à 1472. que mourut au berceau le dernier Prince de la Maison de Lusignan.

Je ne vous entretiendrai point, Monsieur, de deux Comédies nouvelles, qui ont paru sur notre Théâtre François, la *Réunion des Amours*, & le *Chevalier Bayard*, dont la première en prose est de M. de Marivaux, & l'autre est de M. Hautereau. Il y avoit beaucoup d'esprit dans ces deux Pièces, qui, pourtant n'ont eu qu'un

petit nombre de représentations. *La Verité Fabuliste*, Comédie jouée par les Italiens, est plus goûtée.

Je suis, &c.

LETTRE XLVI.

P.

JE vous suis bien obligé, Monsieur, de m'avoir prêté le *Catalogue des Ouvrages* de Monsieur Fourmont l'aîné, Professeur en Langue Arabe, &c. à Amsterdam, 1731. in-12. Vous ne m'avez pas trompé, en m'assurant que j'y trouverois des traits singuliers, & des Anecdotes réjouissantes; & puisque vous avez exigé que je vous entretenne de cette sçavante brochure, je vais entrer dans quelque détail.

M. F. sentant qu'il est un peu ridicule de publier le Catalogue de ses propres Manuscrits, s'écrit à lui-même, pour se persuader qu'il ne sçauroit y avoir de l'orgueil dans la publication d'un tel Catalogue. Je passe les différentes raisons, dont il se sert: mais voici la plus solide: la fierté, dit-il, est le Tic-

des demi-Sçavans. Or peut-on attribuer un pareil *Tic* à un homme de Lettres, qui a passé sa vie dans les plus belles Etudes, & qui a découvert plus qu'un autre dans les espaces immenses de l'érudition? Vous pensez bien, que ce seroit une injustice énorme de releguer dans la Classe, des demi-Sçavans un Auteur absorbé dans l'étude des Langues Grecque, Latine, Arabe, & Chinoise. Sa passion dominante est de voir ses Ouvrages imprimés; par tout il prêche la nécessité de n'en pas priver plus longtemps le Public. Il indique les moyens de les imprimer, & se plaint de ceux qui ne secondent pas ses généreuses dispositions. A la place des Ouvrages mêmes, il nous en donne la liste, qu'il se fait voler par un curieux, fort mécontent de ce que M. F. passe d'un Ouvrage à un autre, sans se soucier de les faire imprimer. *Sommes-nous donc encore dans les siècles de la Librairie manuscrite, s'écrie-t'il?* Mais M. F. manque de mémoire, & il oublie les nobles efforts qu'il a faits pour enrichir le Public de sa Grammaire Chinoise, & de son Pseautier. Je vous invite à relire ce qu'il a écrit au sujet de cette Grammaire. A l'égard de son Pseau-

tier, il n'a pas tenu à lui, qu'il n'ait affriandé les Libraires (pour me servir de termes de M. Gayot de Pitaval) & il nous apprend lui-même, qu'il lût à MM. de Westein quelques morceaux du *Conspéctus* ; mais ces Hollandois plus polis que nos Libraires, au lieu de *branler la tête*, firent un compliment bien flatteur pour M. F. en l'assurant que cet *Ouvrage méritoit plus que vingt autres d'être imprimé au Louvre, & qu'en cas qu'on ne l'y imprimât pas, ils lui offroient très-sincèrement leurs services, & qu'ils se feroient une gloire de l'imprimer très-magnifiquement.* Aussi l'Auteur veut par reconnoissance, que ce Catalogue soit envoyé à ces Libraires étrangers ; mais il me paroît ménager bien peu la passion des Sçavans si avides de parcourir les *espaces immenses de l'Erudition*, puisqu'il leur annonce tristement, qu'on parviendra à lui couper les chemins du Louvre. Car en ce cas il y aura peut-être plus de difficulté à pénétrer la Hollande. Au reste ce ne sera pas la faute de l'Auteur, si ses Livres ne sont point imprimés ; car il les vante assez lui-même, & se métamorphose tantôt en Hollandois, tantôt en Anglois, pour

les louer avec plus d'énergie. En vérité l'industrie d'Auteur ne peut aller plus loin. Mais il manque un peu de vraisemblance dans une de ses fictions. *Pendant que pour les productions les plus minces, & par intrigue plus que par mérite, dit le prétendu Hollandois, nous voyons nombre d'ignorans dans les plus belles places, & posséder des commodités qui devoient être la récompense des Sciences & de la vertu.* Ces sortes de traits font bien sentir que cette seconde-Lettre est écrite à Paris, & datée de Leyde.

M. F. a un peu mauvaise opinion de l'Erudition des François, il dit hardiment, *que la populace Littéraire fait ici le plus grand nombre, que nos Théologiens à treize ans ne connoissent pas une lettre Hébraïque, qu'entre mille on en trouve à peine deux, qui connoissent les Elemens de l'Hebreu.* Mais je ne puis concilier cette ignorance Hébraïque, avec ce que dit M. F. pag. 18. *Pendant quinze ans j'ai enseigné l'Hebreu dans Paris à quantité de jeunes gens de condition, à des Bacheliers, des Licentiés, des Docteurs, des Prélats, &c.* Quelle idée veut-il, que nous ayons de ses Grammaires Hébraïques, & de ses talens, si après

tant de travaux, il n'a pû former aucun Eleve ? Mais cette amere critique contre nos Théologiens, n'est-elle pas adoucie par la Réflexion qu'il fait pag. 34. au sujet d'une Brochure adressée à MM. du Clergé de France, & où il parloit de quelques-uns de ses Ouvrages : *Ces Messieurs*, dit-il, *la reçurent d'une maniere digne de leur érudition.* Il prétend même, qu'encore que le Grec paroisse commun, il n'y a pas trente personnes qui le sçachent, pendant que trente mille le méprisent. Cependant M. F. pag. 29. paroît penser plus avantageusement de l'érudition Grèque de la Nation, & nous apprend qu'il a interrompû la Traduction Françoisse de l'Hippolyte d'Euripide, parce que *parmi les gens de Lettres il y en a à présent beaucoup qui sçavent le Grec.* Je vous demande, Monsieur, comment on pourroit concilier tous ces faits ?

Le Catalogue commence par les Dissertations lûes à l'Académie des Inscriptions. Il y en a vingt-huit sur différentes matieres : mais il paroît que l'Académie n'a pas une idée assez sublime de l'érudition de M. Fourmont ; car à peine a-t'elle daigné insérer dans ses Mémoires des Extraits
de

de quelques Dissertations. Aussi l'Auteur a de la peine à digérer cette indifférence. Il se plaint de ce qu'en donnant l'Extrait d'une Dissertation sur un passage d'Horace, *on a oublié ce qui regarde, Cumque, en quoi consiste*, dit-il p. 4. *le nœud de la difficulté*: En effet ce point n'est pas moins curieux que plusieurs autres, dont on a fait le sujet de quelques sçavantes Dissertations: mais la plainte qu'il fait p. 10. à l'occasion de sa Dissertation sur la Litterature Chinoise, est un peu plus sérieuse. *On en a donné un Extrait dans les Mémoires de l'Académie*, dit-il, *où aucun de ceux qui l'avoient entendue, n'a pu la reconnoître; d'ailleurs l'impression est pleine de fautes, même dans les choses les plus communes*. Il ajoute page 50. que M. Freret est l'Auteur de cet Extrait. C'est à ce Sçavant à se justifier d'une accusation de cette importance.

Ce qu'il fait dire à M. Pinsonnat, Censeur Royal, n'est pas moins remarquable. M. F. lui ayant porté la Traduction Latine du Commentaire d'un Rabbin sur l'Ecclesiaste; ce Censeur, après l'avoir approuvée, lui fit entendre que ses études n'étoient plus de ce

Pays-ci , & qu'il feroit mieux de composer des Romans. On est bien tenté de croire , que c'est une plaisanterie , dont l'Auteur a voulu égayer son Catalogue.

Si jamais on travaille à l'Histoire des Princes sçavans , on n'oubliera point ce que dit M. F. à l'occasion de son Commentaire sur les Pseaumes ,
 » M. le Duc d'Orleans défunt , dit-il
 » pag. 41. m'ordonna en 1722. de lui
 » apporter cet Ouvrage. Charmé de
 » l'ordre & des explications critiques
 » & historiques, il me-promit de fournir à la dépense de l'impression , par
 » tout où je voudrois le faire imprimer : il ajouta même qu'il y joindroit un Traité fait par lui sur la
 » Musique des Hebreux. «

Avant que d'entrer dans le détail des Ouvrages , qui regardent la Littérature Chinoise , M. Fourmont a cru devoir se purger du crime de Plagiat , que lui a reproché M. Freret. Voici en peu de mots le sujet de cette dispute. A la mort du Sieur Hoamge , Chinois , chargé par Louis XIV. de travailler à un Dictionnaire de la Langue Chinoise , tous ses papiers furent remis à M. F. d'où M. Freret , qui avoit

travaillé avec cet Etranger , a conclu
que M. Fourmont s'étoit approprié ses
travaux , & ceux du sieur Hoamge. M.
F. fait son Apologie , & met en même
tems *au rabais* la Science Chinoise de
M. Freret, voici comme il lui parle :
» Personne n'est ravi plus que moi de
» voir, que M. Freret , a au moins ai-
» mé la Nation Chinoise. Si par la
» suite , & lorsque j'aurai fait impri-
» mer la Grammaire , & quelqu'un de
» mes Dictionnaires Chinois , surtout
» le Dictionnaire par clefs , il veut
» faire l'honneur à nos Chinois d'ap-
» profondir leur Langue , je veux di-
» re de l'étudier dans ses caractères ,
» s'il veut se mettre en état de tradui-
» re , ou d'extraire quelques-uns de
» leurs Ouvrages: (Il sçait qu'ils sont ,
» en grand nombre , & methodi-
» ques , & digne d'être lûs , je le lui
» ai montré vingt fois) dans une
» moisson si vaste & si honorable , il
» me trouvera certainement toujours
» porté à seconder ses travaux : mais
» aujourd'hui , riche comme il est de
» son propre fonds , dans l'Histoire ,
» la Géographie , & plusieurs autres
» Sciences , ne doit - on pas être
» surpris qu'il jette sur les Ouvrages

» d'un ami , un soupçon de Plagiarif-
 » me ? Avois-je besoin , moi , des tra-
 » vaux des autres , pour avoir au
 » moins quelque petit rang dans la
 » Litterature ? » Cette plainte modeste doit toucher M. Freret , & tous les autres Sçavans.

Vous jugez bien qu'il ne me conviënt pas de faire une ennuyeuse énumération des Ouvrages de M. Fourmont sur la langue Chinoise. J'aime mieux vous entretenir de quelques faits qui le regardent personnellement. A la fin du long Catalogue de ses Ouvrages, il fait cette remarque. » Ce
 » Catalogue *devient incroyable* : ce n'est
 » pas tout , mais c'est trop selon moi ;
 » & pour ma santé & pour ma fortune , n'auroit-il pas mieux valu se
 » contenter d'Horace , Virgile , Racine, & viser à la faveur des Grands,
 » qui est souvent le fruit de cette érudition aisée ? « Mais en cela , M. F. se trompe : un Erudit un Grammairien ne sent pas toujours les beautés d'Horace , de Virgile , & de Racine, & réussit rarement à s'insinuer dans l'amitié des Grands.

En 1722. M. le Duc d'Orleans voulut gratifier M. F. de la premiere pen-

sion qui viendrait à vacquer. « Quoi-
» que peu accommodé des biens de la
» Fortune, je le remerciai, dit-il p.
» 80 & lui représentai, que ce n'étoit
» pas encore mon rang; je ne venois
» effectivement selon le Tableau,
» qu'entre M. Blanchard & M. Har-
» dion : mais je me piquois d'un Hé-
» roïsme aujourd'hui méprisé. M.
» Hardion & M. Banier, tous deux
» du premier mérite, tous deux mes
» amis, mais enfin associés postérieurs,
» ont pris le pas, & l'on a donné à un
» Reglement nouveau, un effet ré-
» troactif. « Je passe plusieurs autres
Anecdotes également curieuses & in-
téressantes.

Vous me dispenserez encore, s'il
vous plaît, d'entrer dans le détail des
incidens qui ont arrêté l'impression de
la Grammaire Chinoise de M. Four-
mont ; pendant lequel tems a paru à
Canton celle du P. Premare, Jésuite.
Rien n'égale la noble jalousie que M.
F. a montrée en cette occasion, afin
de ne pas passer pour le copiste du P.
Premare, & j'ai admiré la bonté excessi-
ve de la personne, qui a bien voulu
se prêter à cette petite vanité d'Au-
teur.

Permettez-moi de vous dire , Monsieur , que vous êtes un peu injuste à l'égard de M. Fourmont. Dans le Billet que vous m'avez écrit , en m'envoyant son Catalogue , vous le comparez au Grammairien Appion , qu'on appelloit le Tambour de toute la terre , à cause du grand bruit qu'il faisoit en s'applaudissant en tout & par tout ; & pour justifier ce trait satirique , vous remarquez qu'il se met au-dessus des Morins , des Muis , des Walrons , des Capels , des Grotius , des Ligfoots , des Scaligers , des Sau-maises , des Lipses , des Martinus , des Vossius , des Millius ; enfin vous ne pouvez supporter un Auteur , qui dit , *qu'il y a bien du neuf sur l'érudition Orientale* , dans un Ouvrage fait à l'âge de 22. ans , & qu'en 20. ans il a trouvé peu de choses à changer. Que personne n'a rien donné d'aussi recherché que lui sur les Livres Poétiques de l'Ancien Testament. Il me semble cependant que ce noble orgueil ne sied pas mal à un homme qui a tant écrit sur les Langues Latine , Grecque , Hébraïque , Chaldaïque , Syriaque , Rabbinique , Samaritaine , Thalmudique , Arabe , Ethiopienne , Copte , Turque , Persanne ,

Armenienne , Thibetienne , Allemande , Italienne , Chinoise , &c. Considérez d'ailleurs , que , lorsque quelque un de ces Ouvrages manuscrits si estimés par M. Fourmont , est par hazard imprimé , alors il perd un peu de son prix , & l'Auteur n'ose presque avouer l'Ouvrage. Ainsi en parlant de deux Livres imprimés , l'un contre *la Religion prouvée par les Faits* , & l'autre contre les *Regles pour l'intelligence des saintes Ecritures* , il dit simplement , qu'on les lui attribue. Si par malheur tout ce grand nombre d'Ouvrages étoit une fois imprimé , M. F. ne le regarderoit plus comme le Roi des Erudits. Je lui conseille de ne point sacrifier ces Manuscrits aux Libraires , & de jouir tranquillement de la belle réputation que lui donne son Catalogue. Enfin , vous observez malicieusement , que M. F. qui a pâli sur l'étude des Langues sçavantes ; a négligé sa langue maternelle ; mais ce reproche est injuste ; c'est un air de sçavant , de ne pas daigner sçavoir la Langue de sa Nourrice.

Je veux à mon tour vous indiquer un Catalogue de Livres , mais plus utile & plus intéressant , c'est la *Biblio-*

théque choisie de M. Colomiés , augmentée des Notes de Messieurs Bourdelot , & de la Monnoye , & autres , Paris 1731. in-12. Cette nouvelle Edition a été faite avec beaucoup de soin ; on a pris la peine de comparer les deux premières éditions , publiées par Colomiés , & l'on a inséré au bas des pages quelques traits supprimés dans la seconde. Les Notes de Messieurs Bourdelot & de la Monnoye sont curieuses & celles des Auteurs anonymes ne sont pas moins estimables. On trouve dans la Préface , la Vie de Colomiés , qui me paroît faite avec plus d'exactitude , que celle dont le P. Nicéron a orné le V I I. Tome de ses Hommes Illustres. J'ai encore remarqué que les deux Ecrivains de la Vie de Colomiés se contredisent sur un fait. Le P. N. dit que ce *Litterateur fit en Hollande connoissance avec Isaac Vossius , & qu'il se retira après en Angleterre , & l'Anonyme nous apprend que ce fut à Paris que Colomiés contracta avec Isaac Vossius une liaison qui dura toute sa vie , que Vossius l'emmena en Hollande , d'où il revint en France un an après , & qu'il y demeura jusqu'en 1681. qu'il passa en Angleterre , où Vossius le re-*

du Parnasse. XLVI. Lettre. 417
qui est encore chez lui. Quelques détails de
cette espece qu'on ne trouve point
dans les Memoires pour servir à l'Histoire
des Hommes Illustres, font
croire que les recherches de l'Anonyme
sont plus sûres & plus exactes.

Cette Bibliotheque étoit un peu
rare, avant l'édition qu'en donna Fabricius
dans le Recueil des Oeuvres
de Colomiés *in-4º.* 1709. On doit
pourtant être obligé à ceux qui l'ont
fait réimprimer avec leurs Notes, &
avec celles de Messieurs Bourdelot &
de la Monnoye; ce Commentaire la
rend plus utile & plus curieuse. J'au-
rois voulu qu'on ne se fût pas borné à
citer les nouvelles Editions de quel-
ques Livres.

Les Notes de M. de la Monnoye
sur les Ouvrages de M. Colomiés, de
l'Édition de M. Fabricius, feront plai-
sir aux amateurs de l'Histoire Litteraire.
Mais ce Critique François s'est
trompé, p. 359. en attribuant à Marc-
Antoine de Dominis, la Traduction
Latine de l'Histoire du Concile de
Trente par Fra-Paolo, Traduction que
Dominis méprisoit lui-même, & qui
est sûrement de Newton & de Bedell,
ainsi que le prouve Richard Simon,

Lettre choisie XXXI. T. 2. p. 219. édit. de 1730. C'est encore une erreur d'attribuer à l'Abbé de Saint-Real la Lettre contre la Traduction de l'Histoire de Fra-Paolo par Amelot de la Houffaye. M. Simon, p. 218. de la Lettre citée, dit clairement, que son neveu en est l'Auteur. Cette remarque me fait souvenir de ce que vous m'avez dit plusieurs fois, que M. de la Monnoye étoit médiocrement versé dans la moderne Litterature François.

Au reste cette Bibliothèque de Colmiés renferme des faits curieux, des traits d'une érudition peu commune; & un détail de Livres choisis. La Critique en est exacte, modérée, & impartiale. On sent par tout l'honnête homme, qui rend justice à chacun, sans avoir égard à la différence des Religions. La vie du célèbre P. Sirmond, imprimée dans ce volume, & qu'on ne trouve pas dans la collection de Fabricius, est une preuve éclatante de cette moderation si rare, même parmi les personnes, qui dans le sein de la même Religion, pensent diversement sur des points indifférens.

Attirez-vous crû, que pour avoir insinué doucement & en peu de mots.

à M. Gaullier, qu'il feroit bien de discontinuer ses compilations Grammaticales, il eût fait imprimer de prolixes Remarques, où certainement il ne fait débauche ni de raisonnement, ni de politesse? Eu égard au nombre des Volumes publiés par ce Professeur de Quatrième, nous lui avons donné le titre d'*infatigable & de fécond Grammairien*. Parler ainsi d'un homme tel que M. G. c'est certainement le louer; cependant il regarde ce trait comme une injure, & a recours à des calculs Algebriques, pour nous prouver qu'il n'est pas un Grammairien fécond & infatigable. Il nous apprend donc, qu'outre six feuilles de Rudiment & d'autres puerilités Grammaticales, il n'a composé que douze volumes, dont six traitent de Regles de Grammaire, un autre de Regles de Poétique, & les cinq autres sont des Auteurs Grecs & Latins, *notés* (dit-il) à l'usage des Classes. Je vous fais grace de quelques autres calculs aussi importants. Avec un peu de bon sens; on conclut de l'énumération de tant d'Opuscules; que M. G. est un Grammairien fécond & infatigable. Mais ce n'est pas là la maniere de raisonner; & se dissimu-

lant à lui-même son admirable fécondité, il assure, que nous l'avons décoré de ce titre, précisément à cause des Scholies, dont il a crû embellir l'excellente Methode de M. le Fevre, pour commencer les Humanités Greques & Latines: & là-dessus il nous dit, que pour un si court ouvrage, on ne peut nommer infatigable, *un homme accoutumé à porter quatre heures & demie tous les jours le pesant fardeau d'une Classe.* Peut-on employer une plus judicieuse réponse?

Le reproche qu'il nous fait de n'avoir pas fait mention de M. le Fevre, est injuste; estimant autant que nous le faisons, ce judicieux & habile Critique, pouvions-nous mettre son nom à côté de celui de son Commentateur? Vous conviendrez avec moi, que nous aurions été obligés de ne donner à l'un aucun des éloges que nous aurions donnés à l'autre, & c'étoit un inconvenient que nous voulions éviter.

M. Gaullier nous métamorphose en Prophetes, pour avoir dit qu'il *regalerait encore ses écoliers d'un bon nombre de volumes*; comme si l'on prophétisoit en annonçant, qu'un Grammairien accoutumé à barbouiller du papier, ira

toûjours son train, c'est une induction tirée de l'empire de l'habitude. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'à ce sujet il reproche au Nouvelliste de *s'ériger en Prophète de malheur ou en discurs de mauvaises aventures* ; car, ajoute-t-il avec une naïveté admirable, *ne peut-on pas donner ce nom au regai d'un bon nombre de volumes de Grammaire qu'il pronostique à mes écoliers* ? Les Livres du Professeur sont donc de *mauvaises aventures* pour ses disciples : je n'ai garde de le contredire. Il est encore plus plaisant de le voir ensuite traiter d'*insectes de la basse Littérature*, & de ravageurs du *Pays de la Grammaire*, ceux qui enfantent des systêmes nuisibles au débit de ses Ouvrages, *Hinc ira, hinc lacryma.*

Après cette solide Apologie de ses écrits, il entreprend de décrier le Nouvelliste du Parnasse, & cite à ce sujet deux Textes de l'Écriture Sainte & un vers de Virgile. Le contraste est singulier. Cette censure est farcie d'injures plates & grossières. Vous me dispenserez d'entrer dans un détail si bas & si désagréable. Au lieu de nous fâcher contre lui, ne devons nous pas plutôt le remercier de ne nous avoir

pâs traité de fous & d'heretiques? Obligantes épithetes, dont il a honoré les Auteurs des nouvelles Grammaires.

Mais comment M. G. a-t-il osé nous imputer des jugemens injustes & précipités contre les Rollins, les Giberts, les *Voltaire*? Aucun Journaliste n'a donné plus d'éloges que nous, à ces Auteurs. Est-ce blesser l'équité, que de remarquer de legeres taches dans leurs Ouvrages? A l'égard de M. de Voltaire, ceux qui veulent se dissimuler ses talens, nous accusent d'être ses aveugles admirateurs. Sur quoi donc le Grammairien peut-il appuyer sa censure? Que ne se reproche-t-il plutôt à lui-même d'avoir ridiculement attaqué M. Rollin sur différens points, où il faut plus de goût & d'esprit, que de mémoire & d'érudition Grammaticale?

Dix lignes que nous avons écrites à l'occasion de la dernière brochure de M. G. ont produit une Réponse de dix pages, inserée dans le *Mercur*e d'Octobre. Quelle brillante fécondité! Cependant ce n'étoit pas tout; car voici comment M. G. finit. » Voilà » une partie de ce que j'avois à vous » répondre pour défendre contre le » Nouvelliste Parnassien, le peu de

» réputation que je me suis acquise
 » depuis quinze ou vingt ans , qui
 » m'est nécessaire pour continuer ma
 » profession avec honneur , & que ce
 » Critique injuste veut ; mais ne doit ;
 » ni ne pourra m'ôter. « Comment
 M. G. a-t'il pû s'imaginer , que deux
 mots uniques seroient capables de di-
 minuer sa réputation ? Jamais le Nou-
 velliste n'a prétendu dégrader ses ta-
 lens , & pour vous faire connoître com-
 bien on doit estimer ce-Professeur , je
 vais vous citer quelques traits qui re-
 présentent vivement les vûes nobles
 & élevées qu'il se propose dans l'édu-
 cation de la Jeunesse. *Comme on dresse
 de bonne heure , dit-il , les jeunes veaux
 & les petits poulains pour l'exercice de la
 campagne ; de même , dès que les enfans
 peuvent parler , on doit leur enseigner à
 lire & ensuite à écrire.* P. 75. de ses No-
 tes sur la Méthode de M^r le Fèvre. Il
 remarque encore , que pour donner à
 un enfant les premiers principes de la
 Langue Françoisse & Latine , il n'y a
 rien de meilleur que ses Feuilles vo-
 lantes , & il ajoute , que s'il étoit char-
 gé de l'instruire , il s'y prendroit ainsi :
*Je distillerois mes paroles goutte à goutte
 dans ses oreilles , & dans son esprit , qui*

est d'une étroite embouchure, j'imiterois les bonnes nourrices qui fourent dans la bouche des petits enfans des morceaux très-menus. Je ne dois pas oublier de vous dire que M. G. se donne la peine d'indiquer divers Livres, où l'on trouve des caractères du Pédant, & de la pédanterie; ce qui est très-digne d'être lû par tous ceux qui n'en ont pas encore une idée bien claire.

Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

Z.

COMME je sçai, Monsieur, que vous aimez les Estampes curieuses, je suis persuadé, que vous ne me sçaurez pas mauvais gré de vous entretenir d'un Recueil de Figures, publié depuis peu en Hollande, & intitulé : *Images des Heros & des Grands Hommes de l'Antiquité, dessinés sur des Médailles, des Pierres antiques & autres anciens monumens*, par Jean-Ange Canini, &c. à Amsterdam 1731. in-4o. Cet Ouvrage fut imprimé en

1669. en Italien : les Figures furent gravées par Estienne Picart le Romain, & Guillaume Valet, deux des plus habiles Maîtres du siècle passé, qui se trouverent à Rome, lorsque Canini entreprit de publier son Livre. Canini, qui étoit habile Peintre, étoit sçavant dans l'Antiquité, & excelloit à dessiner les Pierres gravées, qu'il touchoit avec un esprit, & une légereté de main admirables. Il avoit surtout l'art de conserver la finesse des airs de tête.

Canini vint en France à la suite du Cardinal Flavio Chigi, Légat du Saint Siège, & eut l'honneur de connoître M. Colbert, qui, selon la maxime des grands Ministres, protegeoit les Lettres & les beaux Arts. Le Peintre Italien lui communiqua le-dessein de son Ouvrage, & le Ministre, pour le piquer d'une noble émulation, l'engagea à l'offrir à Louis XIV. Canini revenu de Rome, pensa tout de bon à remplir un engagement si honorable; mais la mort l'enleva peu de tems après. Marc-Antoine Canini son frere, se chargea de ce qui restoit à faire, & publia ce Recueil. C'est tout ce qu'on sçait de cet Auteur.

Ces Figures sont accompagnées

d'une explication curieuse , & qui fait connoître la capacité de Jean Ange, & de Marc-Antoine Canini dans l'Histoire & dans la Mythologie. Il m'a paru qu'ils ne sçavoient point le Grec , puisqu'en citant les Auteurs écrits en cette Langue , ils copient les Traductions Latines. Mais ce qui est très-certain , c'est qu'ils l'avouent ingénument : bien différens de ces petits Ecrivains , qui sçachant à peine les élémens de cette Langue , annoncent des Editions des Auteurs les plus difficiles , & chargent leurs compilations de passages Grecs , qu'ils seroient bien embarrassés d'expliquer.

Je ne sçai si M. de Chevrieres , Auteur de la Traduction Françoisse , s'est donné la peine de consulter les sources , & d'examiner si les Traductions sont fideles, car il nous dit simplement qu'il a rétabli les passages anciens , ce qui pourroit ne se rapporter qu'aux Traductions citées dans cet Ouvrage , ou aux autres textes Latins. Ce travail eût pourtant été plus utile , que cet amas de Notes triviales de Géographie , d'Antiquités Romaines , & d'Histoire. Il faut néanmoins avouer qu'il y a quelques remarques estimables

bles. La Traduction m'a paru litterale & fidele ; & l'on voit bien que l'Auteur a sacrifié à cet avantage les agrémens du stile.

On a aussi imprimé le texte Italien en faveur de ceux qui sont en état de le lire ; & le Traducteur assure qu'il est plus correct que dans la premiere Edition. Un autre avantage est la nouvelle gravure des chiffres & des noms des Planetes , qui ont été d'abord fort mal gravées. Enfin le Libraire n'a rien épargné pour la beauté du papier & du caractère.

Vous ne vous attendez pas , que je fasse passer en revûe les cent cinq Figures qui composent ce Recueil. Je me contenterai de vous faire observer , que les Canini tombent quelquefois dans le défaut de certains Erudits , qui trouvent du mystère dans les moindres choses : par exemple ; ils citent une Médaille de bronze , qui représente Anacréon avec *des cheveux dressés sur le haut de la tête , qui levent leur pointe vers le Ciel* , & dans toute son attitude , *il paroist agité d'une fureur divine*. Ne conclueriez-vous pas de-là que l'Ouvrier a ainsi ajusté sa chevelure pour caractériser l'ivresse Poëti-

que. Rien n'est plus naturel, ce me semble. Cependant les Canini trouvent un trait moral dans le désordre des cheveux d'Anacréon. » Cette représentation, disent-ils, est moins le caprice de l'Ouvrier, qui peut paroître avoir voulu faire voltiger les cheveux au gré du vent, qu'une allusion mystérieuse, à ce que rapporte un certain Sçavant dans *Petrus-Valerianus*; sçavoir, que Platon compare l'homme à un Arbre, avec cette différence, que l'Arbre tient ses racines fichées en terre, que l'homme porte vers le Ciel les siennes, dont les cheveux sont l'emblème: voulant marquer par là que l'ame descend en nous du Ciel, qu'elle nous infuse la vertu, de la même manière que l'Arbre reçoit sa substance de ses racines. « Je vous avoue, que cette réflexion me paroît plate & inutile.

Les observations sur Homere, dont on voit une Médaille de cuivre de Corinthe, ne sont pas entièrement exactes. On y dit, que *plus de cinq siècles se sont écoulés avant que la plus sçavante Ville de la Grece (Athenes) eût entendu parler des Oeuvres du fameux Home-*

re ; qu'Hipparque, fils de Pisistrate, les fit connoître. Cependant tout cela est faux ; Lycurgue presque contemporain d'Homere, copia les Oeuvres de ce Poëte dans un voyage qu'il fit en Ionie, les apporta à Lacedémone, mais sans ordre & sans suite, d'où ils se répandirent dans la Grece. Ce fut Pisistrate lui-même, qui, selon le témoignage de Cicéron, arrangea tous ces lambeaux, les remit dans leur ordre naturel, & en composa deux corps d'Ouvrages, tels que nous les avons aujourd'hui, partagés en vingt-quatre Livres. Hipparque fils de Pisistrate, ne fit que publier une Edition plus exacte des Oeuvres d'Homere. Ainsi Athenes a la gloire d'avoir conservé, renouvelé, & en quelque sorte perfectionné Homere. Le Traducteur a fait une longue remarque à ce sujet, & sur le siècle où a vécu Homere : mais il auroit dû avertir, qu'il avoit tiré tout cela de la Préface sur l'Iliade, & de la Vie d'Homere par Madame Dacier. Pour moi, je déclare que j'ai pris ce que j'avance dans *l'Essai sur les Ecrits de ce Poëte*, par M. Pope, qui a été traduit si élégamment il y a quelques années a-

vec quelques autres morceaux de ce Poëte Anglois.

On trouve quatre Médailles d'Alexandre le Grand , qui ont donné lieu aux Auteurs , de raconter les actions les plus remarquables de ce Héros. Ils n'ont pas oublié d'observer , que
» ses Courtisans & ses Flateurs pouf-
» serent l'adulation jusqu'à imiter le
» son & la rudesse de sa voix : à peu
» près comme les Disciples de Pla-
» ton s'étoient accoutumés à porter
» les épaules resserrées , à l'exemple
» de ce Philosophe , de même que
» ceux d'Aristote avoient la complai-
» sance de prendre son begayement. «
Dans notre siècle ce goût d'imitation n'a pas moins été ridicule ; on a vu de jeunes Auteurs chercher à plaire à certains beaux esprits , en imitant leur fade & doucereux jargon : & cette politique a réussi à quelques uns , & les a élevés à des places qu'ils n'auroient jamais obtenues , s'ils avoient écrit d'une maniere raisonnable & naturelle.

On propose par Souscription l'*Histoire Métallique des XVII. Provinces des Pays-Pas, depuis l'abdication de Charles-Quint, jusqu'à la paix de Bade en 1716.*

du Parnasse. XLVII. Lettre. 431
traduite du *Hollandois* de Monsieur
Gerard Van-Loon, en cinq Volumes
in folio, 1732. Ce n'est point un Ou-
vrage où l'on trouve précisément une
explication sèche de Medailles ; mais
une Histoire Civile, Militaire, Ec-
clesiastique, & Généalogique des
XVII. Provinces des Pays-Bas, tirée
des Historiens les plus fidèles & les
plus exacts. En un mot c'est une His-
toire très-considérable & très-éten-
due, où l'on trouve les Pièces justifi-
catives des faits. Les Libraires ne dou-
tent point qu'on ne la préfère à tou-
tes les Histories des Pays-Bas, qui ont
paru jusqu'en ce jour, & peut-être
même à tout ce qu'on a encore vû de
plus curieux en ce genre. On pour-
roit se dénier de ces éloges, si le grand
succès qu'elle a eu dans sa Langue ori-
ginale, ne les justifioit. C'est ce qui a
engagé les Libraires à publier cette
Traduction, laquelle probablement
sera recherchée.

Cette Histoire renferme 2945. Mé-
dailles & leurs revers, gravées par les
meilleurs Maîtres du Pays. Il y aura
outre cela quelques-autres Planches,
des Titres rouges & des Vignettes. A
l'égard du papier, ils déclarent, qu'il

fera conforme au projet des Soufcriptions , & que les caracteres seront neufs.

L'Ouvrage entier coûtera aux Soufcripteurs cent trente - cinq Florins ; courant de Hollande *pour le grand papier* , & quatre-vingt-dix *pour le petit papier*.

En approuvant nos Réflexions générales sur l'Histoire ancienne de M. Rollin , vous observez , que nous aurions dû examiner si cet ingénieux compilateur a fidelement consulté & traduit les Originaux qu'il cite , & vous fondez le motif de ces recherches sur l'aveu qu'il fait de s'être appliqué un peu tard a l'étude de la Langue Greque. Mais n'avez - vous pas reconnu dans cet aveu la singuliere modestie de M. R. ? Pour moi , convaincu de sa capacité , je ne doutois pas de son exactitude ; j'avouë , que dans une Histoire si étendue & si variée , il est impossible qu'on ne rencontre quelques petites méprises ; mais après tout ces méprises ne dégradent point un Ouvrage important & rempli de tant de beautés.

Votre observation a cependant piqué ma curiosité ; & m'étant mis à examiner

examiner quelques faits tirés d'Hérodote , je vous dirai que j'ai été un peu surpris de les trouver altérés. Je vais vous communiquer mes petites remarques , que je vous prie de regarder , comme celles que nous faisons quelquefois sur les grands Ecrivains de l'Antiquité ; remarques qui ne diminuent point l'admiration que nous avons pour leurs Ouvrages.

M. R. p. 85. du Tome premier , décrit ainsi les différentes manières d'embaumer les corps parmi les Egyptiens : » Les uns avec des ferremens faits exprès pour cela , commençoient par vider le corps de tout ce qui est le plus susceptible de corruption , la cervelle , les entrailles & les intestins. « Hérodote dans l'endroit cité à la marge , dit seulement , qu'on vuidoit la cervelle par les narines avec des ferremens ; mais le corps & les entrailles on les vuidoit en faisant au côté une ouverture avec une pierre d'Ethiopie , & Diodore cité à la même marge , ne dit rien qui puisse autoriser l'interprétation de M. Rollin.

Les Traductions Latines sont si commodes pour les Traducteurs Fran-

çois, que les plus habiles se refusent rarement à la tentation de les copier. C'est ainsi qu'un sçavant Jésuite ne fit pas difficulté de se servir, il y a quelques années, d'une Traduction Latine de Denys d'Halicarnasse. Croiriez-vous, que M. R. a quelquefois profité de la même commodité ? Rien n'est plus vrai, comme vous le verrez bien-tôt. » Asychis, dit-il p. 147. » fit graver sur sa Pyramide cette inscription, NE ME COMPAREZ POINT AUX AUTRES PYRAMIDES FAITES DE PIERRE, &c. Mais le mot Grec dans l'Edition d'Etienne, citée par M. R. & dans les postérieures, ne peut signifier *comparer*. Valle a traduit *ne me compares* : mais Etienne & les autres Editeurs d'Hérodote ont observé, que Valle en mettant *compares*, avoit lû dans le Grec un autre mot que *κατοβολῆς* *Videtur Valla aliud legisse quam κατοβολῆς*, dit Gale, Edition d'Hérodote d'Angleterre. M. Rollin auroit-il pris son NE ME COMPARE'S POINT dans le Latin de Valle, sans examiner la signification du mot Grec, & sans consulter la note des Editeurs d'Hérodote ?

M. Rollin, p. 161. dit que » Psam.

» mitique fit élever séparément à la
 » campagne, dans deux cabanes fermées
 » deux enfans nés tout récemment de
 » pauvres parens , & qu'il chargea un
 » Berger de les faire nourrir par des
 » chevres . . . avec défense de laisser
 » entrer personne dans ces cabanes. «
 Ce fait est tiré d'Hérodote , Livre 2.
 c. 2. où il paroît que les deux enfans
 étoient dans une même cabane , *in*
deserta casa ambos seorsum locari. De ce
 mot *seorsum* , que M. R. a rendu par
séparément , il a conclu qu'on les mit
 dans deux cabanes séparément ; au
 lieu qu'ils étoient tous deux ensemble ;
 & seulement séparés du reste du gen-
 re humain ; puisqu'on voit dans la
 suite , que ces deux enfans tendoient
 leurs mains au Berger qui ouvroit la
 porte : *Ambo pueruli porrectis manibus*
allabentes , &c.

Je ne trouve pas beaucoup de jus-
 tesse dans la raison que M. R. appor-
 te pag. 163 pour faire voir que ces en-
 fans n'avoient pû exprimer aucun
 son. On convient , dit-il , que les
 sourds de naissance sont muets, par-
 ce que n'ayant jamais entendu pro-
 noncer aucune parole , ils sont hors
 d'état de parler. Mais ce principe est

ici déplacé. On amenoit à ses enfans des cheyres , dont ils pouvoient avoir entendu le cri , & par conséquent ils n'étoient pas sourds , & il est aisé de concevoir , que d'après le cri de ces animaux , ils avoient pû former ce mot *bec* ou *beccos*.

Dans le Tome II. page 129. M. R. dit , que Crésus voulant s'assurer de la vérité des Oracles , » il envoya » à tous ceux qui étoient les plus célèbres , soit dans la Grece , soit » dans l'Afrique , des Députés , qui » avoient ordre de s'informer chacun de leur côté de *ce que faisoit Crésus dans un certain jour, & une certaine heure qu'on leur marqua.* « Il faut avouer que dans le texte Grec le sens est suspendu ; mais en réfléchissant , il est aisé de s'appercevoir que ces Députés avoient ordre de scavoir dans le même - tems , ce que faisoit Crésus le jour qu'ils partirent de Sardes. Ce texte est bien expliqué par M. Kuster dans sa Critique de l'Hérodote de Gronovius , inserée dans le Tome V. de la Bibliothèque ancienne & moderne de M. le Clerc. Il paroît que M. Rollin a plutôt songé à éluder la difficulté , qu'à l'éclaircir. D'ail-

leurs il a visiblement copié la version Latine.

Ce qu'il ajoute ensuite en faveur de l'Oracle de Delphes , n'est pas plus exact : Assuré de la véracité du Dieu » qu'il vouloit consulter , dit M. R. » page 130. Crésus fit immoler à » son honneur trois mille victimes , & » fit fondre , &c. Ce fait est tiré d'Hérodote , lib. 5. n. 50. κίνηα τὰ παντὰ θύσιμα τρεῖς χίλια ἑθύσε, *immolavit lecta pecora numero ter mille*, dit Valle ; il immola trois mille victimes ; ainsi M. Rollin s'est servi de la Traduction Latine , & n'a pas consulté le Grec qui signifie , *immolavit pecora qua immolari consueverunt , omnia ad tria millia*, id est , *ex omni genere animali , quod lege Sacrorum licebat Diis offerre*, *immolavit tria millia ex unaquaque specie* ; c'est-à-dire , il immola trois mille animaux de chaque espece, qu'il étoit permis d'offrir aux Dieux. C'est-là le sens que ni Valle , ni M. Rollin son copiste , n'ont point entendu. Gale dans l'Edition d'Hérodote d'Angleterre , a bien pris le sens du texte Grec , à une faute près , qu'il a faite en mettant *trecena omnia* au lieu de *tria millia omnia*. Casaubon dans ses Notes sur Strabon , p.

70. a bien expliqué cet endroit , & dit que *mdvra* signifie *ex unaquaque specie*. Castalion & Gale ont adopté cette interprétation.

Le compliment que M. R. met dans la bouche de Préxaspe , un des principaux Officiers de Cambyse ; n'est pas fidelement exprimé. Quelle apparence , que ce Courtisan forcé de dire à un Prince fier & brutal , ce que les Perses pensoient de lui , réponde ainsi p. 330. » ils sont un peu » blessés de votre penchant *excessif* » pour le vin. « Que Cambyse avoit de pénétration de repliquer : *J'entends ; c'est - à - dire , qu'ils prétendent que le vin me fait perdre la raison !* Ce penchant *excessif* pour le vin , avoit-il besoin d'un pareil Commentaire ? Hérodote cité à la marge fait répondre simplement à Préxaspe : les Perses disent que vous êtes trop adonné au vin , *nimis te vino deditum aiunt esse*. Sénèque indiqué aussi à la marge , s'exprime ainsi : *Préxaspes monebat ut parcius biberet*. Préxaspe l'avertissoit de boire plus sobrement. Ce Courtisan , comme vous voyez , parle d'une manière un peu moins dure dans ces deux anciens Auteurs , que dans M. Rollin.

Voilà , Monsieur , le peu de remarques que j'ai faites en confrontant quelques textes d'Hérodote , cités par M. Rollin. Comme cette Critique est un peu triste, vous me permettrez de ne pas la pousser plus loin. Je vais maintenant choisir quelques expressions peu exactes ; moins pour diminuer les justes louanges , que nous avons nous-mêmes données au style de M. Rollin, que pour vous faire observer que les plus grands Ecrivains se trompent quelquefois ; leurs fautes doivent être marquées dans la vûë d'épurer la Langue. Au reste il ne s'agit point ici de ces expressions singulieres & ridicules , qui ont été si utilement relevées dans le Dictionnaire Néologique. M. Rollin a trop de goût pour pouvoir jamais fournir de matiere à ce Dictionnaire.

M. Rollin p. 48. T. I. dit que l'embouchure du Nil , qui est à droite , s'appelle *Pelusienne* , l'autre *Canopique* , & p. 141. il dit qu'on la nomme *Canobe*. N'est-ce pas induire en erreur les Lecteurs peu instruits ?

A la page 283. on lit cette phrase : Timoleon comptoit sur la bravoure de ses soldats , qui paroissoient déter-

minés à perir plutôt qu'à *ceder*. Ne falloit-il pas dire plutôt *que de ceder* ? Il me paroît qu'il y a un défaut de construction dans les deux phrases suivantes. La crainte, dit-il pag. 355. que l'esclave Spendius avoit de retomber entre les mains de son Maître, *qui ne manqueroit pas de le faire pendre*, le porta à rompre l'accord. Il me semble que M. R. auroit dû dire *qui n'auroit pas manqué*. L'Isthme, dit-il p. 555. *qui séparoit cette presqu'Isle, (Carthage) du continent, &c.* Pourquoi recourir à un tour si peu naturel, pour dire, l'Isthme qui joignoit cette *presqu'Isle au continent* ?

Selon Hérodote cité par M. R. p. 127. T. II. Crésus avoit deux enfans, dont l'un étoit muet de naissance ; cependant notre Historien, dit que cet enfant étoit *devenu* muet. Cette expression est une erreur de fait.

Je ne sçai si l'on peut dire avec M. R. p. 235. tous ceux qui se présenteront pour défendre Babylone, *passeront au fil de l'épée*, au lieu de *seront passés au fil de l'épée*.

On ne peut excuser encore cette phrase qu'on trouve à la pag. 473. Darius porta sur le trône un courage

qui lui fit ajouter à son Empire presque autant de Provinces, que celui-ci en avoit *conquises*. Il falloit *conquis* à cause du mot *autant*, auquel il se rapporte. Il m'auroit été facile de remarquer quelques autres fautes dans les deux premiers Volumes ; mais comme elles se trouvent répétées dans le troisième, je me contenterai de les indiquer d'une manière générale, lorsque j'aurai encore l'honneur de vous entretenir de l'Ouvrage de M. Rollin.

On débite à la Haye & en quelques autres Villes de Hollande, une nouvelle Gazette, intitulée, *le Glaneur Historique, Moral, Littéraire & Galant*. Elle paroît le Lundi & le Jeudi de chaque semaine. C'est une feuille in-8°. de quatre pages, où l'on trouve quelquefois des traits plaisans. Il y a dans le style un air cavalier, qui divertit ; & certaines nouvelles y sont tournées assez agréablement. Il en a déjà paru quatre-vingt-quatre Feuilles.

Notre Parnasse François a perdu M. Houdart de la Motte de l'Académie Française, mort le 26. de ce mois, Parmi un grand nombre d'Ouvrages

en Vers, il en a publié plusieurs dignes de louanges, surtout dans sa jeunesse, où la première Edition de ses Odes fit naître sa réputation. Sa fécondité & sa facilité extrême, nuisirent à la perfection de ses Ecrits, dont il semble qu'il ne faisoit lui-même qu'un cas médiocre, puisque jamais il n'en retoucha aucun. Presque tous les genres de Poësie exercent son talent; Odes, Poëme Epique, Fables, Tragédies, Comédies, &c. Tout le monde convient que c'est dans l'Ode qu'il a le mieux réussi; & peut-être auroit-il dû s'y borner. Ses Fables, quelques ingénieuses qu'elles soient pour la plupart, ont paru écrites avec plus d'affectation que de délicatesse, & avec moins de sel, que d'esprit. Ses Tragédies scurent intéresser le Parterre par des situations romanesques: content d'être applaudi au Théâtre, où les défauts de la pensée & de l'expression sont toujours couverts par l'Acteur, il parut, malgré le soin qu'il eut de faire imprimer plusieurs fois ses Pièces, se mettre en quelque sorte peu en peine d'être lû. Je ne parle point de ses Comédies, qui sont peu de chose. La délicatesse & la précision caractérisoient sa ma-

niere d'écrire en Prose , qui quelque-fois n'étoit ni assez aisée , ni assez naturelle. Ses images étoient presque toujours empruntées des plus petites choses , qu'il avoit l'art de relever par le choix de l'expression , & de rendre piquantes par le goût épigrammatique , qu'il sçavoit donner à tout. Ses Paradoxes sur Homere ont presque également nui à sa réputation & à celle du pere des Poëtes , vengé en même-tems par le malheureux succès de son Iliade Françoisé , le plus mauvais de tous ses Ouvrages. Ses Censeurs les plus séveres , lui ont toujours accordé beaucoup de talent , il faut convenir qu'il avoit un esprit supérieur & rare , capable d'imposer , & de s'attirer bien des suffrages. Il a régné pendant quelque tems sur le Parnasse ; & pour me servir d'une de ses expressions , il sembloit avoir donné le ton à son siècle ; il étoit même à craindre alors que ses Ouvrages ne fussent regardés comme des modeles. C'est , sans doute , ce qui a produit tant de critiques , par le zele de ceux qui craignoient de voir périr en France le bon goût du siècle précédent , & en même-tems celui de l'Antiqui-

té. Quoiqu'il eût survêcu à une grande partie de sa gloire, il a sçu jusqu'à la fin de ses jours conserver des partisans & des amis du premier mérite. La politesse de son esprit & la douceur de son commerce, faisoient leurs délices, & auroient pû faire celles même de ses adversaires.

L'Histoire de Charles X I I. Roi de Suède par M. de Voltaire, qui paroît depuis environ un mois, est lûë & goûtée de tout le monde, soit pour les faits qu'elle contient, soit pour la maniere agréable dont ils sont contés. On a reproché à Q. Curce d'avoir donné un air de Roman à son Histoire d'Alexandre, d'avoir fait plusieurs fautes contre la verité historique, & contre la Géographie. Charles X I I. a fait des choses si singulieres, & a parcouru tant de vastes Pays, qu'il ne seroit pas surprenant, que la même accusation se renouvellât contre l'Historien de ce Héros. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. de V. a travaillé sur des Mémoires qui lui ont été fournis, & sur les récits de quelques Officiers, qui avoient servi sous le conquerant du Nord. Si d'autres Re-

lations sont contraires, la question est de sçavoir lesquelles doivent avoir plus d'autorité. C'est ce que le tems pourra éclaircir, surtout si, comme on le promet, il paroît, un examen critique de l'Ouvrage de M. de Voltaire. En ce cas on ne doute point, que cet Auteur, dont les Livres sont toujours destinés à plus d'une Edition, ne profite des remarques de ses Censeurs, si elles sont solides & bien appuyées. Pour moi, quoiqu'on m'en ait communiqué déjà quelques-unes, je ne m'y fie pas assez, pour vous en faire part; & celles que j'ai pû faire moi-même, sont trop peu importantes. Je me borne à vous dire que ce célèbre Auteur, soit en Vers, soit en Prose, semble né pour peindre les Héros.

Je ne vous dis rien d'*Erigone*, Tragédie nouvelle de M. de la Grange, qui a eu peu de succès, & qui est construite & versifiée, à peu près comme ses autres Tragédies, que vous n'avez sans doute pas lûes, mais dont vous avez pû voir quelques Représentations.

Je suis, &c.

LETTRE XLVIII.

Z.

VOUS voulez bien, Monsieur, que je vous remercie de m'avoir procuré la lecture du Livre qui a pour titre : *Introduction generale à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres, en faveur des personnes qui ne sçavent que le François*, in-12. 1731. Les défauts que vous y avez remarqués, n'empêchent point que l'Auteur ne soit un homme d'esprit & de goût, & que le Livre ne puisse être utile aux personnes qui ont négligé l'étude du Grec & du Latin. Je conviens avec vous que la premiere partie où il traite des Sciences, est un peu vague, & que dans la seconde partie, infiniment plus utile, les matieres ne sont pas toujours traitées avec assez de methode & de précision. Vous auriez voulu, par exemple, qu'au lieu de faire la description de l'esprit & du génie, l'Auteur se fût appliqué à en fixer l'idée. Mais considérez, je vous prie, que ce n'est point une chose si facile, & que lorsqu'il s'agit d'expri-

mer ce qui a un rapport immédiat au goût, les termes manquent presque toujours. Il n'y a qu'un sentiment vif & délicat qui démêle ce qu'on doit entendre par ces mots *esprit & genie*. Si l'Auteur est celui qu'on m'a nommé, j'ose dire qu'il eût été très capable de nous donner des éclaircissemens plus heureux. Mais en reconnoissant avec vous ces défauts, vous êtes en même tems obligé d'avouer qu'il juge assez bien & des Ouvrages & des Auteurs. sur-tout lorsqu'il s'agit de Poësie, & que malgré les répétitions dont il se sert quelquefois, on sent l'homme d'esprit & de goût.

Le dessein d'instruire les gens qui ne sçavent que le François est très-louable; la plupart hors-d'état de profiter des Traités d'étude faits pour des gens initiés aux Langues sçavantes, se bornent à des lectures frivoles, faute de connoître la route qu'ils peuvent suivre, pour acquérir des connoissances. Les Marots, les Conrarts, les Racans & les Quinaults, qui ne sçavoient que le François, sont bien propres à leur donner de l'émulation, & le sort de MM. Perrault & de la Motte les instruit à ne point sortir de leur Ghe-

re; si l'un s'étoit borné à faire de petites Poësies , & que l'autre se fût appliqué à corriger les Odes, leur réputation eût été plus solide & plus durable; mais Perrault fut sifflé pour avoir hazardé son jugement sur des Auteurs dont il n'entendoit pas la Langue , & M. de la Motte pour avoir entrepris une Traduction d'Homere dont Despreaux & Racine , ne s'étoient pas cru capables. » Le vice le plus ordinaire des Poëtes, ajoute l'Auteur , c'est la » présomption. Parce qu'ils ont réussi » dans un genre , ils se croient capables d'exceller en tout , & voilà ce » qui les perd. M. de la Motte a été » applaudi pour avoir fait quelques » Odes : cette gloire ne lui suffit pas. » Il faut encore qu'il lutte avec Homere pour l'Epique , avec Corneille » pour le Tragique, avec La Fontaine » pour la Fable , avec Quinault pour » l'Opera : c'en est trop. Il devoit » songer que chacun de ces talens a » été le partage presque unique de ces » grands hommes qu'il se proposoit » d'effacer ou d'égaler. » Ces réflexions qu'on trouve dans la Préface , ne sont pas moins fortement exprimées dans le livre même. » La nation des Poëtes.

» dit-il p. 123. est naturellement fière,
» & susceptible d'un vaste orgueil.
» L'Auteur d'une mauvaise Ode se
» mettra sans façon à côté d'Horace &
» de Malherbe. M. de la Motte a cru
» rendre un grand service à Homere
» en lui ôtant la moitié de l'Iliade, &
» M. de Fontenelle a trouvé ridicules
» les Eglogues de Theocrite & celles
» de Virgile. «

L'Histoire que fait l'Auteur de la
décadence du stile & du goût, mérite
d'être lûe, & l'on ne peut qu'applau-
dir aux traits qu'il lance contre le
Néologisme. « On poussa, dit-il, p. 140.
» le mauvais goût jusqu'à acheter le
» nouveau, par des figures forcées &
» trop hardies, par un stile décousu, &
» qui sous prétexte de dire beaucoup
» en peu de mots, ne dit rien comme
» il falloit le dire. On s'écarta de l'usa-
» ge ordinaire des termes : on en joî-
» gnit qui ne devoient jamais se trou-
» ver ensemble; & pour donner un
» beau nom à ce nouveau langage, on
» le nomma *de l'esprit*. « L'Auteur re-
commande la lecture du *Dictionnaire*
Néologique, pour se préserver de ce fa-
de jargon accrédité par quelques beaux-
esprits. Il croit avec M. l'Abbé Ge-

doyn, qu'Ovide ridiculement pris pour modele par les Romains, servit à corrompre leur goût, & ajoûte que M. de Fontenelle sans le vouloir, a produit parmi nous le même mal, parce que des gens qui n'avoient pas le même tour d'esprit ont voulu l'imiter. C'est un génie original qui a fait de très-mauvaises copies. » On a vû, dit-il, p. 145. » non seulement des Poësies, des Discours Académiques & des Historiettes galantes, mais même des Ouvrages de Theologie, & de vastes corps d'Histoire dont les Auteurs affectoient d'imiter la maniere d'écrire de M. de F. Il y a des gens assez dépourvus de jugement pour dégrader Corneille, Racine & Despreaux, en faveur de Messieurs Arrouët & la Motte. Peu s'en faut que l'on ne dise déjà que Messieurs Bossuet, Fléchier, Regnier Des Marais, ont un François Gothique, en comparaison de M. l'Abbé Houtteville & des autres Héros du parti. (Je ne dois pas omettre de vous dire, que le livre dont je vous rend compte se trouve à Paris chez Briasson, rue S. Jacques, & que l'Auteur est M. de la Martiniere.) Il me semble que ces traits suffisent pour

vous faire connoître le bon goût de l'Auteur, à qui je ne pardonne pas cependant d'avoir placé entre la Fontaine & Rousseau, un Rimeur poligon, qui a si rarement attrapé le stvl. naïf.

Le défaut le plus réel de cette Introduction est la maniere dont l'Auteur indique les Livres. Je m'imagine qu'il a écrit tout cela de memoire. Cependant comme il paroît se proposer de former une Bibliotheque a l'usage des personnes qui ne sçavent que le François, il étoit important de marquer distinctement les titres des Livres, & d'indiquer les meilleures Editions, parce que pour l'ordinaire ils sont peu versés dans cette sorte de connoissance; & si ce Catalogue eût trop coupé le fil du discours, il falloit le renvoyer à la fin du Volume, & marquer le sujet que chaque Auteur avoit le mieux traité.

Ce qui prouve que ce détail a été fait de mémoire, c'est la maniere vague dont l'Auteur indique la plûpart des Livres & quelques méprises où il est tombé. Par exemple, il dit page 131. que M. Arnauld & M. de Sillery ont eu une dispute sur l'Eloquence Chrétienne; que cela a valu au Public divers

Traité où il entre bien d'excellentes choses, & que c'est un Recueil intitulé, *Réflexions sur l'Eloquence des Prédicateurs*. Si l'Auteur avoit eu sous les yeux le Recueil dont il veut parler, il se feroit exprimé d'une manière plus exacte. Jamais M. Arnauld & M. de Sillery n'ont disputé ensemble sur l'Eloquence Chrétienne; le premier a écrit des *Réflexions sur l'Eloquence des Prédicateurs*, à l'occasion de la Préface des Sermons de S. Augustin traduits par M. du Bois, que notre Auteur métamorphose en *Abbé*, & l'autre a écrit deux Lettres au P. Lami Benedictin, qui s'étoit déclaré hautement contre la Rhétorique dans son *Traité de la Connoissance de soi-même*. Le P. Lami répondit à la première Lettre du Prélat, mais la seconde demeura sans réponse. Voilà les Pièces qui composent ce Recueil, publié en 1700. par le P. Bouhours, sous ce titre, *Réflexions sur l'Eloquence*.



L E T T R E X L I X.

A

Vous voulez donc, Monsieur, que nous continuions encore cette année de vous écrire les Nouvelles du Parnasse & de la République des Lettres ; & de votre côté vous voulez continuer de les donner au Public toutes les semaines. Vous nous assurez que ce petit Ouvrage periodique est trouvé utile & agréable , & on en peut juger , dites-vous , par le cours qu'il a dans le monde. A la verité , ce succès ne ressemble point , ce me semble , à celui de plusieurs Livres , qui étant au niveau de la foule ignorante, se débitent quelquefois mieux que d'excellens Ouvrages. Nos Lettres au contraire ont l'avantage d'être recherchées par des personnes d'un esprit cultivé & orné , par des curieux & des Sçavans. L'heureux débit qui s'en fait est donc très-flatteur pour nous, puisqu'il suppose que l'Ouvrage est goûté par un nombre considerable de gens de Lettres & d'esprit. Mais en nous

exhortant à continuer encore la même carrière, songez-vous combien elle est pénible ? Si le Public étoit d'humeur à se contenter des extraits d'une Preface, comme on trouve dans certains Journaux de Hollande, & si vous aviez vous-même l'indulgence de nous en tenir quittes à ce prix, j'avoue que rien ne seroit plus aisé. Mais vous voulez que nous lisions exactement tous les Livres nouveaux dont nous vous rendons compte, & que nous ne nous bornions pas à en rapporter des lambeaux, sous prétexte de faire connoître les Ouvrages par ces especes d'échantillons. Vous dites, avec raison, qu'il est aussi ridicule de prétendre par ce moyen donner une juste idée d'un Livre, qu'il le seroit de vouloir faire connoître une Maison, par la description d'une Salle ou d'un Grenier : c'est néanmoins ce que font encore souvent ces mêmes Journalistes étrangers. Enfin vous voulez une espece d'analyse courte & exacte, sans sécheresse, & un jugement modeste, sans partialité. Voilà la difficulté ; & voilà ce que nous avons tâché de faire jusqu'ici, & que nous tâcherons de faire toujours s'il est possible.

Cette méthode exige nécessairement un peu de critique, & nous aurons à essuyer des plaintes, & peut-être des injures grossières, comme cela nous est déjà arrivé, sans que nous nous en soyons mis en peine. Au reste nous promettons de dire notre sentiment sur les Ouvrages nouveaux avec tant de moderation, & tant d'égards pour la personne des Auteurs, que nous les forcerons d'avoir tort, si notre critique les met de mauvaise humeur, & on pourra être sûr, que si nous jettons quelquefois une espèce de ridicule, non sur les Auteurs même (ce que nous éviterons toujours) mais sur leurs Ecrits, c'est qu'il nous aura été impossible d'en parler sur un autre ton. Nous ne chercherons point en cela à flatter la malignité du Public, en satisfaisant la nôtre; & ce sera toujours à regret que nous procurerons à nos Lettres un pareil agrément, dont nous voudrions nous passer.

Il seroit inutile de vouloir faire sentir, qu'il est impossible de donner des éloges à tous les Ecrivains. Cependant il n'y en a pas un seul, qui ne croye en mériter: on comprend aisément que si nous avions la foiblesse de les louer

miere Lettre comment les Chinois travaillent aux fleurs artificielles, qui semblent à la vûe, & même au tact, des fleurs naturelles. Dans la seconde il explique comment se pratique à la Chine l'insertion de la petite verole à l'égard des enfans, & quels sont les préservatifs & les remedes qu'on y emploie contre cette maladie. Les Medecins Chinois dans leurs Livres, dit ce Pere, en recherchant la cause d'un mal si commun & si universel, prétendent que l'enfant apporte du sein de sa mere, le principe de cette maladie, que des causes occasionnelles avancent, retardent, ou arrêtent tout-à-fait. » J'aurois souhaité, ajoute-t-il, de trouver un texte » Chinois capable de me donner quelque éclaircissement sur une difficulté qui m'est toujours restée dans l'esprit. Comment se peut-il faire, que » la legere portion de ferment, qui » cause la petite verole, & qui communément, dès la premiere fois » qu'on en est atteint, se trouve épuisée, & met à couvert d'une seconde malgré les causes externes, & » quoiqu'on approche de ceux qui en » sont couverts ; comment, dis-je, » est-il possible, que cette portion im-

» perceptible de levain & de matiere
 » impure reste sans action durant plu-
 » sieurs années dans la masse du sang ,
 » ou en quelqu'autre réservoir que ce
 » soit, & cela dans un âge si tendre &
 » si susceptible d'impression? Que dans
 » la suite ce ferment ne soit ni atténué,
 » ni dissipé à la longue, après des fié-
 » vres ardentes & de violentes crises ;
 » qui ont dû renouveler les humeurs,
 » les alcalis, les acides , les soufres du
 » sang, & tous les principes de vie &
 » de santé, d'où résulte un nouveau
 » temperament ? «

Parmi les Lettres écrites de l'Ame-
 rique , les Sçavans liront avec plaisir
 la premiere Lettre du P. Margat , ou
 dans une Dissertation sur la poule de
 Numidie , ou la Pintade (*Afra avis*)
 ce Pere réfute l'opinion de M. Fonta-
 nini ; Archevêque Titulaire d'Ancy-
 re , au sujet d'un passage de Varron.
 A l'égard du passage si ridiculement
 expliqué par le P. Hardouin , où Pli-
 ne , en parlant des Pindates , dit ;
veneunt magno propter ingratum virus ,
 le P. Margat a raison de prétendre que
 le passage est corrompu ; mais il pou-
 voit , ce semble , le restituer aisément
 en lisant *gratum* , au lieu d'*ingratum*.

On voit par cette Lettre que l'érudition se porte & se cultive dans l'Isle de S. Domingue.

Dans la Lettre du P. Petit, datée de la nouvelle Orleans, on trouve un détail circonstancié du massacre de plus de 200. François par les Sauvages de la Louisiane, arrivé le 2. de Decembre 1729. Ces Sauvages nommés *Natchés*, égorgerent entr'autres deux Jesuites, & pillerent les vases sacrés & les ornemens de leurs Eglises. Lorsque les *Tchactas* allerent chez les *Natchés* porter le Calumet, » ils y furent ; » dit le P. Petit, reçus d'une maniere » assez nouvelle. Ils les trouverent, » eux & leurs chevaux, parés de Cha- » subles & de devants d'Autel ; plu- » sieurs portoient à leur cou des paté- » nes, buvoient & donnoient à boire » de l'eau-de-vie dans des Calices & » des Ciboires. «

L'Editeur dans son Epître adressée aux Jesuites de France, annonce un grand Ouvrage de Geographie de neuf Jesuites Missionnaires de la Chine, entrepris par les ordres & aux frais de l'Empereur. Ces Pères ont dressé des Cartes de toutes les Provinces du vaste Empire de la Chine, en les parcou-

rant les instrumens à la main. Le Pere du Halde les a actuellement , & on travaille à les graver sous la direction de M. Danville Geographe ordinaire du Roi. M. de la Haye a déjà gravé la Carte generale de la Chine , & grave actuellement la Carte generale de la Tartarie. On gravera ensuite la Carte generale du Tibet , & une Carte generalissime , qui comprendra les trois précédentes , jusqu'à la Mer Caspienne ; puis les Cartes particulieres des quinze Provinces de la Chine , douze de la Tartarie , & neuf du Tibet , avec celle de la Corée. Toutes ces Cartes entreront dans un Ouvrage , auquel le P. du Halde travaille depuis quelques années , qui sera de deux , ou peut être de trois volumes *in-folio* , & qui contiendra une description geographique , historique , politique & physique de l'Empire de la Chine , de la Tartarie Chinoise , & des autres Pays , dont on vient de parler. L'Ouvrage sera d'ailleurs enrichi d'un grand nombre d'Estampes & de Figures.

L'Angleterre (& on peut dire toute l'Europe) a fait depuis quelque tems une perte considerable , causée par l'in-

endie de la Bibliothèque Cottonienne. Cette fameuse Bibliothèque étoit toute composée de manuscrits curieux, c'est-à-dire, d'Histoires, de Mémoires, de Registres, de Cartulaires, & de papiers d'Etat, concernant principalement les Antiquités & les affaires politiques de la grande Bretagne. Cette magnifique collection étoit le fruit du zèle & des soins de M. Robert Cotton, qui sous les regnes d'Elisabeth & de Jacques I. avoit recueilli à grands frais & avec beaucoup de peine tous les anciens Monumens de cette espèce, qu'il avoit pû trouver, & particulièrement ceux qui avoient appartenu aux Monastères détruits, & qui étoient tombés en différentes mains. Il y a quelques années, qu'un héritier de la famille de M. Cotton fit à la Couronne une donation de cette Bibliothèque, & de la Maison où elle étoit placée, afin que le public pût en jouir. On a depuis jugé à propos de joindre cette Bibliothèque à celle du Roi, sous la garde & la direction du célèbre M. Bentley, & de les placer l'une & l'autre dans une Maison située dans le Cloître de l'Abbaye de Westminster. Voici le malheur qui lui est arrivé. Le

feu ayant pris à la cheminée d'une chambre au-dessous de la Bibliothèque, fit tant de progrès pendant la nuit, avant qu'on s'en fût apperçû, qu'on eut beaucoup de peine à l'éteindre ; quelques Livres de la Bibliothèque Royale, & un bien plus grand nombre de Manuscrits de la Bibliothèque Cottonienne ont été entièrement consumés ; & l'eau des Pompes, dont on s'est servi pour éteindre le feu, a tellement endommagé une grande partie de ceux qui ont échappé à la flâme, qu'on ne peut plus les lire.

La Bibliothèque Cottonienne consistoit en plusieurs Armoires remplies de Manuscrits. Il y en avoit douze qu'on distinguoit par les noms des douze premiers Césars, & deux autres par le nom de Cleopatre & de Faustine. Ces deux dernières Armoires, ainsi que celle qui portoit le nom de Domitien, ont été épargnées par la flâme ; pour les autres, elles ont été beaucoup endommagées, les unes plus, les autres moins. On ne sçait pas encore exactement jusqu'où va la perte : mais on apprend par une Lettre écrite de Londres, que le fameux Manuscrit Grec de la Genese, un des plus beaux

& des plus anciens qui existent dans le monde , a beaucoup souffert & est extrêmement gâté. Les deux Originaux de la *grande Charte* (ce fameux Acte, qui a mis un frein à l'autorité Royale en Angleterre , sous le regne de Jean Sans-terre en 1215-) ont été préservés du feu. La cire du grand Sceau de l'un des deux a été seulement un peu fondue , & quelques lettres se sont perdues dans les rides du parchemin desséché. Le feu a aussi épargné les Registres importans du Conseil d'Etat , sous le Regne d'Edouard VI.

Mais ce qui doit le plus interesser les Sçavans , est que le fameux Manuscrit Alexandrin a été heureusement sauvé , quoiqu'avec beaucoup de peine & de danger. On l'appelle ainsi , parce qu'il fut donné au Roi Jacques , ou Charles premier, par Lucaris , Patriarche d'Alexandrie, & remis pour cet effet au Chevalier Thomas Roe , alors Ambassadeur d'Angleterre à la Porte. Il passe avec raison pour le plus ancien Manuscrit Grec de la Bible , qui soit aujourd'hui dans le Monde. Car il est très-vraisemblable , qu'il a été écrit dans le tems qu'on lisoit encore publiquement dans quel-

ques Eglises les *Epistres de S. Clement* ; & particulièrement dans l'Eglise , à laquelle on suppose que ce Manuscrit de la Bible a appartenu , puisqu'à la fin se trouve les deux Epîtres de saint Clement , comme faisant partie de la Bible , & sans aucune marque qui les distingue du corps des Livres sacrés : ce qui a fait dire à M. Cotelier dans les Notes qu'il a publiées sur ces Epistres : *antiquissimus ille Codex , ex quo illa dua Epistola prodierunt , eas cum Libris Novi Testamenti conjunctas exhibet.*

Il n'est pas vraisemblable que cette Bible Gréque ait été écrite depuis le Concile de Laodicée, qui vers le milieu du quatrième siècle fixa le *Canon Epistolaire* , & n'y comprit point les deux Lettres de saint Clement. Ce Concile ayant été reçu avec respect de toute l'Eglise universelle , presque aussitôt après sa célébration , on peut croire sûrement , que si le Manuscrit n'est pas plus ancien que ce Concile , il n'est pas de beaucoup postérieur. Ainsi son antiquité est au moins de 1300. ans. Enfin , c'est peut-être le Manuscrit , non-seulement le plus ancien , mais le plus entier , qui ait é-

du Parnasse. XLIX. Lettre. 465
chapé au ravage du tems. Car quoique
les Sçavans sçachent bien qu'il y
manque çà & là quelques Feuilles ; il
contient néanmoins tous les Livres sa-
crés.

C'est sur ce manuscrit que Patri-
cius Junius publia en Angleterre une
Edition des deux Epistres de S. Cle-
ment , lorsque l'on croyoit ces deux
Epistres perdues depuis plusieurs sié-
cles. Car depuis Photius (c'est-à-dire ,
depuis environ 900. ans) si je ne me
trompe , nous n'avions aucun Au-
teur , qui fit mention de les avoir
vûes ou lûes. Ce Manuscrit , comme
l'on voit , soit à cause de sa grande
antiquité , soit à cause des deux Epis-
tres de S. Clement , est un trésor ines-
timable , & son heureuse conservation
mérite qu'on en félicite le Monde
Chrétien & sçavant.

Le feu Docteur Grabe avoit formé
le dessein de faire graver cette Bible
Grecque sur des Planches de cuivre ,
& d'en publier une Edition entiere-
ment semblable aux caractères & à la
forme du Manuscrit. Mais ne s'étant
pas trouvé en état de fournir à une si
grande dépense , il se contenta d'en
commencer une Edition dans la for-

me ordinaire , & mourut , si je ne me trompe , après avoir achevé le second Volume. L'Édition a été achevée depuis par un autre Sçavant.

Au reste , les Livres de la Bibliothèque Royale , au nombre desquels ce célèbre Manuscrit étoit , ont reçu peu de dommage dans ce funeste incendie , qui a surtout épargné les Livres imprimés. On assure que la cinquième partie de la Bibliothèque de M. Cotton a été la proie des flâmes , & qu'une partie de ce qui reste a été très-endommagée.

Apologie de Mylord Bolingbroke , écrite par lui-même , & traduite de l'Anglois ; à Londres , chez R. Francklin 1731. in-8°. 39. pages. » Je n'ai entrepris cette Traduction (dit le » Traducteur dans son Avertissement) que dans la seule vûe de » faire connoître , & de justifier en France la conduite de cet illustre » Seigneur Anglois , dont les malheurs ont égalé , s'il est possible , les grands talens , & les aimables qualités Le long séjour , » (continue-t'il) de Mylord Bolingbroke à Paris , & ses liaisons avec

» toutes les personnes distinguées de
» la Cour & de la Ville , & sur-tout
» avec les hommes de mérite , d'esprit
» & de talens , doivent intéresser beau-
» coup de monde à cet Ouvrage ,
» qui n'est pas moins une preuve de
» son éloquence que de sa vertu. »

» La conduite du Ministère d'Angle-
» terre est peu épargnée dans cet Ecrit.
» Ce qui paroîtra moins étrange (dit
» le Traducteur dans l'Avertissement)
» si l'on considère , qu'en ce Pays-là la
» Presse est parfaitement libre , & que
» par un Privilege uniquement réser-
» vé au Peuple Anglois , il lui est per-
» mis de censurer l'administration pu-
» blique , quand elle lui paroît s'écarter
» des véritables intérêts de la Na-
» tion. » Cet Ouvrage , dont la Tra-
» duction paroît faite avec soin , est semé
» de traits d'une éloquence mâle & Ré-
» publicaine.

La Comédie nouvelle en cinq Actes
& en vers , intitulée *Le Glorieux* , par
M. Nericaut des Touches , est extrê-
mement applaudie , parce qu'elle est
ingénieuse , plaisante , semée de traits
neufs & touchans , bien conduite ,
bien écrite , & bien jouée. On y rit &
on y pleure avec un plaisir égal. Plus

de précision dans le caractère du *Glorieux* auroit donné à la Pièce plus de mérite. La Scene de la Lettre déchirée ne signifie rien : le *Glorieux* étant un homme de condition, il ne fait que ce qu'il doit faire , & en cela il n'est point glorieux. Lisette qui est une Demoiselle *bien élevée* , a trop les manières basses d'une soubrette du commun ; ce qui choque encore plus lorsqu'elle vient à connoître sa naissance. Le *Glorieux* n'est à la fin ni puni, ni assez changé. Le dénouement par cet endroit me paroît un peu défectueux. Ces petits défauts n'empêchent pas que la Pièce ne soit digne de tous les applaudissemens qu'elle reçoit , & je ne crois pas qu'on se lasse si-tôt de la voir.

Le *Danaus* , Pièce nouvelle de M. de Lisle représentée sur le Théâtre Italien, n'a eu aucun succès. Ce qu'il y avoit de bon dans cette Pièce a été fort mal joué.

Vous vous plaignez , Monsieur , de ce que depuis long - tems je ne vous ai point envoyé de Vers : cette négligence , dites-vous , ne se peut pardonner au Nouvelliste du Parnasse. Je crois pourtant, que vous la lui pardonnerez , si vous faites attention

que les bons Vers nouveaux sont assez rares , & que les mauvais , ou les médiocres , ont leur place où vous sçavez. D'ailleurs il ne me convient pas de vous envoyer certains Vers obscènes ; ou diffamatoires , que vous & moi avons également en horreur. Pour vous satisfaire , voici une petite Pièce sur la saison , composée par un jeune Poète , dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler. Elle a été d'autant plus estimée des connoisseurs , que ces Vers de cinq syllabes , continués sans mélange , sont fort difficiles.

*Epître sur l'Hyver par Monsieur
Bernard.*

DE l'Urne Celeste
Le Singe funeste
Domine sur nous ,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ours en couroux.

L'Onde suspendue
Sur les Monts voisins ,
Est dans nos Bassins
En vain attendue.

Ces Bois , ces Ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse ,
La froide Aretuse
Fuit dans ses Roseaux :
C'est en vain qu'Alphée

Mêle avec ses Eaux
Son Onde échauffée.

Tel est des Saisons
La marche éternelle ;
Des Fleurs, des Moissons ,
Des Fruits , des Glaçons :
Ce Tribut fidele ,
Qui se renouvelle
Avec nos désirs ,
En changeant nos Plaines ,
Fait tantôt nos peines ,
Et tantôt nos plaisirs.

Ce dant nos Campagnes
Aux Tyrans des Airs ,
Flote & ses compagnes
Ont fui ces déserts ;
Si quelqu'une y reste ,
Son sein outragé
Gémit ombragé ,
D'un voile funeste ,
Et la Nymphé en pleurs ,
Doit être modeste ,
Jusqu'au tems des fleurs.

Quand d'un vol agile
L'Amour & les Jeux ,
Passent dans la ville ,
J'y passe avec eux.

Sur sa double Scène
Suivant Melpomene ,
Et ses jeux nouveaux ,
J'irai voir la guerre
Des auteurs rivaux ,
Qu'on juge au Parterre.

Là sans affecter
Les dédains critiques ,
Je laisse avorter
Les brigues publiques :
Du beau seul épris ,

Envie ou mépris
Jamais ne m'enflame ,
Seulement dans l'ame
J'approuve ou je blâme ,
Je bâille ou je ris.

Dans nos folles veilles ,
J'irai de mes airs ,
Fraper tes oreilles ,
Après nos concerts
L'yvresse au délire
Pourra succeder.
Sous un double empire ,
Je sçais accorder,
Le Tyrse & la Lyre.
J'y crois voir Temire
Le verre à la main
Chanter son refrain ,
Polâtrer & rire.

Quel sort plus heureux !
Buveur amoureux ,
Sans soin , sans attente ,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir.
Pour l'heure presente
Toujours un plaisir ;
Pour l'heure suivante
Toujours un desir.
Coulez mes journées ,
Par un nœud si beau
Toujours enchainées ,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque ,
Hâte mes instans ,
Les compte & les marque.
Aux fastes du Temps.

Je l'attends sans crainte :

Par sa rude atteinte

Je serai vaincu ;

Mais j'aurai vécu.

Sans date ni titre ;

Dormant à demi,

Ici ton ami

Finit son Epître.

En rimant pour toi

Ce dernier Chapitre ;

La table où je boi ,

Me sert de pupitre.

De tes vins divers ,

Je serai l'arbitre ,

Sois-le de mes Vers.

Je te les adresse :

S'ils sont sans justesse ;

Sans ordre & sans choix ;

En de folles Rimes

On lit quelquefois

De sages maximes.

Les Mémoires de Madame de Barneveldt paroissent ; ils contiennent des choses très-singulieres , qui méritent que je vous en entretienne plus au long.

Je suis , &c.



LETTRE L.

P.

IL me reste , Monsieur , à vous entretenir du troisième Volume de l'Histoire ancienne de M. Rollin. Mais avant que de commencer , permettez-moi de vous communiquer deux remarques qui appartiennent au second Volume , & que j'ai oublié d'insérer dans la Lettre où j'ai eu l'honneur de vous en parler.

A la page 334. M. Rollin dit qu'Oretes , Gouverneur de Sardes , voulant se défaire de Polycrate , Tyran de Samos , *feignit vouloir sur quelque prétendu mécontentement, se révolter contre Cambyse ; & persuada à ce Tyran , qu'il vouloit lui confier ses trésors , & lui en donner la moitié.* Polycrate envoya un Député à qui l'on montra un grand nombre de *sacs remplis de monnoye d'or* ; mais , ajoute M. Rollin , elle n'étoit répandue que sur la *surface des sacs* , le reste ne contenoit que des pierres. Ce fait me paroît raconté d'une maniere bien sin-

guliere ; car selon M. Rollin , les sacs étoient en même-tems remplis de monnoye d'or , & de pierres , & cependant il n'y avoit de l'or que sur la surface des sacs. D'ailleurs il falloit qu'Oretes comptât sur la simplicité du Député de Polycrate ; car sans cela eût-il entrepris de lui persuader , qu'il étoit fort riche , en lui présentant des sacs remplis de pierres , sur la surface desquels il avoit jetté quelques pièces d'or ? Car pour peu que ce Député envoyé exprès pour vérifier ce fait , eût été rusé , il auroit tâté les sacs & découvert la supercherie. Polycrate , comme vous voyez , se connoissoit bien en espions. Mais , me direz-vous , M. R. cite Hérodote pour son garant ; ainsi ce n'est pas à lui à répondre du manque de vraisemblance ; mais Hérodote dit le contraire , & voici un précis de sa narration. Oretes , pour se défaire de Polycrate , feignit , que Cambyse vouloit le faire assassiner & qu'il le sçavoit de bonne part. Il fit accroire au Tyran de Samos , que son dessein étoit de le rendre dépositaire de ses trésors , & de lui en faire présent de la moitié. Polycrate , pour vérifier si ces trésors étoient réels , envoya un

Député. Oretes avoit fait remplir de pierres *huit coffres* presque jusqu'aux bords , & y avoit mis par dessus un lit de pièces d'or. Ils étoient embalés & tout prêts pour être embarqués. Le Député du Tyran arrive , & l'on ouvre les coffres, qu'il crut remplis d'or. Hérodote , comme vous voyez , raconte le fait autrement que M. Rollin.

Page 339. » Le Mage Smerdis
 » s'appliqua dès les premiers jours de
 » son regne , dit M. R. à gagner l'af-
 » fection de ses sujets , en leur accor-
 » dant une exemption de taxe , &
 » de tout service militaire pendant
 » (pour) trois ans , & il les combla
 » de tant de graces , que sa mort fut
 » pleurée *de la plupart des Perses* ,
 » dans la révolution qui arriva dans
 » la suite«. Herodote , cité à la mar-
 ge , dit précisément que sa mort fut
 pleurée de tous les peuples d'Asie ,
excepté les Perses. Car ceux-ci avoient
 intérêt de n'être pas gouvernés par
 un Mage & par un Méde. C'étoit
 alors leur point d'honneur. Après a-
 voir été sous la domination des Mé-
 des , Cyrus les en avoit affranchis , &
 depuis lors , les Médes avoient été

de principi pose in croce. Ce Traducteur laisse l'empalement à ceux qui écrivent l'Histoire des Turcs.

» Les Scythes , dit M. R. T. I I I .
 » égorgent cinquante des Officiers du
 » Roi défunt , & autant de chevaux ,
 » dont ils préparent & *embaument* les
 » corps , & ensuite placent ces Offi-
 » ciers sur les chevaux autour du
 » tombeau ». Hérodote , cité par M.
 R. dit , que les Scythes , après avoir
 égorgé cinquante Officiers , avec un
 pareil nombre des meilleurs , & des
 plus beaux chevaux , *en ôtent les en-
 traîles*, leur nétoient le ventre , le
 remplissent de paille , le recousent . . .
 & placent les Cavaliers sur les cin-
 quante chevaux autour du tombeau.
 ἐξελόντες αὐτέων τὴν κοιλίην καὶ καθήραντες. Εμ-
 πνιπλάσι ἀχύρων καὶ σὺρρ' ἀπ' ἑαυτοῖς, *alvo eorum*
exemptâ & expurgatâ , *paleis implent*
ac consuiunt. C'est là ce que M. Rol-
 lin appelle *embaumer*. Est-ce ces-
 mots , *alvo expurgatâ* , qui lui ont fait
 adopter ce sens ? Mais à quoi bon em-
 baumer des corps , pour les mettre à
 l'air autour d'un tombeau.

Au reste il ne faut pas conclure de
 ces observations faites d'après les trois
 premiers Livres d'Hérodote , que M.

R. n'a pas traduit plus fidèlement les autres Auteurs Grecs ; cela ne seroit pas raisonnable , il a seulement un peu sommeillé en traduisant Hérodote , & je suis persuadé , que dans tout le reste il a été plus attentif à prendre le sens des Ecrivains qu'il cite.

Mais ne ferez-vous pas du nombre de ceux qui ont été scandalisés de cette critique ? Il me semble cependant, qu'elle n'est point injuste. D'ailleurs M. R. nous a invité par son exemple à ne pas en priver le Public. Pour prouver la nécessité d'étudier le Grec , n'a-t'il pas répété d'après le P. Vavasseur , Jésuite , l'insigne bévûe du P. Rapin , qui prit le participe ἀπὸν *egressus* pour ἄπλων le Grammairien Appion ? Il me semble , que M. R. ne doit pas être fâché de justifier lui-même une vérité si utile. Muret n'a jamais été blâmé pour avoir observé que Cicéron avoit mal entendu quelques textes Grecs , & l'Orateur Romain n'a rien perdu pour cela de sa réputation : car comme dit fort bien M. Gibert , dans ses Observations , dont M. R. auroit pû profiter , *ce sont souvent les Traducteurs les plus habiles , qui se sont trompés par inattention & non*

par ignorance. Et il le prouve par des exemples plus justes que ceux qu'a cités M. R. c'est ainsi que M. Dacier, qui avoit pâli sur les Livres Grecs, ayant trouvé dans Plutarque un mot qui signifie *viril*, il l'a pris pour le nom d'homme *André*, à cause de la ressemblance des deux mots dans la Langue Gréque.

Ce troisième Volume de M. R. est encore plus intéressant que les deux autres. Il contient les différentes expéditions des Perses contre la Grece; qui ne fut jamais plus féconde en grands Hommes, ni en grands événemens, & qui ne fit jamais éclater de plus grandes, ni de plus solides vertus. On y voit les célèbres journées de Marathon, des Thermopiles, d'Artemise, de Salamine, de Platée. Les plus grands Capitaines y signalent leur courage, Miltiade, Leonide, Themistocle, Aristide, Cimon, Pausanias, Pericles, &c. La Guerre du Peloponese, qui dura vingt-sept ans, & dont la Grece & la Sicile furent le théâtre, fournit encore de célèbres événemens, & l'on voit les Grecs vainqueurs des Barbares, tourner leurs armes les uns contre les au-

tres. Du côté des Atheniens , Periclès , Nicias , Alcibiade , & de celui des Lacedémoniens Brasidas , Gylippe , Lyfandre , s'y distinguerent d'une maniere particuliere. L'Histoire renfermée dans ce Volume , s'étend depuis l'an du Monde 3483. jusqu'à l'an 3600. & comprend par conséquent l'espace de cent dix-sept ans , sous les règnes de six Rois de Perse , sçavoir , Darius premier de ce nom , fils d'Hy-taspe, Xerxès I, Artaxerxès , surnommé *Longue-main* , Xerxès II, Sodien & Darius Nothus.

Vous jugez - bien que M. R. qui sçait orner les faits les plus simples , s'est élevé par la noblesse de l'expression & des images , à la grandeur des actions qu'il avoit à décrire. On voit regner le même goût pour la vertu & pour la solide gloire , & tout retrace l'image d'un Ecrivain passionné de l'inspirer à ses Lecteurs. Mais je vous avouerai avec la même sincérité , que M. R. auroit rendu son Livre plus court & plus agréable , s'il avoit été attentif à ne pas répéter certains traits. Combien de fois remarque-t'il ce que peut le petit nombre d'Troupes aguerries & pleines de valeur , contre

de nombreuses armées, où regnent la licence & la mollesse ? Il n'ignore pas que notre Langue & le génie de la Nation ne peuvent souffrir la répétition des mots & des pensées. La passion de moraliser ne se fait pas moins sentir ; M. R. après avoir mis des armées en mouvement, sème sur leur route, des traits de morale, sans considérer, que l'imagination du Lecteur s'impatiente, & veut aller au champ de bataille. J'aurois encore voulu, qu'il eût indiqué d'une manière plus laconique certains traits de l'Histoire Romaine. A l'égard des passages tirés des Historiens Latins, & qui n'ont qu'un rapport éloigné au sujet, j'ose dire, qu'ils sont un peu déplacés. Heureusement M. R. n'en a pas cité un grand nombre. Que diroit-on d'un Auteur, qui, en écrivant l'Histoire de France, l'orneroit de différens morceaux de l'Histoire Gréque & Romaine ? Cette bigarrure seroit certainement condamnée. Il me paroît, qu'à l'exemple de Plutarque, M. R. a voulu semer dans son Ouvrage ce qu'il a trouvé de plus curieux dans les anciens Auteurs. S'il n'avoit pas eu ce dessein, il se seroit abîtenu de don-

ner l'extrait d'un Dialogue de Platon ; & de traduire dans le corps de son Histoire , quelques passages , après les avoir déjà paraphrasés d'une manière un peu prolix.

Je vous avois promis des remarques générales sur le style de M. R. mais je les supprime dans la crainte, que cette lecture ne vous causât quelque ennui, voici seulement quelques expressions qui m'ont paru repréhensibles. Je les tire du dernier Volume. Page 408. Ils étoient *alors actuellement* en guerre. Page 482. *L'impunité de faire le mal.* Page 503. Syracuse la plus opulente Ville de la Grece. C'est ici une erreur de fait ; il falloit dire de la Sicile. C'étoit véritablement une Ville habitée par des Grecs , mais non dans la Grece. Page 633. La fortune l'avoit *environné & investi de ces prétendus avantages . . .* pour le rendre *inaccessible & invulnérable* aux traits *salutaires* de la Philosophie. Je suis bien fâché qu'il y ait en tout cela un air de Néologisme. Page 653. les Siciens venus d'Espagne , des environs d'un fleuve du même nom qu'ils donnerent à la Sicile. Cette phrase n'est-elle pas un peu obscure? Page 727. on

faisoit garde aux tours , aux portes. J'ai poussé plus loin mes découvertes , & je pourrois vous communiquer de plus longues remarques sur les deux premiers Volumes : mais en voilà assez , pour vous faire observer , que les meilleurs Ecrivains ne sont pas infaillibles.

Il faut porter sur M.R. le même jugement , que Quintilien a porté sur les célèbres Auteurs de l'Antiquité. Quoiqu'il les estimât , il n'a pas laissé pour cela de remarquer * , qu'on ne doit pas s'imaginer , que tout ce qu'ils ont dit , soit parfait. Ils se trompent quelquefois , ajoûte-t'il , ils succombent sous le poids de leur sujet , & laissent prendre l'essor à leur imagination. Leur esprit n'est pas toujours tendu , & se lasse de tems en tems. Cicéron a trouvé , que Demosthene sommeil-

* Neque id statim legenti persuasum sit , omnia quæ magni Autores dixerint , utique esse perfecta. Nam & labuntur aliquando , & oneri cedunt & indulgent ingeniorum suorum voluptati , nec semper intendunt animum , & nonnunquam fatigantur , cum Ciceroni dormire interim Demosthenes , Horatio verò etiam Homerus videatur. Summi enim sunt , homines tamen.

loit quelquefois , & Horace a fait le même reproche à Homere. Car enfin , conclut-il, l'excellence de leur mérite n'empêche pas qu'ils ne soient hommes.

C'est avec une espece de scrupule , que je vais vous entretenir de quelques Ouvrages , dont le genre passe pour frivole , & même dangereux. Mais obligé de vous rendre compte de toutes les nouveautés Littéraires, qui paroissent , il me semble, que je ne dois pas omettre les Romans , surtout lorsqu'on y remarque une invention heureuse , & qu'ils paroissent d'ailleurs écrits avec esprit. On peut mettre de ce nombre le *Philosophe Anglois* , ou *l'Histoire de M. Cleveland, Fils naturel de Cromwel* , à Paris chez Didot 1731. Livre réimprimé sur l'Edition de Hollande. Malgré les énormes défauts de cet Ouvrage , composé par M. *Prevost d'Exiles*, Ex-Benedictin réfugié en Hollande, qui a donné au Public, il y a deux ans, les *Mémoires d'un Homme de qualité* , &c. on ne peut s'empêcher d'être frappé de la seconde imagination de l'Auteur , & de son style vif

& brillant. Il faut convenir néanmoins qu'il n'écrit pas fort exactement, & qu'il tombe même quelquefois dans un ridicule Néologisme. Je vais en rapporter quelques exemples, qui vous surprendront d'autant plus, qu'on ne peut nier, que l'Auteur n'ait de l'esprit & du goût, & qu'il ne soit un Ecrivain au-dessus du commun.

Page 2. *Je ne serois pas pardonnable de tomber dans la premiere de ces extrémités. . . . La qualité de fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement justice.* Le plus mince Auteur sçait, qu'on pardonne une faute à un homme, mais qu'un homme n'est jamais pardonné.

Page 3. *Tous les autres ont été expatriés diversément.* L'Auteur, qui est bien pis qu'*Expatrié*, chérit ce joli mot qu'il a forgé : car il s'en sert plusieurs fois dans ce Livre, & s'en est servi encore dans son projet de Souscription pour la Traduction Française de l'Histoire du Président de Thou. Comme il paroît avoir un grand penchant pour les façons de parler singulieres, pour les épithetès entassées, pour les expressions hyperboliques, & pour les tours recherchés, & sin-

guliers , quel sera le goût & le style de cette Traduction qu'il a entreprise? On ne fait cette réflexion , que pour l'avertir d'y prendre garde.

Page 4. *Le papier s'anime en recevant les expressions d'un cœur triste & passionné. . . . Le cœur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse* , quelles hyperboles! Ne diroit-on pas, que l'Auteur expatrié auroit long-tems vécu en Orient , & y auroit pris le style Asiatique?

Page 14. *Le Latin n'est utile qu'aux Critiques & aux Maîtres d'Ecole : Toutes ses beautés ont été transmises dans les Langues vivantes par le moyen des Traductions.* L'Auteur met cette pensée pitoyable dans la bouche d'une femme Philosophe , dont il vante la profonde sagesse & les hautes lumières. C'est-à-dire , qu'il pense ainsi lui-même. Cette même femme appelle les mots latins, *mots barbares* , & ne veut pas absolument qu'on apprenne le Latin aux enfans , à qui , selon elle , toute étude des Langues gâte l'esprit. Cependant elle apprend à son fils la Langue Françoisé ; apparemment parce qu'elle lui paroît pour un Anglois moins *barbare* , que la Langue Latine. Cet enfant étoit déjà grand , & il avoit appris plusieurs Sciences , mais :

il ne connoissoit encore que sa mere ,
il n'avoit pas encore l'idée de pere , &
il n'avoit jamais (dit-il p. 19.) entendu
prononcer ce nom. Cet enfant n'étoit-il
pas bien instruit , & bien sçavant ?

L'Auteur représente ensuite le fa-
meux Cromwel , non seulement com-
me un très-méchant homme ; & com-
me un Pere cruel & dénaturé , mais
comme le plus sot & le plus imbecille
de tous les hommes. Il le fait agir en
tout d'une maniere bisarre, entièrement
contraire aux mœurs des Anglois , &
employer des stratagèmes téméraires &
impraticables ; & cela avant la mort de
Charles I.

Page 83. Supposez des hommes sans
passions sur la terre , vous aurez une so-
ciété de personnes heureuses. Pensée fauf-
se. Sans passions , c'est - à - dire , sans
les desirs , qui sont les passions , la
vie seroit insipide & ennuyeuse : il s'a-
git d'en faire un bon usage. Au reste
toutes les Réflexions morales , semées
dans cet Ouvrage , ne sont pas de cet-
te espece. La plupart sont sensées , justes
& d'un tour assez neuf.

Il n'y a aucune vrai-semblance à
la retraite de Cleveland , dans la ca-
verne de *Rumney-hole* : Cleveland &

Mylord Axminster, n'auroient-ils pas mieux fait de passer en France comme font d'ordinaire les Anglois persécutés ? Etoit-il nécessaire de s'enfvelir sous la terre pendant plusieurs années, pour échaper aux fureurs de Cromwel ?

Comment l'Auteur a-t'il pû supposer, que Cromwel avoit envoyé à Rouen deux Vaisseaux Anglois, remplis de soldats, qui devoient entreprendre d'enlever au milieu de cette Ville dix ou douze Seigneurs Anglois, qui s'y étoient réfugiés ? De plus, toutes les femmes de Rouen étoient-elles folles, & se peut-il qu'une d'elles l'ait été assez, pour faire au sujet de Cleveland des choses aussi incroyables, qu'odieuses ? Ce Cleveland se peint lui même comme un Etranger, qui n'avoit aucun usage du monde, aucune politesse, aucun sçavoir vivre, & cependant il inspiroit de l'amour aux femmes les plus distinguées de la Ville.

Le Roi Charles II. comble de ses faveurs le fils naturel de Cromwel, & Mylord Axminster lui accorde sa fille en mariage. Tout cela est-il vraisemblable & conforme à la bienséan-

cé ? Le mariage de Cleveland se rompt par la noire trahison de son grand-pere , & par la misérable & honteuse intrigue d'une Dame considérable de Rouen , qu'on nous donne pourtant pour une femme généreuse , pleine de vertus , & digne de l'estime & de la reconnoissance de Cleveland , qui , malgré son indigne caractère , ne laisse pas de s'attacher à elle. Dans toutes les fictions du premier Volume , on apperçoit un Auteur , qui cherche à s'échaffauder , pour ne point tomber dans des contradictions palpables ; mais dont les suppositions n'ont rien de naturel , rien de conforme aux usages du monde ; qu'il paroît en vérité ne point connoître.

L'Isle inconnue , habitée par les Réfugiés de la Rochelle , est ce qu'il y a de plus singulier & de plus intéressant dans le second Volume : les filles de cette Isle , qui sont en grand nombre , qui manquent de maris , & pour lesquelles on fait une Lotterie d'hommes ; est quelque chose d'assez plaisant : mais cet endroit offre des images un peu trop libres. L'Auteur qui dans une Lettre imprimée , vante

482. *Le Nouvelliste*
beaucoup ses mœurs, n'a, ce me semble, d'autre ressource pour sa justification que ce lieu commun.

Lasciva est nobis pagina, vita proba est.

Cependant la sagesse de l'Auteur est peinte dans le reste de l'Ouvrage, où il donne d'excellentes leçons de vertu & de Philosophie.

M. le Sage a publié depuis peu *l'Histoire de Guzman d'Alfarache*, purgée de moralités superflues. On n'avoit point encore vû, ce me semble, des Livres purgés de morale par leurs Traducteurs, ou par leurs Éditeurs. Cependant comme la plupart des Lecteurs étoient obligés de passer les Réflexions longues & ennuyeuses semées dans le *Guzman*, qui étouffoient en quelque sorte la narration, ils doivent sçavoir bon gré à M. le Sage de leur avoir épargné désormais ce soin pénible. D'ailleurs cette Traduction est bien différente de l'ancienne. Le nouveau Traducteur a sçu mettre plus de choix & d'élégance dans les expressions & plus de netteté & de précision dans les récits. Le Roman Espagnol devenu Roman François, se lit

aujourd'hui avec beaucoup plus de plaisir.

Les Desesperés, deux volumes, chez Prault 1731. Ce Roman traduit de l'Italien de Marini, Auteur du fameux *Caloandre*, passe pour bien écrit, malgré les épithètes trop fréquentes & les expressions poétiques, dont le stile est chargé. Le commencement prévient médiocrement en sa faveur; mais on trouve dans la suite des intrigues & des situations intéressantes, qui le feroient pourtant davantage, si elles étoient plus conformes aux mœurs. On y voit trop de mariages secrets & de reconnoissances; trop d'évenemens, quoique bien liés, & bien développés, trop de merveilleux, mais il faut songer que c'est un Roman de Chevalerie. Celui-ci est ingénieux & amusant; & c'est assez pour les Lecteurs de ces petits Ouvrages. Le Traducteur est un Magistrat connu par la délicatesse de son esprit & de son goût.

*Lettres de la Marquise de M * * * au Comte de R * * ** deux volumes in-12. Ces Lettres galantes m'ont paru écrites purement & délicatement, & j'y ai trouvé de l'esprit, du goût & des sentimens.

Je ne vous dirai rien des *Avantures du Sultan Jakaia*, *Anecdotes secretes de l'Empire Ottoman*, chez Guill. David, rue du Hurpoix. Je vous avoue que je n'en connois que le titre.

Musier, Libraire, Quai des Augustins, vient de réimprimer *l'Histoire Negreponique, contenant les vies & les Amours d'Alexandre Castriot*, &c. par J. Baudouin, seconde édition 1731. in-12. Ce Livre imprimé pour la première fois en 1631. (il y a cent ans) étoit devenu très-rare, & méritoit d'être réimprimé pour les aventures curieuses & interessantes qu'il contient. Si l'on en croit l'Auteur & le Traducteur, la plûpart des faits sont historiques, & l'imagination n'y a presque point eu de part. Voici en peu de mots l'Histoire de cet Ouvrage. Il fut composé par un Moine Grec, & ce fut d'après lui qu'Octavio Finelli l'écrivit en Italien. M. de Boissat, de l'Académie Française ayant eu une copie du Manuscrit de Finelli, le traduisit en notre langue; & l'envoya à Baudouin son ami & son confrère; celui ci se servit de la traduction de Boissat; & suivant ses desirs il composa une Histoire suivie de ces Mémoires détachés, la divisa par

Livres & par Chapitres, ajusta à nos usages les harangues & les complimens, & changea quelques noms propres. Ainsi l'invention de l'Ouvrage appartient au Moine Grec, la Traduction à Finelli, puis à Boissat, & l'ordonnance à Baudouin. Il me semble que M. l'Abbé d'Olivet n'auroit pas dû se contenter de dire simplement dans son Histoire de l'Académie, que M. de Boissat est l'Auteur de cet Ouvrage. Quoique, selon Baudouin, les préceptes des Romains ne soient pas religieusement observés dans cette Histoire, il faut pourtant convenir que les situations y sont heureusement ménagées, & qu'il s'y trouve une vraie gradation d'intérêt. Si l'on excepte quelques endroits, où la vraisemblance est un peu blessée; il n'y a aucun événement qui ne plaise. Les sentimens sont nobles, fiers, tendres, passionnés, selon que les circonstances l'exigent, mais les descriptions & les phrases poétiques y sont trop fréquentes. Il seroit à souhaiter que quelqu'un prît la peine de rajeunir le style du Roman, on le liroit avec plus de plaisir.

La Réunion des Amours, Comédie héroïque, chez Chaubert 1732. Ce

font des Dialogues pleins de finesse ; qui expriment le goût de M. de Marivaux. En general, il y a beaucoup d'esprit dans cet Ouvrage, mais de cet *Esprit*, qui, pour me servir de l'expression de l'Auteur, n'est pas trop bon à être dit sur le Théâtre, & est peut-être meilleur à lire. Il y a d'ailleurs un peu de libertinage dans le rôle de Cupidon, & de la fadeur dans celui du pur Amour. Je suis, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E L I.

I.

JE ne dois pas différer plus longtemps, Monsieur, de vous dire mon sentiment sur l'*Épître de Clio à M. de**** au sujet des nouvelles opinions répandues depuis peu contre la Poësie. Ce petit Ouvrage est digne de son succès, non-seulement parce qu'il est écrit en faveur de la vérité, & pour le soutien du bon goût, contre quelques opinions singulieres débitées par de beaux esprits modernes, mais encore parce que c'est un Poëme didactique fort ingénieux. Pourquoi, me-

dites-vous , le Poëme de M. Pope sur la Critique , traduit en fort beaux vers par M. l'Abbé du Renel (a) a-t-il eu moins de succès que cette *Épître de Cléo* ? C'est que le sujet de cette *Épître* est plus intéressant , que l'Auteur s'y est proposé un objet plus fixe & plus précis , & qu'il a su mettre dans son Ouvrage plus d'ordre , plus de raisonnement , plus d'images , des éloges plus flatteurs , & plus de traits satyriques. Cet Auteur est M. de la Chaussée , qui publia en 1719, une Critique des Fables de M. de la Motte (b).

Je ne m'arrêterai point à vous tracer une exacte Analyse de cette excellente Piece, qui est entre les mains de tout le monde. Je me contenterai de vous dire, que l'Auteur y attaque solidement & avec esprit, le système d'un Moderne, en faveur de la Prose , & qu'il pousse le raisonnement contre :

(a) M. l'Abbé du Renel Chanoine de St. Jacques de l'Hôpital, a été choisi depuis pour travailler au Journal des Sçavans.

[b] Lettres de Madame la Marquise de *** sur les Fables Nouvelles, avec la Réponse , servant d'Apologie. A Paris , chez Pepie & Moreau 1719. in-12.

lui jusqu'à une espede de demonstration Poétique. Voici comment il parle d'abord du fameux Ecrivain, dont il combat l'opinion.

Aux nouveautez toujours prostitué ;
Et dans l'erreur Sophiste habitué ,
Quand il lui plaît, sa plume hétérodoxe
En axiome érige un Paradoxe.

Après avoir mis en une douzaine de vers élégans & exacts tout ce que M. de la Motte a écrit contre les Vers , l'Auteur fait voir que la difficulté attachée à la versification , ne nuit aucunement aux opérations de l'esprit. Je ne sçai pourtant si dans cet endroit il raisonne avec justesse , lorsque par l'éloge d'un Poëme moderne il s'efforce de réfuter cette maxime ,

Que l'art des Vers est un jeu d'avanture
Où le bon sens se trouve à la torture.

Est-il bien certain, que le bon sens n'a point été mis à la torture dans le Poëme dont il s'agit ? Le bon sens même de l'Auteur n'a-t-il eu, dans cette Epître, rien à souffrir de la tyrannie de la rime ? Pour faire de bons Vers , poursuit-il, il faut toujours apprendre à en faire,

Notre métier demande un long usage,
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.

On doit surtout apprendre à bien
parler sa Langue, & toujours respecter
l'usage établi.

Dans votre Langue, avant de rien pro-
duire,

Il faut à fond chercher à vous instruire
Des mots d'usage, & de leur sens divers.

La Langue est une, en Prose comme en
Vers;

Et la Grammaire en tout genre d'écrire
Exerce un droit, que rien ne peut pres-
crire;

Les mots sont faits, leur sens est convenu
Par les Auteurs qui vous ont prévenu;
L'esprit en vain brille dans vos Ouvrages,
Quand votre Langue y reçoit des outrages.
....

A votre Langue appliquez donc vos soins;
Elle a de quoi fournir à vos besoins.

Tel eût trouvé, qu'elle est plus étendue.

S'il en eût fait une étude assidue,

Et d'un jargon étrange & précieux

N'eût pas souillé le langage des Dieux.

Outre la pureté du langage, l'Au-
teur demande encore de la douceur,
& de l'harmonie dans les vers; ce que
pourtant quelques beaux esprits ne ju-
gent pas nécessaire, dans la persuasion
où ils sont, que l'harmonie dépend de
la pensée & non des mots.

Ce que la langue articule avec peine ;
En la forçant, met l'oreille à la gêne ,
L'esprit sensible à leurs communs rapports ,
Souffre aussi-tôt qu'on force leurs ressorts ,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire ,
Flatter l'organe est le point nécessaire.
A cet appas le cœur se livre & suit
L'impression du sens , qui le séduit ,
De ce talent la Nature est avare ;
Tel en partage eut l'esprit le plus rare ;
Mais dans un Vers toujours mal agencé
Il a gâté tout ce qu'il a pensé.

L'Auteur après cela prétend, qu'il est aussi difficile, & aussi rare d'exceller en prose, qu'en vers, & par conséquent qu'on ne gagneroit rien à faire des Odes, des Poèmes, des Tragedies en prose.

Mais parcourons les fastes de la Prose ;
Et quel est donc le titre qu'elle oppose ?
Contre un Horace est-il plus d'un Varron ?
En vain je cherche encore un Cicéron....
Qui des deux Arts, jusqu'au siècle où nous
sommes ,
En plus grand nombre a fait de plus grands
hommes ?

La comparaison de la contrainte de la vérification avec celle de l'eau, qui, resserrée dans un tuyau étroit, s'élève par ce moyen, & forme un jet d'eau, a beaucoup plu aux connois-

feurs dans l'Ode de M. de la Faye. En voici une autre, qui n'est pas moins ingénieuse, & dont l'image n'avoit jamais encore, si je ne me trompe, été mise en Vers.

C'est par effort que le Salpêtre tonne :
S'il n'est contraint, il reste sans vigueur :
Et ne produit qu'une vaine vapeur :
Plus on le presse, & plus on le resserre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.
Ainsi l'esprit dans les difficultés
Semble augmenter encore ses facultés :
A son profit il tourne les obstacles,
Et la contrainte enfante les miracles.

Un grand avantage, que les Vers ont sur la Prose, est qu'ils s'impriment plus aisément dans la mémoire, & cet avantage est si considérable, qu'il fait disparaître tous ceux que la Prose peut d'ailleurs avoir sur les Vers. Vous ne pourriez que difficilement retenir, par exemple, ce que je vous écris ici en Prose, s'il meritoit d'être retenu; mais vous retiendrez aisément les Vers suivans.

La Periode au cordeau compassée,
De la mémoire est bientôt effacée :
Des mots pompeux on a beau l'enrichir.
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affran-
chir,

Elle s'envole , & ne laisse après elle
Qu'un sens confus , qu'à peine on se rap-
pelle :

Mais dans l'esprit & dans le fond du cœur
Il n'appartient qu'au Vers doux & flat-
teur

D'insinuer ses charmes & ses graces ,
Et d'y laisser les plus profondes traces ,
Il s'établit au fond du souvenir ,
Et par lui même il sçait s'y maintenir ,
Sans s'alterer , ni sans perdre aucun terme
Du tour heureux , & du sens qu'il renfer-
me.

Selon M.D.L.M. on exprime en Vers
ce qu'on peut , mais rarement ce qu'on
veut : L'Auteur de l'Epître soutient le
contraire.

Ainsi l'esprit dans un Vers séduisant ,
Peut sans travail s'instruire , en s'amusant ;
Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement , la mesure & les rimés
N'empêchent pas , quoiqu'on ose avan-
cer ,

De mettre en Vers tout ce qu'on peut pen-
ser.

C'est une audace aussi vaine que folle ,
Que de vouloir nous réduire au frivole ,
Ou nous borner à des travaux légers ;
Il en est peu qui nous soient étrangers ;
La Poésie , ainsi que la Peinture ,
Dans son ressort a toute la Nature.

J'aime beaucoup cette peinture du

zèle pour le progrès des Lettres dans
un grand Ministre , qui les protegeoit,
& qui favorisoit ceux qui s'y distia-
guoient.

Ce fut alors qu'un mortel éminent ;
Ministre encore au dessus de sa place ;
L'Atlas du trône & celui du Parnasse ,
Nerougit pas d'encenser nos Autels.
A notre culte il porta les mortels ,
Des doctes Sœurs dans un nouveau Ly-
cée
Il réunit la troupe dispersée, &c.

L'Auteur peint encore agréable-
ment , sous une ingénieuse fiction , le
style ridiculement Poétique de cer-
tains Profateurs , qui voudroient sub-
stituer ce style à la versification , sans
laquelle néanmoins il n'y a point de
Poésie proprement dite.

On y voyoit une antique Matrone ,
Sous l'attirail & l'habit d'Amazone ,
Et sur son front nos lauriers profanés ,
Entrelassoient ses cheveux surannés.
De mille atours messéans à son âge ;
Elle étaloit le risible assemblage.
C'étoit la Prose avec nos attributs ,
Qu'on amenoit , pour détromper Phœ-
bus ,
Et sur son Char attelé de Modernes ,
Environné d'un gros de subalternes ,
Étoit l'Erreur avec la Vanité ,

Qu'accompagnoit la folle Nouveauté ;
Qui sous leurs pieds avec ignominie
Tenoient aux fers la Rime & l'Harmonie.

Les Partisans de la Prose veulent en vain opprimer le parti des Versificateurs. Melpomene , un poignard à la main , encourage ses nourrissons , & se met à leur tête , pour terrasser la troupe rebelle. Corneille , Racine , Despreaux , Quinault , la Fontaine , Moliere , Renard , Chaulieu , la Farre , Pavillon , combattent tous en faveur des Vers. Les Profateurs sont attaqués d'un autre côté par d'autres Poètes plus modernes , & que l'on reconnoît aisément. Vous jugez bien que le parti de la Prose fut vaincu , & mis en déroute.

Ainsi finit cette grande journée ;
Qui décida de notre destinée ,
Maintint la Rime , assura l'art des Vers ;
Et pour jamais remit la Prose aux fers.

Après avoir donné à ce petit Poëme élégant les louanges qu'il merite , me seroit-il permis d'y remarquer quelques légères taches ? En général j'y trouve un peu trop de Monotonie dans le style. Les Vers de dix syllabes ,

surtout ceux qui sont à rimes plates , exigent certains enjambemens ménagés avec art , qui ne sont pas assez fréquens dans cette Pièce ; ce qui fait que la rime y est importune & fatigante. L'Auteur s'est aussi quelquefois permis des Vers prosaïques & négligés , des expressions peu correctes , & des pensées qui ne sont pas toujours justes. Je me contenterai de citer quelques exemples.

O toi jadis élevé dans mon sein ;
Enfant nourri de mon lait le plus sain ;

Ce sont les deux premiers Vers de la Pièce , qui supposent que Cléo a plusieurs sortes de lait.

Mais ce n'est plus la querelle d'Homere ;
Toujours fertile en nouvelle chimere.

Il falloit dire , *en nouvelles chimeres* , au pluriel. Le mot de *fertile* l'exige nécessairement , si je ne me trompe.

Tel Alexandre , étant prêt d'échouer ,
Trancha le nœud qu'il ne pût dénouer.

Ces deux Vers seroient capables de donner gain de cause à M. D. L.

M. Etant prêt d'échouer cet hémistiche, n'a été employé que pour la rime. *Dénouer un nœud*, n'est pas une bonne expression. On dénoue un ruban, & on défait un nœud.

Et dédaignant les disputes des Classes,
Ne reconnoit pour Juges que les Graces.

Le premier de ces deux Vers est bien prosaïque.

Racan suivit, qui le fut de Menard.

Cette construction est-elle françoise ? C'est comme si je disois : *mon frere vous aime , qui le fut de votre jeur.*

Bien-tôt un fer encore plus terrible
Dans vos vergers fait un ravage horrible ;

Voilà , si je ne me trompe , deux
Vers assez mauvais.

De l'un d'entre eux cheri dans une Cour
Où les beaux Arts ont fixé leur séjour ,
Qu'avec plaisir dernièrement encore
Nous relisions la Fable de l'Aurore !

Il y a , ce me semble , autant de dureté que de négligence dans le tour de ces quatre Vers , où par la Fable de l'Aurore.

du Parnasse. LI. Lettre. 497
l'Aurore, Pièce fort ingénieuse, vous
comprenez aisément, qu'il s'agit de
M. de Moncrif, qu'on met au nombre
des jeunes *Nourrissons*, & dans la *Trou-*
pe novice des Poètes.

Vous sçavez, Monsieur; quelle
étoit depuis long-tems la rareté des
Mémoires de Castelnau, & qu'on ne les
pouvoit avoir qu'à un prix excessif.
Des Libraires de Bruxelles ont habi-
lement & utilement entrepris de réim-
primer ce Livre, dont le titre est:
Mémoires de Messire Michel de Castel-
nau, Seigneur de Mauvissiere, illustrés &
augmentés de plusieurs Commentaires, &
Manuscris tant Lettres, Instructions;
Traités, qu'autres Pièces secretes, & ori-
ginales, servant à donner la verité de
l'Histoire des Regnes de François I. &
Charles IX. Henri III. & de la Régence
& du Gouvernement de Catherine de Me-
dicis, avec les éloges des Rois, Reines;
Princesses, & autres personnes illustres de
l'une & de l'autre Religion sous ces trois
Regnes. L'Histoire Généalogique de la
Maison de Castelnau, & les Généalogies
de plusieurs Maisons illustres, alliés à
celle de Castelnau, par Jean le Labou-
reur, Conseiller, & Aumônier du Roi,
Tome II. X

Prieur de Fuvigné. Nouvelle édition, revue avec soin, & augmentée de plusieurs Manuscrits, avec près de quatre cens Armoiries gravées en taille-douce. 3. vol. in-fol. à Bruxelles 1731. & se trouve à Paris, chez Michel Gandouin, Quai de Conti, aux trois Vertus, Giffart & Briasson, rue saint Jacques.

» Quand même on n'auroit eu rien
 » à ajouter à l'Edition de 1659. (dit
 » le Libraire dans l'Avertissement de
 » cette nouvelle Edition) il auroit
 » fallu au moins la renouveler. Oh
 » s'est chargé, ajoute-t'il, d'autant
 » plus volontiers de cette entreprise,
 » qu'on a eu le bonheur de trouver
 » de quoi augmenter considérable-
 » ment cette Edition; les RR. PP.
 » Benedictins de la célèbre Abbaye
 » de S. Germain des Prés, ayant per-
 » mis de faire copier un Manuscrit;
 » qui se conserve dans leur Bibliothé-
 » que, & dans lequel se trouvent des
 » Pièces très-belles & très-curieuses;
 » qui servent de preuves aux Mémoi-
 » res, & assurent les faits qui y sont
 » rapportés. «

On a souscrit pour cette Edition;
 & on délivre actuellement aux Sous-
 cripteurs & au Public, les deux pre-

miens Volumes. A l'égard du troisième, qui n'est pas encore achevé, & qui contient les Additions, dont il est parlé dans l'avertissement, on compte qu'il paroîtra environ dans six mois. Au reste cette Edition est magnifique.

Un admirateur de feu M. de la Motte (M. l'Abbé Trublet) vient de publier son Eloge, imprimé chez Chaubert. Cet Auteur, qui a attrapé le jargon du C. . . pourroit s'appliquer ce que M. D. L. M. dit dans la seconde Fable.

J'ai fait aussi mon cours, & j'ai pris mes licences

Dans la même Université :
Nouveau Docteur, & moins accrédité,
J'en rapporte aux humains de nouvelles Sentences.

Quoique cet Auteur écrive, & raisonne d'une manière qui n'est pas goûtée de tout le monde, on ne peut nier cependant, qu'il ne fasse paroître de l'esprit : il y a dans son petit Ouvrage en forme de Lettre, des raisonnemens si singuliers, pour persuader que M. D. L. M. a été un bon Poëte, que je crois devoir vous en faire

Y ij

part : ce sera au premier jour , si vous le trouvez bon , la matiere d'une de mes Lettres. Au reste vous sçavez qu'il paroîtra bien-tôt un autre Ouvrage , où ce sentiment est porté beaucoup plus loin , les personnes désintéressées avouent , que M. D. L. M. a fait un petit nombre de beaux Vers ; mais ils prétendent en même tems , qu'il en a fait plusieurs médiocres & un bien plus grand nombre de mauvais. Cela ne touche plus le Poëte , & il lui importe peu maintenant d'avoir fait de bons , ou de mauvais ouvrages.

Il a paru à Londres l'année dernière une Vie de Mademoiselle Oldfield , en Anglois , sous ce titre : *Faithful Mémoires of the Live, Amours, and performances of that justly celebrated and most eminent actress of her time Miss Anne Oldfield* ; c'est-à-dire , *Mémoires fideles de la Vie , des Amours, & des Ouvrages de Mademoiselle Oldfield , la plus célèbre & la plus parfaite Actrice de son tems*. Si l'on excepte ce qui regarde l'attachement de M. *Mayenvaring* pour Mademoiselle Oldfield , tout le reste est une espece d'Histoire du Théâtre Anglois , avec des particularités peu intéressantes pour nous. Ne pourroit-

on pas faire paroli à cet Ovrage par une Vie de feue Mademoiselle le Couvreur ?

Voici encore un Ouvrage de Baltazar Gracien, qu'on vient de publier en François, intitulé *le Politique De Ferdinand le Catholique*. Vous connoissez comme moi le style bisare & obscur de ce Lycophron Espagnol ; non par les Traductions, ou Paraphrases, qui ont été faites de ses Ouvrages, mais par les Ouvrages même que vous avez pris la peine de lire dans la Langue originale. Il paroît, que ce Religieux avoit plus de mémoire & d'imagination, que de jugement & de bon sens. Dans tous ses Ecrits on ne trouve pas un seul raisonnement. En cherchant toujours l'énergique & le sublime, il devient outré & guindé, & se perd dans la nuit. On donne ce Panégyrique du Roi Ferdinand V. comme le meilleur de ses Ouvrages : j'aurois de la peine à accorder, que ce fût le moins mauvais. Quoique le Traducteur trouve du dessein & de l'ordre dans ce Panégyrique, je n'y vois que des idées confuses & de grands mots. Quelle patience, quel courage dans ce Traduc-

teur ; que les Sentences déplacées , les hyperboles inconcevables , & les autres figures inouïes n'ont point rebuté , qui a mis son esprit à faire valoir tout cela , & qui s'est efforcé d'y ajuster son goût ! Au reste il s'en faut bien , que Ferdinand ait été un Prince accompli , comme Gracien le prétend. Tous les Historiens véridiques en parlent comme d'un Prince sans probité , & sans foi , sacrifiant tout à son ambition démesurée , & à sa politique peu chrétienne , trahissant ses Alliés & tous ses devoirs ! Quelle indigne conduite , par exemple , ne tint-il pas pour la conquête du Royaume de Naples ? Apporta-t'il le moindre remède aux excès monstrueux des Espagnols en Amérique , excès dont pourtant il étoit informé ! Voilà le Roi , que Gracien donne comme le modèle des Rois.

Comme l'Auteur est encore plus obscur dans cet Ouvrage , que dans les autres , le Traducteur a jugé à propos de placer des notes courtes au bas des pages , pour l'intelligence du texte , qu'il contredit quelquefois. On lit à la page 14. ces paroles dans le

Texte : *Le Grand Constantin donna lieu à la puissance temporelle des Papes. Un Traducteur François ne fait aucune note sur ce trait ! On lit page 30. en France l'inepte Charles , avant que de se connoître , fut enseveli dans les flatteuses délices , où il resta toujours comme un Roi mort. Dans une note sur cet endroit , on se contente de dire , qu'il s'agit du Roi Charles VIII. Mais les épithètes d'inepte & de Roi mort conviennent-elles à ce Prince , qui conquit avec tant de gloire le Royaume de Naples , & qui , à la tête d'une petite Armée de sept mille hommes , battit , près de Fornioie , celle des ennemis , qui étoit de trente-cinq mille ? C'étoit-là , se me semble , le lieu de contredire l'Auteur Espagnol. Le Traducteur devoit au moins paroître un peu François dans son langage. Mais qui peut goûter en France ces façons de parler , un Royaume homogène , Constantin & Charlemagne furent jumeaux en Héroïsme , un Roi , qui porte une couronne de diamants , qui est celle de ses mérites ; un Héros par valeur & par sagacité ; une Maison illustre séminaire de Guerriers ; l'art de regner est l'unique auquel ses essais & ses leçons propres soient refusées.*

Plusieurs expressions de cette sorte se trouvent recueillies dans cette Traduction, dont on peut néanmoins croire que l'Auteur est un homme d'esprit.

L'Académie Royale de Musique représente depuis le commencement du Carême, un Opera sacré de M. Pellegrini, intitulé *Jephthé*. Les heureuses corrections qui ont été faites à la seconde représentation, ont procuré à la Pièce un plus grand succès qu'elle n'avoit eu à la première. Vous sçavez que notre Musique, selon l'opinion commune, se marie difficilement au langage François de la piété. Les Cantates Françaises de Mademoiselle la Guerre ont fortifié ce préjugé. Qu'il sera glorieux à l'Auteur, & au compositeur du *Jephthé*, de l'avoir affoibli ! Dans le Prologue, la vérité dissipe par ses charmes puissans, toutes les Divinités profanes, qui avoient jusqu'alors regné sur la Scene lyrique. Je vous renvoye, pour un plus grand détail, au Mercure prochain. Il me suffit de remarquer, que les personnes pieuses voyent avec plaisir, qu'au moins durant ce Carême, on n'entendra

du Parnasse. LI. Lettre. 505
point à l'Opera ces Maximes dange-
reuses si condamnées.

*Ni tous ces lieux communs de morale lu-
brique,
Que Lully réchauffa des sons de sa Mu-
sique.*

Je viens de voir la premiere repré-
sentation de la Tragedie d'*Eriphile*, par
M. de Voltaire. J'ai entendu des Vers
magnifiques & pompeux , bien décla-
més ; des Sentences admirables , des
traits brillans d'imagination ; enfin des
beautés de détail à l'infini : dispensez-
moi de précipiter mon jugement sur
le fond & la conduite de la Pièce.

Je suis, &c.



L E T T R E L I I.

P.

Vous tâchez, Monsieur, de nous encourager à continuer les Lettres que vous avez soin de communiquer au Public, en nous assurant, que les Ecrivains sensés ne s'offensent pas de notre critique. Nous aurions sujet de croire, que vous ne pensez qu'à exciter notre émulation, si nous ne recevions de tems en tems des témoignages d'estime, de la part de ces esprits solides qui sçavent distinguer la Critique de la Satyre. Je ne puis m'empêcher de vous envoyer à ce sujet, l'extrait d'une Lettre que M. l'Abbé Drouet de Maupertuy nous a fait l'honneur de nous écrire le 12. de Février 1732. de Saint Germain en Laye, où il fait sa résidence. Vous sçavez que dans la sixième Lettre du Nouvelliste du Parnasse, Tom. I p. 105. nous avons pris la liberté de critiquer la forme & quelques endroits des Elements Historiques, traduits du Latin, par cet Ecrivain. Bien loin d'avoir été

échoqué de nos remarques , la lecture
de cette Lettre lui a paru si agréable ,
qu'il a voulu avoir le Recueil entier
du Nouvelliste du Parnasse. » Voilà
» pour moi , Messieurs , (nous dit il)
» une abondante provision de belles
» & de bonnes choses , qui nous four-
» nira un doux , mais utile amuse-
» ment dans la situation où je me trou-
» ve , obligé par mon grand âge de re-
» noncer à la composition , & de cé-
» der la plume à de jeunes Ecrivains ,
» après l'avoir tenue durant trente
» ans avec quelque succès , dans le gen-
» re d'écrire , que j'ai choisi , & le seul
» qui pût convenir à un homme qui
» n'est ni Philosophe , ni Théologien ,
» ni Jurisconsulte , ni Mathématicien.
» Mais , Messieurs , le croiriez-vous ? La
» vanité d'Auteur ne m'a point quitté ,
» ou pour me servir d'un terme plus
» honorable , j'ai la noble ambition de
» me voir encore une fois placé dans
» votre sçavant & délicieux Journal.
» Les Livres , il est vrai , en faveur des-
» quels je sollicite cette gr ce , ne sont
» pas nouveaux ; mais j'ose vous assu-
» rer , que hors quelques exemplaires
» donnés à mes amis , ils sont restés
» dans les Provinces éloignées , où ils

„ont pris naissance , & ils n'en sont
„point sortis pour se montrer au Pu-
„blic. Tels qu'ils sont, j'ai l'honneur
„de vous les présenter , & vous en fe-
„rez l'usage qu'il vous plaira ; mais je
„suis sûr, que ce sera celui , qui vou-
„fera inspiré par votre sage & judi-
„cieuse critique „. Il est inutile de
vous faire observer que M. de Mauper-
tuy en parlant du Nouvelliste, fait usa-
ge de sa politesse , & que la modestie
lui a dicté ce qui regarde ses propres
Ouvrages. Je crois devoir le remer-
cier ici du présent qu'il nous a fait de
deux Livres si dignes d'être connus du
Public. Je vais commencer par vous
entretenir de celui qui est intitulé :
*Le commerce dangereux entre les deux
sexes: Traité moral & historique dans le-
quel on fait voir , que les visites & les
conversations fréquentes, en un mot, qu'un
commerce assidu entre les personnes de
différent sexe , les exposent à de très-
grands dangers par rapport à leur salut,*
Bruxelles 1715. in-12. L'Auteur prou-
ve par des autorités , par des raisonne-
mens , & par des exemples , la vérité
exposée dans le titre de son Ouvrage.
Ce qu'il y a d'historique est du ressort
du Nouvelliste ; ainsi je me bornerai :

à vous citer quelques exemples propres à vous faire connoître le goût de l'Auteur.

M. Drouet de Maupertuy, ingénieux à rassembler tout ce qui peut inspirer une sainte aversion pour les femmes, n'a pas oublié de remarquer, que le Démon résolu de tromper les hommes par de vains Oracles, choisit une femme pour un si honteux ministère. » C'étoit la Pithonisse, dit-il p.
» 17. qui rendoit les réponses que son
» Dieu lui dictoit. Elle montoit sur un
» Trepie d'or, posé immédiatement
» jusqu'au centre de la terre ; on l'appelloit la bouche d'Apollon. C'étoit
» de ce trou sacré, que sortoient les
» Oracles que ce Dieu rendoit à tous
» ceux qui le venoient consulter de
» tous les endroits de la Grece & de
» l'Asie. Un petit vent sortoit de cette
» concavité, la Prêtresse le recevoit, &
» ce souffle lui faisoit former les paroles, dont l'Oracle étoit composé. »
Peut-on expliquer plus heureusement la mécanique des Oracles ?

Voici un phénomène bien singulier, & digne d'exercer la sagacité d'un Physicien. Il y a à Rossano, Ville de la Calabre, une Chapelle, dont l'en-

trée est défendue aux femmes. Si quel-
 qu'une par hasard vient à y entrer,
 „ il se fait aussi-tôt dans l'air, dit
 „ M. deM. p. 108. des bruits de ton-
 „ nerre si épouvantables, que l'on
 „ diroit que la voute du Ciel va tom-
 „ ber en éclats. Mais dès le moment
 „ que cette femme est sortie, les bruits
 „ cessent, & l'air reprend sa tranqui-
 „ lité ordinaire ».

Vous ne ferez pas moins étonné du
 prodige rapporté à la page 176. mais
 qu'il est impossible d'examiner, parce
 qu'il a entièrement cessé. » Le Saint
 „ Abbé Vulmar, dit il, non-seulement
 „ ne voulut jamais voir de femmes du-
 „ rant sa vie, mais il obtint même
 „ de Dieu, qu'après sa mort elles ne le
 „ verroient pas. Car comme on eut
 „ exposé son corps dans un cercueil
 „ découvert, toutes les femmes qui
 „ accoururent de tous côtés, pour le
 „ voir mort (aucune n'ayant jamais pu
 „ avoir ce bonheur pendant qu'il vi-
 „ voit) ne le virent point : un brouil-
 „ lard épais qui s'éleva autour de son
 „ cercueil, leur en déroba toujours la
 „ vue, tandis que les hommes le
 „ voyoient à leur aise ; ce brouillard
 „ n'étant que pour les femmes ».

M. l'Abbé de Maupertuy nous ap-

prend dans la Preface d'un autre Livre de sa façon dont je vous entretiendrai bientôt, que son *Traité du commerce dangereux entre les deux sexes*, a été imprimé à Lyon, quoiqu'il porte le nom de Bruxelles.

C'est encore à Lyon qu'a été imprimé un autre Livre du même Auteur, qui a pour titre : *La femme foible, où l'on représente aux femmes les dangers auxquels elles s'exposent par un commerce fréquent & assidu avec les hommes, &c.* Nancy 1714. in 12. M. de Maupey après avoir montré dans l'Ouvrage précédent, combien il est dangereux aux hommes de frequenter les femmes, a cru devoir exposer à celles-ci les maux qui naissoient du commerce avec les hommes; & afin que ce qu'il avoit à dire, fût goûté, il a pris le masque d'une Dame : mais les foiblesses du beau sexe, sont représentées avec des traits si forts, que la fiction ne paroît pas tout-à-fait vrai-semblable. Les femmes ne se picquent pas de tant de sincerité, & une perspective aussi désagréable ne s'offre gueres à leur amour propre. D'ailleurs avec un peu de Logique, la Dame auroit elle-même combattu certains raisonnemens.

trop foibles pour faire quelque impression. Le stile de ces deux Ouvrages est pur, vif, & énergique ; en un mot on y trouve cette élégance, qui caractérise les autres Ecrits de M. l'Abbé de Maupertuy. Quoique ces deux Traités soient imprimés depuis quelque tems, j'ai cru que je devois vous en donner une idée, parce qu'ayant été peu connus, ils ont presque la fleur de la nouveauté.

M. de Vallange toujours zélé pour le bien public, a fait imprimer au commencement de cette année, un Livre intitulé : *L'Art de se garantir des incommodités du froid, avec peu de dépense, en suivant les principes de la Physique, de la Médecine, de l'économie, & de la Politique, &c.* Paris 1732. Brochure in-12. C'est ici une dépendance de la Physique utile, & de la Philosophie économique d'un Auteur, qui sçait allier à ses rares talens les vertus d'un bon Citoyen. Je ne doute pas que cet Ouvrage n'ait le même succès que les précédens.

L'Auteur s'étoit d'abord proposé de donner un Traité du froid & du chaud, par rapport à la Physique & à la Médecine. Mais j'ai cru, dit M. de Vol-

lange , » qu'il valloit mieux aller au
» remede , que de haranguer sur la
» nature du mal «. Il propose d'a-
bord les moyens generaux de se ga-
rantir des incommodités du froid ;
qui consistent à employer notre jugement,
notre genie , & nos doigts à faire des ar-
mes défensives contre notre ennemi : enfin,
d'employer les dons que nous avons reçus
du Ciel, pour fabriquer les armes en que-
stion. Les habits sont le premier ob-
jet des reflexions de l'Auteur. » Les
» végétaux , dit-il , nous presentent
» du chanvre , du lin , du coton , de
» la paille , des feuilles , &c. Les ani-
» maux nous offrent de la laine , des
» plumes , de la soye & des peaux ;
» voilà la matiere. Nous avons des
» doigts. Pouvons-nous nous plain-
» dre , si nous souffrons les pointes
» des nitres de l'air , qui causent les
» douleurs que nous ressentons sur
» notre peau « ? C'est pour en garantir
le Public que M. de Vallange a com-
posé *l'Art de s'habiller commodément ;*
proprement, & à bon marché, selon la dif-
ference des saisons, des âges, du sexe, &
des conditions. Cet Art est fondé sur les
principes de la Physique , de la Méde-
cine , de l'économie & du bon goût.

Ce sont les propres termes de l'Auteur, qui s'élève ensuite contre la vanité des Riches, dont les habits sont plutôt les enseignes de la vanité, que des remparts contre le froid. Il ne peut souffrir qu'ils aient recours au feu, tandis qu'ils laissent périr la *chaleur vitale*, & il s'écrie à ce sujet, *Stultorum infinitus est numerus*. Il leur reproche ensuite de brûler *des forêts entières pour se chauffer*.

M. de Vallange a encore composé l'Art de se garantir du froid, en se chauffant selon les principes de la Physique, de la Médecine, de l'économie, & du bon goût, &c. conformément à ce qu'il dit de l'habillement. Voilà donc les Tailleurs & les Corbonniers obligés d'être Physiciens & Médecins, &c. Il faut espérer que notre Auteur formera des ouvriers de cette espece. Ce qu'il dit à ce sujet est un peu vague, aussi s'excuse-t-il en ces termes : *Je dis ici des vérités générales, comme en diroit un Prédicateur, ou un Poète*.

A l'occasion de cette inattention à se bien chauffer, M. de Vallange nous apprend, que depuis plus de cinquante ans, il fait les personnages d'Héra-

élite & de Democrite : » mais, ajoute-
,, t-il , je ne m'en tiens pas à mes lar-
,, mes , ni à mes ris , je tâche de trou-
,, ver les moyens, de réveiller les hom-
,, mes de leurs assoupissemens sur ce
,, qui regarde leurs veritables interêts,
,, par rapport à cette vie-ci, & à l'au-
,, tre. Il me semble que je m'entends
,, dire à tout moment: *Mandavit Deus*
,, *unicuique de proximo suo.*

Les soins de M. de Vallange s'étend-
ent encore aux coëffures de nuit & de
jour , aux meubles , lits , sieges & ta-
pisseries. » Les bons meubles, dans la
,, campagne , dit il , propres à com-
,, muniquer de la chaleur, sont les che-
,, vaux , les vaches , les brebis , les
,, agneaux & les chèvres ». Dans un
Traité d'Architecture il donnera les
moyens de reformer , par rapport au
froid & au chaud les bâtimens d'à present ;
qui lui paroissent très-mal disposés ,
parce que la plûpart des Architectes ne
sçavent pas la Physique. Delà vient
que les Appartemens sont des Glacière-
res pendant l'Hyver , & des Etuves
pendant l'Eté. Pour remedier à cet in-
convenient, M. de Vallange a imaginé
des toits de nouvelle espee, qui don-
neront à propos du froid & du chaud.

M de Vallange propose les exercices corporels, comme un moyen assuré de se garantir des rigueurs de l'Hyver. *Ne pourroit on pas dire, à l'égard de la Physique, s'écrie-t-il, ce que l'Ecriture dit à l'égard de la Morale. Perditio tua ex te Israël. Que nous sommes les Architectes de nos malheurs & de nos peines. Nous avons tant de moyens de nous en délivrer quand ils sont arrivés. Rien de plus facile, selon lui, que de chasser le froid. « Vous avez froid, dit-il, sautez, dansez, courez, votre froid s'en ira, & la chaleur s'emparera de votre corps ». Mais comme les Religieux & les Religieuses ne sçauroient sauter & danser sans indécence, il leur conseille de tourner & de menuiser; ces Arts étant très propres à mettre le sang en mouvement, & à communiquer par conséquent la chaleur à tout le corps. Il annonce des Cabinets d'Etude, qui garantiront du froid les personnes obligées de mener une vie sédentaire, comme les Peintres, les Graveurs, les Ciseleurs.*

Les inconveniens découverts par M de Vallange, dans l'usage des Bassinoires, du Moine, des Chauffrettes, des Poëles d'Allemagne, des Poëtes en for-

me de coffret , prouvent combien il a exercé son *jugement* & son *génie*, à trouver tout ce qui peut rendre l'hiver plus supportable. Ce qu'il dit au sujet des Chauffrettes, suffira pour vous donner quelque idée de son application. Après avoir montré , qu'elles causent des migraines, il ajoute: « Laissez-là le feu pour cuire la viande , le pain & les choux, & servez-vous de bonnes mules de feutre , ou d'autres bien étoffées & bien garnies, & pour les jambes, servez-vous de bons bas drapés, (c'est aux femmes à qui je parle.) Pourquoi avoir honte de bien garnir ses pieds & ses jambes pendant l'hiver ? Ajoutez à vos bas drapés de bons chaufsons de laine: Rien n'est plus sain que la laine sur notre corps. Il semble que la Nature ait destiné cette toison pour couvrir nos corps ».

Après avoir montré les inconvéniens des instrumens dont on s'est servi jusqu'à présent pour se chauffer , M. de Vallange propose un Chauffoir portatif, & un Pyrphore, ou porte-chaud. Il ne nous dit rien de la première machine ; mais la seconde n'est autre chose , qu'un canal qui porte le chaud

dans les Appartemens , où l'on ne fait point de feu. Enfin il a inventé le moyen d'échauffer un cabinet avec la lampe , sans fumée & sans mauvaise odeur , & pour cela il n'a eu recours ni à la Magie noire , ni à aucune autre. Cette invention est principalement destinée aux Gens de Lettres , & aux personnes qui travaillent à de petits Ouvrages , qui demandent peu d'espace , comme les Peintres en miniature , les Horlogeurs , les Lunetiers , &c. Ce feu de lampe , ajoute-t-il , suffit pour faire la cuisine d'un Philosophe.

Il me semble que tout ce que nous apprend M. de Vallange , pour se garantir du froid , aboutit à nous recommander l'usage de notre génie , de notre jugement , & de nos doigts , & à substituer aux Chauffrettes les bas drapés , les mules de feutre & les gros chaussons de laine. Cependant il nous apprend , que son Ouvrage lui a été dicté par sa compassion envers tant de personnes qui éprouvent la rigueur du froid : *Misereor super urbam* , dit il. Cette compassion éclateroit plus utilement s'il donnoit au Public ses Chauffoirs portatifs, son Pyrphore, ou porte-chaud , & ses lampes qui fussent pour

échauffer un cabinet. Il y a long-tems que l'Auteur nous accable de promesses ; le tems de les accomplir ne viendra-t-il jamais !

Il m'est tombé entre les mains un Exemplaire du Dictionnaire de Richet imprimé à Amsterdam en 2. vol. in 4°. 1731. Quoique le caractère soit petit, l'impression est très-belle & très-nette. L'Editeur Hollandois a fait cette Edition d'après celle qui parut à Lyon en 1727. en 3. vol. in-fol. avec les additions de M. Aubert, Avocat de cette Ville, & pour la rendre plus utile, il a fait divers changemens, qu'on ne peut s'empêcher d'approuver. Il a abrégé quelques additions assez prolixes, qui regardent le Droit Coutumier, le Droit Canonique, & les questions de Theologie. Mais il a entièrement retranché les Inscriptions latines, en quoi l'on ne peut qu'applaudir à son bon goût. Tout ce qui regarde immédiatement la Langue Françoisse a été conservé ; mais l'Editeur auroit pû sans scrupule supprimer quelques additions Mythologiques, Historiques, &c. qui sont un peu déplacées. Ce qu'il me paroît avoir ignoré, c'est que le fond

du Dictionnaire de Richelet a été altéré par ceux qui ont eu soin de l'édition de Lyon. Il falloit donc avoir sous les yeux celle de Roüen, pour donner un Richelet bien complet.

Cette édition est augmentée de près de six mille articles qu'on a distingués par une double croix. Ce sont des termes qui manquoient dans ce Dictionnaire. Celui de l'Academie Française a été d'un grand secours, & l'on a tiré d'autres Livres connus & estimés, quelques termes de Medecine, de Chymie, de Botanique & de Marine; ceux qui regardent la Guerre, ont été pris dans les Commentaires de Polybe, par M. le Chevalier de Follard.

L'Editeur n'a pas pris garde, qu'en copiant le Dictionnaire de l'Academie, il défiguroit un peu le Richelet. Dans le premier on ne cite point les Auteurs qui se sont servis d'une telle ou telle expression. Ce sont des phrases formées sur le champ par les Academiciens; au lieu que Richelet a soin de joindre à chaque mot differens exemples qu'il tire des meilleurs Ecrivains, qui établissent l'usage de chaque mot, & qui sont ordinairement d'un meilleur goût, que des phrases triviales.

On auroit dû encore remarquer, que le Dictionnaire de Richelet est semé de traits satyriques, & d'Anecdotes littéraires. L'Editeur n'a pas cru devoir se conformer à ce plan, puisqu'on ne voit aucun article nouveau, où la malignité du cœur humain soit flatée. Il faut cependant avouer que les additions de l'Editeur Hollandois sont préférables à celles de l'Avocat Lyonnais, puisqu'il n'a mis que ce qui a rapport à la Langue Française. La Bibliotheque du Richelet de Lyon composée par M. le Clerc, ne se trouve point dans cette Edition, & l'on y a judicieusement substitué la Liste des Auteurs, qui avoit paru dans l'Edition de Rouen, & qu'on a rendu plus ample & plus exacte.

La Veuve Delaulne vient de mettre en vente *l'Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples & embarrassé les Sçavans, avec la Methode & les principes pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas.* On en trouve aussi des exemplaires chez Chaubert; in-12. 3. vol.

Cet ouvrage imprimé à Rouen pour la première fois en 1702. en un volume in-12. étoit devenu fort rare. L'Au-

teur pressé par des Sçavans du premier ordre d'approfondir ce qu'il avoit écrit sur le discernement des effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas, s'est fort étendu sur cette matiere également curieuse & importante ; c'est ce qui compose tout le premier Livre, où l'on trouve d'abord un tableau agréable de plusieurs faits que des Philosophes ont cru physiques, & qui cependant sont de pures imaginations ; ainsi que le P.le Brun le prouve solidement. Il pose ensuite des principes philosophiques pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas. On ne voit ni qualités occultes, ni simpathies, ni attractions ; c'est une suite de raisonnemens tirés d'un petit nombre de principes féconds & lumineux. Ce morceau est neuf & bien digne de l'attention des Philosophes & des Theologiens.

Le second Livre roule sur la verité & la fausseté des effets surnaturels. L'Auteur a réuni tout ce qui se trouvoit épars sur cette matiere, dans la premiere Edition de son Ouvrage, & y a fait des additions fort intéressantes. La guerison d'une prétendue muette au tombeau de Jacques II. Roy d'Angleterre, & l'Histoire d'une fille cata-

leptique, qui en 1710. se donna en spectacle à Paris, sont deux morceaux bien curieux.

Dans le troisième Livre l'Auteur examine ce qui regarde les Talismans. Il y a fait peu d'additions, n'ayant pas voulu compiler les différens traités que nous avons sur les préservatifs naturels & miraculeux. Mais il en dit assez pour en faire sentir le ridicule.

Le quatrième Livre est entièrement neuf, & contient l'Histoire critique des pratiques observées en l'honneur de S. Hubert, pour se préserver de la rage. Certains Chevaliers se disant issus de la race de ce Saint, se sont attribués le privilege de guerir & de préserver de la rage par le seul attouchement, & se sont appuyés de l'exemple de nos Rois qui guerissent ainsi des écrouelles. L'Auteur en respectant la vertu qu'ont nos Rois de guerir les maladies scrofuleuses, fait voir la fausseté du privilege des chimeriques Chevaliers de S. Hubert, & à ce sujet il examine ce qu'on doit penser d'une semblable vertu que s'attribuent les Rois d'Angleterre.

L'on trouve une agréable & instructive variété dans le Livre cinquième,

Par le détail que je viens de vous faire de s deux premiers volumes , il vous sera aisé de remarquer que le P. le Brun a donné à son Ouvrage une forme très-différente, & l'on ne peut qu'applaudir à ce nouvel arrangement. Les principes généraux précèdent le détail des faits , & sont comme un flambeau qui sert à séparer le vrai d'avec le faux.

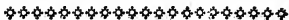
A l'égard du troisième volume , il roule presque tout entier sur la Baguette. L'Editeur a fait imprimer deux Dissertations de Messieurs Chauvin & Garnier qui ont prétendu expliquer d'une manière physique les phénomènes de la Baguette. Ces deux pièces sont bien écrites & d'un goût singulier. Le P. le Brun les a critiquées dans ses Lettres sur l'illusion des Philosophes, qu'on trouve dans ce même volume , & qui étoient devenues extrêmement rares. L'Editeur pour faire un volume égal aux deux premiers , a choisi quelques autres pièces qui se font lire avec plaisir.

Il vous sera aisé de remarquer en lisant cet Ouvrage , où brillent la bonne Philosophie, & l'érudition choisie , que les superstitions sont des espèces de maladies épidémiques, qui dans

326 *Le Nouvelliste du Parn. &c.*

chaque siècle font des progrès étonnans. Il seroit curieux d'en développer les causes morales, après avoir montré qu'il n'y a rien de miraculeux & de surnaturel. Je me contente de vous communiquer aujourd'hui le plan de cet ouvrage, dont je vous entretiendrai un peu en détail. Je suis, Monsieur, Votre, &c.

Fin du dernier Volume.



A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *Le Nouvelliste du Parnasse*. Je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression.

JOLLY.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU,
R O Y D E F R A N C E E T D E N A V A R R E :
A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenants nos
Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires
de notre Hôtel, Grand - Conseil, Prévôt de Paris,
Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres
nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre
bien amé Hugues - Daniel C H A U B E R T, nous
ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Per-
mission pour l'impression d'un Ouvrage qui a pour

titre : *Le Nouvelliste du Parnasse* , offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caractères , suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des présentes : Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera , sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contre scel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires , & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangère , dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle. Que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Présentes. Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , soy soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDEONS au premier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans deman-

der autre permission, & nonobstant Clameur de Haro,
Charte Normande & Lettres à ce contraires: C A R
tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-deu-
xième jour de Décembre, l'ande grace mil sept cent
trente-un, , & de notre Règne, le seize. Par le
Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num.
100. Fol. 102. conformément aux anciens Règlements,
confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris
le 14. Janvier 1732.*

P. A. LE MERCIER, Syndic.

TABLE

ALPHABETIQUE des Ouvrages & des Matières dont il est parlé dans le Nouvel- liste du Parnasse.

A

A Bregé de l'Histoire d'Angleterre de Rapin de <i>Toiras</i> , par M. de Falaiseau, Tome I. Page 13	Premiere Edition t. I. 18.
Abregé Chronologique de l'Histoire Universelle sacrée & profane, par M. <i>Mauvroux</i> , T. I. 32	t. I. 42.
Abregé Chronologique de l'Histoire d'Angleterre, par M. de <i>Chevrieres</i> , T. I. 149	t. I. 183.
Abregé de l'Histoire Universelle de Claude de <i>l'Isle</i> , T. I. 395	t. II. 73.
Alcibiade, Comédie de M. <i>Poisson</i> , cri- tiquée, T. I. 210	t. I. 251.
Amours d'Aristée & de Telasie, par M. <i>du Castre d'Auvigni</i> , T. I. 130 & 293	t. I. 161 & 346.
L'Amour ruiné par l'interêt, Pièce de Poësie, T. II. 183	t. III. 70.

Premiere
Edition.
t. I. 132.
t. I. 166.
t. I. 151.

T A B L E

t. IV. p.
80.

t. IV. p.
82.

t. III. 22.

t. IV. 46.

t. I. 281.

Ana, Bigarures Calotines, par M.
l'Abbé d'*Allainval*, T. I. 106
Anecdotes Greques, T. I. 134
Apologie de M. Rousseau, T. I. 122
L'Art de se garantir des incommodités
du froid avec peu de dépense par M.
de Vallange, T. II. 512
L'Art de s'habiller commodément,
proprement, & à bon marché selon
la différence des saisons, des âges,
du sexe & des conditions par le mê-
me, T. II. 513
Les Aventures du *Baron de Fœnestle*
T. II. 141
Les Aventures du Sultan *Jakaia* Anec-
dotes secretes de l'Empire Otto-
man, Tome II. 484
Avis d'un Oncle à son Neveu
T. II. 36

B.

t. I. 28.

t. II. 77.

t. III. 326.

t. I. 256.

t. I. 23. 180
268.

t. I. 285.

t. I. 322.

B Allet de la Sottise, ridiculement
attribué à M. de *Voltaire*, T. I. 20
Bévuë du *Pere Gaultier*, *Jesuite*, T. I.
398
Bibliotheque choisie de M. *Colomiés*,
T. II. 416
Bibliotheque Françoisse, commencée
par M. *Camusat*, T. I. 214
Bibliotheque des Gens de Cour, &
autres compilations de M. *Gayot de*
Pittaval, T. I. 17. 147. 225
Bibliotheque Germanique, T. I. 239
Bibliotheque Grammaticale par M.
de Vallange, T. I. 279

ALPHABETIQUE.

		Première Edition.
Bibliothèque Janséniste, par le P. <i>d. Colonia</i> , T. I I.	99	t. II. 355
Bibliothèque Italique, critiquée, T. I.	235	t. I. 281
Bibliothèque des Poètes Latins, par M. <i>Noblot</i> , T. I.	283	t. I. 338
Bibliothèque raisonnée des Ouvrages des Sçavans; T. I.	240	t. I. 286
Bibliothèque du Richelet, par M. le <i>Clerc, Sulpicien</i> , T. II.	57	t. II. 307.
Bibliothèque Cottonienne, perte considérable causée par l'incendie de cette Bibliothèque, T. II.	461	t. IV. 12
Bolus, mauvaise Parodie de Brutus, T. I.	115	t. I. 143

C.

C Allisthene, Tragedie de M. <i>Pyron</i> , T. I.	page 44	t. I 62
La Calote du Public, Pièce manuscrite, T. I.	261	t. I. 312
Cantiques spirituels du P. <i>Surin</i> , Jesuite, T. I.	432	t. II. 117.
Caractères de Theophraste, avec les Mœurs de ce siècle, par la <i>Bruyere</i> , T. II.	288	t. III. 190
Catalogue des Ouvrages de M. <i>Fourmont l'aîné</i> , T. II.	404	t. III. 313
Les Cérémonies, Comédie du Marquis de <i>Maffei</i> , T. I.	14	t. I. 19.
Commentaires Latins sur <i>Aufone</i> , par M. <i>Fleury</i> , amplifiés par M. <i>Souchay</i> , T. II.	83	t. I. 337.

Premiere
Edition.

T A B L E

	Le commerce d'angereux entre les deux sexes , Traité historique & moral par M. l'Abbé Drouet de Mauperin , T. II. 503
t. IV. 76	Connubia Florum , par M. de la Croix, T. I. 262
t. I. 313	Continuation de l'Histoire Angloise d'Echard , T. I. 402
t. II. 82	Cours de Sciences , par le P. Buffier , Jésuite , T. I. 509
t. II. 206	De Criticis Oratio , Autore P. Porée , Societatis Jesu , T. I. 338
t. II. 6	Critique d'Amasis , Tragedie de M. de la Grange , T. I. 110
t. I. 137	Critique du Brutus , Tragedie de Made- moiselle Bernard , T. I. 55
t. I. 75	Critique désintéressée des Journaux , par le Sieur Camusat & autres Affe- ciés , T. I. 20. 240
t. I. 28. 288	Critique Italienne de l'histoire Romaine des PP. Catrou & Rouillé , Jesui- tes , par le P. Granara , Jesuite , T. I. 429. 455
t. II. 113 145	Critique de la Préface du Pausanias de l'Abbé Gedoy , T. I. 70
t. I. 92	Critique de la nouvelle Edition des Voyages de Cyrus , T. I. 437
t. II. 124	

D

t. IV. 49	D Anaus , Pièce nouvelle de M. de l'Isle , T. II. 468
t. I. 152	Découverte de l'Empire de Cantahar , par M. de Varenne , T. I. 123

ALPHABETIQUE.

De la Delicatelſe , par l'Abbé de Vil-		Première
lars , T. I.	23	Edition.
Democrite prétendu fou , par M. Hau-		t. I. 32
tereau , T. I.	9	t. I. 14
Les Deſeſperés , Roman traduit de l'I-		
talien de Marini , T. II.	483	t. IV. 44
Dialogue entre deux Chiennes , par		
M. Fuſelier , T. II.	71	t. II. 324
Dialogues critiques & Philoſophiques ,		
par le Sieur Bernard , Libraire d'Am-		
ſterdam , T. I.	18	t. I. 25
Dictionnaire Neologique , imprimé à		
Rouen , T. I. 509. Hiſtoire de ce		t. II. 207
Livre , 510 , & ſuiv.		& ſuiv.
Dictionnaire promis depuis long-tems ,		
par le Sieur Camuſat , T. I.	21	t. I. 29
Discours ſur la Comedie , par le P. le		
Brun de l'Oratoire , ſeconde Edition ,		
revûe , corrigée , & conſiderablement		
augmentée par M. l'Abbé Granel ,		
T. I.	242	t. I. 291
Discours de M. de la Motte , T. I.	172	t. I. 209
Differtation ſur l'apparition des Eſprits ,		
T. I.	428	t. II. 112
Diſſertatio Hiſtorica de Burgundia, cis &		
transjurana , T. I.	427	t. II. 111
Differtation en faveur de la Comédie ,		
par M. Santour , T. I.	225	t. I. 269
Differtation ſur le Goût , par M. de		
Velleſore , T. II.	265	t. III. 171
Differtation ſur les Déesſes Meres , par		
M. l'Abbé Banier , T. I. page 71		t. I. 94
Differtation critique ſur le Paradis per-		
du de Milton , par le Sieur Conſtan-		
tin de Magny , Savoyard , T. I. 25.		t. I 33. 265
222. & 276		& 330

Premiere
Edition.
t. I. 95.
268.

TABLE

Dissertation sur les Pfilles , par M. l'Ab-
bé *Souchay*, T. I. 72. 225

E

t. I. 369.	E Cole des Amans , Comédie de M. <i>Jolly</i> , T. I. 314
t. I. 170	Elégies de M. l'Abbé le <i>Blanc</i> T. I. 138 <i>65f.</i>
t. I. 131	Elemens Historiques, traduits du La- tin, par M. <i>Droüet de Maupertuis</i> , T. I. 105
t. I. 41	Elemens de l'Histoire, par l'Abbé de <i>Vallemont</i> , augmentés par l'Abbé le <i>Clere</i> , Sulpicien, T. I. 31
t. II. 261	Elite de bons mots, &c. par un Rival de M. <i>Gayot de Pitaval</i> , T. II. 19
t. I. 191.	Eloge de la Chasse, par le Chevalier de <i>Mailly</i> , & non par l'Abbé de <i>Caste- ra</i> , T. I. 156
t. I. 95.	Eloge de M. <i>Maraldi</i> & de M. <i>Bianchi- ni</i> , par M. de <i>Fontenelle</i> , T. I. 73.
t. I. 322.	L'Eloge de la méchante femme, T. I. 274
t. I. 182	Eloge de <i>Ninon Lenclos</i> , T. I. 149
t. III. 356	Eloge funebre de M. de la <i>Motte</i> , T. II. 441
t. IV. 64	Eloge de M. de la <i>Motte</i> par M. l'Abbé <i>Trublet</i> , T. II. 499
t. I. 193	Eloge des Normans, par M. <i>Riviere</i> , T. I. 158
t. II. 72	Eloge singulier donné par M. <i>Freret</i> à M. <i>Ramsay</i> , T. I. 399
t. I. 250	Eloge singulier de M. <i>Ramsay</i> , T. I. 209

ALPHABETIQUE.

		Premiere Edition.
Eloge de Rien , & autres semblables bagatelles , T. I.	7	t. I. 11.
Endroits remarquables de <i>Montagne</i> , cités par M. <i>Thyriot</i> , à l'occasion des Demoiselles Camargo & Salé , T. I.	253	t. I. 303
Endymion , Pastorale de M. de <i>Fonte- nelle</i> , T. I.	387	t. II. 65
Entretiens sur les Voyages de <i>Cyrus</i> , par Messieurs les Abbés <i>Desfontaines</i> & <i>Granel</i> , T. I.	437	t. II. 124
Epigramme contre M. <i>Pelletier</i> , T. I.	242	t. I. 290
Epitaphe de Mademoiselle Oldfield , T. I. 107 du P. Hardouin , 126 , d'un Curé , 271 , du Duc de Rohan , T. II 70		t. I. 133. 155. 323. t. II. 322
Épithalame par Madame la Présidente <i>Dreüillet</i> , T. I.	87	t. I. 110.
Epitre de M. Bernard , T. I.	517	t. II. 215
Epitre du même M. Bernard à Made- moiselle Salé , T. II.	163	t. III. 47.
Epitre à la Nymphé de Forges , T. I.	537	t. II. 237.
Epitre sur l'Hyver par M. Bernard , T. II.	469	t. IV. 21
Epitre de Clío par M. de la <i>Chaussée</i> , T. II.	486	t. IV. 49
Erigone , Tragedie de M. de la <i>Grange</i> , T. I. 261. T. II.	445	t. I. 331. t. III. 360
Eriphile Tragédie de M. de <i>Voltaire</i> , T. II.	505	t. IV. 71
Esprit agréable des Conversations , par M. Gayot de <i>Pittaval</i> , T. I. 277.		t. I. 331. t. II. 262
T. II.	13	

Premiere

T A B L E

Edition.	Essay sur la Critique en Vers par M.	
t. I. 53.	P'Abbé du Resnel, T. I.	37
t. I. 347.	Essay sur l'Esprit, par M. de la Sar. az	
	de Fransquesnay, T. I.	294
t. II. 306	Essay sur les Guerres civiles, traduit	
	de l'Anglois de M. de Voltaire, par	
	M. l'Abbé Granet, T. II.	56
t. I. 11.	Essay Hebdomadaire par M. Du Puy,	
	T. I.	6
t. II. 277	Etat de l'Homme, traduit du Latin de	
	Beverland, T. II.	33
t. I. 69	Examen du Brutus, Tragédie de Vol-	
	taire, T. I.	50
t. I. 129.	Examen Philosophique de la Poësie, par	
	M. Rémond de S. Mars, avec le Pa-	
	rallele de sa Metaphysique & de celle	
	de M. de la Moite, T. I.	104

F

t. I. 158	Fables de M. Richer, T. I.	128
t. II. 115	Fable par M. l'Abbé Grecourt,	
	T. I.	431
t. IV. 79.	La femme foible où l'on représente	
	aux femmes le danger auquel elles	
	s'exposent par un commerce fré-	
	quent & assidu avec les hommes,	
	T. II.	511
t. II. 78	Fastes Chronologiques du P. Etienne	
	Souciet, T. I.	399
t. II. 118.	Le Faux Sincere, Comédie de M. du	
	Fresny, T. I.	433
t. I. 12	Le Flatteur, Comédie de M. Rousseau,	
	T. I.	7

ALPHABETIQUE.

Le François à Londres, Comédie du
Sieur Boissy, T. II.

266

Première
Edition.
t. III. 166

G

Glaneur Historique, Moral, Litte-
raire & Galant, T. 2.
Le Glorieux, Comédie de M. Nercant
des Touches, T. II.

441

467

t. III. 355.

t. IV. 19

H

Histoire de la Catanoise, Roman,
T. I.

390

Histoire de Mademoiselle de la Char-
ce, T. I.

156

Histoire des Rois de Chypre de la Mai-
son de Lusignan, traduite de l'Ita-
lien de Giblet, T. II.

399

Histoire du Diable, T. I.

34

Histoire de l'Empire, par Heiss, avec
des augmentations, par un Suisse,
T. II.

51

Histoire de l'Eglise Gallicane, par le
P. Longueval, Jesuite, T. I.

427

L'Histoire de Genève, par Spon avec
des Notes, par M. Vernet Méde-
cin, T. I. 437. & T. II.

64

Histoire Generale du Languedoc, par
D. de Vic & D. Vaissette, Benedic-
tins, T. II.

110 & 203

Histoire de l'Isle Espagnole, ou de S.
Domingue, par le P. de Charlevoix,
Jesuite, T. II.

40. 144. & 164

b v

t. II. 68.

t. I. 192

t. III. 308.

t. I. 50

t. II. 300

t. II. 110

t. II. 118.

& 315

t. II. 368.

& t. III. 93

t. II. 286.

t. III. 25.

& 49.

Edition.	Histoire des Journaux Litteraires, par	
t. III. 284.	<i>Camusat</i> , T. II.	380
t. II 67.	Histoire Litteraire de Lyon, par le P.	
	de <i>Colonia</i> , Jesuite, T. I.	390
t. II. 66. &	Histoire de l'Eglise de Meaux, par D.	
331.	du <i>Plessis</i> , Benedictin T. I. 289. &	
	T. II.	78
t. II. 323.	Histoire de Madame de Muci, par M.	
t. I. 177. t.	<i>Valdori</i> , T. II.	70
II. 282. t.	Histoire ancienne de M. Rollin, Ju-	
III. 73. 97.	gement sur cet Ouvrage, T. I.	
265. 346. t.	144. T. II. 37. 185 205. 363. 432.	
IV. 25		473
t. II. 354.	Histoire du Théâtre Italien, par M.	
t. III. 145.	<i>Riccoboni</i> , dit <i>Lélio</i> , T. II. 93. & 247	
t. II. 303.	Histoire Universelle, traduite de l'An-	
	glois, T. II.	62
t. III. 344.	L'Histoire Metallique des XVII. Pro-	
	vinces des Pays-bas, proposée par	
	souscription, T. II.	430
t. III. 359.	L'Histoire de Charles XII. Roi de	
	Suede, par M. de <i>Voltaire</i> , T. II. 444	
	Histoire de M. <i>Cleveland</i> fils naturel	
	de <i>Cromwell</i> , ou le Philosophe An-	
t. IV. 38.	glois, par M. Prevôt d'Exiles, T. II.	
		476
t. IV. 44.	Histoire de Guzman d'Alfarache purgée	
	de Moralités superflues, par M. le	
	<i>Sage</i> , T. II.	482
t. IV. 46.	Histoire Negreponitique, contenant	
	les vies & les amours d' <i>Alexandre</i>	
	<i>Castriot</i> , T. II.	484
t. IV. 90.	Histoire Critique des pratiques supersti-	
	tieuses qui ont séduit les peuples,	
	& embarrassé les Sçavans par le P. le	
	Brun, T. II.	521

DES MATIERES.

Les Hommes, par M. l'Abbé de *Varenne*, T. I.

Premiere
Edition.
t. I. 153

I.

I Dée générale du Gouvernement & de la Morale des Chinois, par M. de <i>Si.houette</i> , T. I.	409	t. II. 85
Idomenée, Opera de M. <i>Danchet</i> , T. I.	285	t. I. 340
Le Je ne sçai quoi, Comedie, par le Sieur <i>Boissy</i> , T. II.	182	t. III. 70
Les Images des Héros & des Grands Hommes de l'Antiquité, T. I.	270	t. I. 321. &
& T. II.	424	t. III. 337.
Inscription pour le Portrait de Mademoiselle le Couvreur, par M. <i>Remond de Saint Mard</i> , T. I.	366	t. II. 37
Introduction à l'étude des Sciences, T. II.	446	t. III. 361
Jephté, Opera Sacré de M. <i>Pellegrini</i> , T. II.	504	t. IV. 70
Journal Litteraire, T. I.	238	t. I. 284
Journal des Sçavans, T. I.	212	t. I. 254
Le Journaliste amusant, T. II.	137	t. III. 18
Jugement sur le Traité des Etudes de M. <i>Rollin</i> , & sur les Regles de l'Eloquence, par M. <i>Gibert</i> , T. I.	28	t. I. 38. &
&	143	175

L.

L Etres de M. le Marquis de <i>Caumont</i> à M. R. T. I.	535	t. II. 236
---	-----	------------

Premiere Edition.	T A B L E
t. III. 10.	Lettre d'une Dame de Province contre le Nouvelliste, T. II. 139
t. II. 378	Lettre d'un François réfugié (M. l'Abbé G.) sur le Phedre de M. Bur- man, T. II. 33
t. II. 209	Lettre de M. des Maisieux à M. Chau- bert, Libraire, T. I. 511
t. II. 114	Lettres Galantes, T. II. 430
t. I. 345	Lettres du Mercure contre le Brutus de M. de Voltaire, par l'Abbé de Pellegrin, T. I. 293
t. IV. 15	Le Manuscrit Alexandrin, ce que c'est que ce fameux Manuscrit, & com- ment il a été heureusement sauvé des flammes dans l'incendie de la Bi- bliothèque Cottonienne, T. II. 463
t. I. 12.	Lettre à un Milord, au sujet du Sieur Baron, &c. par M. l'Abbé d' <i>Alain- val</i> , T. I. 7
t. I. 341.	Lettre écrite au Nouvelliste du Parnas- se sur la Mediocrité de la Poësie, T. I. 286
t. I. 1	Lettre écrite au même par M. Gourdon, de <i>Bach</i> , sur la personne & les Ou- vrages de M. de Campistron, T. I. 366
t. II. 39	Lettre écrite au même par M. de Vol- taire pour répondre à la précédente, T. I. 519
t. II. 218	Lettre écrite au même par un Conseil- ler au Parlement de Grenoble en réponse à une Lettre inserée dans le Mercure d'Août 1731. T. II. 226
t. III. 122	

DES MATIERES.

Premiere
Edition.

Fragment d'une Lettre adressée au Nouvelliste du Parnasse sur le droit des Archevêques de Reims pour sa- crer les Rois de France, T. II.	286	t. III. 189
Fragment d'une autre Lettre écrite au Nouvelliste du Parnasse à l'occasion de ce qu'il a dit sur le 1er. Volume de M. Rollin, T. II.	377	t. III. 281
Lettre du R. P. de Charlevoix Jésuite à l'Auteur de la 34 ^{me.} & 35 ^{me.} Let- tre du Nouvelliste du Parnasse, T. II.	384	t. III. 289
Lettres serieuses & badines, par M. de la Barre de Baumarchais, T. I.	239	t. II. 287
Lettres d'une Turque à Paris, écrites à sa sœur au Serrail, par M. Poulain de Ste Foy. T. I. 263. T. II.	82	t. I. 314. t. II. 335.
Lettres curieuses & édifiantes, T. II.	456	t. IV. 7
Lettres de la Marquise de M. *** au Comte de R***, T. II.	483	t. IV. 45
Lettre de M. l'Abbé Drouet de Mau- pertuis, au sujet du Nouvelliste du Parnasse, T. II.	506	t. IV. 74:
Le Livre unique des Lettres de Cicéron à M. J. Brutus, par M. de Laval, T. I. 124. T. II.	77	t. I. 53. t. II. 330
Liste de ceux qui ont attaqué les Néo- logues, T. I.	120	t. I. 149.

	L E Magnifique & Minutolo, Co- médies de M. de la Motte, T. I. 260. 387
t. I. 311	Le Mari curieux, Comédie de M. l'Abbé d'Ailainval, T. II. 41. 122
t. II. 64	La Mariamne, Tragédie du Sieur Tristan-l'Hermite, corrigée par M. Rouffseau, T. I. 248
t. II. 286.	Le Médecin Poète, par Camille Bru- nori, T. I. 410
381	Mémoires critiques, par le Sieur Ca- musat, T. I. 215
t. I. 297	Mémoires de M. du Gué-Troïia, T. I. 16
t. II. 90	Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts, loués, T. I. 215
t. I. 258	Mémoires Historiques, Politiques & Littéraires d'Amelot de la Houffaye, T. II. 99
t. I. 22	Mémoires & Avantures d'un Homme de qualité, par M. Prevôt, Ex-Be- nédictin, aujourd'hui M. d'Exiles, T. II. 36. 124
t. I. 258	Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres, &c. par le P. Niceron, Barnabite, T. II. 38
t. II. 354	Mémoires de Littérature & d'Histoire, T. II. 268
t. II. 280	Mémoires sur les Phosphores, par M. du Fay, T. I. 74
t. III. 3	Mémoires sur les Termomètres, par M. de Reaumur, T. I. 74
t. II. 283.	
t. III. 169.	
t. I. 97	
t. I. 97	

ALPHABETIQUE.

		Premiere Edition.
Mémoires de la Cour de France , par Madame de la Fayette , T. <u>L</u>	<u>411</u>	t. <u>II</u> . 21
Mémoires de M ^c . de Barneveldt T. <u>II</u>	<u>472</u>	t. <u>IV</u> . 24.
Mémoires de Castelnau , T. <u>II</u>	<u>497</u>	t. <u>IV</u> . 62
Mémoires fideles des Amours & des Ouvrages de M ^{ll} . Oudfeldt , T. <u>II</u>	<u>500</u>	t. <u>IV</u> . 66.
Méthode pour l'étude des Humanités, par M. le Fevre , commentée par M. Gaulier , T. <u>II</u>	<u>40</u>	t. <u>II</u> . 285.
Le Misantrope , T. <u>L</u>	<u>8</u>	t. <u>L</u> . 13
Le Ministre public dans les Cours étran- geres , par M. de la Sarraz , T. <u>L</u>	<u>158</u>	t. <u>L</u> . 193.
Mort de Pompée , T. <u>L</u>	<u>4</u>	t. <u>L</u> . 8.
Milord Bolingbroke, son apologie écri- te par lui-même & traduite de l'An- glois T. <u>II</u>	<u>466</u>	t. <u>IV</u> . 18
O.		
O Edipe en Prose , T. <u>L</u>	<u>5</u>	t. <u>L</u> . 2
La premiere Ode d'Horace heu- reusement corrigée , T. <u>L</u>	<u>160</u>	t. <u>L</u> . 195.
Ode sur l'interêt , & Judith , Poëme par M. l'Abbé Ponci (Picon) ci-devant Jesuite , T. <u>L</u>	<u>430</u>	t. <u>II</u> . 115
Oeuvres mêlées en Prose & en Vers , par le Comte Hamilton , avec un Ju- gement critique , T. <u>L</u>	<u>151</u>	t. <u>L</u> . 185.
Oeuvres du Docteur de Launoy , T. <u>L</u>	<u>145</u>	t. <u>L</u> . 178.
Oeuvres de Théâtre de M. de la Motte , T. <u>L</u>	<u>25</u>	t. <u>L</u> . 158.
Oeuvres de Regnier . commentées par M. Brossette T. <u>L</u>	<u>78</u>	t. <u>L</u> . 34
		t. <u>L</u> . 101.

Premiere
Edition.
t. I. 310

t. I. 51.
t. I. 17.
t. I. 52. 53
t. I. 260

T A B L E

Oeuvres de Renard, T. I. 260
Oeuvres de l'Abbé de S. Réal, T. I. 35
Oeuvres posthumes de Toland, T. I. 12
Divers Opusculs de M. l'Abbé Es-
fontaines, T. I. 36
Opuscula Jacobi Vanierii, T. I. 217

P

t. I. 265.
330.

t. I. 325

t. I. 84
t. I. 92. t. II.
241. & sui-
vant. 265.
& suiv.

t. I. 251.

t. I. 265.
330.
t. I. 116

t. II. 50. &
98

t. I. 310

t. IV. 66

L E Paradis perdu de Milton, tra-
duit par M. Dupré de S. Maur, T. I. 222. & 276
Paradis reconquis de Milton, traduit
par le P. de Courbeville, Jesuite, T. I. 272
Parallele de trois Tragedies d'Oedipe, T. I. 63
Pausanias, traduit en François par M.
l'Abbé Gedonin, T. I. 70. & suiv. T. II. p. 1. & suiv. 22. & suiv.
Le Philosophe dupe de l'Amour, par
Messieurs Sebire des Saudrais & Pou-
lain de sainte Foy, T. I. 120
Poëme sur la chute de l'homme, par
M. Durand, T. I. 222. 276
Poësies de l'Abbé de Chaulieu, réim-
primées par Camusat, T. I. 432
Poësies de Clement Marot, commen-
tées par le Chevalier Gordon, (l'Ab-
bé Lenglet du Fresnoy) T. II. 374. &
415.
Poësies de M. Rousseau, T. I. 260
Le Politique D. Ferdinand le Catho-
lique T. II. 501

ALPHABETIQUE.

		Premiere
Polybe du Chevalier de Follard , T. I.		Edition.
	170	t. I. 207
<i>Pradium Rusticum</i> , Autore P. Jacobs		
Vanier , T. I.	216	t. I. 259
Le Prince de Noisi , Comédie par M.		
du Mas d'Aguebere , Toulousain ,		
T. I.	44	t. I. 61
Principes sur la Chronologie , donnés		
par le <i>Nouvelliste</i> , T. I.	397	t. II. 76
Principes generaux de la Langue Fran-		
çoise , par M. <i>Restaut</i> , T. I.	220	t. I. 263
Projet d'une nouvelle Edition des Oeu-		
vres de Pierre <i>Corneille</i> T. I.	229	t. I. 273
Projet d'un Traité complet du Droit		
François , par M. <i>Pasquier</i> , T. II		
	40	t. II. 285
Projet d'une Edition des Oeuvres de		
<i>Moliere</i> , par Messieurs <i>Joly</i> & la <i>Sere</i>		
T. I.	538	t. II. 239
Projet du <i>Musæum Florentinum</i> , T. I.		
	353	t. II. 21
Projet d'une nouvelle Edition Angloise		
du Paradis perdu de Milton , par M.		
de <i>Bentlei</i> , T. I.	250	t. I. 300
Projet d'une Edition de Rabelais avec		
des figures , par le Sieur <i>Bernard</i> , Li-		
braire , T. I.	269	t. I. 321
Projet d'une nouvelle Traduction de		
l'Histoire de M. de <i>Thou</i> , par le P. le		
<i>Courayer</i> , T. I.	250	t. I. 300
Projet d'une autre Traduction du mé-		
me Ouvrage , par M. <i>Prevôt</i> , Ex-B-		
nedictin , connu sous le nom de M.		
d' <i>Exiles</i> T. I. 355. T. II.	41	t. II. 25. &
		290

Premiere Edition.	T A B L E
t. I. 43	Promenades d'Ariste & de Sophie, T. I. 32
t. I. 49.	Pyrrhus, Opera par M. de Fermelhuyss, T. I. 34

R.

t. I. 36	Reception de M. Hardion à l'Académie Française, T. I. 27
t. III. 94. 118. 126.	Reception de M. de Crebillon à l'Académie Française, T. II. 203, 224 284
t. II. 255.	Recueil de divers Traités sur l'Eloquence & la Poësie, par Messieurs de Fenelon, de Sillery, Lamy Benedictin, Arnaud, du Cerceau, Genet & Voltaire, T. II. 13
t. II. 118.	Recueil de routes les Parodies, par le Sieur Parfait, T. I. 433
t. II. 349	Recueil de différentes Pièces Italiennes, T. II. 94
t. I. 373	Recueil de différentes Pièces de Littérature & d'Histoire, T. I. 317
t. I. 15.	Reflexions nouvelles sur les Femmes, par Madame Lambert, T. I. 9
t. I. 97	Reflexions politiques de Gracian, traduites par M. de Siboüette, T. I. 75
t. I. 89	Réfutation de l'Hypothese de M. Bochart sur l'usage des Suisses de fournir des Troupes à differens Princes pour de l'argent, T. I. 67
t. II. 79	Réfutation du Systeme Chronologique de M. Newton, promise par M. Freret, T. I. 400

ALPHABETIQUE. 375		Premiere
Relation Historique de la derniere Revolution arrivée à Constantinople, par Messieurs de la Roque, Auteurs du Mercure, T. I.	388	t. II. 65
Reponse du Garçon du Caffé, T. I.	7	t. I. 12
Réponses du Nouveliste,		
——— A M. Prevôt, Ex-Bénédictin, connu sous le nom de M. d'Exiles, T. II.	41	t. II. 289
——— à des Anonymes, T. II.	222	t. III. 116
——— au sieur de Silhouëtte, T. II.	238	t. III. 135
——— Au sieur Camusat T. II.	279	t. III. 181
——— Au sieur Gaullier, T. II.	418	t. III. 329
La Réunion des Amours, Comédie Héroïque par M. de Marivaux. T. II.	485	t. IV. 48
Nouvelle Edition du <i>Richelet</i> de Lyon, par M. Aubert, Avocat de Lyon, T. II.	57	t. II. 307
Autre Edition du même Dictionnaire en Hollande, T. II.	519	t. IV. 88
Rosemonde, Tragedie promise par M. du Mas d'Aigneberre, T. II.	268	t. III. 168

S.

S Amson, Comédie, T. I.	9	t. I. 14
Saul, Tragedie del'Abbé Nadal, T. I.	295	t. I. 348
Sentimens de Cleante sur les Entre-tiens d'Ariste & d'Eugene, par M. Barbier d'Anceur, réimprimés par les soins de M. l'Abbé Crancet T. I.	22	t. I. 30

Premiere
Edition.

T A B L E

Sermons de l'Abbé *Anselme* , T. I.

508

t. II. 205.

Du P. de la *Boissiere* ,

ibid.

ibid. t. II.

Sethos, par M. l'Abbé *Terrasson* , T. I.

83. 237. t.

404. 536. T. II. 181. 290. 363

III. 68. 193

Les trois Spectacles , par M. du Mas

263

d'*Aiguebère* , Toulousain , T. I. 44

t. I. 62.

Spectateur Suisse, par le Sicur *Desfour-*

t. II. 112.

neaux , T. I.

428

T

t. II. 382

LA Tante dupée , T. II.

123

t. I. 13

Le Tartuffe , T. I.

8

t. I. 166

Temple de Gnide , par M. de *Montes-*
quieu , T. I.

134

t. I. 20 &

Le grand Théâtre du Brabant , T. I.

30

14. 22

t. I. 130

Le Théâtre de la Foire , par M. le *Sage* ,

t. III. 69

T. I.

268

t. I. 102 ,

Théâtre de le Grand , T. II.

114. 319 ,

Théâtre des Grecs , par le P. *Brumoi* ,

349 ,

Jesuite , T. I. 79 , 89 , 268 , 296

t. I. 190

Le Théâtre des Passions & de la For-

t. I. 7

tune , par l'Abbé de *Castera* , T. I.

155

Tragédie en Prose , par M. du *Castro*

d'*Auvigni* , T. I.

3

t. II. 90

Traduction Italienne du Traité Philo-

t. II. 22

sophique de la Foiblesse de l'esprit

humain , T. I.

409

Traité d'Horlogerie , T. I.

353

t. I. 267

Traité de la Satyre Italienne , par M.

Blanckini , avec un Traité de l'Hypo-

crisie Litteraire , T. I.

224

ALPHABETIQUE.

Traité des Tropes, par M. du *Marlais*,
T. I. 115

Première
Edition.

t. I. 144

Le Triomphe de l'Interêt, par Mes-
sieurs du *Castre d'Auvigni & Boissi*,
T. I. 45-127. T. II. 266

t. I. 62.157

t. III. 166

V

L Es Veillées de Tessalie, par Ma-
demoiselle de *Lussans* & M. de
la *Serre*, T. I. 428. 515

t. II. 112.

Vers de M. Coffin à la louange de M.
Samuel Bernard, ou Benard, T. I.

213

516

t. II. 214

Vers de M. de la *Faye*, T. I. 33

t. I. 43

Vers de M. de la *Monnoye*, T. I. 148

t. I. 182

Vers de M. de la *Motte*, T. I. 125

t. I. 155

Vers de M. de *Voltaire* sur les Poëtes
Epiques, T. II. 60

t. II. 311

Vie de Mahomet, par M. de *Boullain-
villiers*, T. I. 352

t. II. 20

La Vie de Marianne, par M. *Carlet de
marivaux*, T. I. 512

t. II. 210

Vie d'Octavie, par M. de *Villefore*, T.
I. 36

t. I. 52

Voyage de M. l'Abbé *Sevin* à Constan-
tinople, T. I. 69

t. I. 91.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

TOME PREMIER.

Page 33. ligne 8. *lisez* adressés. pag. 43. lig. 29. *lis*. tableaux. p. 46. l. dernière, *lis*. non pas. p. 58. vers 7me. *l's*. encor. p. 50. vers 14. l. encor. p. 67. vers 4. *lis*. encor. p. 73. lig. dernière, *lis*. publiée. p. 98. lig. 28 *lis*. chœurs. p. 105. lig. 8. *lis*. des. p. 109 lig. dernière de l'Épithaphe Angloise, *lis*. *l'ise*. p. 111. lig. 18. *lis*. il en parle. p. 119. lig. 9 *lis*. contraire. p. 134. lig. 15. *lis*. de Gnide. p. 156 lig. 4. *lis*. qu'il. pag. 161. lig. 17. *lis*. lauro. p. 182 l. 26 *lis*. ces. p. 199 l. 21. *effacez* la. p. 205 l. 5. *lis*. refuser. p. 217. l. dern. *lis*. la grande p. 231. l. 12. *lis*. corrigez. pag. 264. lig. 21. *lis*. Fatime. *ibid.* l. 29. *effacez* &. p. 265. l. 9. *lis*. représentent. p. 272. l. 16. *lis*. Iclus. *ibid.* l. 24. *lis*. pauvre. p. 280 l. 2. *lis*. des beaux esprits, p. 294. l. 6. *lis*. Lambert. p. 309. l. 1. *lis*. un. *ibid.* l. 9. *lis*. il. p. 315. l. 2. *lis*. raison. p. 324. lig. 7. *lis*. manquer. p. 340. l. 9. *lis*. alreées. p. 342 l. 18. *lis*. *Astronomis*. p. 343 l. 7 *lis*. pas. p. 344. l. 1ere du passage latin, *lis*. acre. p. 360. l. 1. *l'et*. *lis*. qu'elle. p. 367 l. 4. *lis*. desaprouvez. p. 392. l. 1. *lis*. mond. p. 399 l. 15. *lis*. cloiriez. p. 411. l. 25 *lis*. Cleves. p. 422 l. 18 *lis*. 1572. *ibid.* l. 28. *lis*. 1503. *ibid.* l. 29. *lis*. p. 492. p. 424 l. 22. *lis*. *Palmodes*. p. 432 l. 2 *lis*. Silvandre. p. 433 l. 11. *lis*. rôle. p. 436 l. 19 *lis*. ses. p. 458 l. 14 *lis*. *pazzamente*. p. 460 lig. 18. *lis*. jugement. p. 477 l. 17. *lis*. point. p. 479 l. 22 *lis*. peu plus. p. 486 l. 22 & 23 *lis*. *cirawise*. p. 491 l. 13 *lis*. Zenodore. p. 498 l. 28 *lis*. p. 110. p. 509 l. 14 *lis*. on y trouvera. p. 512. lig. 15. *lis*. parle

TOME SECOND.

Page 8. lig. 2, *lis*. Praxitele. p. 51. l. 21 *lis*. c'est que. p. 59. li 10. *lis*. on dit que. p. 60 l. 19 *lis*. Poësies. p. 89 l. 2 *lis*. n'aura. p. 91 l. dernière, *lis*. tout. p. 96 l. 18, *lis*. Peregrinius. p. 97 l. 28, *lis*. Osvald. p. 99 l. 14, *lis*. Voltaire. p. 111 l. 6. *lis*. D. Gabriel Marchand. p. 125 l. 17, *lis*. fort. p. 151 l. 15, *lis*. Svitt. p. 190 l. 14, *lis*. ce qu'il. p. 195 l. 22. *lis*. leur magnificence. p. 199 l. 6, *lis*. divinité. p. 221 l. 8 *lis*. compilateur. p. 226. l. 5. *lis*. ne vous ont. *ibid.* l. 20. *lis*. des Lettres. p. 239. l. 18. *lis*. d'examiner. p. 245. l. 4. *lis*. habileté. p. 265. l. 20. *lis*. du, & à la ligne suivante, *lis*. de. p. 291. l. 26. *lis*. du côté. p. 292 l. 29. *lis*. Osoroth. p. 308. l. première, *lis*. initiation. p. 319. l. 21. *lis*. Cancer. p. 320. l. 16. *lis*. page 498. p. 323. l. dernière, *lis*. Osoroth. p. 335. l. 25. *lis*. divers. p. 358. l. 27. *lis*. Pamnus. p. 361. l. 2. *lis*. des scènes d'amans heureux ou malheureux. p. 425. l. 23. *lis*. de Rome p. 458. l. 25. *lis*. Pintades. p. 500. l. 26. *lis*. Maynvaring. p. 516. lig. dernière, *lisez* des Poësies.



11466P33

